This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Zah. III B. 93

DE LA PHILOSOPHIE
DE LA NATURE,

ou

TRAITÉ DE MORALE

POUR L'ESPECE HUMAINE

Tiré de la Philoſophie
et fondé ſur la nature.

TROISIEME EDITION,
et la ſeule conforme au manuſcrit original.

Nunquam aliud natura, aliud ſapientia dicit.
Juvenal *Satyr XIV.*

TOME SIXIEME.



A LONDRES,
et ſe trouve dans la plûpart des capitales
DE L'EUROPE.
M.DCC LXXVII.

TAYLOR INSTITU
UNIVERS
31 JUL 19
LIBR

DE LA
PHILOSOPHIE
DE LA NATURE.

SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE III.

Des Miniſtres de la religion.

DÈs qu'il s'eſt trouvé un homme aſſez audacieux pour créer un culte, il s'en eſt fait le miniſtre ; & en effet, les oracles qu'il ſuppoſoit ne pouvoient lui être utiles qu'autant qu'il avoit le pouvoir de les interpréter. L'HOMME AVEC DIEU

On ne connoît point de contrée où les prêtres n'aient été antérieurs aux loix : il n'y a point de nation ſe formant en corps

de ſociété, qui ait dit à un de ſes membres: *Nous te conſtituons cenſeur des crimes ſecrets, & magiſtrat ſuprême de la morale.*

Les miniſtres de la religion prétendent toujours avoir précédé la formation des gouvernemens : c'eſt du ciel qu'ils diſent tenir le droit d'aveugler la terre.

Si on demande dans les deux mondes quel eſt le diplôme qui autoriſe le ſacerdoce, on dit que c'eſt la révélation ; ſi on demande ce qui autoriſe la révélation, on répond que c'eſt le ſacerdoce.

En général, on peut dire des miniſtres du culte religieux, que leur droit ſur la croyance humaine vient, non de l'excellence de leur origine, mais de ce qu'on ne connoît pas leur origine.

Au reſte, il faut rendre juſtice à un petit nombre d'entr'eux qui illuſtrèrent le berceau des ſociétés ; on ne peut douter qu'ils ne fuſſent plus éclairés que le reſte de leurs concitoyens : il eſt probable même qu'il s'en eſt trouvé qui, en faiſant parler la Divinité, ne ſongèrent qu'à donner une baſe au culte

de la nature : tel étoit le ſage Hermès, quand il ſe dit l'interprète d'Iſis, & le grand Zoroaſtre, quand il fit croire à l'Orient qu'il étoit celui d'Oromaze : c'eſt aux prêtres qui ont voulu imiter ces hommes célèbres, ſans avoir ni leurs lumières ni leur vertu, qu'il faut attribuer l'abſurdité de ces cultes où on ne fait parler les dieux que pour étouffer le cri de la nature.

On a vu auſſi des légiſlateurs ſe faire les prêtres de leur nation pour donner le dernier ſceau d'authenticité à leurs loix : cette fourberie ſacrée a été miſe en uſage très-fréquemment dans l'antiquité : Minos reçut ſon code de Jupiter, Lycurgue d'Apollon, Zaleuque de Minerve, & Numa d'Egérie ; Xamolxis ſe prétendit inſpiré de Veſta, Charondas de Saturne, & Manco-Capac du ſoleil : ces hommes célèbres, qui ne pouvoient faire entendre au peuple leur langage ſublime, & qui dédaignoient d'emprunter le ſien, feignirent de tenir leurs inſtitutions du ciel : *ils eurent recours à l'autorité, parce qu'ils ſentoient l'inſuffiſance de la raiſon ;* & ſe defiant de l'élo-

quence des ſages, ils eurent l'audace de faire parler les dieux.

Mais il en eſt des impoſtures religieuſes des prêtres, comme du deſpotiſme des rois : pour un philoſophe qui fait ſervir le pouvoir abſolu, ou la ſuperſtition au bonheur des peuples, il y a mille monſtres, qui emploient ces armes dangereuſes à la perte du genre humain. Liſez l'hiſtoire des deſpotes, & voyez, pour un Marc-Aurèle, combien il y a eu de Séſoſtris, de Cambiſe, de Caligula, de Néron, de Conſtantin de Muley-Iſmaël & d'Aurengzeb : parcourez les annales du ſacerdoce, & jugez ſi le petit nombre de prêtres reſpectables que je viens de nommer, peut entrer en parallèle avec cette foule de brigands ſacrés qui ont trafiqué, ſur les autels, du ſang des hommes, avec des druides & des miniſtres de Saturne ; avec un Samuel qui fait couper les rois en morceaux ; avec les papes qui ordonnent les croiſades ; avec les Anitus, les Gregoire VII, les Alexandre VI, & ces tigres du ſaint office qui ont fait diſ-

paroître quatre millions d'hommes de la ſurface des deux mondes.

Il y a cependant une occaſion où il ſemble utile aux hommes qu'un grand pouvoir ſoit attaché au ſacerdoce : c'eſt lorſque le deſpotiſme des rois eſt à ſon comble & menace de tout engloutir. Le dirai-je ? l'inſolence des patriarches de Ruſſie & des muphtis a ſouvent épargné des torrens de ſang aux nations aſſervies aux czars & aux ſultans. Il eſt affreux, ſans doute, de guérir les maux de l'eſclavage par ceux de la ſuperſtition ; mais on réuſſit par-là à rendre les uns & les autres moins ſenſibles : oppoſez un torrent à un autre, leurs flots ſe briſeront avec effort, & l'onde réunie coulera enſuite dans une autre direction.

Les prêtres de toutes les religions inventées par les hommes, ſemblent, par leur inſtitution même, ennemis de leur repos.

Ils tiennent leur puiſſance du ciel ; ainſi lui ſeul, s'ils prévariquent, a droit de les punir : tel eſt le germe de la fameuſe diſtinction des deux puiſſances ; diſtinction qui a fait écrire tant de ſophiſmes aux théologiens, & con-

PARTIE III.

mettre tant d'aſſaſſinats aux eſclaves des prêtres.

Tout citoyen qui n'eſt pas dans l'état eſt au-deſſus de l'état : voilà pourquoi les prêtres de tout tems ſe ſont dit les égaux des rois : il y a même eu des religions où un pontife a dit aux ſouverains : *Je ſuis votre maître* ; où il les a faits & depoſés à ſon gré ; où il a tracé une ligne ſur le globe pour leur partager un monde que leurs ſoldats alloient conquérir.

Cependant, il y a eu des occaſions où le prêtre a été obligé de faire ſa cour aux ſouverains ; c'eſt lorſqu'un long abus de pouvoir commençoit à ouvrir les yeux de la multitude ; c'eſt lorſque cent mille bras étoient ſur le point de s'armer pour détruire ſon machiavéliſme ; alors il a fait un pacte avec des rois qui chanceloient ſur leurs trônes ; & le deſpotiſme politique eſt venu appuyer le deſpotiſme religieux, afin d'en être appuyé à ſon tour.

Le réſultat de cette ligue offenſive & défenſive entre les deſpotes & les miniſtres des autels, a donc été l'infortune publique : le

tyran a livré le peuple enchaîné, au prêtre, pour qu'il l'aveuglât; & le prêtre a livré le peuple aveuglé, au tyran, pour qu'il reſtât eſclave.

L'HOMME AVEC DIEU.

Au reſte, le prêtre ne ſemble pas fait pour affecter long-tems une dépendance qui l'humilie; le cèdre incliné avec force vers la terre ne tarde pas à reprendre ſa direction verticale; auſſi, dès que le tyran eſt devenu inutile à la politique ſacerdotale, les mains qui avoient élevé l'idole ſe ſont empreſſées de l'abattre; les prêtres ont traité les rois comme le DIEU des Hébreux traitoit les Nabuchodonoſor & les Sennacherib; ils ont fait ſervir cette verge à châtier les nations; enſuite, quand leur vengeance a été ſatisfaite, ils ont jeté la verge au feu.

Il eſt bien étonnant que les ſouverains de l'Europe éclairée n'aient jamais ouvert les yeux ſur le danger, en politique, de laiſſer ſubſiſter dans leurs états une puiſſance rivale, qui peut à chaque inſtant armer contr'eux le fanatiſme de la moitié d'une nation, & la crédulité de l'autre; qu'on n'ait pas enchaîné

à jamais l'inſpiré qui, comme le vieil de la montagne, ordonne de croire ce qu'il veut, & de frapper qui il lui plaît; qu'on ne frémiſſe pas autour des trônes de cette foule de régicides commis par les miniſtres des autels, depuis le pontife Joad, qui fait maſſacrer Athalie, juſqu'à Malagrida, qui charge, au nom du ciel, la carabine deſtinée à tuer le roi de Portugal.

Le pontife qui proſcrit les têtes couronnées, eſt d'autant plus redoutable, qu'il a le pouvoir de ſanctifier la main des ſatellites de ſes vengeances. N'a-t-on pas répandu à Liſbonne l'hiſtoire des apparitions de la Vierge à Malagrida? n'a-t-on pas invoqué à Rome, comme un ſaint, le moine Clément qui aſſaſſina le prédéceſſeur d'Henri IV?

On voit quelquefois le deſpotiſme politique & le deſpotiſme religieux réunis ſur la même tête; & alors la terre doit trembler. Je vais citer un trait de l'hiſtoire africaine, pour n'offenſer perſonne.

Un marbut, dans le ſiècle dernier, ſe prétendit inſpiré de DIEU pour venger les

nègres de la tyrannie de leurs rois : quand il vit que l'eſprit de rebellion commençoit à fermenter, il promit à ſes partiſans, au nom des plus fameux fétiches, que dorénavant la terre produiroit une moiſſon abondante ſans qu'ils priſſent la peine de la cultiver. Le nègre eſt le plus pareſſeux des hommes, & la perſpective du repos a autant de charmes pour lui que celle du paradis de Mahomet pour un bon muſulman. Une foule de mécontens ſe rangèrent ſous les étendards du nouveau prophète ; la révolution bientôt devint générale ; on détrôna le damel ; & après avoir couronné à ſa place le marbut, on attendit tranquillement l'effet de ſes promeſſes. Les extaſes du moine ne produiſirent aucun miracle ; une famine horrible ſe fit ſentir parmi ſes ſujets, & ils en vinrent juſqu'à ſe manger les uns les autres. Cet horrible fléau fit diſparoître la ſuperſtition africaine ; l'enthouſiaſte fut chaſſé du trône, & depuis ce tems-là on n'a ſouffert aucun marbut dans le pays (*a*). Les nègres aiment en-

L'HOMME AVEC DIEU.

(*a*) Voyez le fond de cette anecdote dans l'*hiſt. génér. des voy*. édit. *in*-12, tom. 10.

core mieux ſouffrir de la tyrannie des rois ; que d'obéir à des prophètes qui les rendent anthropophages.

Les gangas de la côte occidentale d'Afrique où ſe trouve la colonie portugaiſe de San-Salvador, ne cèdent guère, en fourberies ſacrées, aux marbuts : ces prêtres ſemblent avoir réuni toutes les eſpèces de ſuperſtitions répandues dans les fauſſes religions de la terre ; c'eſt peut-être la ſociété la plus corrompue qui exiſte dans les deux mondes : les uns ſe diſent ſorciers & diſtribuent des amulettes pour guérir les maladies qu'on n'a pas ; d'autres ſe chargent de détruire l'effet des enchantemens de leurs confrères ; d'autres enfin, ont la ſurintendance de l'athmoſphère, & ſe vantent de procurer la pluie, la grêle & la foudre : on s'imagine bien que ces impoſteurs ne donnent pas gratuitement leurs bénédictions à leurs crédules adorateurs. Eſt-on malade ? on appaiſe la divinité offenſée par les préſens qu'on offre à ſes miniſtres. Se porte-t-on bien ? on prévient les maladies par des offrandes. Si la peſte vient ravager l'Afrique, les gangas s'établiſ-

ſent ſeuls médiateurs entre le ciel & le peuple, & ils ſe font payer à proportion des déſaſtres qu'a déjà cauſé la contagion. Mais l'opinion la plus dangereuſe qu'ils aient inſpirée aux nègres, c'eſt que perſonne ne meurt naturellement; c'eſt toujours un des ennemis du malade qui l'a enſorcelé pour le faire périr. Si le gangas eſt conſulté en particulier, il a recours à ſes conjurations, & fait un portrait vague du coupable; il ſuffit alors qu'un des ſpectateurs, échauffé par le ſpectacle, croie reconnoître la victime, pour qu'on ſe ſaiſiſſe d'un particulier, & qu'on l'égorge. Si la cérémonie ſe fait en public, le prêtre multiplie ſes exorciſmes, ſe jette enſuite comme un furieux ſur un des aſſiſtans, & le conduit à un autel, où il l'oblige, par forme d'épreuve, d'avaler une liqueur qu'il a eu ſoin de préparer; le malheureux, la mort dans le ſein, ſe débat, entre en convulſions, & juſtifie, en expirant, le monſtre qui l'a empoiſonné (*a*).

L'HOMME AVEC DIEU.

(*a*) Voy. Pigafetta, Davity, Dapper, & d'autres voyageurs cités, *hiſtoir. univerſ. par une ſociété de gens de lettres anglois*, tom. 25, liv. 20, chap. 10.

PARTIE III.

Je me hâte d'achever un tableau qui répugne à mon cœur ſenſible. — Le prêtre eſt dangereux au repos de la ſociété, lors même qu'il laiſſe repoſer le poignard du fanatiſme dans ſon fourreau.

Quelle eſt cette foule de pratiques minutieuſes, de cérémonies frivoles, d'expiations abſurdes, que le ſacerdoce a ſubſtituées aux grands principes de la morale? eſt-ce honorer DIEU que de rétrecir ſon entendement? toutes les génuflexions des dévots, tous les jubilés des papes, valent-ils un acte de vertu?

C'eſt par ce ſyſtême de momeries religieuſes qu'on eſt venu à bout de corrompre les mœurs des peuples : c'eſt par-là qu'on a fait, de la poſtérité des Régulus & des Catons, des diſtributeurs d'indulgences : c'eſt par-là que le jéſuite le Tellier a dégradé la vieilleſſe de Louis XIV.

Le prêtre qui ouvre le ciel, qui le ferme à ſon gré, avec de la foi & des révérences, reſſemble à l'alchymiſte qui promet de faire des montagnes d'or avec quelques grains de poudre de projection : ce charlatanisme ſert à l'un,

à écarter de la voie de la nature, & à l'autre, à détourner du ſentier de la vertu.

L'HOMME AVEC DIEU.

Le miniſtre des autels eſt dangereux pour la patrie, parce qu'il n'a point de patrie; il croit relever uniquement de DIEU, & ne communique qu'avec ſon repréſentant, ſoit que ce ſoit le grand lama du Thibet, le grand muphti de Conſtantinople, ou le grand pontife de Rome.

Comme les dogmes des cultes humains ont été inventés en différens tems, & ſuivant le beſoin des legiſlateurs ſacrés, cet aſſemblage informe de pièces de rapport a nui au ſyſtême général; les prêtres ont tenté d'en pallier les contradictions, & alors ils ſe ſont diviſés; les ſchiſmes ſont venus avec les héréſies, & le monde a été troublé pour l'explication de quelques hiéroglyphes.

Le ſacerdoce, dans les cultes ſuperſtitieux, conduit néceſſairemment à l'hypocriſie; car il eſt rare qu'un prêtre obligé d'étudier ſa religion par principes, n'en ſente pas la foibleſſe: dans les tems de barbarie, il eſt d'ordinaire plus éclairé que ſon ſiècle: dans l'âge

[redacted] PARTIE III.

de la philoſophie, il a, pour préſervatif contre les erreurs qu'il enſeigne, ſes propres doutes & la raiſon de ſes contemporains.

Ce qui indigne le plus l'homme de bien contre les prêtres, c'eſt de les voir implacables dans leurs vengeances; ils ne pardonnent pas plus que Saturne, Teutatès, & le DIEU de Samuel, dont ils ſe diſent les interprètes : les haines affreuſes qui caractériſent l'hiſtoire de la célèbre famille d'Atrée, ſe trouvent fréquemment dans les annales du ſacerdoce; mais je ne veux point prévenir ici ce que j'aurai à dire quand je parlerai du fanatiſme; il m'en coûte aſſez de dire aux hommes des vérités cruelles; & la philoſophie n'eſt pas faite pour frapper deux fois ſes victimes.

J'obſerve encore que mon examen du ſacerdoce n'eſt point terminé : le problême philoſophique qui m'occupe ne ſera réſolu que dans mon eſſai ſur le théiſme, c'eſt là que je traiterai des moyens de rendre le miniſtre des autels reſpectable à tous les hommes : alors je n'offenſerai perſonne, & je me trouverai dans mon élément.

CHAPITRE IV.

Des Myſtères.

L'HOMME AVEC DIEU.

ON donne ce nom, ſoit aux cérémonies ſecrètes, ſoit aux dogmes cachés d'une religion; les myſtères, dans le premier ſens, étoient en uſage dans la plus haute antiquité: Oſiris les établit en Egypte, Orphée en Thrace, Zoroaſtre en Perſe, Minos en Crète, Cyniras en Chypre, & Erechtée dans Athènes; de pareils myſtères étoient inſtitués pour propager le théiſme & donner une baſe à la vertu: c'eſt une des idées les plus heureuſes qu'ait produit l'imagination des anciens légiſlateurs: on ne pouvoit les révéler aux femmes; & quand Alexandre obtint de l'hiérophante égyptien la permiſſion de mander à ſa mère le ſecret des initiés, il la conjura en même tems de brûler ſa lettre après l'avoir lue: c'eſt que la ſuperſtition fut en tout tems l'apanage du ſexe; c'eſt que le

dogme de l'unité d'un DIEU parut peut-être trop ſublime pour entrer dans l'entendement d'une femme.

Un autre motif de cette ſage inſtitution étoit l'expiation des crimes : mais les grands attentats qui annoncent le dernier période de la dépravation humaine, en étoient exceptés : Néron, tout empereur qu'il étoit, après l'aſſaſſinat d'Agrippine, ne put aſſiſter aux myſtères d'Eléuſis ; & Conſtantin, qui avoit fait périr ſon beau-père, ſon neveu, ſon fils & ſa femme, trouva bien des prêtres de notre religion pour le canoniſer, mais non des hiérophantes de la religion de la nature pour l'abſoudre de tous ſes parricides.

Tels étoient dans l'antiquité les myſtères de cérémonie : ſi l'on met a part l'idée injurieuſe au peuple & aux femmes de les avoir cru incapables de s'éclairer ſur ce qui importoit le plus à leur bonheur, c'eſt le plus beau monument de la ſageſſe des premiers ſiècles, c'eſt la meilleure digue que la philoſophie naiſſante ait oppoſée aux torrens de

de la ſuperſtition, qui menaçoit d'inonder la terre. L'HOMME AVEC DIEU.

Aux myſtères de cérémonies ont ſuccedé les myſtères de dogmes : mais il eſt eſſentiel de ne pas les confondre ; car les uns ſervent à la ſuperſtition, & les autres en ſont l'antidote.

Le myſtère de dogme eſt une invention des prêtres pour rendre eſclave l'entendement de la multitude : on lui montre des contradictions dans l'économie des cultes religieux, afin de pallier celles des miniſtres des autels : on lui fait un devoir d'être crédule, afin de rendre légal ſon empire ſur elle.

Quel eſt ce DIEU caché qu'annoncent les myſtères ? Si ſon eſſence eſt à jamais couverte d'un voile impénétrable, pourquoi la théologie le déchire-t-elle dans ſes ſymboles ? S'il veut ſe découvrir à la raiſon humaine, qu'eſt ce qu'un myſtère ?

Pourquoi les hommes qui ſe diſent les interprètes de la Divinité ne la font-ils jamais parler que par énigmes ? n'eſt ce pas ſapper d'une main l'édifice religieux qu'on élève de l'autre ? n'eſt ce pas induire le penſeurs, qu'on

révolte ſur l'eſſence de DIEU, à avoir des doutes même ſur ſon exiſtence ?

Rendons juſtice aux impoſteurs ſacrés qui ont inventé les myſtères : ils connoiſſoient le cœur humain ; ils ſavoient qu'on ne fait point ſecte en n'annonçant que la vérité, ſans faſte, ſans ténèbres, & ſans merveilles : ils ont donc mieux aimé être les patriarches de la ſuperſtition, que de reſter confondus avec les derniers des philoſophes.

Il eſt certain que le ſcepticiſme ne fut jamais la logique de la multitude : elle ne veut pas qu'on parle à ſa raiſon, mais à ſon imagination : elle ne demande pas à examiner, mais à admirer & à croire.

Plus on nourrit la crédulité du peuple de contradictions & de merveilles, & plus on a droit à ſon enthouſiaſme. Otez aux alchymiſtes les myſtères de leurs procédés & leurs hiéroglyphes, & perſonne ne croira au grand œuvre. Le voyage de Mahomet dans les ſept cieux a peut-être autant contribué que ſon épée à faire des proſélytes à l'alcoran.

Malheureuſement pour les prêtres, tout le

monde n'eſt pas peuple : il eſt même infiniment important pour ce globe que tout ce qui eſt peuple en devienne tous les jours la claſſe la moins nombreuſe : ainſi je continuerai à être vrai plutôt que prudent, & à préférer le bonheur de l'eſpèce humaine à l'intérêt du ſacerdoce.

Il me ſemble que l'idée de parler aux hommes myſtérieuſement, eſt tirée du machiavéliſme. Les ſouverains qui n'ont que de petites vues & de petites forces, enveloppent leurs projets du voile du myſtère, afin d'empêcher leurs ennemis de les faire échouer : mais où ſont les ennemis phyſiques de la Divinité ? Quel eſt l'infiniment petit qui empêchera l'Ordonnateur des mondes de veiller à leur harmonie ?

Si du moins les dogmes myſtérieux qu'on nous preſcrit de croire n'étoient qu'au-deſſus de notre raiſon, ce ne ſeroit point une foibleſſe de s'y ſoumettre. La phyſique eſt pleine de phénomènes qu'on ne peut expliquer. Tout gravite dans l'univers, & le principe de la gravitation n'a pas même été ſoup-

PARTIE III.

çonné par Newton, ſon apôtre; le fluide électrique ſe refuſe à toute théorie, & il paroît un des plus grands agens de la nature.

Mais on ne ſauroit comparer avec les myſtères de la phyſique les myſtères du ſacerdoce : ces derniers ne ſont pas au-deſſus de la raiſon, mais contre la raiſon ; ils ne démontrent pas la foibleſſe de l'intelligence humaine, ils l'anéantiſſent.

Ici c'eſt un enthouſiaſte de Timée de Locres qui de trois dieux n'en fait qu'un (*a*) ; là c'eſt un prêtre d'Egypte qui veut me faire croire que je mange Oſiris en mangeant un

---

(*a*) Il les appelle *l'idée*, ou le *verbe* par excellence ; le verbe *proféré* & le *monde ſenſible*. Voyez ſon traité de *l'ame du monde*. Cette doctrine étoit connue dans l'ancienne Egypte : les prêtres de Memphis appelloient leur trinité *Hempta*, & ils la déſignoient par un globe, un œil & un ſerpent réunis. Voyez le *panthéon égyptiac.* de Jablonouski.

Platon, qui connoiſſoit le traité de l'*ame du monde* & les hiéroglyphes de Memphis, arrangea à ſa façon leur trinité, & en fit ſon ſyſtême des trois hypoſtaſes. Voyez la *ſeconde épître à Denis* de *Syracuſe*.

Plotin, qui vint enſuite, commenta à ſa manière la triple hypoſtaſe de Platon. Voy. *ennead.* V, lib. I. cap. 8. Et c'eſt ainſi que la trinité des théologiens s'eſt formée peu à peu ſur le modèle de la trinité des philoſophes.

oignon; plus loin c'eſt un bonſe d'Aſie qui m'ordonne, ſous peine du bûcher, de croire que l'Ordonnateur d'un million de ſoleils eſt venu mourir dans un point de l'eſpace. L'HOMME AVEC DIEU.

Si de pareils myſtères étoient faits pour l'homme, la Divinité ne lui auroit point donné la raiſon pour les contredire : le combat intérieur de la foi & de l'intelligence n'annonce que la méchancheté du premier principe; & c'eſt parce que j'ai la plus haute idée de DIEU, que je n'admets point des myſtères qui le dégradent.

Au reſte, en ſuppoſant même, contre toutes les lumières naturelles, que, pour rendre à DIEU un culte digne de lui, il fallût anéantir la raiſon qu'il nous a donnée en partage, du moins ſeroit-il néceſſaire que les myſtères qu'il propoſe à notre crédulité fuſſent uniformes dans tous les âges & chez tous les peuples : or l'époque où chacun de ces dogmes abſurdes a pris naiſſance, eſt aiſée à fixer. Quant à la nature de ces dogmes, ils n'ont de poids que dans les pays où les prêtres les annoncent : l'Egyptien qui mange l'oignon-

dieu, ſe moque du Caffre qui dévore ſon dieu hanneton (*a*); l'Indien qui croit aux incarnations de Witſnow, ſe permet de rire des incarnations de Sammonocodom.

Il n'y a que le théiſme qui mène à la vertu, ſans myſtères, ſans fourberies ſacrées, & ſans merveilles : c'eſt le ſeul culte qui ſoit inaceſſible à la raillerie : & j'abrège les quatre actes de ma grande tragédie, pour arriver plutôt au dénouement.

(*a*) Un jeune Turc eſt amené à Paris : des docteurs de Sorbonne ſe chargent de ſa converſion ; ils lui promettent du vin dans ce monde, & le paradis dans l'autre; & le muſulman devient un de leurs proſélytes. Quand il eut été duement baptiſé & communié, le théologien qui avoit entrepris de l'inſtruire, lui demanda combien il y avoit de dieux : *Il n'y en a point*, répondit le nouveau chrétien; *vous m'avez toujours dit qu'il n'y avoit qu'un* DIEU; *& hier je l'ai mangé.* — Voy. *l'hiſtoire naturelle de la religion*, du philoſophe David Hume, tom. 3 de ſes œuvres. pag. 85.

CHAPITRE V.

Des Prodiges.

VOICI, dans la mine de la ſuperſtition, la veine la plus féconde pour les prêtres : elle a été en tout tems, pour ces impoſteurs adroits, ce que fut pendant un ſiècle le Potoſi pour les conquérans du nouveau monde. L'HOMME AVEC DIEU.

Il faudroit faire pluſieurs volumes *in-folio* pour épuiſer la matière des prodiges ; mais je n'ai ni aſſez de ſtupidité pour copier Ribadéneyra, ni aſſez de patience pour le réfuter : je poſerai des principes ; & ſi je viens à bout de faire penſer un ſeul fanatique, le grand prodige eſt fait, & il revient de lui même au culte de la nature.

ARTICLE I.

Des Prophéties

PARTIE III.

L'HOMME eſt fier de deux facultés qu'il poſſède en vertu de ſon organiſation : il les nomme prévifion & mémoire : par l'une, il agit ſur ce qui n'eſt plus ; & par l'autre, il opère ſur ce qui n'eſt pas encore : ce ſont deux miroirs, un peu ternis, il eſt vrai, mais qui, en lui repréſentant une foule d'objets hors de ſon pouvoir, étendent au-delà du préſent, dont il jouit, les bornes de ſon exiſtence.

La préviſion ſur-tout conſtitue la plus frivole des connoiſſances : elle conſiſte à déduire, des événemens préſens & paſſés, des probabilités ſur l'avenir : c'eſt l'art de conjecturer réduit en ſyſtême. Malheureuſement le moindre anneau que nous perdons dans cette grande chaîne d'événemens, ſuffit pour nous égarer ; alors nous poſons mal

les prémices du ſyllogiſme, & nous ne tirons qu'une fauſſe conſéquence.

L'HOMME AVEC DIEU.

L'homme devroit peut-être ſe borner à perfectioner ce calcul de probabilité, mais emporté par le courant du tems, il veut découvrir tout d'un coup ce qu'il deviendra, ſans ſe donner la peine de lier l'eſpace qu'il a parcouru avec celui qui lui reſte à parcourir. Cet abus de la prévision conſtitue la divination; & voilà l'origine des magiciens & des prophetes.

Je jetterai ci-après quelques idées ſur la magie; je ne m'arrête en ce moment que ſur l'art de prédire, art dont on a tant abuſé pour courber la tête de l'homme ſous le joug ſacré du ſacerdoce.

Tout impoſteur qui a voulu devenir le tyran des eſprits, a bien ſenti que pour maîtriſer la multitude, il falloit la mener par les liſières de l'eſpérance & de la terreur: alors il a tenté de lui faire lire dans l'avenir ſa deſtinée; mais la ſimple phyſique n'en dit pas plus ſur ce ſujet, à l'homme inſtruit, qu'à celui qui ne l'eſt pas: il

PARTIE III.

a donc fallu abandonner la nature, & faire parler les dieux.

Mais comment un DIEU parle-t-il à la terre ? Par l'organe des hommes qu'il chérit le plus. Et qui ſont les hommes que DIEU chérit le plus ? Ce ſont les miniſtres de ſes autels. — Voilà un argument ſans replique pour l'homme deſtiné à ramper & à croire.

Le philoſophe, qui croit moins & qui raiſonne plus, examine d'où l'on ſait que DIEU ſe révèle, & qu'il ne ſe révèle qu'à des prêtres ; & il voit qu'il n'a d'autres garans de ces deux faits, que les prêtres eux-mêmes : alors il s'indigne contre le ſacerdoce, & reſte dans le culte paiſible de la nature.

Quel fut le but des premières prophéties ? De prouver la vérité d'une inſpiration par la certitude de l'accompliſſement. Mais quel eſt ce genre de preuves qui dépend de ce que je vois, & de ce que verra ma poſtérité ? Je ſuppoſe qu'on m'annonce que dans mille ans il y aura un déluge : puiſque je n'exiſterai plus dans mille ans, il m'eſt impoſſible de croire au prophète. Le philoſophe

qui vivra dans mille ans peut encore à l'inſtant du déluge, douter de l'oracle, puiſqu'il ne lui a été tranſmis que par des hommes; pour ceux qui n'ont vu ni l'annonce de la prophétie ni ſon accompliſſement, quel motif auroient-ils pour plier leur raiſon à la ſuperſtition des prêtres?

Si un philoſophe accoutumé à calculer les événemens, rencontre quelquefois juſte dans ſes conjectures, quelle induction peut-on tirer contre moi du haſard qui aura ſervi l'impoſture des prophètes? je voudrois bien ſavoir s'il y eut jamais de prédiction plus extraordinaire que celle de ce célèbre géomètre qui, lorſque les jéſuites étoient au plus haut point de leur gloire, annonça l'époque préciſe de leur cataſtrophe? L'oracle ne fut point fait après coup; il n'étoit point enveloppé de voiles comme ceux des prêtres; c'eſt au centre de la ville la plus éclairée des deux mondes qu'il fut prononcé, & cependant l'auteur n'a jamais prétendu au titre de prophète.

Les prophéties, par elles-mêmes, ont ſi

peu d'autorité, que les miniſtres d'un culte religieux ont toujours démontré l'abſurdité de tous les oracles qu'ils n'avoient pas prononcés; le prophète de Samarie rioit du prophète de la Chaldée; la pythie de Delphes ſe moquoit de la ſibylle de Cumes qui ſe moquoit de la pythie à ſon tour.

Un des grands argumens de la philoſophie contre les oracles, eſt tiré des ténèbres dont ils ſont toujours enveloppés: je défie qu'on puiſſe me citer une ſeule prophétie où l'inſpiré parle pour ſe faire entendre; or n'eſt-ce pas avilir l'idée ſublime de la Divinité, que de ſuppoſer qu'elle ne ſe révèle que pour jouir de notre embarras? Ou DIEU permet que l'homme liſe dans l'avenir, ou il ne le permet pas: dans la première hypothèſe, pourquoi les oracles ſont-ils obſcurs? Dans la ſeconde, pourquoi y a-t-il des oracles?

Pour nous tirer de ce labyrinthe, ne cherchons point dans le ciel un fil qui ſe rencontre dans nos mains; DIEU ne dicte point des énigmes à ſes prêtres; mais les

prêtres ſont de leurs oracles autant d'énigmes, pour ſe laiſſer la liberté de les interpréter à leur gré après l'événement; ils ſont impoſteurs quand ils ſe diſent inſpirés, & quand ils voilent leur inſpiration, c'eſt pour aſſurer le ſuccès de leur impoſture.

Des philoſophes qui ne croyoient pas à la fourberie des prêtres, ou qui avoient la prudence de dire qu'ils n'y croyoient pas, ont mis leur imagination à la torture pour prouver qu'on pouvoit lire dans l'avenir ſans être inſpiré : on a ſuppoſé un tact particulier de l'ame qui lui fait preſſentir la ſérie des événemens qui ne ſont pas encore; & on a cité le génie de Socrate.

Je ne doute pas qu'un homme très-ſenſible, dans un moment d'enthouſiaſme où l'on ſort de la nature pour s'élancer dans un monde qu'on a créé, n'enchaîne quelquefois, avec ſagacité, les phénomènes qui naiſſent avec ceux qui ſont à naître : mais quand il eſt de ſans froid, il apprécie ſes conjectures; & ſi ſes idées ſe rencontrent avec l'événement, il admire l'effet de ſon

enthouſiaſme, & ne ſe fait pas prophète.

Partie III. Maupertuis connoiſſoit ce méchaniſme de l'enthouſiaſme, car il avoue qu'en s'exàltant on peut lire dans l'avenir (*a*); & qui ſait ſi dans la ſuite il ne viendra pas quelque rêveur qui joindra à cette théorie la méthode de s'exalter, pour l'inſtruction des ſibylles qui ſont à naître, & des apôtres des convulſions?

Ce qu'on appelle inſpiration, n'eſt quelquefois qu'un dérangement périodique de la machine : une pythie de Delphes, Mahomet, Thérèſe & Marie d'Agréda, étoient ſujets à une eſpèce d'ivreſſe des ſens, ſemblable au délire voluptueux que fait naître l'uſage de l'opium : dans le moment de l'accès on croit n'avoir de commerce qu'avec des intelligences céleſtes : il part des têtes ainſi exaltées, des idées tantôt folles & tantôt ſublimes, & le vulgaire, qui écoute, prend les rê-

(*a*) Voyez lettres XVIII, *œuvres de Maupertuis*, tom. 2. pag. 305.

veries d'un malade, pour les oracles d'un prophète. [redacted] L'HOMME AVEC DIEU.

En général c'eſt quelque grand intérêt qui engage les prêtres à fabriquer des oracles; tantôt, c'eſt le diſcrédit de leurs ſuperſtitions; tantôt, c'eſt l'envie de prouver la ſupériorité de leur culte; ils annoncent des victoires quand ils ont beſoin de flatter les puiſſances; ils prédiſent des malheurs quand il leur importe d'effrayer la multitude.

Quelquefois une prophétie n'eſt faite que pour le beſoin du moment. Photius, le célèbre patriarche d'Alexandrie, avoit deſſein de gagner les bonnes graces de l'empereur Baſile : il écrivit, en vieux caractères alexandrins, un quatrain prophétique où il faiſoit deſcendre ſon obſcur ſouverain, des rois d'Arménie : Théophane, ſon ami & ſon complice, publia qu'il avoit trouvé les quatre vers parmi des manuſcrits rares & précieux; on les donna à Photius; & il n'eut pas de peine à les déchiffrer : il y avoit dans la centurie du Noſtradamus grec le mot de *beclas*, dont perſonne n'avoit l'intelligence

le patriarche déclara qu'il déſignoit ſix perſonnes de la famille impériale; Baſile, Eudoxe ſa femme, & ſes quatre fils, Conſtantin, Léon, Alexandre & Stephanos : cette explication fit fortune à Conſtantinople, & il n'y eut point de courtiſan qui ne crût à la prophétie de Photius encore plus qu'à toutes celles du pentateuque.

Il eſt très-dangereux dans les grandes ſociétés, qu'on y laiſſe multiplier la race des prophètes : dès qu'un frénétique peut faire croire au peuple que DIEU l'inſpire, il eſt évident que quand il y trouvera ſon intérêt, ce DIEU lui inſpirera des révoltes & des régicides.

Un prophète a d'autant plus de pouvoir ſur l'eſprit de la multitude, qu'il lit toujours dans l'avenir le ſuccès de ſes entrepriſes. Le prophète Odin promettoit aux Scandinaves de l'impunité dans leurs pillages; & les Scandinaves pilloient leurs voiſins. Le prophète Mahomet aſſura les Arabes qu'ils ſubjugueroient la moitié du monde; & ils la ſubjuguèrent. Il n'y a que le prophète St. Bernard

qui

qui ſe trompa ſur le ſuccès de ſes croiſades.

L'HOMME AVEC DIEU.

Heureuſement pour l'eſpèce humaine, quand le crépuſcule de la philoſophie vient éclairer les peuples, les ſibylles ſe défont de leurs feuilles de chêne, les oracles ſe taiſent, les prophètes diſparoiſſent, ou ne ſont pas dangereux.

Alors aux prophètes ſuccèdent les commentateurs des prophéties; le miniſtre Jurieu lit dans l'apocalypſe que le pape eſt l'antechriſt (*a*); Boſſuet, par une heureuſe anagramme, tranſporte cet honneur à Dioclétien (*b*); frère Chaumeix, en ſe faiſant crucifier, affirme que c'eſt l'inventeur de l'encyclopédie.

Il faut eſpérer que quand la raiſon aura

(*a*) Voy. l'*accompliſſ. des prophéties*, tom. 1, pag. 187. — La preuve en eſt qu'il y a, dans le texte ſacré, *poculum aureum plenum abominationum*; ce qui eſt une démonſtration à la maniere du miniſtre Jurieu.

(*b*) On ſait que le nombre de la bête eſt 666 : or, en prenant, dans ces deux mots DIoCLes aVgVstVs, toutes les lettres qui forment en même temps des chiffres romains, on trouve ce nombre myſtérieux. — Boſſuet n'envoya point cette énigme au mercure, quoiqu'il exiſtât de ſon tems.

achevé de balayer toutes les immondices de la ſuperſtition, perſonne ne dictera d'oracles ni n'en commentera; que le bon citoyen travaillera à rendre ſon avenir heureux, & non à le prédire; & que la religion conſiſtera à être vertueux, & non à citer l'apocalypſe.

ARTICLE II.

De la Magie.

QUAND c'eſt un inſpiré qui lit dans l'avenir, on l'appelle prophète : ſi c'eſt de ſans froid qu'il feuillette le livre du deſtin, il n'eſt que magicien : dans le premier cas, on fait ſon apothéoſe ; dans le ſecond, on l'envoie au bûcher. L'HOMME AVEC DIEU.

La magie ne ſe borne pas à l'art de prédire ; ſon empire eſt immenſe ; il embraſſe le monde viſible, & s'étend même au-delà de la nature.

Le magicien opère par le ſecours des choſes naturelles, par l'intervention de DIEU, ou par le miniſtère du diable. Arrêtons-nous un moment ſur ces trois branches de la crédulité humaine ; & apprennons à maudire la ſuperſtition, & à bénir les philoſophes.

Démocrite, qui n'avoit probablement étudié la nature que dans ſon cabinet, avoit raſſemblé la plupart des moyens naturels

d'exercer la magie, dans un livre qu'il avoit intitulé *chirocmeta* (a). Ce livre s'eſt perdu, & il eſt à regretter; car il nous auroit fourni un nouveau ſujet de rire, avec ſon auteur, de l'extravagance des hommes.

Les prêtres ont été les premiers magiciens: ils ont perſuadé au peuple qu'ils liſoient ſa deſtinée dans les entrailles des victimes; & le peuple curieux s'eſt proſterné aux autels d'un dieu de ſang, & lui a immolé des hécatombes.

Une ſeule prédiction des prêtres, juſtifiée par le haſard, aura ſuffi pour épaiſſir en ce genre le voile que la ſuperſtition étendoit ſur l'univers; alors le ſang des animaux ruiſſela dans les temples, on égorgea des quadrupèdes utiles à l'agriculture, pour faire ceſſer une épidémie, pour qu'une reine acouchât d'un garçon, ou pour que ſon mari gagnât des batailles.

Dès qu'il eſt prouvé qu'un animal mort fait lire dans l'avenir, pourquoi ne pas con-

(a) Vitruv, lib. IX, cap. 3.

ſulter un animal vivant? alors on examine comment un poulet ſacré mange; on obſerve gravement le vol d'un corbeau, ou le cri d'une corneille; & Scipion eſt obligé de demander à une aruſpice la permiſſion d'aller renverſer Carthage.

L'HOMME AVEC DIEU.

Perſonne n'a plus démontré l'abſurdité des augures que Ciceron, qui étoit augure lui même; & il ne faut pas faire un crime, de cette contradiction, au ſeul vainqueur de Catilina; à Rome la magiſtrature étoit liée au ſacerdoce, & la politique vouloit qu'on y trompât la multitude, afin d'apprendre à la gouverner.

La magie naturelle fut d'abord uniquement du département des prêtres; dans la ſuite, des charlatans profanes partagèrent cette branche lucrative de commerce; & la terre fut inondée de ſortilèges.

On mit à contribution toute la nature, pour interroger le dieu fantaſtique du deſtin; on fit des enchantemens par les herbes, par les ſonges, par les anneaux, par les miroirs & par les quatre élémens; on donna même des

noms ſcientifiques à toutes ces rêveries ; & le peuple devint doublement crédule quand il n'entendit ni le mot ni la choſe (*a*).

De toutes les choſes naturelles employées à la magie, celle qui a eu le plus de crédit dans les deux mondes eſt l'influence des aſtres : il n'y a point de nation, ſoit éclairée, ſoit barbare, où on n'ait déraiſonné ſur

(*a*) l'art de deviner par les cadavres, ſe nomma *nécromancie*; la magie par les ſonges, *oneiromancie* ; celle par les miroirs, *catoptromancie*; celle par les anneaux, *dactyliomancie*; la divination par les quatre élémens, l'eau, l'air, la terre & le feu, *hydromancie*, *aéromancie*, *géomancie*, & *pyromancie*. On pouſſa le délire juſqu'à prophétiſer par la tête d'un âne, & par l'inſpection d'un fromage ; & ces deux branches importantes de la magie s'appellèrent *céphaléomancie*, & *tyriſcomancie*. On n'a jamais tant abuſé du grec, & de la crédulité du peuple, qui ne l'entendoit pas.

Je ſuis fâché qu'on n'ait pas donné auſſi un nom ſcientifique à l'enchantement de la grenouille. On croyoit dans Athènes que, pour rendre une femme véridique, il ſuffiſoit de lui appliquer ſur le cœur, pendant qu'elle dormoit, la langue d'une grenouille. — Empalez une grenouille à un roſeau, diſoit-on dans Rome, & Meſſaline aura de l'horreur pour l'adultère. Pline obſerve, ſur ce ſujet, que s'il falloit en croire les magiciens, les grenouilles ſeroient plus utiles que les loix au genre humain. Voy. *hiſt. natur.* lib. XXXII.

l'avenir, en vertu de la conjonction des planètes & de l'arrangement des étoiles.

Eh! comment la terre ne ſeroit elle pas peuplée d'aſtrologues, puiſque le fameux ſceptique Maupertuis a écrit en faveur de la poſſibilité de l'aſtrologie (*a*)? Cet homme qui doutoit de tout, ne doutoit pas qu'on ne pût aſſujettir un jour à des règles invariables l'art frivole des Lansberg. Heureuſement que cette idée ſe trouve dans ſes œuvres, à côté du texte où il peuple le ciel de meules de mou-

(*a*) » La plupart des objections de ceux qui ont attaqué l'aſtrologie, ne me paroiſſent guère plus fortes que » les raiſons de ceux qui la ſoutiennent : de ce qu'on ne » voit point l'influence que les corps céleſtes auroient ſur » les choſes de la terre, on veut décider hardiment qu'il » eſt impoſſible qu'ils en aient. Jamais on ne le prouvera. » Mais accordons que ce ne ſoit point une véritable in- » fluence ; il eſt du moins plus que vraiſemblable qu'il y » a un rapport mutuel & néceſſaire entre toutes les parties » de l'univers, dont les événemens ne ſont que les ſuites ; » Et ſi l'on avoit vu, un certain nombre de fois, qu'un » homme né ſous une certaine configuration des planètes, » a toujours éprouvé quelque grand malheur, je crois qu'il » y a peu de philoſophes qui, ſe trouvant dans de telles » circonſtances, n'en redoutaſſent l'augure. » Voy. *letter. XVIII, œuvres diverſes de Maupertuis*, tom. 2, pag. 303.

INST. CORO. C. TAYLOR

lin, & de celui où il propoſe de s'exalter pour devenir prophète.

Comment le géomètre qui a applati le pole n'a-t-il pas vu que les rencontres des planètes, déterminées par les loix éternelles du mouvement de projectile & de la gravitation, ne peuvent ſe plier à nos vains caprices; que les énormes ſphères qui forment les étoiles fixes, ſéparées du grain de ſable qu'on nomme la terre par des intervalles que l'algèbre même ſoumet à peine à ſes calculs, ne communiquent avec nous que par l'émanation de la lumière; & que la ruine d'un monde tel que le nôtre, ne devant faire aucune ſenſation dans le ſyſtême général de l'univers, ce feroit le comble du délire, de croire que les ſoleils s'arrangent dans le firmament pour annoncer la priſe d'un village, ou l'horoſcope d'un enfant qui mourra dans ſon berceau?

Quand on a vu que la nature, interrogée par ſortilège, gardoit le ſilence, on s'eſt aviſé d'employer le nom de DIEU pour lui arracher ſes ſecrets. Tout le monde connoît les anciens enchantemens par les mots de

Jéhovah & d'Adonaï : Origène, dans un livre où il ſe moque de la crédulité des polythéiſtes, dit lui-même que le nom d'Iſraël traduit en grec eſt ſans vertu, mais que prononcé en hébreu, il opère des prodiges (*a*). Aujourd'hui cette branche de la magie eſt un peu deſſéchée ; on ne fait plus de taliſman avec les racines des langues ; & il n'y a plus que les rabbins qui liſent leurs droits à la monarchie univerſelle dans quelques mots myſtérieux du talmud ou du pentateuque.

La magie fondée ſur l'influence du diable dans les événemens de la vie, eſt, de toutes les épidémies ſuperſtitieuſes, celle qui a exercé le plus de ravages ſur ce globe : l'homme timide a fait des pactes avec le mauvais principe par-tout où il a cru au mauvais principe; & quel eſt le peuple des deux mondes qui peut ſe flatter de n'avoir jamais été manichéen ?

J'ai prouvé, & je prouverai encore, qu'il ne ſauroit y avoir de diables, & que tous ces

(*a*) Orig. *contra Celſ.* n°. 202.

fantômes du monde ténébreux, qu'on évoque, ne doivent leur exiſtence qu'à la baguette des prêtres (*a*) : ainſi il ne faut attribuer qu'à la fourberie, ou au dérangement du ſenſorium, les viſions des démonomanes.

Les femmes, à cauſe de la foibleſſe de leurs organes, ſont plus ſujettes à voir le diable que les hommes : pour peu que divers faiſceaux de fibres hétérogènes s'ébranlent à la fois dans leur ſenſorium, ce ſont des pythoniſſes qui déraiſonnent avec Belzébuth & Aſtaroth, ou des ſorcières qui vont au ſabbat, traverſant les airs ſur un manche à balai.

Il a été un tems où l'épilepſie paſſoit pour une preuve de ſorcellerie : on brûloit en Europe le malheureux qui en étoit atteint, comme poſſédé du diable ; tandis qu'en Aſie

(*a*) Voy. *philoſ. de la nat.* tom. 3, pag. 71. — Je reviendrai encore ſur le même ſujet dans le chapitre ſuivant, en parlant des erreurs humaines ſur l'autre vie. Il eſt difficile, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, où chaque chapitre eſt un anneau d'une grande chaîne, de ne pas enviſager pluſieurs fois la même queſtion, à cauſe de la multitude de ſes rapports.

les accès de mal caduc conduiſoient Mahomet à l'apothéoſe.

Il faut mettre au rang des déſordres phyſiques de la machine, l'idée des viſionnaires qui croient que le démon les a métamorphoſés en boucs ou en loups, ainſi que les philoſophes ont attribué l'apparition des vampires aux moraves, & celle de l'ame de Charles Martel aux moines de St. Denis.

Le libertinage a fait peut-être bien plus de démonomanes que les maladies nerveuſes: dans ces climats brûlans où l'imagination parle encore quand les ſens ſe taiſent, où l'ame, blaſée ſur l'amour, cherche le plaiſir dans des jouiſſances qui l'outragent, plus d'une femme a tenté de juſtifier par la magie ſes goûts abominables; elles aimoient mieux qu'on crût qu'Aſtaroth, déguiſé en bouc, les avoit violées, que de paſſer pour s'être proſtituées à des quadrupèdes.

Cette idée, tout abſurde qu'elle nous paroît, pouvoit, avant l'aurore de la raiſon, avoir quelque fondement: de toute antiquité on a cru que les puiſſances intellectuelles

deſcendoient quelquefois ſur la terre pour y jouir de nos femmes. On connoît l'hiſtoire de Mundus, qui fit abattre à Rome le temple d'Anubis ; on joue ſur nos théatres l'aventure d'Amphytrion ; & il eſt dit dans la genèſe que les anges vinrent violer les filles de Caïn, pour peupler la terre de polyphèmes.

Tantôt c'étoit le diable qui fécondoit la ſorcière ; alors on l'appelloit incube : tantôt il ſe laiſſoit violer par le ſorcier ; alors il étoit ſuccube. Il eſt dit, dans la *démonomanie* de Bodin, que le parlement de Paris condamna au feu une femme de Verberie, pour avoir proſtitué ſa fille à l'eſprit de ténèbres (*a*) ; & le célèbre Pic de la Mirandole avoit connu un Italien qui avoit couché avec lui pendant quarante ans (*b*).

La doctrine des diables incubes & ſuccubes a paru ſi naturelle en Europe, que Delrio a oſé imprimer que Luther étoit né

(*a*) Pag. 104 de l'édit. *in*-4°.

(*b*) In libro *de prænotione*.

d'un bouc enchanté & d'une femme (*a*): il eſt vrai que les proteſtans ſe ſont vengés de leur côté en publiant que plus d'un pape avoit eu pour mère la bête de l'apocalypſe. L'HOMME AVEC DIEU.

Ce Delrio, qui a tant écrit ſur la ſorcellerie, & qui étoit ſi peu ſorcier en phyſique, après avoir expoſé comment Satan peut être le père d'un ennemi des papes, parle des ſecours qu'il prête quelquefois aux magiciens qu'il favoriſe, pour les faire entrer dans le lit de quelques vierges: à la ſuite de ſes ſavantes recherches on lit une anecdote qui mérite, par ſon extravagance, d'être rapportée: « Un jour, dit ce démonographe, il y eut un combat ſingulier entre » deux magiciens: l'un d'eux enleva dans les » airs une belle femme ſur un cheval de » bois: l'autre fit deſcendre le cheval & la » femme dans une place publique, & les y » rendit immobiles: le premier irrité fit venir » de longues cornes au front de ſon rival, qui » regardoit, en riant, le ſpectacle d'une fe

(*a*) *Diſquiſit. magic.* pag. 181.

» nêtre ; alors l'ouverture étant trop étroite, » les cornes ne purent paſſer, & le nouveau » ſatyre ſervit de riſée à la populace : enfin, » las de ſe nuire, les deux ſorciers, de con» cert, levèrent leurs enchantemens ; alors » l'un vit tomber ſes cornes, & l'autre acheva » ſon voyage (*a*). »

Si le diable, qui n'exiſte pas, n'a pu mettre un ſorcier entre les bras de ſa maîtreſſe, il eſt certain, du moins, que des frippons ſacrés ont fait ſervir plus d'une fois le nom du diable à leurs inceſtes & à leurs adultères : le tribunal qui fit brûler le curé Gauffrédi, étoit perſuadé que le démon l'avoit fait jouir de toutes ſes pénitentes. — Mais il eſt tems de tirer un voile ſur toutes ces horreurs ; il me ſuffit d'avoir prouvé qu'il n'y a point de vrai magicien, & que tous ceux qui prennent ce titre, ſont des cerveaux malades, ou des impoſteurs : cependant il ne faut pas les brûler. Voyez ci-après le livre du fanatiſme.

(*a*) *Toute cette aventure eſt poſſible*, dit gravement l'Eſpagnol dom Feijoo, *diſc. ſur l'uſage de la magie*.

ARTICLE III.

Des Miracles.

TOUS les cultes inventés par les hommes, ont leurs miracles ; il eſt tout ſimple que les prêtres étonnent, lorſqu'ils ne peuvent perſuader : il faut bien que l'édifice de la religion, quand il n'a pas la nature pour architecte, ſoit conſtruit avec la lyre d'Amphion, ou détruit par la trompette de Joſué. L'HOMME AVEC DIEU

Ces miracles ne ſe conſtatent, chez tous les peuples qui les adoptent, que comme on conſtate des miracles, c'eſt-à-dire, en les citant comme des marques infaillibles de la ſupériorité d'un culte : on ne les prouve pas, mais ils ſervent à prouver la doctrine : voyez la théogonie d'Héſiode & les vies des pères du déſert, la légende dorée de Ribadéneyra, & les métamorphoſes d'Ovide.

S'agit-il de grands renverſemens dans l'ordre de la nature ? Les annales de la terre en ſont remplies : ici, les étoiles marchent ; là, elles ſe produiſent de la chevelure des

PARTIE III.

reines ; l'un admet le déluge de Noé, & l'autre celui de Deucalion : tantôt, le ſoleil s'arrête pour faire écraſer une centaine d'Amorrhéens ; tantôt, il ſe laiſſe conduire par Phaëton pour embraſer l'univers.

Veut-on des miracles de bienfaiſance ? Veſpaſien guérit les aveugles avec ſa main, Sammonocodom avec de la boue, & l'apôtre des convulſions, avec une barre de fer : Xavier n'a beſoin que d'un crucifix pour faire marcher les hommes ſans tête, & Hercule n'emprunte que ſa maſſue pour reſſuſciter Alceſte : le prophète Enoch vit depuis ſix mille ans ; le prophète Epiménide, avec ſes alternatives de ſommeil & de réveil, a déjà prolongé ſa carrière au-delà de vingt ſiècles : pour le prophète Elie, il eſt bien mort ; mais nous allons le revoir ſur ſon char de feu, pour accomplir les oracles des janſéniſtes & de la ſynagogue.

Les merveilles de deſtruction ne ſont pas plus rares que les prodiges de bienfaiſance : on connoît les métamorphoſes d'Arachné, des femmes de Loth & d'Actéon : on ſait

que Sémélé fut brûlée vive pour avoir voulu voir Jupiter, & 70 Bethſamites frappés de mort pour avoir voulu regarder l'arche d'alliance; perſonne n'ignore que le dieu Foë pétrifioit les Indiens qu'il ne pouvoit convertir; que le bienheureux Paulin faiſoit tomber du haut des temples les démoniaques qui marchoient ſous les voûtes la tête en bas; & que St. François tua un jour un homme, pour avoir le plaiſir de le reſſuſciter (*a*).

L'HOMME AVEC DIEU.

Quel eſt le ſceptique qui oſeroit douter de l'authenticité de tous ces miracles? N'y a-t-il pas des temples élevés & des fêtes établies pour en perpétuer la mémoire? Ne ſont-ils

(*a*) Voici le texte : — *Locus eſt dictus de Nuceria, in quo beatus Franciſcus fecit illud inſigne miraculum quod cujuſdam medici filium primògenitum primò occidit, & contritum ſuſcitando reſtituit.* Voy. *conform. de St. François*, fol. 120. — J'ai toujours deſiré, en qualité de bon citoyen, que nos parlemens ſoumiſſent à leur examen nos livres aſcétiques, nos légendes, & même les écrits de nos peres de l'égliſe; ils y trouveroient autant de matière pour leur zèle réformateur, que dans les conſtitutions des jéſuites: mais j'ai bien peur que mon vœu ne ſoit une rêverie à ajouter à celle du bon abbé de Saint-Pierre.

pas rapportés avec les plus grands détails dans le pentateuque, dans l'alcoran, & dans le recueil de Carré de Montgeron?

Il ne faut, dit-on, que la vue des monumens qui nous reſtent de ces merveilles, pour confondre l'incrédulité. Nous avons les momies des ſaints de la religion d'Apis, & le corps glorieux de St. Ovide; la Grèce a conſervé une écaille du dauphin qui porta Arion; & l'Egypte, la peau du crocodile qui ſervoit de monture à St. Pacome: on montroit encore à Sparte, du tems de Pauſanias, les deux œufs dont Læda accoucha pour la ruine des Troyens; & tous les ans on fait liquéfier du ſang à Naples, en l'approchant de la tête de St. Janvier.

Le philoſophe ne répond guère à l'enthouſiaſte qui parle, non pour l'éclairer, mais pour le confondre: cependant, s'il lui étoit permis de prendre un moment le fil de la raiſon pour le guider dans ce labyrinthe d'enchantemens, voici les doutes qu'il propoſeroit à tous les ſectaires qui admettent les miracles.

Qu'eſt-ce qu'un miracle ? C'eſt l'infraction momentanée des loix éternelles de la nature. Mais pourquoi la Divinité ſuſpendroit-elle les loix par leſquelles elle régit l'univers ? a-t-elle manqué d'intelligence en les établiſſant ? ou bien ſes loix, comme les codes informes de nos légiſlateurs, ont-elles beſoin d'être réformées ? Il n'y a que deux manières d'interpréter cette violation de l'ordre général ; & de part & d'autre, il y a blaſphême ou abſurdité.

L'HOMME AVEC DIEU.

Quoi ! DIEU ne feroit agir des millions de cauſe[illegible]e pour produire le plus petit des effets ? [illegible] tireroit les planètes de leurs orbites ; il ſuſpendroit la gravitation univerſelle ; il feroit, des étoiles du firmament, une ſuite de caractères hébreux (*a*), afin de me prouver la ſainteté d'un mollack, la grace verſatile, ou l'apothéoſe de St. Hildebrand ?

(*a*) Gregoras rapporte que la nuit avant la mort de Julien, au rapport d'un ſaint d'Antioche qui s'étoit endormi au ſeréin, les étoiles s'arrangèrent de façon qu'elles formoient ces mots ; *Hodiè Julianus in Perſide occidetur*.

PARTIE III.

S'il eſt néceſſaire à l'Ordonnateur des mondes qu'un diſciple de Locke croie à Brama ou à notre-dame de Lorette, c'eſt mon intelligence qu'il faut éclairer, & non mes yeux qu'il faut éblouir : il ſuffit de changer mon cœur, ſans bouleverſer toute la nature.

Si DIEU ne fait point de miracle (*a*), à

(*a*) Je trouve dans le célèbre citoyen de Genève un texte qui n'eſt digne ni de ſa philoſophie éclairée, ni de ſa belle ame. « DIEU, dit-il, peut-il faire des miracles? » c'eſt-à-dire, peut-il déroger aux loix qu'il a établies? » Cette queſtion, ſérieuſement traitée, ſeroit impie, ſi » elle n'étoit abſurde; ce ſeroit faire trop d'honneur à » celui qui la réſoudroit négativement, que de le punir; » il ſuffiroit de l'enfermer. Mais auſſi quel homme a jamais » nié que DIEU pût faire des miracles? Il falloit être Hébreu » pour demander ſi DIEU pouvoit dreſſer des tables dans » le déſert. » *Lettres de la montagne*, petite édit. d'Amſterdam, pag. 87.

Il me ſemble qu'il n'y a ni impiété ni abſurdité à examiner ſi DIEU peut déroger aux loix avec leſquelles il régit le monde; il y auroit de la témérité tout au plus. Je n'ai point réſolu le problême négativement; mais je ſens qu'on pourroit le faire ſans blaſphême. Une pareille queſtion n'intéreſſe en rien les grands principes de la morale; il faut la laiſſer diſcuter en paix aux enthouſiaſtes de la métaphyſique, & n'enfermer perſonne, ſi ce n'eſt les ennemis de la tolérance.

plus forte raiſon il ne donne pas à quelque ſectaire qui déraiſonne, ſur un point de la ſurface du globe, le pouvoir d'en opérer : ſon nom ſacré n'eſt point cette baguette d'Armide qui changeoit les jardins en déſerts, & les déſerts en jardins ; & s'il ſuffiſoit de croire fermement à ſon culte pour tranſporter les montagnes, il y a eu depuis deux mille ans tant de dévots & d'enthouſiaſtes, que, des Alpes juſqu'aux Cordilières, il n'en ſeroit pas reſté une ſeule à ſa place.

Je voudrois bien ſavoir à quoi ſert un miracle : ſi la doctrine qu'on m'annonce eſt évidemment abſurde, tous les prodiges opérés pour la confirmer ne me changeront pas : je ſens qu'il eſt bien plus aiſé de faſciner mes ſens que ma raiſon, & le DIEU qui m'ordonne d'être abſurde, m'éloigne bien plus de ſes autels qu'il ne m'en rapproche, en me montrant des prophètes ſur un char de feu, ou en les faiſant vivre trois jours dans l'eſtomac d'un cachalot.

Ce principe eſt ſi évident que Paſcal même l'a reconnu : *jugeons* dit-il, *les miracles par la*

doctrine, & la doctrine par les miracles. Il eſt vrai que la manière dont il préſente cette propoſition en fait un cercle vicieux; & on ne devoit pas s'attendre à un ſophiſme auſſi palpable de la part de ce beau génie.

On diroit au reſte qu'il n'a écrit toute ſa théorie des miracles que ſur le fauteuil d'où il voyoit un abyme : ſa logique étoit un peu plus sûre quand il raiſonnoit avec le jéſuite des provinciales.

Quelque merveilleuſe que ſoit la baguette des prêtres, il n'y a point d'enchantement qui tienne devant le miroir de la philoſophie; & quand même le ſage ſeroit ébloui un moment, il pourra toujours dire, avec un grand homme à qui on demandoit ce qu'il feroit s'il voyoit un miracle : *je croirai que le dieu du mal défait tout ce qui eſt fait par le DIEU du bien.*

Que ſont au reſte la plupart des petits miracles des ſectaires? de ſimples tours d'adreſſe que la phyſique répète ſans faſte, & avec beaucoup plus de ſuccès : Boyle, Ottoguerike & l'abbé Nollet, ont fait plus de

prodiges dans leurs laboratoires que tous les ſaints de la légende ; & ces hommes, qui dans un ſiècle de raiſon n'ont écrit que pour les académies, quatre à cinq cents ans plutôt auroient donné avec Mahomet un nouvel évangile à l'univers.

L'HOMME AVEC DIEU.

Un miracle que m'annonce un théologien n'a aucune autorité pour moi s'il n'eſt rapporté que dans les livres de ſa ſecte : chaque ſuperſtitieux crée les titres de ſa croyance, comme chaque nouveau noble fait ſa généalogie.

Quand même un ſectaire de bonne foi me diroit : j'ai vu un prodige, je ne le croirois pas : combien y a-t-il d'enthouſiaſtes qui voient mal ? Combien a-t-on trouvé de ſorciers qui croyoient avoir vu au ſabbat Belphégor & Aſtaroth ?

Il y a des religions où, en ordonnant de croire aux miracles, on s'eſt plu à épaiſſir le voile qui les couvre, afin de confondre davantage la raiſon humaine : tel prodige exécuté par un favori de DIEU, a été répété par des magiciens : on y a donné au principe du mal le pouvoir d'opérer les

plus grandes merveilles : on a fait combattre Arimane avec Oromaze comme des gladiateurs dans une arène. Dans de pareils cultes, le plus grand des miracles ſeroit qu'un être qui raiſonne crût aux miracles.

Ce qui achève d'anéantir les miracles des religions des hommes, c'eſt qu'ils n'ont de valeur que dans le petit coin de la terre où on les adopte ; ailleurs on les met à leur place : le partiſan de Brama inſulte aux reliques de St. Janvier : l'Indien, qui met le globe ſur le dos d'une tortue, ſe moque du Juif, qui paſſe la mer à pied ſec ; & le muſulman, qui a vu Mahomet mettre la lune dans ſa manche, ſe permet de rire des étoiles qui voyagent dans le ciel pour conduire des rois à une étable.

Enfin l'impoſture ſe dévoile entiérement quand on obſerve qu'on ne voit jamais de miracles dans les ſiècles éclairés. Il n'y en a preſque point eu dans la religion des Hébreux depuis les conquêtes d'Alexandre : les ſibylles ſe ſont tues à Rome quand Lucrèce & Ciceron ont parlé : l'Europe n'a point groſſi ſa

légende depuis qu'on lit Bayle, Bolingbroke, Collins & Monteſquieu.

L'HOMME AVEC DIEU.

Tout nous ramène au théiſme : c'eſt dans la religion de la nature qu'il n'y a point de miracles : il n'en faut point pour croire en DIEU & pour pratiquer la vertu.

CHAPITRE VI.

Des Erreurs humaines ſur l'autre vie.

PARTIE III.

L'HOMME ne périt point tout entier quand ſon être ſe décompoſe ; DIEU l'attend au bout de ſa carrière pour le punir ou le récompenſer : voilà une vérité éternelle que ma raiſon m'annonce ſans le vain ſecours des révélations. Heureuſes les nations, ſi elles s'en étoient tenues à ce dogme, ſans chercher dans de frivoles conjectures un aliment à leur curioſité ; ſi, contentes de poſſéder dans leurs mains la boëte de Pandore, elles s'étoient abſtenues de l'ouvrir pour y connoître les deſtinées de l'univers !

Il en a été de l'autre vie comme de l'eſſence de DIEU : on a tenté de déchirer le voile dont la nature la couvre ; & on eſt devenu abſurde ou intolérant, & quelquefois l'un & l'autre.

Arrêtons-nous un moment ſur cette bran-

che de la ſuperſtition ſacerdotale ; & parcourons la ſurface du globe, en détruiſant, de côté & d'autre, tous ces édifices enchantés qui ne ſervent qu'à nous maſquer le grand tableau de la nature.

L'HOMME AVEC DIEU.

ARTICLE I.

De la Réſurrection.

PARTIE III.

QUAND notre frêle machine ſe diſſout, toutes les particules hétérogènes qui la compoſent ſe ſéparent, & chacune retourne à ſon principe : mais quel eſt le méchaniſme de leur réunion ? Que devient le MOI qui conſtitue la perſonnalité ? Quelle eſt la nature des ſupplices ou des récompenſes que l'Etre ſuprême nous deſtine ? Voilà ſur quoi le monde raiſonneur ſe partage : pour le monde raiſonnable, c'eſt-à-dire, les théiſtes, il garde le ſilence ſur ce ſujet ; & il fait bien.

Parmi les anciens partiſans de la réſurrection, les uns ſupposèrent que le corps ſe ranimoit, après un long intervalle, tel qu'il étoit avant la mort, c'eſt-à-dire, avec la même figure & les mêmes organes : auſſi, pour faciliter cette eſpèce de palingénéſie, les Egyptiens embaumoient avec ſoin le corps de leurs pères : ils s'imaginoient qu'il étoit bien plus aiſé au ſoleil de rendre ſonore cette ſtatue de Memnon,

quand elle ſe préſentoit tout entière à ſes rayons, que quand ſon airain mutilé étoit le jouet des hommes & des vents. L'HOMME AVEC DIEU.

L'intervalle fixé par les prêtres d'Iſis entre chaque réſurrection étoit de mille ans; mais les momies égyptiennes que nous conſervons, & dont quelques-unes remontent au-delà de trente ſiècles, dépoſent aſſez contre l'abſurdité de cette palingénéſie.

On pouvoit demander au fabricateur ſacré d'hiéroglyphes, pourquoi, ſi l'homme devoit reſſuſciter tout entier, les embaumeurs commençoient par ôter la cervelle, ſiège du *ſenſorium*: vouloient-ils que DIEU, en conſervant le corps, lui reſît une autre intelligence?

Quel moment de la vie ſaiſiſſoit la nature pour rétablir le corps dans ſon état primitif? Si c'étoit celui qui touchoit à la mort, c'étoit une triſte faveur à faire à un être penſant, que de le reſſuſciter décrépit & ſouffrant, & de ne lui rendre la vie que quand elle commence à lui devenir un fardeau.

Dans ce ſyſtême, il faudroit donc que l'aveugle-né reſſuſcitât aveugle-né; que le fœtus

Partie III.

mort dans le ſein de ſa mère reſſuſcitât fœtus: ce qui n'eſt pas aiſé à croire, lors même qu'on eſt théologien.

Toutes ces difficultés diſparoiſſent quand on dit, avec les Grecs & une partie de l'ancienne Europe, que les morts reſſuſcitent, en repaſſant par toutes les époques de la vie ordinaire; dans cette hypothèſe, on n'embaume pas les corps, on les brûle; & la nature, qui eſt meilleure chymiſte que nos Boerhaave, fait, quand il le faut, tirer des élémens le principe de chaque organe, les réunir, & en former un ſecond Platon, ou un ſecond Thémiſtocle.

Ce n'eſt pas que les théologiens d'Athènes n'admiſſent quelquefois des réſurections un peu moins compliquées: telle étoit celle d'Alceſte par la valeur d'Hercule, & celle de Pélops que Jupiter rendit à la vie, quoique Cérès en eût déjà mangé une épaule: mais tous ces phénomènes étoient des exceptions aux loix de la nature. Voyez ci-devant notre théorie des miracles.

Quand l'ame d'un mort avoit bu de l'eau du Léthé, & qu'elle avoit expié ſes crimes

& ſes foibleſſes, elle rentroit de nouveau dans ſon enveloppe : mais cette eau du Léthé renverſe de fond en comble le ſyſtême ; car ſi la mémoire du paſſé n'exiſte pas, où eſt le MOI qui conſtitue la perſonnalité ? Homère a beau renaître de ſa cendre, il n'eſt point Homère, & il y a l'infini à parier qu'il ne refera pas l'iliade.

L'HOMME AVEC DIEU.

Les anciens faiſoient reſſuſciter, non ſeulement les hommes, mais les animaux; Platon, l'éloquent Platon, dit que les cygnes chantent avant leur mort, parce qu'ils preſſentent les biens de la vie nouvelle où ils vont entrer (a); ce qui eſt aſſez philoſophique, non-ſeulement pour des cygnes, mais même pour des hommes.

Cette doctrine d'une réſurrection générale, après avoir germé dans le cerveau du diſciple de Socrate, s'eſt retrouvée, il y a deux cents ans, dans les têtes ſtupides des Omaguas & des Iroquois; Addiſſon nous a conſervé ſur ce ſujet un fragment de leur doc-

(a) Plat. in Phædoné.

PARTIE III.

trine (*a*) : ſuivant les théologiens qui inſtruiſent ces ſauvages, les bêtes, les végétaux, les foſſiles, & même les ouvrages de l'art, ont leur eſprit ; & quand un chien ſe noie, qu'un arbre ſe flétrit, ou qu'un miroir ſe caſſe, la ſubſtance déliée qui les anime va dans un monde inviſible où habitent les eſprits des hommes (*b*). Malheureuſement

(*a*) Voy. *Spectateur*, tom. 7, diſc. XLIII.

(*b*) Le rêve qui contient l'analyſe de cette doctrine eſt ſi ingénieux & ſi moral, que je ne puis réſiſter au plaiſir d'en rapporter la ſubſtance : le fond ſe trouve dans le diſcours du *ſpectateur* que je viens de citer.

— Un métaphyſicien de l'Amérique, ou un viſionnaire (c'eſt la même choſe), deſcendit un jour dans le grand réſervoir des eſprits. Cet Indien, qui ſe nommoit Marathon, entra d'abord dans une bruyère hériſſée de ronces & d'épines, où il ſembloit preſque impoſſible de ſe faire jour. Pendant qu'il méditoit ſur les moyens de ſe frayer un ſentier, un énorme lion qui le guettoit, s'élance ſur lui : le philoſophe étend la main pour ſaiſir une pierre, & ſe trouve n'avoir empoigné que du vent. Son effroi étoit à ſon comble, quand il vit que le lion, qui étoit penché ſur ſon épaule, ne lui faiſoit aucun mal, & que c'étoit, non une bête féroce, mais un eſprit de bête féroce. Encouragé par ce ſpectacle, il entre dans la bruyère, & ne trouve pas plus de réſiſtance que s'il eût marché ſur une belle pelouſe de gazon d'Angle-

reuſement on ne connoît ni la nature de l'ame d'un miroir, ni le monde qu'elle va habiter : on n'a pas décidé ſi les morceaux d'une glace briſée, étant taillés par un artiſte, reprenoient chacun une portion de leur ancienne ame : on n'a point prononcé ſur le tems que paſſoit chaque ame ſéparée de ſon

L'HOMME AVEC DIEU.

terre : il conclut aiſément que cette haie vive n'étoit une barrière que pour des eſprits, & non pour des corps. La bruyère confinoit à un bois charmant, dont les arbres en fleurs ſembloient environnés d'une athmoſphère odoriférante : Marathon traverſa le bois avec la lenteur que demande le beſoin de jouir; enſuite il arriva dans une vaſte plaine qui lui parut le berceau de la nature ; à l'entrée, étoient pluſieurs cavaliers qui couroient au grand galop : leur chef étoit un jeune homme d'une taille ſvelte & dégagée, qui ſe précipitoit après les ames d'une centaine de chiens de chaſſe acharnés à pourſuivre l'eſprit d'un lièvre qui fuyoit avec une incroyable rapidité : Marathon s'approcha & reconnut le jeune prince Nicbaragua, que la mort venoit d'enlever, & que l'Amérique entière regrettoit à cauſe de ſes grandes vertus.

L'Indien n'étoit pas au terme de ſes découvertes : à peine eut-il fait cent pas, qu'il rencontra l'ombre de ſa femme Yaratilda, qu'il avoit aimée éperduement, & à laquelle il avoit eu le malheur de ſurvivre : un torrent le ſéparoit d'elle ; mais il la voyoit lui tendre les bras, & l'inviter, par ſes regards enflammés & ſes larmes touchan-

corps dans le grand réſervoir ; & c'eſt une grande perte pour la métaphyſique : car les rêveries, en ce genre, d'un Omaguas ou d'un Algonquin, ſont pour le moins auſſi inſtructives que celles de Platon ou d'un docteur de ſorbonne.

---

tes, à franchir l'obſtacle qui s'oppoſoit à ſon amour : Marathon, n'héſite pas ; il s'élance dans le torrent, & il le paſſe à pied ſec. Yaratilda alors prodigue à ſon époux ſes careſſes innocentes ; mais celui-ci ne peut les partager : il voit ſon amante ; il l'entend ; & quand il ſe baiſſe pour l'embraſſer, le fantôme s'échappe. « Vois-tu, mon cher » Marathon, ce berceau ? lui dit l'ombre ; il eſt l'ouvrage » de mes mains ; j'en ai fait le lieu le plus enchanté de ce » ſéjour : c'eſt pour toi, c'eſt pour nos enfans que je l'ai » préparé. Nous y ſerons réunis un jour ; j'en ai pour » garant le dieu qui m'a conduite ici, mon cœur & ta vertu. »

Marathon, dans le roman américain, fit à peu près le même voyage que le fils d'Anchiſe dans l'énéide : la curioſité le conduiſit dans une eſpèce de tartare deſtiné pour les grands criminels : il y vit pluſieurs lacs d'or fondu, où étoient plongées les ames de ces féroces conquérans du nouveau monde qui avoient maſſacré tant de ſauvages pour jouir en liberté d'un peu de boue jaune que la nature avoit ſagement récélée dans les mines du Potoſi. — Malheureux Indiens, dont toute la vengeance s'eſt bornée à maudire leurs tyrans dans un conte !

ARTICLE II.

De la Métempſycoſe.

« PRÊTRES d'Athènes, prêtres oma-
» guas, prêtres de la ſorbonne, vient nous
» dire Pythagore, vous voilà bien embar-
» raſſés ; écoutez-moi : j'ai la clef de la na-
» ture ſur la deſtinée de toutes ces ames ;
» & cette clef, c'eſt la métempſycoſe. »

L'HOMME AVEC DIEU.

La métempſycoſe n'eſt pas tout-à-fait la clef de la nature ; mais elle a été du moins celle avec laquelle une foule de peuples s'eſt ouvert les portes du monde intellectuel : l'idée qu'une ame va ſucceſſivement habiter différens corps ſe concilie ſi bien avec toutes les métamorphoſes que nous voyons ſans ceſſe dans les êtres animés ! la croyance que cette ame vivifie un héros ou un tigre, ſuivant qu'elle a mérité ou démérité dans ſa première enveloppe, ſe prête ſi bien au dogme ſublime d'un DIEU rémunérateur & vengeur, qu'il n'eſt point étonnant que

PARTIE III. la doctrine qui en eſt le principe ſoit devenue l'évangile de la moitié du genre humain (*a*).

Cependant les philoſophes demandoient à Pythagore à quoi ſervoit à l'homme d'être récompenſé ou puni, ſi la mémoire du paſſé ſe perdoit à chaque métamorphoſe : alors le ſage rectifia ſon ſyſtême : il dit qu'il ſe rappelloit très-bien d'avoir animé Euphorbe & Pyrrhus, & même d'avoir été coq : mais comme cette faveur n'a jamais été accordée qu'à Pythagore, il ne faut point en faire une règle pour l'eſpèce humaine : le monde des miracles n'eſt pas le mien, & je n'écris que pour les hommes de la nature.

Le ſiècle dernier vit naître en Angleterre un nouveau ſyſtême ſur la métempſycoſe qui rend raiſon de tout, qui eſt utile au genre hu-

(*a*) Quelques ſectes égyptiennes admettoient la métempſycoſe ; *Hérodot.* lib. 2. On l'a trouvée chez les Thraces *Pompon. Mela*, lib. 2, cap. 2 ; chez les Indiens qui ſuivent la ſecte de Xékia ; voy. la *Chine* du père du Halde, tome 1 ; à Rome, chez les Celtes, & juſque dans les landes marécageuſes du nouveau monde.

L'HOMME AVEC DIEU.

main, & à qui il ne manque, pour faire fortune, que d'être vrai. Suivant Kettlewel, ſon inventeur (*a*), DIEU accorde à chaque ame douze révolutions ou périodes de vie dans le même corps; ces périodes ne ſe ſuccèdent pas immédiatement; le ciel met entr'eux un intervalle d'une heure, c'eſt-à-dire, de trois cent quarante-trois ans & demi (*b*): quoique l'ame gouverne toujours la même machine, l'homme qui en réſulte, ne paroît pas le même dans le monde; ſuivant la conduite que le principe penſant a tenue dans ſa dernière priſon, l'homme tantôt de roi devient matelot, tantôt de matelot devient roi; cependant il faut à cet être intelligent une vie de mille ans pour mériter ou démériter devant l'Être ſuprême.— Ce ſyſtême confirme l'idée que nous nous formons de DIEU, comme d'un bon père, puiſqu'il faut mille ans pour attirer ſur nous ſes

(*a*) Voy. *Two hundred queries moderately propounded, &c.*

(*b*) Ce ſingulier calcul vient de ce qu'il eſt dit au pſeaume 90 de David, que mille ans ſont devant l'Eternel comme une veille de nuit.

vengeances éternelles ; il juſtifie la providence ſur la terre, en mettant l'ame d'un deſpote dans le corps d'un nègre d'Angola ; il m'empêche de blaſphémer contre l'auteur du mal phyſique, puiſque je dois jouir dans le dix-huitième ſiècle du bonheur que le ciel m'a refuſé dans le quinzième. Cette hypothèſe enfin ſatisfait à tout : il eſt bien triſte que ce ne ſoit qu'une hypothèſe.

ARTICLE III.

Du Paradis.

L'HOMME AVEC DIEU.

DE ce dogme éternel de la morale, qu'il eſt un DIEU qui punit l'homme ou qui le récompenſe quand il n'eſt plus, on a conclu dans la plupart des ſyſtêmes philoſophiques & religieux, qu'il y avoit, hors des bornes de ce monde viſible, un lieu de délices, qu'on a appellé paradis, & un lieu de peines, auquel on a donné le nom d'enfer : l'homme du peuple, qui paſſe ſa vie à eſpérer & à avoir peur, a adopté avidement cette doctrine ; & dans la banque ſacrée que tiennent les prêtres, ce genre de ſuperſtition eſt l'effet qui leur a le plus rapporté.

Le paradis ſe nomme auſſi l'éliſée, ou le ciel par excellence : mais ces trois mots ne répondent guère à l'idée que les ſectaires y ont attachée.

L'étymologie de paradis eſt *verger :* or le ſouverain bonheur des ames ne conſiſte pas à

 ſe promener dans des allées plantées en quinconces.

L'éliſée n'eſt encore qu'un jardin délicieux, & une ombre n'en devient pas plus fortunée parce que vous ajoutez aux quinconces les parterres les mieux deſſinés & les plus belles caſcades.

Pour le ciel, c'eſt un mot vague qui n'a aucune acception. Quel eſt l'eſpace du firmament qu'il déſigne ? eſt-ce le ſoleil, comme on le croit dans l'Inde ? eſt-ce la conſtellation d'Orion, comme l'a écrit Derham ? Le bonheur ſuprême conſiſte-t-il à obſerver l'ordre de l'univers du centre du ſyſtême général ? ou bien faut-il faire voyager les immortels à la queue des comètes ?

C'eſt toujours ſur le goût des peuples que les prêtres ont deſſiné le tableau de leur paradis ; dans les climats brûlans de l'Aſie, la ſuprême volupté conſiſte à goûter le repos à l'ombrage d'un plane ou d'un palmier : & voilà ce qui a donné l'idée du verger céleſte des Aſiatiques : les Grecs, qui habitent ſous une zone plus tempérée, imaginoient une plus grande félicité que

celle d'être éternellement à l'ombre, & ils créèrent avec leur baguette des jardins, pour les ombres, ſupérieurs à ceux d'Armide : enfin, quand il s'eſt trouvé des peuples à tête creuſe qui aimoient à ſe repaître du néant de la métaphyſique, on leur a mis le ciel en perſpective, & on leur a laiſſé la liberté de bâtir tous les châteaux qu'ils voudroient dans les déſerts immenſes de l'eſpace.

L'HOMME AVEC DIEU.

Il eſt ſi vrai que le paradis des théologiens a toujours été formé ſur le goût dominant de la multitude qu'ils gouvernoient, qu'on s'eſt toujours permis de rectifier dans une contrée les plans de ce lieu de délices, adoptés dans une autre : les ichthyophages firent couler au milieu de leur éliſée une rivière poiſſonneuſe ; des ſybarites y voulurent un orcheſtre nombreux & des lits de roſe ; des nations avares y plantèrent des arbres dont la tige étoit d'or, & portoient des fruits de diamans : un Scythe, après ſa mort, ſe promettoit de boire dans le crâne de ſes ennemis ; & un Indien qui a un ſerrail, d'être éternellement couché avec ſes maîtreſſes.

PARTIE III.

Les légiſlateurs ſacrés ont été très-adroits, ſans doute, de conſulter leurs peuples pour la conſtruction de leurs paradis. Deſſinez à un métaphyſicien le ſéjour voluptueux des houris, il ſourira de pitié ſur la baſſeſſe de vos idées : que Mahomet ne promette aux Arabes que des plaiſirs intellectuels, & il mourra obſcur à Medine ſans ſubjuguer le monde, & ſans faire d'alcoran.

Mais c'eſt cette adreſſe même des fondateurs des religions à créer des paradis agréables à leurs proſélytes, qui m'a fait douter de l'exiſtence d'un paradis.

S'il y a un lieu de délices au-delà de ce monde viſible pour les gens vertueux, il faut qu'il convienne également à tous les hommes, ſoit qu'ils aient habité le cercle polaire, ſoit qu'ils aient reſpiré l'air embraſé de la zone torride, ichthyophages ou frugivores, guerriers comme les Scythes, ou pacifiques comme les quakers de la Penſilvanie.

Ce lieu de délices doit convenir aux habitans de Saturne, de Sirius, & d'Orion, comme à ceux de ce globe; car la vertu eſt la même

par-tout, aux yeux de l'Ordonnateur des mondes, & mérite la même récompenſe.

Mais ſi le paradis eſt l'aſyle de tous les ſages de l'univers, dans quel endroit de l'univers le placerez-vous ? L'habitant de Saturne a autant de droit de le placer ſur la terre, que nous de le placer dans Saturne. Quel que ſoit le lieu que vous lui aſſigniez, il ſera toujours trop voiſin d'un monde où l'on mérite & où l'on démérite.

Si vous établiſſez le paradis au-delà des limites des mondes, vous le mettez dans l'empire du néant.

Mais je ſuppoſe que ce paradis exiſte, y logerez-vous des ames ? Qu'eſt-ce que le lieu pour une ame ? Conçoit-on une ame ſéparée du corps qu'elle vivifie ?

On ſeroit auſſi embarraſſé en plaçant des corps glorieux, que des ames, dans le paradis. Quelle ſeroit la nature des plaiſirs qu'y goûteroient ces corps glorieux ? Le corps glorieux d'Archimède y réſoudra-t-il des problêmes ? Le corps glorieux de Trajan y fera-t-il des conquêtes ? Toutes les idées ſur le plaiſir dé-

pendent de l'organiſation d'un monde où règne le mal phyſique & le mal moral ; & ſans doute que le mal ne ſauroit exiſter dans le paradis.

Il y a ſi peu d'uniformité dans les cultes ſur les habitans du paradis, qu'on a vu des légiſlateurs mutiler un homme, & placer ſa tête ou ſon bras dans ce lieu de délices, tandis que le reſte de ſon corps ſouffroit dans le lieu des ſupplices. Il eſt dit dans le ſadder, que Zoroaſtre, ſe promenant dans les enfers, vit un roi à qui il manquoit un pied ; il s'informa ſi cet infortuné étoit né boiteux : on lui dit que ce roi n'avoit fait dans ſa vie qu'une bonne action, qui étoit d'avoir approché d'un coup de pied une auge qui n'étoit pas aſſez près d'un âne mourant de faim : on ajouta que DIEU avoit mis le pied de ce tyran dans le ciel, & que le reſte de ſon corps étoit dans les enfers.-- Cette allégorie eſt très-ingénieuſe; mais on ne bâtit point un paradis avec des allégories.

L'homme juſte tombant dans le ſein de DIEU, y recevra ſa récompenſe. Mais,

quelle ſera la nature du plaiſir qu'il pourra y goûter ? Où ſera le théatre de ſa gloire ? La durée de ſon bonheur aura-t-elle des limites ? Voilà des queſtions ſur leſquelles il eſt impoſſible de répondre. Le théologien, accoutumé à vivre dans un monde imaginaire, réſout tous ces problêmes, & une infinité d'autres. Pour le théiſte, qui ne vit qu'avec des hommes, il leur annonce des vérités utiles, & s'abſtient même de propoſer des problêmes.

ARTICLE IV.

Des Anges.

PARTIE III. LE paradis me conduit à parler des anges. Les prêtres, qui ont toujours été les géographes du monde qu'ils ne voyoient pas, pour gouverner le monde qu'ils voyoient, en dreſſant la carte du paradis, ont bien ſenti que ce beau lieu n'avoit pas été une éternité entière ſans habitans : alors ils ont ſuppoſé que l'Être ſuprême y avoit placé des anges ; & ils ont ordonné au peuple de croire à ces anges, s'il voulait en augmenter le nombre.

Ces anges ſont des eſpèces d'êtres intermédiaires entre Dieu & les hommes, qui ſervent dans la phyſique ſacrée à remplir les degrés de la grande échelle de la nature.

Preſque toutes les nations ont eu des anges : il en eſt fait mention dans le pentateuque & le ſaſtah, les plus anciens évangiles de l'Aſie : on en voit des traces dans les monumens qui nous reſtent des Celtes, dans la théogo-

nie d'Héſiode, & juſque dans les fragmens de Sanchoniaton.

L'ange, ſuivant la théologie la plus épurée, eſt un être inviſible qui gouverne le monde viſible ſous les ordres de l'Être ſuprême: c'eſt un favori de DIEU, qui en a reçu l'anneau de Gygès, pour régir ou tourmenter, ſans péril, l'eſpèce humaine.

Cependant comme le peuple ne s'accommoderoit pas d'un génie toujours inviſible, les Gygès céleſtes retournent quelquefois leur anneau, & ſe font voir, ſur-tout dans les tems de barbarie, aux dévots qui les implorent: il eſt probable qu'ils avoient pris la figure de l'homme dans la fleur de l'adoleſcence, quand ils firent des enfans aux filles de Caïn, & quand on voulut les violer dans Sodome. L'ange exterminateur des Hébreux étoit probablement une eſpèce de polyphème.

On a été très-embarraſſé chez tous les peuples, quand on a voulu fixer l'image de l'ange. Celui des Brames étoit figuré par un trait de feu; celui de Mahomet étoit un coloſſe à 70 mille têtes; le nôtre eſt une tête qui vole. On

PARTIE III. peut choiſir entre tous ces portraits, quand on eſt peintre, je ne dis pas quand on eſt philoſophe.

Ne faiſons point de DIEU un ſultan qui ne peut manifeſter ſes ordres à ſes ſujets que par le miniſtère de ſes viſirs & de ſes ichoglans : il voit tout par lui-même ; il conſerve tout par ſa providence ; & il eſt par-tout, ſans habiter un vain paradis.

ARTICLE

ARTICLE V.

Des Diables.

L'HOMME AVEC DIEU.

UN des grands blaſphèmes de la théologie, eſt d'avoir dit que les anges ſe révoltèrent contre l'Ordonnateur des mondes, ſe battirent dans le paradis, & furent précipités dans les enfers, où ils ſont encore ſous le nom de princes des ténèbres, d'eſprits tentateurs, ou de diables.

Des eſprits inviſibles qui ſe battent dans un lieu inviſible contre un DIEU inviſible, ſont la plus complette des extravagances religieuſes : & quand Milton, pour repréſenter ce combat, a tranſporté de l'artillerie dans le ciel, il n'a fait que ſe conformer à l'eſprit de ſon ſujet. Il ne faut pas des Tacite pour commenter les vers des Sibylles, ni des David Hume pour faire l'hiſtoire des vampires.

Les Grecs bâtirent ſur cette fable orientale leur hiſtoire des Titans. On ſait quel fut le ſort de ces ennemis de Jupiter : mais du moins Encelade & les géans ſes complices, écraſés

PARTIE III.

ſous les ruines des montagnes qu'ils avoient amoncelées, ne s'occupent point à traverſer les deſſeins de la Divinité, & à nuire au repos du genre humain.

Les brames de l'Indoſtan admettent auſſi des anges révoltés dans leur ſyſtême religieux; mais ils ſe contentent de dire que les êtres ſubalternes en ſont animés; & que, tranquilles dans leur priſon vivante, ils expient leur rebellion, ſans ſonger à la faire partager à d'autres intelligences.

Le diable des Hébreux, que notre théologie a adopté, eſt le ſeul qui, après ſa chûte, ait conſervé un grand pouvoir; tantôt il tord le cou, dans Ragès, aux ſept maris de la belle Sara; tantôt il tranſporte ſur une montagne le dieu même dont il eſt l'éternelle victime, & lui propoſe de l'adorer: ailleurs on lui permet d'opérer des miracles, c'eſt-à-dire, des choſes impoſſibles; & le plus grand de ces miracles eſt déjà fait, c'eſt celui d'avoir produit avec une pomme les malheurs du genre humain.

Le dieu des théologiens, dans ce ſyſtême

des diables, joue, comme l'on voit, un rôle bien affreux & bien ridicule : il ne punit qu'à demi un crime, afin d'en faire naître d'autres ; il conſent qu'une pomme aſſure à ſon ennemi un empire infiniment plus étendu que le ſien, afin d'induire encore plus l'homme à le méconnoître : il donne au principe du mal le pouvoir de violer à ſon gré les loix de la nature.

L'HOMME AVEC DIEU.

Il eſt inutile de défendre ici la Divinité contre de pareils blaſphêmes. J'ai prouvé que le diable n'exiſtoit pas (*a*). — Il ne me reſte qu'à emprunter l'artillerie du bon ſens, pour faire tomber les murs de ſa priſon.

(*a*) *Philoſ. de la nat.* tom 3, pag. 72.

ARTICLE VI.

De l'Enfer.

PARTIE III. LE diable, dit-on, fut précipité du ciel dans l'enfer. — Je conçois bien comment Encelade put être précipité du haut du mont Olympe, & renfermé dans les cavernes du mont Etna : mais quelle eſt cette partie du ciel d'où Satan tomba ? Tombe-t-on d'une planète dans une autre ? Les loix éternelles de la gravitation ne s'oppoſent-elles pas à ces voyages dans les mondes ? Homère dit, dans l'iliade, que les dieux rirent beaucoup quand Jupiter, d'un coup de pied, fit tomber Vulcain du haut de l'Olympe : mais le philoſophe rit encore plus de la phyſique d'Homère, que les immortels ne rirent de la chûte de Vulcain.

Quel eſt cet enfer où Satan brûle & nous fait brûler ? Sans doute ce n'eſt pas la *gehenna* de nos livres ſacrés. Cette *gehenna* ne ſe trouvoit que dans la vallée d'Hinnon, où les infidelles brûloient des victimes à Moloch. Or,

Tournefort, Pockocke & Paul Lucas, qui ont voyagé dans cette partie de la Paleſtine, n'y ont vu ni diables ni chaudières. Paul Lucas ſur-tout, qui a rencontré Aſmodée dans la haute Egypte, & qui lui a parlé (*a*), n'auroit pas manqué de nous donner la carte de ce lieu de ſupplices : mais il garde ſur ce ſujet un ſilence reſpectueux ; & il faut l'imiter.

L'HOMME AVEC DIEU.

Le mot d'enfer ſignifie proprement *ſouterrain* : auſſi les Grecs, qui mettoient des rapports exacts entre le mot & la choſe, placèrent-ils leur enfer ſous terre. On y deſcendoit, ſuivant leurs poëtes, par la grotte d'Aréthuſe ou par l'antre de Trophonius ; & les montagnes embraſées du Véſuve & de l'Etna en étoient regardées comme les ſoupiraux. Idée ingénieuſe pour des hommes qui n'oſoient, avec la phyſique, expliquer l'éruption des volcans.

Aucun livre ſacré ne marque préciſément à quelle diſtance de la ſurface du globe ſe trouve la priſon des diables & des ames criminelles. Je ne connois qu'Héſiode qui ait tenté

(*a*) Dom Calmet, *diſſertation ſur Tobie.*

de réſoudre ce problême. *L'enfer*, dit-il, eſt *autant au-deſſous de la terre que le ciel eſt au-deſſus. Or*, ajoute-t-il, *pour connoître la dernière diſtance, il ſuffit de jeter une enclume du haut du firmament, elle ſera dix jours avant d'arriver à la ſurface du globe* (*a*). Au reſte, dans ces tems-là, perſonne ſur la terre ne ſoupçonnoit l'épouvantable diſtance qu'il y a entre nous & la première des étoiles fixes. On jugeoit les corps céleſtes de la groſſeur qu'ils paroiſſent à nos yeux, & il fallut un grand effort de logique pour perſuader à Anaxagore que le ſoleil étoit une maſſe de feu groſſe comme le Péloponèſe. Les téleſcopes ſont venus, & ils ont fait un peu de tort à la phyſique des poëtes & à celle des prêtres.

Je pardonne au dogme de l'enfer d'être abſurde, mais je ne lui pardonne pas d'être atroce. On a oſé dire que l'homme, enfermé à jamais dans le plus affreux des cachots, y expioit, par le ſupplice du feu, quelques inſtans de foibleſſe. On a plus fait, on a levé la hache

(*a*) Voy. *opera & dies*.

de la perſécution contre les philoſophes pacifiques qui vouloient dérober à cette éternité de tourmens les ames ſublimes des Trajan, des Socrate & des Titus (*a*). — A cette idée, mon ſang fermente, mon courroux s'allume, & je maudirois les ennemis du genre humain, ſi je ſavois maudire. L'HOMME AVEC DIEU.

Être ſuprême, à la gloire de qui j'ai conſacré ma vie & mon ouvrage, c'eſt du bord de ma tombe que je t'implore; c'eſt ſur le point d'être jugé par toi de ma franchiſe, que j'atteſte avoir cherché la vérité, & l'avoir dite aux hommes.

Non, tu n'as point condamné à une éternité de peines un être né foible, parce qu'il aura mal raiſonné.

Quel ſeroit le motif de ce ſyſtême de vengeance? Nos Phalaris, nos Atrée & nos Néron, tourmentèrent l'eſpèce humaine pour

(*a*) La poſtérité n'oubliera pas que c'eſt au milieu du dix-huitième ſiècle qu'on perſécuta l'ingénieux & reſpectable auteur de *Béliſaire*, pour avoir dit que l'ame d'un Zénon & d'un Marc-Aurèle ne pouvoit habiter avec l'ame d'un Borgia, d'un Malagrida & d'un Ravaillac.

aſſurer leur deſpotiſme, ou pour aſſouvir leur haine. Mais toi, Ordonnateur des mondes, crains-tu d'être détrôné ? Peux-tu haïr tes adorateurs ? Tu es trop grand pour haïr même ces prêtres qui font de toi le plus affreux des tyrans.

Quoi ! tu ſerois le DIEU de l'ordre, & tu perpétuerois l'image du déſordre ? Des ingrats gémiroient éternellement dans tes cachots embraſés pour éterniſer le ſouvenir de leur ingratitude ?

A quoi ſerviroit à l'homme ce code de vengeance ? Eſt-il témoin des peines infernales de ſes complices ? A-t-il la plus légère idée de leur intenſité ? Eſt-ce donc toi, DIEU bienfaiſant, qui ne te manifeſte à la terre qu'en l'effrayant par tes décrets, ou en l'écraſant par ton tonnerre ?

Et il ſera permis au miniſtre de tes autels, de t'aſſimiler par cette doctrine ſacrilège, avec les Caligula, les Muley-Iſmaël & les Aurengzeb, avec ces tigres couronnés, dont le nom ne ſe prononce qu'en réveillant l'idée de l'opprobre attaché à leur mémoire ?

Et ils pourront impunément dévouer à leurs braſiers éternels les ames des Orphée, des Zoroaſtre, & de tous ces ſages qui ont bâti l'édifice de la religion ſur la baſe de la vertu? L'HOMME AVEC DIEU.

Et les gouvernemens ſe tairont ſur cette doctrine abominable qui tend à détruire dans l'eſprit des peuples l'idée de proportion entre les délits & les peines, à rendre les mœurs féroces, & à faire d'un citoyen un enfant ou un athée?

DIEU de bienfaiſance, je ne t'invoque point pour ſuppléer, par ta foudre, au ſilence des rois. Ces prêtres blaſphémateurs en prêchant des dogmes dont leur cœur s'indigne, en opprimant les apôtres de la tolérance, ne font-ils pas leur enfer ſur ce globe? Quand ils toucheront aux limites de la vie, ne te ſouviens plus que de leur pardon, que j'oſe te demander, & rends-moi heureux de ma félicité & de celle de mes perſécuteurs!

CHAPITRE VII.

Conſidérations ſur les principaux abus qui ſe ſont gliſſés dans les cultes religieux.

PARTIE III.

IL faudroit vivre autant qu'Epiménide pour épuiſer le tableau des ſuperſtitions que la crédulité humaine doit à l'impoſture des prêtres. Je ſerai concis, ſoit pour arriver plutôt à ma théorie du théiſme, ſoit pour n'offenſer perſonne.

Quel ſeroit au fond le but d'un philoſophe qui préſenteroit aux hommes le recueil de toutes les rêveries ſacrées, des légiſlateurs ? Les lecteurs ſans préjugés n'ont beſoin que de jeter les yeux ſur la carte du globe, pour ſe convaincre que de tout tems il en a été inondé. Quant à l'automate dont la crédulité a relâché toutes les fibres intellectuelles, je n'aſpire point à la gloire déshonorante d'en faire un proſélyte à la philoſophie.

ARTICLE I.

Des faux Dogmes, & des Dogmes vrais dont on abuſe.

ON a ſouvent preſcrit, pour le culte de la Divinité, des dogmes eſſentiellement oppoſés à la nature ; mais il n'y a que la ſuperſtition qui puiſſe les adopter. L'homme de bien ſe dit à lui-même : ſoyons vertueux malgré les oracles ; un prêtre ment quelquefois, mais la nature ne ment jamais. L'HOMME AVEC DIEU.

Je connois peu de dogmes plus eſſentiellement contraires, ſoit au bon ordre, ſoit à la raiſon, que celui du péché originel. C'eſt l'impoſſibilité d'expliquer l'origine du mal, qui l'a fait naître. Mais parce qu'on ne pénètre pas dans l'eſſence des choſes, il ne faut pas en impoſer aux hommes, & feindre une révélation pour aſſurer le ſuccès de ſes impoſtures.

La boëte de Pandore, avec laquelle les théologiens de la Grèce ont expliqué l'introduction du mal ſur ce globe, n'eſt qu'une allé-

gorie ingénieuſe ; & on ne s'eſt pas aviſé dans Athènes de ſoumettre un philoſophe à l'oſtraciſme parce qu'il ne croyoit pas à cette allégorie.

Il a été réſervé aux inquiſiteurs de Goa, de Conimbre & de Mexico, de faire brûler un homme de bien, parce qu'il doutoit ſi un enfant ſera tourmenté dans l'éternité pour être mort deux minutes après ſa naiſſance ; parce qu'il répugnoit à penſer que le grand Cong-futſée fût un ſcélérat pour avoir vécu à deux mille lieues d'Herſalaïm & du torrent de Cédron ; parce qu'il ne pouvoit s'imaginer que le genre humain fût malheureux parce que, ſoixante ſiècles auparavant, un homme qui avoit faim avoit mangé.

Au reſte, la théologie enſeigne que le péché originel eſt un grand myſtère. Voyez ce que j'ai dit dans le chapitre *des myſtères*. On pourroit ajouter que ce dogme deſtructeur n'a pu ſe conſerver long-tems ſans un grand miracle ; & je n'ai pas beſoin de renvoyer, à cet effet, à mon chapitre *des miracles*.

Les dogmes qui tendent à anéantir l'inſ-

tinct ſacré de la pudeur, ſont encore eſſentiellement contraires au bonheur des nations. On connoît l'uſage que les prêtres de Bélus faiſoient du temple d'Aſtarté. On a trouvé dans le Zanguebar des ſorciers nègres qui faiſoient un devoir à des vierges d'offrir leurs faveurs à une idole taillée en ſerpent. Le grand pontife de Calicut s'arroge le droit, encore plus extraordinaire, de déflorer, pour ſon DIEU, la femme de ſon ſouverain.

L'HOMME AVEC DIEU.

DIEU exige de nous de grands ſacrifices: voilà le fondement de tous les cultes: mais voyez la concluſion que les Locriens tirèrent autrefois de ce principe. Dans un péril éminent, ils firent vœu, s'ils remportoient la victoire ſur leurs ennemis, de proſtituer leurs filles le jour de la fête de Vénus (*a*); c'eſt-à-dire, qu'ils promirent de violer les mœurs publiques ſi le ciel faiſoit un prodige: ils s'engagèrent, s'ils tuoient beaucoup d'hommes, à faire beaucoup d'outrages à la nature.

Je ſais que le plus grand homme de ce ſiecle

(*a*) *Juſtin.* lib. XXI, cap. 3.

PARTIE III.

a réſolu négativement le problême hiſtorique, s'il étoit poſſible qu'on eût fait un dogme aux jeunes Babyloniennes de ſe proſtituer, une fois dans leur vie, pour rendre hommage à Mylitta (*a*). J'ai ſenti la bonté de ſes épi-

(*a*) Voici la traduction du texte d'Hérodote qui a donné ſujet à cette querelle. --- « Les Babyloniens obſervent la » plus infame de toutes les loix : il faut que toute citoyenne » de la ville aille s'aſſeoir dans le temple de Mylitta, pour » accorder, une fois en ſa vie, les dernières faveurs à un » étranger. --- On voit dans ce temple des allées ſéparées » par des cordages : les étrangers ſe promènent dans ces » allées, & choiſiſſent la femme qui les frappe davantage » par ſa beauté. Dès qu'une fois une Babylonienne eſt dans » ce temple, elle ne s'en retourne point chez elle que » quelque amant n'ait jeté de l'argent ſur ſes genoux; alors » ils ſortent tous deux du temple, & elle ſe proſtitue. --- Il » faut que l'étranger, en jetant l'argent, diſe ces paroles: » *J'invoque pour vous la déeſſe Mylitta.* -- Quelque modique » que ſoit la ſomme, elle ne peut ni la refuſer, ni ſe diſ» penſer de ſuivre celui qui la lui préſente. -- On peut » remarquer que, hors delà, une beauté de Babylone » eſt incorruptible. -- Les femmes dont la beauté & la » taille attirent les regards, ne reſtent pas long-tems dans » le temple ; celles qui ſont laides y demeurent juſqu'à ce » qu'elles aient ſatisfait à la loi ; il y en a même qui y reſtent » juſqu'à quatre ans. » --- Hérod. *lib.* 1, *parag.* 199. Il eſt difficile de n'être pas vrai, quand on eſt auſſi ſimple & auſſi circonſtancié.

grammes ; mais je n'ai pu adopter ſon opinion : le récit d'Hérodote ſur la proſtitution des Babyloniennes devient vraiſemblable dès qu'on le confronte avec une multitude d'autres récits ſemblables, faits par des hiſtoriens exacts ou des voyageurs accrédités. Il y a eu des faits auſſi extraordinaires que la ſaine critique a adoptés, quoiqu'ils ne fuſſent pas appuyés d'un grand nombre de ſuffrages ; il ſe trouve un égal danger à tout nier & à tout croire dans les annales du genre humain ; je me figure toujours la vérité hiſtorique entre la crédulité & le pyrrhoniſme.

L'HOMME AVEC DIEU.

Qu'on ſonge qu'à Sparte la femme d'un citoyen ne lui appartenoit pas ; qu'à Rome de graves magiſtrats célébroient tout nus la fête des Lupercales ; qu'ailleurs on a porté en proceſſion le dieu Phallus ; qu'on a cru chez preſque tous les peuples anciens que les dieux pouvoient jouir des mortelles, &c. ; & l'on s'étonnera moins que, dans le climat brûlant de la Chaldée, les miniſtres de Vénus aient voulu éteindre les remords dans les cœurs ingénus

PARTIE III.

qu'ils abuſoient, en faiſant un dogme du libertinage.

Il y a eu des cultes où un prêtre ſuperſtitieux a oſé dire aux peuples : Sois foible ; ſois vil ; ſois ſans mœurs, pour être agréable aux dieux ; le peuple s'eſt étonné, a héſité. — Et par conſéquent a obéi.

Tout légiſlateur qui briſe le joug qui me lie à la pudeur, à l'amitié & au genre humain, n'eſt qu'un impoſteur ; ſes dogmes ſont faux, par cela ſeul que mon cœur s'en irrite. La conſcience eſt pour moi un oracle plus ſûr que les décrets d'un tel gouvernement, & il eſt plus naturel d'avoir des mœurs, que d'obéir à des loix.

La ſuperſtition qui abuſe des dogmes les plus ſublimes eſt encore plus dangereuſe que celle qui les détruit ; l'une, en révoltant votre cœur, vous laiſſe entre les mains une arme pour vous défendre ; mais l'autre fait ſervir cette arme même pour vous égorger avec impunité.

Qu'un lettré diſe à un bon laboureur Chinois : Mon ami, je t'ordonne, au nom des

dieux, de ne plus nourrir ton père : cet homme groſſier continuera tranquillement ſon ſillon, & ſi l'érudit tente de le convaincre, il lui jettera des pierres. Mais que l'enthouſiaſte prenne un autre langage ; qu'il diſe avec douceur : le premier miniſtre des autels eſt dans le plus preſſant beſoin ; ſa vie vous eſt plus néceſſaire que celle d'un vieillard qui penche vers ſa tombe. Songez que vous êtes à Foë avant d'être à votre père. — Alors je ne doute point que le ſtupide Chinois ne porte à la chapelle du bonze, la gerbe qu'il comptoit porter à la cabane de ſon père, & que, pour être pieux, il ne s'expoſe à être parricide.

L'HOMME AVEC DIEU.

Le reſpect pour ſon ſouverain, pour ſon légiſlateur, & pour ſon Dieu eſt établi par toutes les loix ; mais quand les Aſſyriens conclurent, de leur vénération pour Sémiramis, qu'ils pouvoient épouſer leurs mères ; quand les Perſes adoptèrent le même uſage par enthouſiaſme pour Zoroaſtre ; quand les Egyptiens juſtifièrent le mariage d'un frère avec une ſœur par l'inceſte ſacré d'Iſis & d'Oſiris ; ils immolèrent la nature à l'opinion des prêtres.

PARTIE III.

Souvent c'eſt abuſer du dogme le plus pur que de trop le reſtreindre. Combien de fois pour obſerver l'eſprit de la loi, doit-on s'expoſer à en tranſgreſſer la lettre? Serois-je bien venu au tribunal de l'Etre ſuprême en lui diſant que j'ai été père lorſque je devois être citoyen, ou que j'ai été citoyen lorſque je devois être le bienfaiteur de l'humanité?

Il y a mille manières d'abuſer d'un dogme, & une ſeule de l'exécuter; ainſi pour un homme qui a de la piété, on doit en trouver mille qui n'ont que de la ſuperſtition.

ARTICLE II.

Des Apothéoſes.

LA ſuperſtition qui me paroît la plus digne d'indulgence, eſt celle qui place au rang des dieux les bienfaicteurs du genre humain : cette erreur fit quelques grands hommes ; ce fut du moins un crime utile à la terre.

L'HOMME AVEC DIEU.

Et ce qui prouve bien que les fourberies ſacerdotales ne ſauroient jamais éteindre entiérement la vertu dans le cœur de la multitude, c'eſt que ces héros que leur bienfaiſance avoit fait diviniſer, recevoient un hommage bien plus pur que les tyrans de l'Olympe : Hercule & Zoroaſtre avoient un culte bien plus étendu que Saturne, ou Arimane ; & quand Germanicus, qu'on adoroit de ſon vivant, fut empoiſonné, le peuple de Rome alla lapider dans leurs temples les dieux qui n'avoient ſu le défendre (*a*).

(*a*) Voy. *hiſt. des douze Céſars*, de Suétone, traduction de Henri Ophelot de la Pauſe, tom. 3, *vie de Caligula*.

PARTIE III.

Mais il faut avouer qu'en général les légiſlateurs firent bien plus ſervir l'apothéoſe à la dégradation de la morale, qu'au bien momentané de l'eſpèce humaine. Les Celtes, & beaucoup de nations hyperboréennes avoient un éliſée, ou un paradis, qu'il nommoient *Valhalla*; & ils mettoient dans la place la plus diſtinguée de ce valhalla, à côté même du grand Odin, non le prince le plus bienfaiſant, non le citoyen le plus juſte, ou le ſage le plus éclairé, mais le vieillard qui, pour ſe dérober à l'ennui de l'exiſtence, ſe précipitoit avec courage du haut d'un rocher. Il eſt bien extraordinaire que dans ces mêmes climats de l'Europe, où des loix atroces puniſſent aujourd'hui le ſuicide comme le plus grand des crimes, il ait été un tems où il ait mené à l'apothéoſe; que tantôt on y ait mis ſur l'autel le corps d'un homme qui ſe tue, & que tantôt on l'ait traîné ſur la claie.

Si du moins, lorſque les tyrans des peuples n'étoient plus, on avoit renverſé leurs autels, le philoſophe auroit moins à rougir de l'eſpèce humaine; mais ſouvent leur culte s'eſt per-

pétué. Nous honorons encore dans le 18e. ſiècle le fanatique Samuel, l'abominable Conſtantin, & cet atroce Dominique qui fonda un tribunal pour anéantir les livres & brûler les hommes.

L'HOMME AVEC DIEU.

J'aurois voulu ne point parler de ces Romains qui firent l'apothéoſe de tous les empereurs qui les opprimèrent; qui juſtifièrent l'adulation par l'impiété, & qui tentèrent de mettre les tyrans à l'abri de la foudre, en la plaçant dans leurs mains.

Il ſemble que l'idée ſublime de Dieu ne puiſſe pénétrer dans l'eſprit du peuple ſans s'allier avec de petites idées qui la dépravent: lorſqu'il a le bonheur de naître dans le culte que le ciel & la raiſon avouent, dans le théiſme, il doit écouter ſon cœur; lorſqu'il ſuit une religion fauſſe, il doit écouter les philoſophes.

INST. OCCO-TAYLOR

ARTICLE III.

Des Superſtitions guéries par d'autres Superſtitions

PARTIE III.

DANS ces ſiècles reculés, où chaque nation étoit auſſi jalouſe d'avoir ſes dieux que ſes rois, il arriva un fait qui dut amuſer beaucoup les ſceptiques de Memphis & de Babylone.— Les Chaldéens reconnoiſſoient le feu comme le principe de tout ; & n'élevoient des temples qu'à cet élément deſtructeur : leurs mages, pour les perſuader encore plus de l'excellence de leur religion, & du délire ſuperſtitieux de leurs voiſins, ne manquoient pas de jeter ſur le feu ſacré toutes les divinités étrangères dont ils pouvoient s'emparer. Il y avoit déjà long-tems que le feu des Chaldéens paſſoit pour le dieu des dieux, comme le ſouverain des Perſes pour le roi des rois, lorſqu'un prêtre de Canope, qui adoroit le fleuve du Nil, s'aviſa de faire ſculpter une ſtatue qui

repréſentoit ſa divinité ; de la remplir d'eau intérieurement, & de ne fermer l'ouverture qu'avec de la cire : les mages, toujours préſomptueux, placent l'idole ſur l'autel embraſé ; mais l'eau s'étant échappée de l'ouverture, éteignit le feu. Les Egyptiens remportèrent en triomphe le dieu de Canope ; & les Chaldéens furent couvaincus qu'ils n'adoroient qu'une divinité ſubalterne (*a*).

L'HOMME AVEC DIEU.

L'abſurdité d'un culte étranger eſt toujours pour un peuple une raiſon triomphante pour reſter dans le ſien : de ce que ſes voiſins ſont dans les chaînes, il en conclut qu'il eſt libre ; & il ſuffit d'expoſer à ſes yeux le délire de quelques ſuperſtitions, pour le faire raiſonner comme les habitans de Canope.

Cependant la difformité d'un Européen ne doit pas prouver à un Nègre qu'il eſt le chef-d'œuvre de la nature ; le culte du Nil n'eſt pas plus pur que celui d'un hanneton. Le

(*a*) Le fond de cette hiſtoire eſt tiré d'Euſèbe. Voy. *hiſt. eccléſiaſt. lib.* 11, *cap.* 26.

PARTIE III. moine ne doit point rire du faquir, & le brame qui admet la métempſycoſe de ſon dieu Wiſnou, ne doit pas maudire le Siamois qui croit aux métamorphoſes de Sammonocodom.

ARTICLE IV.

De la Vie contemplative, & des Moines.

UN des plus grands abus des cultes eſt de trop donner à la contemplation, & pas aſſez à la vie active. Examinez tous les viſionnaires, depuis les ſectateurs de Foë juſqu'aux hermites du mont Athos, qui voient à leur nombril la lumière du Thabor, vous les trouverez tous également enthouſiaſtes de leurs opinions, pleins de fiel contre tout ce qui les environne, préſomptueux ſans lumières, & miſanthropes ſans probité : jamais les ſouverains ne trouveront en eux des citoyens; jamais les citoyens n'y trouveront des hommes. L'HOMME AVEC DIEU.

C'eſt dans un ouvrage de la nature de celui-ci qu'il faut dire toute vérité. Je ne crois pas que la ſuperſtition ait jamais plus fait de mal aux hommes que quand elle a donné naiſſance aux moines.

Quel bien a fait à l'Europe cette foule de cloîtres où la jeuneſſe des deux ſexes va s'en-

terrer de ſon vivant, ſous le vain prétexte de ſe rendre agréable au dieu des prêtres?

L'homme eſt-il né pour contempler? Quelle ſeroit la face de ce globe, ſi des mains laborieuſes n'avoient défriché ſes landes, n'avoient détruit ſes plantes paraſites ou venimeuſes, n'avoient forcé des eaux fangeuſes à couler librement pour ranimer la nature dans les deux mondes?

L'homme de génie contemple ſans doute; mais l'utilité de ſa contemplation eſt atteſtée par ſes ouvrages: en eſt-il de même des moines? Quels livres utiles ont fait naître leurs frivoles oraiſons? Le religieux qui rêve dans ſa cellule pour fonder un office à St. Bruno, ſera-t-il mis en parallèle avec Locke, qui analyſe dans ſon cabinet l'entendement humain, ou avec Newton, qui médite ſur la chûte des corps, pour donner la théorie de l'univers?

La contemplation, dans le ſexe, eſt encore plus dangereuſe que dans les hommes, parce qu'elle le conduit aux viſions; & en général s'il eſt vrai, comme l'a dit l'abbé de Saint-Pierre, que la dévotion ſoit la petite vérole de l'ame,

& que tous les eſprits foibles en reſtent marqués, il ſeroit bien important au gouvernement d'empêcher qu'il n'y eût dans chaque ville des maiſons publiques où l'on s'occupât à propager cette épidémie : il faut, pour toutes les maladies de l'ame, non des aſyles afin de les entretenir, mais des hôpitaux afin de les guérir.

L'Homme avec Dieu.

Le moindre mal que produiſent les couvens dans l'Europe, eſt de n'y point faire de bien : tels ſont ceux qui, enſevelis dans l'ombre des déſerts, ne peuvent avoir part aux affaires politiques de la ſociété, ſi ce n'eſt pour bénir obſcurément les puiſſances qui les tolèrent ; mais tout membre d'un état qui ne coopère pas au bien public, ne mérite pas d'en être protégé : lorſqu'il s'iſole par dédain, il faut l'abandonner à lui-même ; lorſqu'il s'iſole par miſanthropie, il faut le punir.

Au reſte, les moines qui ne font ni bien ni mal aux ſociétés ſont en très-petit nombre : la plupart ſe ſont répandus dans le monde pour le pervertir ou pour le troubler.

Ce ſont eux qui ont inondé l'Europe de

toutes ces petites pratiques ſuperſtitieuſes qui confondent le concitoyen de Locke & de Monteſquieu avec les Caffres & les Algonquins : ce ſont eux qui ont changé les temples en ſalles de ſpectacle : ce ſont eux qui ont ſuppléé aux devoirs éternels de la morale par des génuflexions, des dons aux égliſes, & des indulgences.

Pauvres, ils ont cabalé pour arracher aux enfans le patrimoine de leurs ancêtres; riches, ils ſe ſont ſervis de leur opulence pour écraſer les gens de bien.

Il ſuffit de jeter un coup d'œil ſur l'hiſtoire de l'Europe moderne, pour ſe convaincre que les moines ne s'y ſont répandus que pour troubler ſon repos.

Les couvens ont été les foyers de preſque toutes les héréſies : c'eſt le loiſir funeſte des célibataires qui y ſont renfermés qui a engendré la plupart de nos guerres religieuſes : ce ſont leurs ſtupides diſputes ſur la grace verſatile, ſur le logos & ſur les hypoſtaſes, qui ont diviſé le fils d'avec le père, qui ont fait ren-

verſer les tombeaux de Port-Royal, & qui ont préparé le maſſacre de la Saint-Barthelemi.

On n'oubliera jamais que ce ſont des moines qui ont fondé l'inquiſition, & qui ſont les miniſtres de ce tribunal de ſang qui n'eſt point anéanti au dix-huitième ſiècle, à la honte des pays où il y a encore des hommes.

C'eſt du ſein des cloîtres qu'on a vu éclore ces principes ſéditieux qui conduiſent à l'aſſaſſinat des rois. On ſait de quel ordre religieux ſont ſortis les Clément, les Malagrida, & les auteurs de la conſpiration des poudres.

Le tems de la vengeance publique approche enfin; les puiſſances commencent à ſortir de leur léthargie; & puiſque la philoſophie a fait tant de progrès autour des trônes, il faut bien qu'avant un demi-ſiècle il n'y ait plus de moines en Europe, ou qu'ils deviennent utiles.

L'étonnante multiplication de ces corps d'oiſifs ne ſauroit retarder la révolution qui doit les anéantir. Qu'on ſe ſouvienne qu'il y avoit dans l'origine du cénobiſme trente mille moines dans la ſeule ville égyptienne d'Oxy-

PARTIE III.

ringue, alors métropole de l'Heptanomide (*a*), & qu'un ſouffle du deſpotiſme a ſuffi pour les diſſiper. Qu'on ſe rappelle qu'il ne fallut qu'un édit de l'empereur Woutſong pour renverſer à la Chine 4600 monaſtères du premier ordre, & 40000 d'un rang inférieur (*b*). Qu'on n'oublie jamais qu'au moment même où la ſociété d'Ignace marchoit ſur la tête des rois, le coloſſe d'or s'eſt trouvé n'avoir que des pieds d'argile ; qu'il y a vingt ans que cette ſociété marchoit encore à la monarchie univerſelle, & qu'aujourd'hui elle n'eſt plus.

(*a*) L'abbé Fleury, qui rapporte ce fait dans ſon hiſtoire eccléſiaſtique, cite Ruffin, dont les pieuſes traductions & compilations ont été réunies, à Paris en 1580, dans un ſeul vol. *in-folio*; & j'y renvoie.

(*b*) Voy. la *Chine du P. du Halde*, le XXVI recueil des *Lettres édifiantes*, *les recherches philoſophiques ſur les Egyptiens*, &c. Cet événement arriva l'an 845. Tous les monaſtères détruits étoient de la ſecte de Foë ; & le promoteur de la deſtruction étoit un moine de la ſecte de Laokium, qui avoit promis à ſon foible ſouverain de lui donner un breuvage qui le rendroit immortel. Woutſong mourut avant le tems même déſigné par la nature ; & ſon ſucceſſeur rétablit les couvens. Cette réforme violente ne pouvoit durer, parce qu'on n'avoit guéri une ſuperſtition que par une autre : ſi ç'eût été la philoſophie qui eût renverſé les monaſtères de la Chine, ils ne ſe ſeroient jamais relevés.

Je ſais qu'il y a eu dans chaque corps religieux des individus reſpectables : j'avoue que les anciens cénobites de Saint-Benoît ont défriché une foule de landes dans les Gaules : j'aime à avouer les ſervices que quelques moines ont rendus aux lettres : mais le vice intérieur de la conſtitution n'en exiſte pas moins : le cénobiſme eſt eſſentiellement mauvais par lui-même : il eſt eſſentiellement contraire à la morale univerſelle de s'iſoler pour tromper l'eſpoir de la patrie ; de jurer à Dieu qu'on ne ſera jamais père, & de ſe faire un ſyſtême réfléchi d'outrager ſans ceſſe la nature.

Au reſte, je ſuis loin de provoquer le glaive des tribunaux contre les membres des corps religieux : on doit s'appercevoir que ma plume pacifique ne tonne que contre les abus, & jamais contre les perſonnes : s'il eſt trop difficile de rendre tout d'un coup les moines à l'état, il eſt des moyens politiques de les conſerver encore quelque tems, en les empêchant de nuire. J'ai indiqué ici le mal ; c'eſt dans le livre du théiſme qu'on trouvera le remède.

ARTICLE V.

Du Luxe dans les cérémonies.

PARTIE III.

UN peuple très-religieux met dans ſon culte l'heureuſe ſimplicité de ſes mœurs : à meſure que ſon Dieu lui devient plus indifférent, il augmente de faſte dans ſes cérémonies ; & enfin ce luxe ſacré parvient à ſon comble quand il n'a plus de religion : telle eſt l'hiſtoire naturelle de tous les cultes inventés par les hommes.

Dans le tems où on offroit à la Divinité des victimes ſanglantes, les miniſtres des autels qui vivoient de ce tribut ſacré, jugèrent toujours de la piété de l'adorateur, par la richeſſe de ſes offrandes : comme ſi une hécatombe avoit plus de prix que l'hommage d'un fruit aux yeux de celui qui voit notre monde comme un point dans l'immenſité ! Comme ſi on étoit plus homme de bien à proportion des richeſſes qu'on offroit à la Divinité, & que le

le cœur du ſage indigent ne valût pas l'or du riche qui l'opprime! L'Homme avec Dieu.

Le luxe eſt un poiſon lent qui détruit les principes de vie par-tout où il s'attache. Le politique prouve qu'il amène la décadence des monarchies; & le philoſophe démontre qu'il amène la chûte des religions (*a*).

(*a*) De nos jours un avocat ingénieux a plaidé en faveur du luxe; plus férieuſement que quelques ſavans du ſiècle dernier n'ont loué la folie ou la fièvre. Son factum eſt en deux volumes *in*-8°. dont voici le titre : *Théorie du luxe*, *ou traité dans lequel on entreprend d'établir que le luxe eſt un reſſort*, *non ſeulement utile*, *mais même indiſpenſablement néceſſaire à la proſpérité des états*. J'ai lu cet ouvrage; j'ai trouvé un ordre admirable dans l'enchaînement de ſes ſophiſmes; mais quelque ſpécieux que fût ce paradoxe, ayant ramené mes idées vers ma patrie, avant que mon eſprit y eût répondu, mon cœur l'avoit réfuté.

Preſque tous les principes de ce livre ſont faux aux yeux de la ſaine philoſophie; & ſi l'auteur les avoit conſidérés d'abord parfaitement iſolés, peut-être que ſon ame honnête les auroit déſavoués.

Le *goût du luxe eſt de l'eſſence de l'homme*. Tome I, pag. 46. Ce qui eſt eſſentiel à un être, eſt ce qui ne peut être ſéparé de l'idée que nous nous en formons : dans ce ſens, la gravitation eſt eſſentielle à la matière; la bienfaiſance eſt un attribut eſſentiel de l'Ordonnateur des

PARTIE III.

C'eſt particuliérement dans la pompe des funérailles que cet abus paroît dans toute ſon abſurdité. Si jamais l'égalité naturelle entre

---

mondes : mais comment le goût du luxe ſeroit-il eſſentiel à l'homme comme la ſenſibilité & l'intelligence, puiſque la moitié de la terre en ignore juſqu'au nom, & n'en eſt que plus heureuſe ? Le goût du luxe n'eſt qu'un beſoin factice de l'homme en ſociété, né de l'activité de ſon imagination, & de la facilité avec laquelle il ſatisfait les beſoins de la nature.

Le bonheur conſiſte dans l'étendue des jouiſſances. Ibid. pag. 72. Voilà encore une erreur du philoſophiſme : le bonheur conſiſte dans l'uſage modéré de ſes organes ; l'homme dépravé par le luxe concentre dans un intervalle de quelques années les jouiſſances de toute ſa vie, & meurt avant le tems, ſans avoir connu le bonheur ; l'homme de la nature, qui crée ſes deſirs & ſes beſoins, jouit encore au bout de ſa carrière, lorſque ſa machine ſe diſſout & que ſon être ſe décompoſe.

Le luxe produit la puiſſance des états & leur bonheur ; ôtez ce reſſort, la ſociété ſe diſſoudra ; reſtreignez ſon intenſité dans une certaine proportion, la ſociété perdra de ſa force & de ſon bonheur dans la même proportion : car, en fait de nation, le bonheur & le pouvoir ſont tellement liés qu'on ne trouvera pas une nation foible, eu égard à ſon territoire, qui ſoit heureuſe. Ibid. pag. 70.

Je ne diſpute point ; je ne fais point de faſtum ; je ne hais perſonne : mais j'aurois un beau champ pour contrarier mon adverſaire, ſi je voulois combattre pour la vérité avec les armes que le fanatiſme emploie à la défenſe de l'erreur : il

les hommes dut être rétablie, c'eſt ſur-tout à l'inſtant où toutes les grandeurs de convention diſparoiſſent, & où la cendre du plus vil des

L'Homme avec Dieu.

---

n'y a preſque pas de mot, dans le texte que je viens d'expoſer, qui ne prête à la critique du philoſophe de la nature.

Le luxe n'a jamais produit la puiſſance d'un état; mais ordinairement il en eſt la production. Rome pauvre, avec le fer de Scipion & de Paul Emile, a conquis le monde; Rome, ſubjuguée à ſon tour par l'or des nations, eſt devenue d'abord l'eſclave de ſes deſpotes, & enſuite la conquête des Barbares.

Puiſque le luxe ne fait pas le bonheur des individus, il ne ſauroit faire celui des états. L'idée que l'homme ſocial eſt heureux de ce qui fait l'infortune de l'homme phyſique, eſt du machiavéliſme, & non de la nature.

Comment oſe-t-on dire qu'on ne trouve pas une nation foible, eu égard à ſon territoire, qui ſoit heureuſe? Il faut donc, pour adopter la *théorie du luxe*, fermer les yeux & les livres. Quoi! ni Sparte ni Veniſe n'ont été heureuſes; & ce bonheur, que la nature a refuſé à des états qui ſavent ſe borner, ſe trouveroit dans ce vaſte empire de la Ruſſie, qui hier étoit encore barbare, & dans ces contrées immenſes de la Pologne, mutilées par trois puiſſances, & ſur le point de devenir un déſert?

On a beau écrire avec eſprit en faveur de luxe, il n'en eſt pas moins vrai que c'eſt un poiſon lent qui altère peu à peu toutes les facultés politiques d'un état. Il eſt bien triſte qu'un peuple ainſi gangréné ne prévoie pas ſa ruine. Que dirois-je des écrivains qui ne lui montrent que l'éclat paſſager du feu qui le dévore?

humains va peut-être ſe confondre avec celle de Cyrus & de Louis XIV (*a*).

Il n'y a point de partie du culte religieux qui ne puiſſe devenir un écueil pour les ames petites & ſuperſtitieuſes. Comment n'abuſeroit-on pas d'un culte humain, puiſqu'on abuſe du culte de la nature ? Mais je m'arrête, pour qu'on ne prenne pas la critique des choſes pour la ſatire des perſonnes.

(*a*) Ce luxe dans les pompes funèbres s'étendoit autrefois juſqu'à la décoration intérieure de ces enclos lugubres deſtinés à inhumer les hommes obſcurs qui n'ont pas de droit aux tombeaux. Le peuple allumoit des cierges dans les cimetières, & ſe plaiſoit à en faire de ſecondes égliſes. Un concile d'Elvire vint à propos tempérer cette frénéſie religieuſe : il défendit que, du moins pendant le jour, on illuminât les cimetières ; & la raiſon qu'il en donne n'eſt pas trop philoſophique ; c'eſt, dit-il, afin de ne point effaroucher les ames des ſaints : *Cereos per diem placuit in cæmeteriis non incendi : inquietandi enim ſpiritus ſanctorum non ſunt.* Voy. les actes de ce concile, tenu en 305, cap. 34.

ARTICLE VI.

De la Diſproportion entre les délits & les peines.

LE ſuperſtitieux & le fanatique s'accordent à ne mettre aucune proportion entre les offenſes contre le ciel & le ſupplice qu'elles méritent; mais l'un les excuſe avec foibleſſe, & l'autre les condamne avec rage: le premier fait douter qu'il y ait un Dieu vengeur; le ſecond veut ſe rendre, malgré lui, l'inſtrument odieux de ſes vengeances. L'HOMME AVEC DIEU.

La ſuperſtition qui tend à affoiblir l'idée naturelle des crimes, a les ſuites les plus dangereuſes pour un état; c'eſt un poiſon lent qui fermente inſenſiblement dans le corps politique, juſqu'à ce qu'il ſoit détruit. On n'obſerve pas aſſez que les paſſions mal dirigées font des hommes foibles & vils, mais que les corrupteurs de la morale forment des ſcélérats; il n'y a qu'un philoſophe qui puiſſe ſoupçonner le bien que les provinciales ont fait au genre humain.

Les Barbares qui ont cru que l'urine d'une

vache ou les ſachets infects du grand Lama, pouvoient ſeuls purifier les ſouillures de l'ame, ont inſulté également Dieu & les hommes; le frein qui retenoit alors les citoyens a été rompu; Caïn a dit: je tuerai ce matin Abel, & ce ſoir j'aurai un ſachet.

Nous, orgueilleux Européens, ne nous emportons pas contre les Tartares; n'avons-nous pas vu la chancellerie romaine taxer à une amende de cinq carlins (*a*) la réparation de l'inceſte, & à huit celle du parricide (*b*)?

Le préſident de Monteſquieu a relevé quelques conſéquences affreuſes de ce genre de ſuperſtition; mais les plus grands traits de lumière, au grand étonnement de l'Europe, ſont venus de l'Italie. Voyez le célèbre traité *des délits & des peines*, ouvrage fait pour donner à ſon auteur le titre de légiſlateur du genre humain.

(*a*) Le carlin, monnoie de Naples, s'évalue à 7 ſous de France.

(*b*) Voyez *la taxe de la chancellerie romaine*, imprimée à Cologne chez Goſwin en 1515, tit. *de cauſis matrimonialibus*. Avant de lire cet ouvrage, je n'ai pas cru que le délire de la ſuperſtition pût aller juſqu'à ce point; je l'ai lu, & j'ai peine à le croire encore.

Il eſt, au reſte, bien ignominieux pour des hommes qui vivent dans un ſiècle de lumière, d'avoir beſoin que les ſages faſſent des livres pour leur démontrer que la plupart des expiations conduiſent à renverſer la morale. L'Homme avec Dieu.

Que ſignifie cette compoſition que le ſcélérat fait avec Dieu pour faire le crime impunément, à condition qu'il enrichira des prêtres?

Quelle idée vile ne donne pas de la Divinité un pareil ſyſtême? Quoi! l'honnête homme rougit d'accepter les dons de celui qu'il méſeſtime, & l'Ordonnateur des mondes tireroit gloire des frivoles offrandes d'un ſcélérat qui ne veut pas mériter, mais acheter ſa bienveillance?

Quel rapport ont de petites pratiques de dévotion avec la réparation des grands attentats? Quoi! un prépuce coupé, une ablution d'eau baptiſmale, un bain dans le Gange, ſuffiroient pour expier cinquante ans d'hypocriſie? L'affreux Conſtantin, malgré ſes parricides, deviendroit un demi-dieu, parce qu'à ſa mort on lui a jeté ſur la tête un peu d'eau luſtrale? Théodoſe, après avoir fait maſſacrer

de ſang froid ſept mille de ſes ſujets dans Theſſalonique, ſeroit traité de grand homme, parce qu'il s'abſtient pendant quelques jours d'aller à la meſſe?

Quelle eſt cette foule de remèdes qu'on voit éclore de la pharmacie ſacerdotale, pour guérir les conſciences timorées des gens de bien? Si mon cœur ne ſe reproche que de légères foibleſſes, l'Être ſouverainement bienfaiſant me les pardonnera ſans ces vaines indulgences (*a*): ſi j'ai écraſé mon pays du poids de mon orgueil & de mes crimes, c'eſt en conſacrant le reſte de ma vie à le rendre heureux, que je puis eſpérer de rentrer en grace avec la Divinité. Au reſte, un ſiècle de jubilé, en fait d'expiation, ne vaut pas une heure de remords.

Je m'étendrai davantage ſur la théorie des expiations dans la quatrième partie de cet ouvrage, quand je traiterai du code des ſupplices.

(*a*) On peut juger de l'incroyable abus que font les miniſtres de la religion de toutes ces formules expiatoires, par la banque ſacrée que tenoit à Rome le P. Péèpe: on trouvoit dans le comptoir de ce jéſuite des indulgences à tout prix: il y en avoit qu'on faiſoit avaler aux poules, afin de les faire pondre ſans danger.

ARTICLE VII.

Des Aſyles.

UN crime contre la ſociété peut s'enviſager ſous deux rapports ; comme un outrage envers la Divinité, & comme une infraction de l'ordre politique ; il peut ſe faire que l'offenſe envers le ciel ſoit légère, & que le pacte ſocial paroiſſe griévement bleſſé ; tel eſt le cas du meurtre involontaire : ſous ce point de vue, les aſyles me paroiſſent le plus beau monument de la ſageſſe des légiſlateurs ; ils ont, ſans ceſſer d'être juſtes, rendu à leurs concitoyens la vie d'un homme reſpectable ; ils ont pris Dieu même pour médiateur entre un malheureux & les loix. L'HOMME AVEC DIEU.

L'humanité religieuſe des légiſlateurs a enſuite dégénéré en ſuperſtition, quand les aſyles qui n'étoient établis que pour les malheureux, ont pu devenir la demeure des ſcélérats ; alors l'homme foible s'eſt enhardi au crime ; & quand la meſure a été comblée, tranquille

aux pieds du Dieu qu'il jouoit, il a bravé les hommes.

Tibère ne se fit point un ſyſtême de ſcélérateſſe; il ſut quelquefois ſe contenir lorſque le poids du deſpotiſme l'entraînoit vers le crime; ce fut dans un de ces intervalles d'équité qu'il déclara dans un édit que tout homme convaincu d'un grand crime ſeroit puni, quand même il faudroit l'arracher de l'autel de Jupiter (*a*). Pie II, n'étant encore que Picolomini, fit auſſi remarquer aux Italiens que la multitude des aſyles avoit fait de Rome une caverne de brigands (*b*); mais il changea d'avis quand il devint pape (*c*).

Après Rome, le lieu du monde où la mul-

(*a*) Plin. *Hiſtor. natur. lib.* 16, *cap.* 40.

(*b*) Pius Secundus, *in Aſia.*

(*c*) Ce pontife eſt un des plus inconſéquens qui aient occupé le ſiège de St. Pierre : n'étant que ſimple théologien, il avoit écrit avec ſolidité en faveur du concile de Bâle contre Eugène IV; lorſqu'il fut pape, il publia une bulle pour rétracter cet ouvrage. Les eſclaves de corps & d'ame qui peuvent être encore en Italie, doivent auſſi à Pie II la bulle *Execrabilis* contre les appels au futur concile, & l'abolition de la pragmatique-ſanction.

tiplicité des aſyles a le plus fait gémir les ames ſenſibles, eſt l'iſle de Madère; le plus inſigne ſcélérat ſe dérobe à la pourſuite des loix, s'il peut ſeulement toucher le coin d'une égliſe; & comme Madère eſt entiérement couverte de temples & de chapelles, l'aſſaſſinat & l'inceſte n'entraînent avec eux aucun danger (*a*); tout le monde trouve dans cette iſle un aſyle aſſuré, excepté l'homme de bien qu'on mépriſe, ou l'homme de talens qu'on envie.

(*a*) Les crimes y ſeroient déjà très-communs, quand même l'eſpérance de l'impunité n'en feroit pas commettre; le meurtre eſt regardé dans l'iſle comme une faute légère, & un Portugais n'acquiert la réputation de brave qu'à force d'avoir les mains teintes du ſang des hommes. Les inſulaires ſont la plupart eſclaves; mais les conquérans les conſolent de leur ſervitude en leur permettant de les ſervir avec une épée & un poignard à leur côté; auſſi les eſclaves ſavent aſſaſſiner comme leurs maîtres. On peut conſulter ſur ce ſujet Ovington, Ramuſio, Dapper & d'autres voyageurs cités dans l'*hiſtoire univerſelle d'une ſociété de gens de lettres anglois*, tom. 24. *Hiſtoire des iſles de l'Afrique*, liv. 20, chap. 4.

Je ne ſais quel eſt le plus coupable dans Madère, du maître qui aſſaſſine par point d'honneur, de l'eſclave qui tue par intérêt, ou du clergé qui protège par ſes aſyles tant d'aſſaſſinats.

PARTIE III.

Quelquefois des ſouverains effrayés des ſuites terribles de l'impunité, avoient tenté de reſtreindre les privilèges des aſyles ; mais alors le peuple furieux avoit menacé de briſer le joug de l'obéiſſance ; il croyoit qu'on ne pouvoit toucher à l'inſtitution politique des aſyles, ſans toucher à la religion, & il protégeoit les ſcélérats avec le même zèle que les miniſtres des autels.

Qu'il n'y ait aucun aſyle dans un état, il ſera peuplé de malheureux ; que tout y ſoit aſyle, il ſera peuplé de brigands.

LIVRE QUATRIÈME.

Du Fanatiſme.

L'ETYMOLOGIE de *fanatique* eſt, *attaché au ſervice d'un temple* : Montfaucon a trouvé des inſcriptions de monument où des citoyens diſtingués de l'ancienne Rome s'honoroient de ce nom : mais on peut obſerver que dans le tems où un conſul ajoutoit à ſes titres celui de fanatique, il n'y avoit encore point de fanatique dans la capitale du monde. L'HOMME AVEC DIEU.

L'uſage, depuis un grand nombre de ſiècles, a fixé une autre acception au terme de fanatique ; & le philoſophe eſt contraint de ſe plier à la tyrannie de l'uſage.

Le fanatiſme eſt aujourd'hui la religion des petits eſprits qui ont la tête chaude.

Le ſuperſtitieux n'eſt ordinairement qu'un être paſſif, qui végète en paix au pied des viles divinités qu'il s'eſt formées ; mais il n'y a rien

de ſi actif qu'un fanatique dont l'ame petite & cruelle ne ſe gonfle de poiſon que pour le répandre; qui n'a de zèle que pour perſécuter les hommes, une voix, que pour les maudire, & une main, que pour les exterminer. La ſuperſtition eſt ce lac infect, mais tranquille, qui ne nuit qu'à ceux qui l'approchent. Le fanatiſme eſt ce torrent embraſé qui ſe précipite du ſommet d'un volcan, parcourt la plaine pour la flétrir, & laiſſe par-tout les traces livides de la deſtruction.

En mettant la Paleſtine à part, il ne paroît pas que l'odieux levain du fanatiſme (*a*) ait jamais fermenté dans l'antiquité: on cite, il eſt vrai, les deux petites villes d'Ombe & de Tentyre, dont les citoyens devinrent ennemis irréconciliables, parce que les uns adoroient

(*a*) On voit bien qu'il ne s'agit ici que de l'eſpèce de fanatiſme qui conſiſte à perſécuter tout ce qui ne penſe pas comme nous. — Cette horrible maladie ſe manifeſte dans les eſprits par d'autres ſymptômes différens, comme on le verra dans les articles ſuivans; & il ne paroît pas que, ſur ce ſujet, les anciens ſoient ſupérieurs à nos modernes.

L'HOMME AVEC DIEU.

un dieu que les autres avoient en horreur (a); mais c'eſt, avec la mort de Socrate, un exemple unique. Jamais les Chinois, les Perſes, les Grecs & les Romains ne firent ſervir le prétexte de venger la Divinité, au malheur des humains. Fohi ne perſécuta point ceux de ſes ſujets qui n'étoient pas fidèles au *Tien*; Cyrus ne révoqua point l'édit qu'il avoit donné en faveur des Juifs; jamais les archontes d'Athènes, ou les conſuls de Rome, n'ordonnèrent aux prêtres de Jupiter d'exterminer les adorateurs d'Anubis & d'Aſtarté; cependant il arriva quelquefois qu'un peuple ſubjugué perdit ſon culte avec ſes loix, mais la révolution opérée dans la religion nationale n'entraîna alors aucun déſaſtre; la multitude dut être peu affligée de la perte de ſes dieux, qui n'avoient pu la défendre : pour les philoſophes, ils ſentoient que les conquérans ne

(a) Immortale odium nunquàm ſanabile vulnus
Ardet adhuc Ombos & Tenthyra; ſummus utriuſque
Indè furor vulgo, quòd numina vicinorum
Odit uterque locus. . . . .
Juvenal, ſatir. 15.

pouvoient leur ravir la Divinité, qui ſeule les conſoloit & de leur exiſtence & de leur eſclavage.

Je vais conſacrer une partie de ce livre à l'examen philoſophique de la tolérance : je parlerai des dogmes religieux qui autoriſent à verſer le ſang humain ; de la manie abſurde & féroce du proſélytiſme : mais une ſuite de raiſonnemens philoſophiques gliſſe d'ordinaire ſur les eſprits qui ne ſont pas pliés au travail de la réflexion : il faut alors ſe contenter de les traiter comme des êtres ſenſibles, & c'eſt pour cette dernière claſſe de lecteurs que les tableaux qu'on va tracer ſont principalement deſtinés.

Je paſſerai ſous ſilence les ſourdes perſécutions & les petites injuſtices du fanatiſme : je ne veux arrêter les regards que ſur les tragédies ſanglantes qu'il a fait jouer parmi les hommes.

CHAPITRE

CHAPITRE I.

De la Tolérance.

IL eſt un mot ſacré qu'on craint encore de prononcer, mais qui eſt dans le cœur de tous les hommes de bien : heureuſement les eſprits s'éclairent de jour en jour ; la raiſon ſe perfectionne ; & le tems vient où les nations rougiront d'avoir interdit l'uſage de ce mot ſublime, comme la France rougit aujourd'hui d'avoir méconnu pendant pluſieurs ſiècles le terme de bienfaiſance.

L'HOMME AVEC DIEU.

Ce n'eſt point au philoſophe de la nature à être arrêté ici par une prudence puſillanime : ce mot ſacré de tolérance, j'oſe le prononcer ; & je déclare hautement que la vertu, qu'il déſigne, eſt le fondement de la morale, & doit être la baſe de toutes les religions.

Bayle, dans le ſiècle dernier, commença à ouvrir les yeux de l'Europe ſur la néceſſité d'admettre dans les états le mot & la choſe. On connoît ſon commentaire philoſophique ſur

ces paroles, *compelle intrare* (*a*) ; allégorie de l'évangile, qui a produit une foule de maſſacres ; car les ſectaires ne perſécutent guère qu'en vertu d'allégories.

Vers le même tems, Locke, le légiſlateur de la Caroline, écrivoit ſur la tolérance : ſon eſſai en ce genre eſt un modèle de diſcuſſion (*b*) : les théologiens ne ſauroient y répondre que comme la cour de Rome répondit à Fra-paolo, c'eſt-à-dire, par un coup de poignard.

Le meilleur ouvrage que nous ayions ſur la tolérance, eſt le fameux traité que compoſa le plus beau génie de ce ſiècle à l'occaſion du ſupplice de Calas : ce livre, le plus fort qui ait jamais été écrit contre les perſécuteurs, obtint, dès qu'il parut, tout le ſuccès qu'il

(*a*) Voy. *œuvres diverſes*, tom. 2, pag. 355.

(*b*) Il fut imprimé ſous la forme de lettres en 1689, ſous ce titre : *Epiſtola de tolerantia ad clariſſimum virum T. A. R. P. T. O. L. A., ſcripta à P. A. P. O. J. L. A.* Les premières lettres initiales ſignifient, *theologiæ apud remonſtrantes profeſſorem, tyrannidis oſorem Limburgium amſtelodamenſem* ; & les ſecondes, *pacis amico, perſecutionis oſore, Joanne Lockio, anglo.*

mérite : il fut lu par les rois, cité par les légiſlateurs étrangers, & brûlé par le ſaint office. L'HOMME AVEC DIEU.

Il n'eſt point inutile d'obſerver que le grand homme qui a écrit avec tant de vigueur ſur la tolérance, s'eſt montré en même tems dans ſa vie le plus grand des ſes apôtres : toute l'Europe a entendu tonner ce nouveau Démoſthène en faveur des Calas, des Silven, des Lalli, & pour la mémoire de l'infortuné La Barre. Il s'eſt montré auſſi jaloux de faire de grandes actions que de bons ouvrages; & ſi on lui doit une ſtatue pour ce qu'il a fait à la gloire des arts, on lui en doit une autre pour ce qu'il a fait en faveur de la vertu.

C'eſt déjà un grand préjugé en faveur de la tolérance, que tout ce qu'il y a eu de grand ſur la terre parmi les rois qui la gouvernent ou les philoſophes qui l'éclairent, ait été tolérant. Il me ſemble que la religion d'un Zoroaſtre, d'un Penn & d'un Marc-Aurèle, en valent bien une autre, & que ſi la paix dans la croyance eſt une erreur, il eſt doux de la partager avec les Socrate, les Locke, les Fénélon & les Monteſquieu.

Eh ! quels ſont ces hommes dangereux qui oſent faire de la tolérance un crime de lèſe-majeſté divine & humaine ? Gens de biens de toutes les nations, liſez & jugez.

Ce ſont des prêtres qui ſont humiliés de voir qu'on rompt les barrières qu'ils ont placées au-devant de l'entendement, qui s'indignent de ce que tout ce qui les entoure n'a pas leurs yeux & leur ame, & qui ſacrifient, ſur l'autel de la religion, des victimes qu'ils n'ont réellement immolées qu'à leur orgueil.

Ce ſont des ſouverains qui s'imaginent expier leurs attentats contre la ſocieté, en ſe faiſant les vengeurs d'un Dieu qu'ils ne connoiſſent pas ; c'eſt un Conſtantin, qui ſe fait perſécuteur pour expier ſes parricides ; c'eſt un Philippe II, qui envoie des tigres en ſurplis pour convertir le nouveau monde, afin de calmer les remords qu'il a de l'avoir fait dévaſter par des tigres en uniforme ; c'eſt un Muley-Iſmaël, qui eſſaie ſon cimeterre ſur les têtes des infidèles, afin que le dieu de Mahomet lui pardonne de l'avoir fait tant de fois ſervir à maſſacrer les muſulmans.

Le dirai-je encore ? Ces ſombres ennemis de la concorde univerſelle ſont des écrivains couverts de fange & d'opprobre, qui ont paſſé leur vie à aduler les tyrans de l'eſprit humain, ainſi qu'à déchirer les philoſophes, & qui, odieux à leur patrie, cherchent à faire tolérer leurs crimes, en s'étayant du crédit des apôtres de l'intolérance.

L'HOMME AVEC DIEU.

Les hommes perſécuteurs par ſyſtême ſont d'autant plus dangereux dans un état, qu'ils ont, par leur manière de vivre, plus de crédit ſur l'eſprit des peuples : le cénobite, au teint pâle & livide, couvert de cilices, & revêtu des haillons de la pénitence, eſt le plus grand des fléaux pour ſes concitoyens quand il a l'ame atroce. Il y a des reſſources contre un tribunal qui proſcrit des ſectaires, mais il n'y en a point contre un ſaint qui prêche l'intolérance.

Les prêtres qui ont propagé le fanatiſme, l'ont fait avec d'autant plus de ſuccès, qu'ils ont preſque toujours accompagné leurs attentats religieux, de ces grands ſpectacles avec leſquels on ſubjugue la multitude. Le prélat

qui fit aſſaſſiner La Barre avec le fer des loix, prépara le dénouement de cette horrible tragédie par une proceſſion ſolemnelle où il parut pieds nus & la corde au cou : les pénitens de Toulouſe, avant de provoquer l'abominable ſentence contre Calas, avoient placé ſur le catafalque de ſon fils un ſquelette qu'ils faiſoient mouvoir, portant d'une main la palme du martyre, & de l'autre la plume dont il devoit ſigner l'abjuration de l'héréſie, & qui (ainſi que l'obſerve un grand homme) écrivoit en effet l'arrêt de mort de ſon père : on connoît les tableaux atroces dont on tapiſſoit intérieurement les *chambres de méditations* : on ſait avec quelle pompe les miniſtres de la propagande font brûler leurs victimes dans les auto-da-fés.

Je voudrois bien ſavoir ſur quels principes on s'appuie pour prêcher l'évangile affreux de l'intolérance.

La loi défend à un citoyen de diſpoſer du bien d'un étranger, & elle permettroit à un prêtre de diſpoſer de ma penſée ? Mon ame

eſt-elle moins à moi que ma bourſe, mes habits, ou mon patrimoine ? L'HOMME AVEC DIEU.

Locke l'a dit, les peuples n'ont point donné à leurs ſouverains le droit d'aſſervir leur conſcience; & quand même ils l'auroient fait, cette conceſſion feroit illuſoire (*a*) ; une ſociété naiſſante n'a pas plus le pouvoir de preſcrire ce qu'on penſera cent ans après elle, que de faire ſa poſtérité eſclave.

Les loix ne marchent jamais ſans l'appareil des peines : or que font les peines quand il s'agit de convaincre mon eſprit ? Le cachot de Galilée lui prouva-t-il que la terre eſt en repos? Les bûchers de Rome ont-ils fait rétracter Deſcartes & l'auteur des provinciales ?

Il eſt de l'intérêt d'un roi d'être tolérant : le conſeil de Louis XIV ne le croyoit pas quand il fit révoquer à ce prince l'édit de Nantes : nous commençons à le croire, aujourd'hui que la Pruſſe & l'Angleterre nous battent avec nos ſoldats, & nous habillent avec nos manufactures.

(*a*) *Lettre ſur la tolérance*, tom. 1 des œuvres diverſes de Locke, pag. 14.

Il eſt auſſi de l'intérêt du genre humain d'enchaîner toutes les nations par le dogme de la tolérance : pourquoi y auroit-il des haines nationales ? Si la mer ſépare le François de l'Anglois, la bienveillance doit les réunir ; l'homme qui couvre ſa tête d'un chapeau eſt le frère de celui qui la ceint d'un turban ; le mollack qui jeûne pour jouir d'un plus grand nombre de houris, eſt le collègue du chartreux qui ſe mortifie pour être inſéré dans le martyrologe.

Si la perſécution étoit de droit divin, ce globe ne ſeroit qu'un vaſte théatre de carnage : le muſulman de la ſecte d'Ali devroit aſſaſſiner le muſulman de la ſecte d'Omar : celui-ci feroit empâler le Juif, qui pileroit dans un mortier les rois idolâtres de l'Afrique ; & tous enſemble extermineroient les chrétiens, pour les punir de leurs libelles contre les polythéiſtes, de leurs croiſades & de leurs auto-da-fés.

Quand un état a le bonheur d'être fondé ſur le théiſme, il doit conſerver, comme ſon palladium, ce culte pacifique de la nature & de la raiſon : quand il s'en eſt éloigné, il doit,

pour ſa ſûreté, tolérer toutes les religions. On a obſervé avant moi qu'une ſecte ne pouvoit être contenue que par une autre ſecte : dans le moral comme dans le phyſique, c'eſt de l'équilibre de forces que dépend le repos.

Des hommes de bien timides, qui avoient dans le cœur le dogme de la tolérance, mais qui n'oſoient en faire l'aveu, ont demandé quelquefois que le philoſophe appuyât ſa dialectique par des autorités ; & de beaux génies n'ont pas craint de ſe livrer à ce travail. Il y a un chapitre tout entier ſur ce ſujet dans le beau traité *de la tolérance*, & j'y renvoie ; mais je déclare que ſi je voulois raſſembler tous les témoignages de ce genre dans les livres, ſoit des ſages, ſoit des ſectaires, je ferois une encyclopédie, & que je croirois n'avoir encore qu'effleuré la matière.

Une autorité digne d'un philoſophe eſt celle de toutes les nations qui aujourd'hui ont adopté avec tant de ſuccès la doctrine de la tolérance.

On peut obſerver que la Chine, où tous les cultes ſont tolérés, excepté ceux qui ſont in-

tolérans, conſerve, depuis près de cinquante ſiècles, ſes loix, ſes mœurs & ſes uſages.

La Zénobie de Pétersbourg, en plaçant ſur ſon trône l'humanité & la tolérance, a plus civiliſé les Ruſſes en quelques années, qu'ils ne l'avoient été pendant les quatre ſiècles de fanatiſme où ils ne croyoient en Dieu que ſur la foi de leur czar & de leur patriarche de Moſcow.

Comparez la Hollande eſclave des inquiſiteurs d'Eſpagne, & la Hollande ſe créant une patrie après avoir briſé ſes fers, & appellant dans ſon ſein tous les cultes des deux mondes, pourvu qu'ils viennent avec les arts qui l'enrichiſſent, & la paix qui la rend heureuſe.

L'Angleterre, ſous des rois théologiens & perſécuteurs, n'a eu de force que pour déchirer ſes propres entrailles; mais l'Angleterre, devenue l'aſyle des penſeurs de l'Europe, s'eſt formé le plus beau des gouvernemens, a conquis la moitié d'un continent, & s'eſt fait la terreur d'un autre.

La tolérance au nouveau monde forme un tableau encore plus frappant que dans l'an-

cien. Que ſont ces vaſtes déſerts que les Eſpagnols régiſſent avec le poignard & des indulgences, en comparaiſon de cette Caroline dont Locke a été le légiſlateur, & de cette Penſylvanie dont la force commence à devenir redoutable même à ſa métropole ?

Par-tout où les puiſſances ſont tolérantes, les arts ſe perfectionnent, les lumières s'augmentent, & les hommes ſont heureux; il ne tiendroit même qu'aux peuples tolérans de ſubjuguer les peuples fanatiques qui les environnent, ſi les peuples fanatiques valoient la peine d'être ſubjugués.

CHAPITRE II.

Des Dogmes deſtructeurs.

PARTIE III.

LES gouvernemens ont laiſſé s'introduire dans les religions des dogmes eſſentiellement oppoſés au bonheur des peuples : ces dogmes, après avoir nui aux frénétiques qui les adoptent, nuiſent à l'état même qui les tolère : ce ſont des armes remiſes à des gladiateurs pour s'entre-détruire, & avec leſquelles ils renverſent à la fin le théatre qui leur ſert de champ de bataille.

Je n'attaque ici aucun des cultes régnans dans l'Europe moderne ; mais j'oſe dénoncer à tous les ſouverains les dogmes dont les ſectaires s'autoriſent pour faire naître les guerres, les diſcordes civiles, & même pour juſtifier les régicides.

Je laiſſe aux muſulmans mon évangile pour convertir les infidèles, & mon épée pour les exterminer, eſt le teſtament de mort d'un pro-

phète, qui doit être caſſé au tribunal de la raiſon.

L'HOMME AVEC DIEU.

Je ſuis venu apporter la guerre & non la paix, eſt le mot que cita Cromwel à ſon régiment d'illuminés, quand il marcha à ſa tête pour faire périr Charles I ſur un échaffaud.

Hors de moi point de ſalut, eſt un tocſin ſonné contre tous les peuples de la terre : car dans la religion des fanatiques il n'y a qu'un pas de l'habitude de maudire au deſir d'exterminer.

Il y a même des allégories dans les livres ſacrés des nations, que la ſageſſe des loix devroit à jamais ſupprimer : l'Europe ſe reſſentira encore après vingt ſiècles des ravages qu'a cauſé dans ſon ſein l'interprétation du fameux mot *compelle intrare*, force-les d'entrer ; c'eſt lui qui a été le prétexte de la révocation de l'édit de Nantes, des dragonnades & des maſſacres de la Saint-Barthelemi.

Que feroit-ce, ſi les gouvernemens examinoient, dans le ſilence des préjugés, les livres mêmes d'où ces dogmes atroces ont été tirés ; ſi on y voyoit la tyrannie dans le ciel, & ſur

la terre tous les crimes diviniſés ; ſi les Koulikan pouvoient s'en étayer pour autoriſer leurs conquêtes, les Meſſaline pour pallier leur libertinage, & les Malagrida pour excuſer leurs régicides ?

Le tems vient où les rois oſeront regarder l'arche ſans crainte d'être frappés de mort ; on lira alors avec indignation ces codes ſacrés qu'on expoſoit fermés à la vénération des peuples ; & ces mêmes livres qui ont ſervi pendant vingt ſiècles à brûler les hommes ſut l'autel du fanatiſme, ſeront brûlés à leur tour ſur l'autel de la raiſon.

Quoi qu'en diſent ces livres deſtructeurs, l'Etre ſuprême eſt le père des nations ; il veille ſur les hommes qui ſe nuiſent ; mais il ne nuit point : ſa ſageſſe (puiſqu'il faut parler la langue du peuple) conſiſte, non à punir les crimes, mais à les prévenir : non à anéantir les êtres, mais à les perfectionner.

L'idée d'un Dieu tyran n'eſt bonne qu'à faire des eſclaves & des deſpotes, des bourreaux & des victimes.

* Eloquent Platon, ſage Morus, vertueux Saint-Pierre, vous voulez ramener ce globe entier à la paix univerſelle : ſi une rêverie auſſi ſublime peut jamais ſe réaliſer, c'eſt en ramenant tous les hommes au culte de la nature.

L'HOMME AVEC DIEU.

CHAPITRE III.

Du Proſélytiſme.

PARTIE III.

JE ne connois que trois cultes qui aient inſpiré à leurs miniſtres la rage du proſélytiſme. Les légiſlateurs de l'antique Egypte, de la Chine, de la Bactriane, & en général les polythéiſtes ne firent point un art de convertir les hommes : ils leur laiſsèrent leur conſcience, qui leur appartenoit avec autant de droit que la maiſon qu'ils avoient bâtie & le champ qu'ils avoient défriché.

Comme le proſélytiſme eſt une des branches du fanatiſme qui a le plus troublé la terre, je ſerai contraint de m'étendre un peu ſur ſon hiſtoire : au reſte, je ne démentirai point mes principes ; je prie mes concitoyens de peſer mes opinions plutôt que d'y croire. Quand je me ſuis propoſé d'écrire la vérité, j'ai demandé des lecteurs qui, en quittant mon livre, ſuſſent interroger leurs cœurs, plutôt que des proſélytes qui ne ſuſſent que propager mes ſyſtêmes.

ARTICLE

ARTICLE I.

Réflexions générales ſur la Manie de convertir.

L'Homme avec Dieu.

IL y a un trait admirable dans l'évangile de l'Europe : des apôtres veulent faire deſcendre le feu du ciel ſur des Samaritains, & le meſſie leur en fait des reproches amers : cet être divin ſavoit bien que toute légiſlation doit être fondée ſur l'équilibre des délits & des peines ; que Samarie n'étoit point Sodome, & qu'on ne commande pas de croire de la même façon qu'on punit les outrages contre la nature.

C'étoit ſuivant ces principes que l'illuſtre prélat Fitz-James, dans un mandement donné il y a vingt ans, diſoit : *Nous devons regarder les Turcs comme nos frères.*-- Il eſt vrai que le mandement fut brûlé à Rome ; dans cette Rome où tout ce qui ne croit pas au pape eſt traité d'enfant illégitime ; comme dans l'ancienne Athènes, tout ce qui n'étoit pas Grec était traité de barbare.

PARTIE III.

Il n'y a pas juſqu'à St. Bernard qui ne diſe que la foi eſt de nature à être perſuadée & non commandée : *Fides ſuadenda, non imperanda.* Il eſt vrai qu'il démentit cette grande maxime en prêchant une croiſade ; mais auſſi il eut l'adreſſe de pallier cette contradiction par des miracles : il reſſembloit à Mahomet, à qui on reprochoit de condamner les feux illégitimes, & de vivre dans l'adultère, & qui répondoit à ſes critiques en faiſant deſcendre du ciel un nouveau chapitre de l'alcoran.

Si la foi ne ſe commande pas, que faut-il donc penſer de ce fougueux miſſionnaire qui prétend que l'unique moyen de convertir les Sauvages eſt de les rendre eſclaves (*a*) ?

Quelle idée doit avoir l'homme de bien de ce Juſte Lipſe qui ordonne de maſſacrer les hérétiques, & de les brûler, afin de ramener leurs fils au giron de l'égliſe (*b*) ?

(*a*) Voyez *deſcription des mœurs des Sauvages de la Louiſiane*, pag. 105. L'auteur eſt un recollet nommé Hennepin, homme très-obſcur hors de ſon couvent, & très-digne de l'être.

(*b*) Le texte n'eſt point énigmatique : — *Clementia*

L'HOMME AVEC DIEU.

Dans quelle claſſe d'hommes faut-il mettre les conquérans du nouveau monde, qui en effet ne ſe ſont procuré des proſélytes dans ce continent qu'en faiſant brûler les rois à petit feu, & en faiſant dévorer leurs ſujets par des chiens ?

Que ſeroit-ce donc ſi on prouvoit aux fanatiques que cette foi qu'ils commandent, le poignard à la main, quoi qu'en diſe St. Bernard, n'eſt pas même faite pour être perſuadée ?

La foi n'eſt que le ſilence de la raiſon : & comment perſuader à un être intelligent que d'un côté le ciel lui ordonne de faire parler la raiſon, & de l'autre lui preſcrit de la faire taire ?

Il me faut des raiſons, comme on l'a déjà dit pluſieurs fois, pour me perſuader d'aban-

non eſt hìc locus; ure, ſeca, ut membrorum potiùs aliquid quàm totum corpus intereat. Juſt. Lipſ. *civil. doctrin.* lib. 4, cap. 3. — Voilà les livres que les bourreaux de toutes les nations doivent brûler, & non les provinciales, les méditations de Deſcartes, les mandemens des Fitz-James, le traité de la tolérance & la philoſophie de la nature.

donner ma raiſon : mais puiſque cette raiſon me trompe, moi philoſophe, j'ai des motifs encore plus puiſſans de croire qu'elle trompera le ſophiſte ſacré qui ne me parle que la langue de la théologie.

L'idée ſeule de diſputer avec le miſſionnaire, qui veut me convertir, me donne les plus violens préjugés contre ſa doctrine. Les hommes ne diſputent que ſur les matières évidemment obſcures. On ne s'eſt jamais aviſé de ſoutenir le pour & le contre dans des queſtions de mathématiques : or le ſcepticiſme d'un philoſophe ſur ce qui n'eſt pas démontré par ſa raiſon, vaut encore mieux que la foi des prêtres.

Les théologiens qui font métier de convertir, ſe défient ſi fort de leur éloquence en ce genre, qu'ils ont toujours ſoin d'attendre qu'un philoſophe lutte contre les approches douloureuſes de la mort, pour le ramener à la foi. Le jéſuite Routh ne s'aviſa pas de convertir Monteſquieu quand il écrivoit les lettres perſannes, mais quand il vit ce grand homme abandonné des médecins : la foi du jéſuite

Routh n'étoit sûre de ſon triomphe auprès des ſages que quand ils avoient perdu la tête. L'HOMME AVEC DIEU.

C'eſt par un motif à peu près ſemblable que les miſſionnaires n'ont fait tant de proſélytes que parmi les Sauvages, qui ne les entendoient pas, & à qui ils prouvoient la ſupériorité de leur culte en leur donnant des miroirs, ou en leur donnant des coups de fuſil.

Lorſqu'ils ſe ſont trouvés chez des peuples qui ne les craignoient pas, alors la manie du proſélytiſme s'eſt emparée également du croyant & de l'incrédule : & le poëte Rouſſeau n'a fait que rimer un trait d'hiſtoire fort connu, quand il a publié la fameuſe épigramme qui finit par ces vers :

> Le moine dit : Graces à mon talent,
> De ce Chinois j'ai fait un proſélyte :
> Loué ſoit Dieu ! dit l'autre en s'en allant,
> J'ai converti cet honnête jéſuite.

Je ne puis mieux démontrer l'abſurdité du proſélytiſme qu'en rapportant ici une converſation entre une Américaine & un archevêque, tenue il y a quelques années, dans la capi-

tale (a): on verra que ſi un philoſophe des bords de la Seine ſe rencontre avec une Sauvage du lac Ontario, c'eſt une preuve qu'ils parlent tous deux le langage de la nature.

(a) Il ne s'agit point ici d'un conte philoſophique: l'Américaine eſt habitante de Paris : une femme d'un grand nom & d'un eſprit encore au-deſſus de ſon nom, madame la comteſſe de V.... a pris la peine de lui faire répéter à elle-même toute cette converſation, & l'a tranſcrite de ſa main : j'en poſsède le manuſcrit original : mon travail s'eſt preſque borné à la réduire : j'ai cru auſſi devoir conſerver le langage de l'Américaine, à cauſe de ſa précieuſe naïveté.

ARTICLE II.

Entretien d'une Américaine & d'un Archevêque.

LORSQUE l'Américaine ſe préſenta au palais archiépiſcopal, monſeigneur n'étoit pas encore viſible. Un ſecretaire qui écrivoit dans un premier ſallon, entendant nommer une Sauvage, ſe leva, contre l'uſage des ſecretaires, la conduiſit à un canapé, & vint s'aſſeoir à côté d'elle.

L'HOMME AVEC DIEU.

LE SECRETAIRE.

Les mœurs de l'Europe doivent vous paroître bien étranges, mademoiſelle.

L'AMÉRICAINE.

Toi as tort de m'appeller mademoiſelle : je l'ai eu ſept enfans ; tous aujourd'hui n'être plus ; ma chef eſt mort auſſi : ma chef eſt ce que vous appellez en France in mari. Notre uſage en Amérique eſt de nommer lui devant le monde ma chef, & en tête-à-tête mon bon ami.

Partie III.

LE SECRETAIRE.

Sept enfans, madame ! A voir vos traits, à peine vous croiroit-on au premier : mais à quel âge ſe marient donc vos Américaines ?

L'AMÉRICAINE.

Nous nous marier dès que notre cœur parle ; & dans ma pays le cœur il parle de bonne heure. Un petit-fille qui a le ſein à peine gros comme une noix d'acajou, ſent ce cœur battre à l'approche d'in jeune homme ; alors la père dit : voilà la nature qui parle, & il la marie.

LE SECRETAIRE.

Avec une telle aiſance dans les unions des deux ſexes, je doute qu'on ſe pique de beaucoup de fidélité.

L'AMÉRICAINE.

Toi te trompe fort ; c'eſt l'aiſance du mariage qui dans ma pays en fait la durée : chez toi la prêtre en fait une chaîne, afin qu'on ſe donne le plaiſir de la briſer.

Ne crois pas, au reſte, qu'il ſuffiſe à une fille du ſoleil comme moi, pour ſe livrer à in

homme de ſouffler dans un calumet ; j'oblige lui d'acheter le droit de devenir ma chef par de grands ſacrifices ; par exemple, je fais lui coucher trois nuits avec moi ; s'il me reſpecte, moi être à lui ; s'il oſe me toucher, je lui dis : toi il aime pas moi, & moi vouloir n'être jamais à toi.

L'Homme avec Dieu.

Comment une fille du ſoleil & ſa chef ſe quitteroient-ils, puiſqu'ils ne ſe prennent point ſans s'aimer ? Dans mon Amérique ma chef être à moi, & moi être à ma chef : mais dans ton France quand on s'épouſe, le mari ne veut qu'être riche, & la fille ne veut qu'être libre : delà vient que la femme de tes villes y être à tous les hommes, excepté à ſon mari ; & le mari y être à toutes les femmes, excepté à la ſienne.

LE SECRETAIRE.

Pour une Sauvage, vous voilà bien au fait de nos mœurs. Au reſte, votre naïveté nous offenſeroit moins, & nous corrigeroit mieux que les épigrammes de nos philoſophes.

L'AMÉRICAINE.

Écoute, toi ſecretaire. — Nos Sauvages,

qui ne ſont pas baptiſés, y être des hommes plus près de la nature que les Européens qui les baptiſent. Moi qui parle à toi, voilà vraiment in être libre. Mon caſe m'appartient, parce que je l'ai bâtie; ma chef être à moi, parce que nous nous aimons; mes enfans être mes enfans, parce que je les allaite & que je les élève : il n'y a pas juſqu'au grand Zuma que je n'appelle mon Zuma, parce que lui il eſt le père à tous les hommes, & ſur-tout à tous les Sauvages.

LE SECRETAIRE.

Et quel eſt ce Zuma ?

L'AMÉRICAINE.

Y être celui que dans ta langue toi appelle in Dieu : oh ! mon Zuma, il eſt un grand Zuma ; pour celui-là les hommes ne l'ont point fait.

LE SECRETAIRE.

La porte s'ouvre. Voici monſeigneur. — Révérez le Zuma dont il eſt le miniſtre.

L'ARCHEVÊQUE, *à ſon ſecretaire.*

Voilà cette Américaine, ſans doute.

L'HOMME AVEC DIEU.

LE SECRETAIRE.

Oui, monſeigneur.

L'AMÉRICAINE.

Écoute; on a dit à moi que j'appelle toi monſeigneur; dans ma pays, il n'y a que le grand Zuma qu'on appelle monſeigneur, & ma pays a raiſon; car ſi toi eſt monſeigneur, que ſera donc le Seigneur de tout, dont toi eſt le miniſtre?

L'ARCHEVÊQUE.

Les titres donnés à mon rang ſont peu faits pour mon caractère. — Appellez-moi, comme vous deſirerez.

L'AMÉRICAINE.

Tu es in honnête homme, toi; tu n'as pas de la vanité comme ce prêtre de ton ſorbonne, qui veut à toute force me convertir : quand toi ſerois né parmi les Sauvages, toi ne ſerois ni plus modeſte, ni plus vertueux.

L'ARCHEVÊQUE.

Quoi! vous êtes Sauvage & vous me flat-

tez. — Mais, répondez-moi, êtes-vous bap-tiſée ?

L'AMÉRICAINE.

Moi ne l'être pas encore.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous deſirez donc le baptême ?

L'AMÉRICAINE.

On a dit à moi qu'il falloit deſirer le baptême ; & pour ne point offenſer le prêtre à qui il importe que je le deſire, moi l'ai deſiré.

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne vous entends pas.

L'AMÉRICAINE.

Toi vas m'entendre. — Toi ſais peut-être que le vaiſſeau qui me menoit en Europe eſſuya une tempête grande près de ton ville de l'O-rient : tout l'équipage étoit à genoux, & faiſoit des vœux à notre-dame de Lorette ; moi ne connoître pas cette dame-là, & moi reſter aſſiſe. Un moine (on dit qu'il y a de ces bêtes-là par-tout) venir alors à moi, & me dire : toi portes malheur au vaiſſeau ; car toi n'es

pas baptiſée. J'ignorois, répondis-je, que les vents ſe battiſſent ſur les mers, parce qu'une Sauvage n'a point reçu quelques gouttes de ton eau ſacrée ſur ſon perſonne; mais puiſque ma baptême doit ſauver la vaiſſeau du naufrage, je promets à mon Zuma de me faire baptiſer: tout l'équipage parut ſatisfait de mon réponſe: l'ouragan dura encore trois jours & trois nuits; mais le vaiſſeau entra au port de ton ville de l'Orient : & comme il ne faut jamais manquer à ſon parole, ſur-tout quand on promet au grand Zuma, moi venir ici acquitter mon vœu & te demander la baptême.

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne baptiſe perſonne dans l'âge de raiſon, à moins qu'on ne ſoit inſtruit. Connoiſſez-vous les préceptes de notre divine religion ?

L'AMÉRICAINE.

Moi, les connoître ſans doute, & ſans les avoir appris : ils ſont dans mon cœur.

L'ARCHEVÊQUE.

Quoi ! les préceptes de la religion chrétienne ?

PARTIE III.

L'AMÉRICAINE.

Toi m'étonnes à mon tour. Eſt-ce qu'il y a deux religions ? Eſt-ce que le Zuma de l'Amérique n'eſt pas le Zuma de l'Europe ?

L'ARCHEVÊQUE.

Le dieu de vos climats n'eſt rien, & le nôtre eſt tout. Remerciez ce Dieu, qui vous a ſauvée, du naufrage, d'avoir fait à l'Europe le préſent ſublime de la révélation ; reſpectez ſes myſtères, & admirez ſes miracles.

L'AMÉRICAINE.

Mon Zuma, il eſt vrai, n'être pas le tien ; car lui il ne s'eſt pas révélé à ma pays ; lui il n'a pas de myſtères ; lui il ne fait pas de miracles ; lui cependant il eſt le Zuma de mes pères ; lui il me rend heureuſe, & ce ſeroit mal à moi de le renier.

L'ARCHEVÊQUE.

Le Dieu des chrétiens ne veut point de partage : ſi vous n'êtes pas encore aſſez inſtruite pour ſentir l'excellence de ſa loi, il ne faut point profaner le baptême : ce ſigne ſacré

du chriſtianiſme n'eſt point fait pour qui balance entre ma religion, & le culte du ſoleil.

L'HOMME AVEC DIEU.

L'AMÉRICAINE.

Oh! mon Zuma à moi, il n'eſt pas ſi tyran que le tien ; il ne défend pas, quand moi me trouve dans in pays étranger, de me conformer à ſes uſages religieux ; lorſque ces uſages ne rendent pas moi ni vile ni méchante : par exemple, mon Zuma il veut que je ne ſois pas inutile à la nature : mais dans ta pays, on ne peut épouſer qu'après avoir reçu la baptême. Je viens donc prier toi de me baptiſer ; alors je prendrai une ſeconde fois ma chef : j'aurai des enfans qui ſeront baptiſés auſſi, mais que j'élèverai dans les uſages des enfans du ſoleil, & j'en ferai des hommes bons & vertueux.

L'ARCHEVÊQUE.

Cela eſt bien : mais il faut ſonger d'abord à en faire des chrétiens. — Avez-vous lu nos livres ſacrés ?

L'AMÉRICAINE.

Oh ! moi aime à lire, & j'ai lu beaucoup des livres de ton religion : ton morale de Nicole,

ton évangile ; un de ceux que moi goûte le plus eſt Béliſaire : oh ! comme ſon Zuma eſt un bon Zuma ! Celui-là vraiment il eſt le père, non le tyran des hommes.

L'ARCHEVÊQUE.

Béliſaire eſt un livre très-dangereux. On y dit que les grands hommes qui n'ont pas eu la foi peuvent être heureux après la mort ; & notre Dieu dit poſitivement qu'ils feront brûlés à petit feu pendant toute l'éternité.

L'AMÉRICAINE.

Quoi ! la fille du ſoleil toute bienfaiſante, toute vertueuſe, ſera brûlée éternellement à petit feu, ſi elle ne croit pas à ton Zuma....... Pardonne ; mais ton diſcours effraie plus moi que la tempête que j'ai eſſuyée à la hauteur de ton ville de l'Orient...... Oh ! que tu me fais acheter cher ta baptême !

L'ARCHEVÊQUE.

Encore une fois, je ne vous crois point encore aſſez diſpoſée pour recevoir ce ſacrement. Priez le prêtre qui vous inſtruit de diffé-

per

per tous vos doutes ; & venez me revoir. — Vous êtes étrangère, & probablement ſans fortune ; ſi vous avez des beſoins, adreſſez-vous à moi avec confiance, je vous empêcherai de regretter votre patrie, & peut-être votre religion.

L'HOMME AVEC DIEU.

L'AMÉRICAINE.

Comment, toi qui as le cœur ſi bon, es-tu le miniſtre d'un Zuma ſi méchant ? —— Mon ame y être pénétrée de tes offres ; mais moi n'accepte rien de toi ni de perſonne : j'ai encore un tête pas mal organiſée, & deux bons bras ; je travaille, & ma travail me ſuffit pour mes beſoins, qui ſont ceux de la nature. Adieu ; j'aime toi archevêque ; mais ton Zuma ne ſera jamais le mien, lors même que j'aurai reçu la baptême.

ARTICLE III.

De l'Abſurdité du proſélytiſme quand il devient perſécuteur.

PARTIE III. BASILIDE, un des premiers czars, commandoit, ſous peine de mort, à quelques-uns de ſes ſujets, de ſe jeter au milieu d'un braſier ardent; de traverſer à la nage un bras de mer; de lui porter à ſon lever, au centre de l'hiver, un verre de leur ſueur; & il ne commandoit pas, dit le philoſophe Bayle, des choſes plus impoſſibles que quand un deſpote ſacré commande de changer de religion (*a*).

Si les ſouverains avoient le droit de me donner un dieu, la religion ne ſeroit plus qu'une inſtitution ſociale; elle dépendroit des légiſlateurs, bien loin d'être antérieure aux légiſlations.

Au reſte, dans cette hypothèſe même, la

(*a*) Comment. philoſoph. ſur ces paroles : *Compelle intrare*; œuvres diverſes de Bayle, tom. 2, pag. 385.

loi religieuſe ne pourroit obliger que les citoyens : car de quel droit le Scandinave, qui tient ſon culte d'Odin, voudroit-il rendre apoſtat le Péruvien, qui tient le ſien de Manco-Capac ? Le patriotiſme ne doit jamais ſe trouver en contradiction avec la religion. Il ne faut pas que, pour devenir un bon chrétien ou un bon muſulman, je me rende coupable du crime de lèſe-ſociété.

Le ſouverain doit veiller à ce que ſes ſujets aient une religion ; il doit ne faire remplir les charges de l'état que par les citoyens qui profeſſent la religion de l'état ; mais la raiſon lui dit de tolérer toutes les autres, excepté celles qui ordonnent d'être perſécuteurs.

Je voudrois bien ſavoir comment les prêtres pourroient juſtifier la manie du proſélytiſme, ſur-tout quand il n'inſtruit qu'en opprimant.

La perſécution n'eſt point utile au perſécuteur ; car elle lui ôte à nos yeux le titre d'homme, & celui de pieux aux yeux de la Divinité.

Elle eſt encore moins utile à la perſonne qu'on perſécute ; car des bourreaux n'ont pas

le don de perſuader. Le dogme qui m'a paru abſurde lorſque j'étois libre, ne deviendra pas raiſonnable à mes yeux quand je ſerai ſur un bûcher.

Je ſuppoſe qu'à force de violences on réuſſiſſe à faire de moi un proſélyte ; alors ſi mon ancienne croyance étoit pure, je deviens un apoſtat ; ſi mon culte étoit abſurde, je deviens un mauvais chrétien.

Un fanatique doit être encore plus mécontent, ſi je m'obſtine en mourant à ſuivre l'impulſion de mes lumières ; car ſi mon adverſaire eſt chrétien, il me rend à jamais la victime de ſon Dieu irrité ; ſi c'eſt moi qui ſuis chrétien, il s'expoſe au reproche éternel d'avoir fait couler le ſang d'un martyr.

Après avoir prouvé qu'un fanatique eſt un homme abſurde, il eſt bon de démontrer qu'il eſt le fléau du genre humain.

Le fanatiſme éteint dans les ames tous les ſentimens de l'humanité ; il apprend à être impitoyable, bien mieux que les combats des gladiateurs & les repas des anthropophages.

Comment l'homme de bien obſcur ſe défen-

dra-t-il contre un de ſes concitoyens qui n'oppoſe à ſes ſyllogiſmes que des coups de poignard ? L'HOMME AVEC DIEU.

Comment un ſouverain réprimera-t-il un aſſaſſin qui, après s'être fait une religion digne de lui, s'écrie qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Comment la ſociété ſera-t-elle tranquille, ſi un ami a droit de traîner ſon ami auprès des inquiſiteurs ; ſi un fils peut impunément dire anathême à ſon père ; ſi un époux s'arrache des bras de ſon épouſe pour la maudire au nom du Dieu qui les a unis ?

La philoſophie de la nature eſt fondée ſur les faits ; & il eſt tems de juſtifier mes principes par le tableau rapide des malheurs que le fanatiſme a produits ſur ce globe. Sages de la terre, j'ai eu la hardieſſe de m'entretenir un moment avec vous. Peuple vertueux, êtres ſenſibles, c'eſt maintenant à vous que je m'adreſſe ; liſez, & apprenez à reſpecter la tolérance.

CHAPITRE IV.

Des Victimes humaines.

PARTIE III.

LE *ſyſtême de la nature*, qui n'eſt pas toujours un livre contre la nature ni un ſyſtême, a démêlé la vraie origine des victimes humaines (*a*). S'il faut en croire le célèbre athée qui a composé cet ouvrage, les premiers hommes raſſemblés en ſociété, ſe voyant ſouvent maltraités par la nature, ſupposèrent aux élémens ou à leurs moteurs cachés, une volonté, des deſirs & des beſoins; delà les ſacrifices imaginés pour les nourrir; les libations pour les abreuver, & l'encens pour repaître leur orgueil. On crut, dans ce ſilence du théiſme, que les puiſſances inviſibles s'appaiſoient, comme l'homme irrité, par des préſens, des prières & des baſſeſſes; l'imagination s'épuiſa alors pour deviner quelles pouvoient être les offrandes les

(*a*) *Syſt. de la nat.* tom. 2, chap. 1.

plus faites pour leur plaire : on mit d'abord ſur l'autel des gerbes de bled & des fruits ; on leur immola enſuite des brebis, des géniſſes & des taureaux : comme on vit les agens de la nature toujours irrités contre les habitans du globe, on leur ſacrifia peu à peu des hommes ; enfin le délire de l'imagination, qui va toujours en augmentant, fit croire que l'Être infini ne pouvoit ſe réconcilier avec la terre que par une victime infinie ; & l'on apprivoiſa l'eſprit humain à l'idée abſurde & contradictoire d'un déicide.

L'Homme avec Dieu.

La conſtitution politique d'un état a ſuffi quelquefois pour permettre aux prêtres d'arroſer les autels de ſang humain. On obſerve, par exemple, en parcourant l'hiſtoire des nations, que celles chez qui le dieu de la guerre a été le dieu par excellence, ont preſque toutes adopté l'uſage des victimes humaines. On connoît les ſacrifices d'Agag & de Jephté chez le peuple qui adreſſoit des hymnes au dieu des armées. Odin, qui déifioit les lances & les épées, permettoit qu'on immolât des priſonniers de guerre. Les Gètes, à qui Xamolxis

avoit auſſi donné un dieu exterminateur, ſacrifioient tous les cinq ans un de leurs concitoyens, qu'ils envoyoient au ciel pour l'inſtruire de leurs beſoins. Le fanatiſme de ces peuples étoit aſſez grand pour que leurs chefs briguaſſent l'honneur d'une pareille ambaſſade.

L'hiſtoire de cette branche des extravagances humaines, eſt très-étendue; il faut remonter à la plus haute antiquité pour trouver l'origine de ces ſacrifices affreux où on égorgeoit les hommes pour engager les dieux à les protéger.

On trouve l'uſage d'immoler des victimes humaines établi chez les Phéniciens (*a*), les Egyptiens (*b*), les Babyloniens (*c*), les Am-

(*a*) *Voy.* Sanchoniaton dans Euſèb. *præpar. evang. lib.* 1, *cap.* 10, & Porphir. *peri apocès*, *lib.* 2, *par.* 56.

(*b*) *Voyez* Manéthon, cité par Plutarque, *de Iſid. & Oſirid.* & Athenée, *Deinopſoph. lib.* 4. — On obſerve encore ſur les bords du Nil la coutume féroce d'immoler tous les ans une fille à ce fleuve pour obtenir la fécondité. Un gouverneur turc voulut l'abolir; mais malheureuſement cette même année le Nil ne monta point à ſa hauteur ordinaire, & il y eut une révolte. --- *Voyages de Paul Lucas*, tom. 2, pag. 327. --- Le peuple ſuperſtitieux crut le Nil plutôt que le gouverneur.

(*c*) *Voyez* le ſecond liv. des rois, *chap.* 17.

monites (*a*), les Arabes (*b*), les Celtes (*c*) & les Romains (*d*); à Tyr, à Athènes, à Sparte, à Carthage, dans les Gaules, dans la Germanie, dans l'Eſpagne & dans le nouveau monde (*e*). Il en eſt de cette branche du fanatiſme,

(*a*) Selden, *Syntag. prim. de diis Syris.*

(*b*) *Pantheon ægypt. part.* 2, *pag.* 75.

(*c*) *Pompon. Mela*, *lib.* 3.

(*d*) Quand les Romains craignoient quelques grands déſaſtres, leurs prêtres enterroient vifs, dans une place publique, deux Grecs & deux Gaulois de différent ſexe. *Plin. hiſt. natur. lib.* 28 & 30, & *Tit. Liv. decad. lib.* 22, & *alibi.* Les Romains n'avoient cependant qu'une religion pacifique; mais comme il étoit écrit dans les livres Sibyllins qu'un jour les Grecs & les Gaulois s'empareroient de Rome, les aruſpices prétendoient détourner l'effet de cette prédiction par des ſacrifices humains; à l'approche du moindre orage, la ſage légiſlation de Numa étoit rendue inutile par les billeveſées des Sibylles.

Tite-Live rapporte cet uſage barbare avec beaucoup de ſang-froid : on ſent qu'il n'eſt ni Grec ni Gaulois; mais ne devroit-on pas ſentir qu'il eſt homme?

(*e*) On peut conſulter, ſur toutes ces nations, les fragmens de Manéthon & de Sanchoniaton, Hérodote, Tite-Live, Pauſanias, Joſephe, Philon, Diodore de Sicile, Denis d'Halicarnaſſe, Strabon, Macrobe, Pline, Garcilaſſo de la Véga, &c.; tous ces hiſtoriens s'accordent; on ne peut, ſans être pyrrhonien, douter de leur témoignage. Les

comme du dogme des deux principes ; on ſeroit tenté d'en faire moins le crime de quelques hommes que celui du genre humain.

On ne ſacrifia d'abord que des priſonniers de guerre ; on oſa enſuite ſacrifier ſes propres concitoyens ; enfin on eut la pieuſe barbarie de placer ſes enfans même ſur l'autel, pour les faire immoler par des prêtres impoſteurs, à des dieux qu'ils avoient vu naître.

Il faut cependant avouer que ces derniers aſſaſſinats n'étoient en uſage que dans les grandes calamités (*a*). La nature parloit

---

auteurs en particulier qui ont voulu conteſter l'authenticité des homicides religieux en uſage chez les anciens Gaulois, n'ont pas lu les *commentaires* de Céſar, *liv. 6* ; le traité de Plutarque ſur la ſuperſtition, & Lactance, qui dit en propres termes : *Galli Teutatem humano cruore placabant*, dans ſon traité *de falſ. relig. lib.* 1, *cap.* 21. Il eſt ſingulier qu'on ait voulu que des Gaulois aient été plus éclairés que les Romains.

(*a*) Sanchoniaton obſerve qu'alors cet acte de religion étoit réſervé au ſouverain. *Voyez* un fragment de cet auteur cité dans Euſèb. *præpar. evangel. lib.* 4. *cap.* 16. Il eſt probable que Philippe II & le czar Pierre le Grand auroient été ravis de trouver ce prétexte pour ſe défaire glorieuſement de Dom Carlos & d'Alexiowitz.

ordinairement plus haut que les Calcas ; & il n'y avoit guère que les peſtes qui puſſent être expiées par des parricides. L'HOMME AVEC DIEU.

Je ne connois chez les anciens & chez les modernes que deux peuples qui aient, conſtamment & par un ſyſtême ſuivi, outragé la nature ; ce ſont les Carthaginois & les Mexicains. Il y avoit à Carthage une ſtatue de Saturne toujours embraſée, à laquelle on lioit les victimes ; les ſuffetes y expoſoient leurs enfans ; & quand la nature leur en avoit refuſé, ils achetoient ceux des pauvres pour en tenir la place (*a*). Il y a dans cet uſage une complication ſingulière d'atrocités ; il ſemble qu'on liſe la tragédie d'Atrée ou celle de Mahomet.

Le carnage à Mexico étoit bien plus grand ſur les autels de Witziliputzili ; il y avoit du

(*a*) Plutarch. *de ſuperſtitione.* — Une mère étoit obligée d'aſſiſter au ſacrifice de ſes enfans ; & ſi elle étoit triſte, on la mettoit à l'amende. *Plutarch. ibid.* Il y avoit même des dévotes à Saturne qui careſſoient leurs enfans au milieu des flammes, dans la crainte qu'une victime gémiſſante ne déplût à la divinité. *Tertull. in apologet.*

tems de Montezuma tel ſacrifice qui coûtoit la vie à vingt mille hommes; & le grand prêtre ſe plaignoit encore que ſon dieu mouroit de faim (*a*).

Il y avoit dans Sparte une tradition fabuleuſe qui fit diſparoître pendant quelque tems l'uſage d'appaiſer le ciel en répandant le ſang des hommes. La peſte ravageoit depuis longtems cette ville; on conſulta l'oracle d'Apollon, & le dieu répondit qu'il falloit immoler une jeune fille noble pour faire ceſſer la contagion. Les Éphores en conduiſirent une à l'autel; le prêtre fait briller le fer ſacré ſur ſon ſein; mais auſſi-tôt un aigle fond ſur lui, ravit le coutelas, & le laiſſe tomber ſur une

(*a*) *Hiſtoire de la conquête du Mexique*, par Solis, *tom.* 2.— Quelques peuples de cet empire battus par Cortez, lui envoyèrent, pour obtenir la paix, des ambaſſadeurs chargés de trois eſpèces de préſens : « Seigneur, lui dirent ces » Sauvages, voilà cinq eſclaves; ſi tu es un dieu, nourris- » toi de leur chair & bois leur ſang; ſi tu es une intelligence » pacifique, voilà de l'encens & des plumes; ſi tu es un » homme, prends ces oiſeaux & ces fruits.» *Solis, ibid.* Cortez étoit sûrement un dieu à la façon des Mexicains.

géniſſe (*a*). L'aigle apprit l'humanité au peuple de Lacédémone, & la géniſſe fut ſacrifiée.— Si ce récit n'eſt qu'un apologue, il eſt plus utile que ceux d'Eſope & de Pilpay. L'Homme avec Dieu.

(*a*) Plutarch. *collat.*

CHAPITRE V.

Des Martyrs.

PARTIE III.

LE *martyr* ou le *témoin* eſt l'homme qui atteſte par ſon ſang la légitimité de ſa cauſe. C'eſt une eſpèce de victime humaine immolée, non par les prêtres, mais par les magiſtrats, ſur les autels d'un dieu anthropophage.

Lorſqu'une religion n'a été intolérante que par accident, les martyrs y ont été en très-petit nombre. Quand le culte s'eſt trouvé eſſentiellement deſtructeur, le ſang des ſectaires a coulé à grands flots, & les vengeurs de Dieu ont fait une plaie profonde à l'eſpèce humaine.

Les grammairiens de la théologie ont beaucoup reſtreint l'idée de martyr ; ils ont dit qu'on ne pouvoit donner ce nom qu'aux témoins qui mouroient pour la bonne cauſe ; mais comme il n'y a point de religion où on ne s'imagine ſoutenir la bonne cauſe, il s'enſuit, pour le philoſophe de la nature, que tous

les ſectaires qui ont ſcellé de leur ſang la bonté de leur ſecte, ſont des martyrs, ou qu'il n'y en a point.

S'il falloit donner une acception philoſophique à l'idée de martyr, je dirois qu'on ne doit honorer de ce titre que le ſage qui meurt pour défendre la religion de la nature: dans ce ſens, Socrate eſt le plus grand des martyrs, & la terre entière doit célébrer ſon apothéoſe.

Il n'y a preſque jamais eu de martyrs dans la religion d'Hermès & dans celles de Zoroaſtre & de Congfutſée. Pour les polythéiſtes, ils étoient en général les plus pacifiques des hommes: peu importoit à leurs légiſlateurs le culte des peuples, pourvu qu'ils en euſſent un. Quand ils faiſoient la conquête d'un pays, ils rendoient les hommes eſclaves, mais ils plaçoient dans leurs temples les dieux des vaincus à côté des dieux des vainqueurs.

Cependant on a accuſé Rome ſous les Céſars d'avoir répandu à grands flots le ſang des martyrs; & cette calomnie mérite d'être réfu-

tée (*a*). Les conquérans du monde ont déja fait aſſez de mal à l'eſpèce humaine par leur affreux droit des gens, ſans leur imputer de l'avoir encore tourmenté par un ſyſtême religieux d'intolérance.

Les Romains étoient ſi peu perſécuteurs, qu'ils toléroient les cultes des nations mêmes qu'ils avoient ſubjuguées. Les Egyptiens célébroient dans Rome les myſtères d'Iſis; les Perſes y honoroient Mithra; les Juifs y avoient des ſynagogues; & le panthéon, décoré de trente mille ſtatues, ſembloit le temple commun de tous les dieux de l'univers.

Jamais il n'entra dans l'ame bienfaiſante des Tite, des Trajan, des Julien, des Dioclétien & des Marc-Aurèle, de perſécuter. Ces grands hommes avoient une trop haute idée de la vertu, pour ne pas l'accueillir même dans des ſectaires.

(*a*) Béni ſoit le plus grand homme de ce ſiècle qui a eu le courage de dire, ſur ce ſujet, toute vérité! Voyez le traité de la *tolérance*, pag 77, & l'article *martyr* dans les *queſtions ſur l'encyclopédie*.

Les

Les Néron, les Domitien, les Commode & les Galère, répandirent quelquefois le ſang des chrétiens; mais c'étoit moins par haine pour des cultes étrangers, que par l'effet de leur cruauté naturelle. Ces tigres couronnés égorgeoient pour le plaiſir d'égorger; & pourvu qu'ils trouvaſſent des victimes, peu leur importoit de les prendre au ſénat ou dans l'égliſe naiſſante, ſur les autels des chrétiens ou dans les palais du capitole.

Si quelquefois la loi romaine a frappé des étrangers à cauſe de leur culte, c'eſt que ce culte entraînoit des ſuites fatales pour l'honneur des citoyens, ou pour leur sûreté.

On renverſa à Rome le temple d'Iſis, & on proſcrivit ſon culte; mais il ne faut l'attribuer qu'à la hardieſſe de Mundus, qui, ſous la figure d'Anubis, obtint à l'autel même de ce dieu les faveurs de Pauline : le ſénat alors ne fut intolérant que pour prévenir des adultères & des ſacrilèges.

Si on a ſévi de tems en tems contre les premiers chrétiens, c'eſt moins pour les punir de leurs dogmes, que pour réprimer leurs atten-

PARTIE III.

tats contre la tranquillité publique. Les enthouſiaſtes de cette religion alloient inſulter les magiſtrats ſur leur tribunal, renverſer les idoles dans les places publiques, & mettre le feu aux temples protégés par le ſouverain. Ces actes de fanatiſme ſont chez toutes les puiſſances du globe des crimes de lèſe-ſociété. On a beau honorer Polyeucte du nom de martyr : malgré les vers de Corneille & les panégyriques de la légende, il ne ſera jamais aux yeux de la raiſon qu'un inſenſé qui a démérité de la patrie, & qui en a été juſtement puni.

Nous avons, je le ſais, d'immenſes recueils d'actes de martyrs; mais la plupart ne ſont que des recueils de pieuſes impoſtures. Les Dodwel, les Midleton, les Launoy ont déjà porté le flambeau de la critique autour de ces monumens d'erreurs; mais leur plume trop circonſpecte n'y a fait que de légères brèches : il ne falloit pas nettoyer un vieil édifice qui s'écroule; il falloit, pour la ſûreté publique, le renverſer.

Ces actes ont preſque tous été faits par des

moines viſionnaires, pluſieurs ſiècles après l'ère des martyrs : & les compilateurs qui les ont tirés de la pouſſière des cloîtres pour les rendre publics, ont auſſi été des moines : or quel fonds peut-on faire ſur l'autorité d'un Surius, réunie à celle d'un Ruinart, ou d'un Ribadéneyra ; ſur les rêveries d'un hermite, commentées par un jéſuite ou un bénédictin ?

Les hiſtoriens de ces tems-là ne font pas la plus légère mention de ces abſurdes fureurs des polythéiſtes ; ils regardoient les chrétiens comme des ſectaires ſi obſcurs qu'ils échappoient, par leur obſcurité même, à la cruauté des tyrans.

Les légendes ſont pleines de bévues hiſtoriques qui en décèlent l'impoſture : ici c'eſt un édit de proſcription qu'on attribue à Marc-Aurèle, qui n'a proſcrit perſonne ; là ce ſont des filles ſeptuagénaires proſtituées à la jeuneſſe d'Ancyre par des magiſtrats qui honoroient la mémoire de Lucrèce ; ailleurs ce ſont onze mille vierges qu'on maſſacre à la fois dans un village, tandis que l'empire entier avoit tant de peine à fournir ſix veſtales.

Tous ces martyrs enfin ſont accompagnés de prodiges extraordinaires, qui ne ſervent ni à prolonger la vie des chrétiens, ni à opérer la converſion de leurs perſécuteurs.

S'il falloit chercher des perſécutions dans les religions du globe, il y en a trois qui en fourniſſent d'aſſez avérées, ſans aller calomnier le culte abſurde, mais pacifique du polythéiſme.

Les Juifs, depuis leur ſortie d'Egypte juſqu'à la cataſtrophe qu'ils eſſuyèrent ſous Veſpaſien, furent les perſécuteurs les plus effrénés de tout ce qui n'étoit pas circoncis : il étoit auſſi dangereux alors d'habiter autour de la Paleſtine, que de naître fils d'Hérode, ou d'être ſénateur ſous Néron.

L'établiſſement de la religion muſulmane produiſit auſſi une foule de martyrs ; car, ſous les premiers califes, on ne maſſacroit les peuples en bataille rangée que pour faire des proſélytes à l'alcoran.

Nous-mêmes, nous avons, pendant deux cents ans, fait couler à grands flots le ſang des hommes que nous appellons hérétiques ;

& rien n'eſt plus avéré que ces actes de démence & de barbarie. La relation du ſupplice d'Anne Dubourg & de Jerôme de Prague n'a pas été écrite par un Ribadéneyra : c'eſt à quatre lieues de Paris, & ſous le règne de Louis XIV, qu'on a raſé Port-Royal, & exhumé juſqu'aux cadavres des grands hommes qui y étoient enſevelis : on ne peut mettre à côté du maſſacre imaginaire de la légion thébéenne les maſſacres d'Irlande, de Mérindol, & de la Saint-Barthelemi.

Je m'arrête, parce qu'on peut regarder, dans un ſens, la ſuite de ce livre comme l'hiſtoire des martyrs faits par le chriſtianiſme.

CHAPITRE VI.

Des Meurtres pieux exécutés par les hommes.

PARTIE III.

DANS tout état bien gouverné ce ne ſont pas les hommes qui puniſſent, ce ſont les loix.

Mais un fanatique eſt au-deſſus des loix : ſa prévention ſuppoſe les crimes, & ſa haine les punit.

Si cet homme a quelqu'autorité dans ſa patrie, malheur à elle ! avec des talens, il fera naître des guerres civiles ; ſans talens, il ordonnera des aſſaſſinats.

Je regarde comme un pieux aſſaſſin cet Elie, prophête d'Adonaï, qui fait deſcendre le feu du ciel pour conſumer les prêtres de Baal : je mets dans le même rang cet Eliſée qui appelle des ours pour dévorer quarante deux petits enfans dont le crime étoit d'avoir obſervé que ſa tête étoit ſans cheveux.

De pareils aſſaſſinats n'étoient point rares

chez les Hébreux, dont les loix de ſang mettoient ſans ceſſe le poignard à la main des dévots, ſoit contre les étrangers, ſoit contre leurs propres concitoyens : droit des gens, police intérieure, patriotiſme, tout, parmi ces hommes féroces, conduiſoit à l'aſſaſſinat : en vain la voix du cœur tentoit quelquefois de les ramener à la nature ; leurs prêtres autoriſoient toujours leurs attentats du nom de Dieu, de ce Dieu de bienfaiſance qui les puniſſoit aſſez en ne les éclairant pas. L'HOMME AVEC DIEU.

Nous maudiſſons les Hébreux dans nos cantiques ; mais nous les avons ſouvent imités. Je ne choiſirai, dans la foule immenſe de meurtres pieux qui ſouillent les annales chrétiennes, que ceux de Diaz & d'Hypatie ; on peut conſulter ſur les autres, Euſèbe, Sozomène, Mezerai, de Thou, & l'abbé Fleuri.

Vers l'an 415, cinq cents moines dont le zèle dévorant ne ſe nourriſſoit que de vains anathêmes dans les déſerts de la Thébaïde, entrèrent à main armée dans Alexandrie, pour immoler des victimes au Seigneur. Il y avoit alors dans cette capitale de l'Egypte une

jeune perſonne qui avoit la beauté d'Aſpaſie ſans ſa licence, & ſa philoſophie ſans ſon cyniſme; c'étoit Hypatie: elle profeſſoit les ſciences à un âge où ſon ſexe ſe fait honneur de les étudier. On ne l'abordoit point ſans étonnement, & on ne la quittoit point ſans enthouſiaſme. Malheureuſement elle étoit de la religion de ſes pères; & St. Cyrille, ſon évêque, cherchoit à l'en punir. Il envoya ſa cohorte de moines de la Thébaïde pour venger le Dieu d'Abraham de ce qu'il étoit ſacrifié par une femme philoſophe au dieu d'Hermès & d'Orphée : ces ſatellites du fanatiſme coururent chez Hypatie, briſèrent ſes portes, & ne trouvant point leur victime, mirent le feu à ſa maiſon : Hypatie erra quelque tems d'aſyle en aſyle; enſuite elle fut découverte : les moines la dépouillèrent nue, la frappèrent de verges, l'aſſommèrent à coups de pierres, & finirent cette ſcène ſanglante en traînant par la ville ſon cadavre en lambeaux (*a*). Après cette exé-

(*a*) Voy. l'*hiſtoire eccléſiaſtique* de Socrate (qui n'eſt pas le grand Socrate), liv. 7, chap. 13, 14 & 15.

cution, ils s'en retournèrent tranquillement dans leurs déſerts, bénir le Dieu qui ordonna à Samuel de couper Agag en morceaux, & au pontife Joad d'aſſaſſiner Athalie.

L'HOMME AVEC DIEU.

Pluſieurs ſiècles après, Barthelemi Diaz, grand admirateur des aſſaſſins d'Hypatie, répandit, pour la gloire de la Divinité, un ſang bien plus précieux pour lui que celui d'une femme philoſophe : il avoit un frère en Allemagne, enthouſiaſte des dogmes de Luther ; humilié de l'opprobre qui en rejailliſſoit ſur ſa maiſon, il ſe rendit de Rome à Nuremberg, afin de convertir cet apoſtat, ou de l'égorger. Le luthérien perſiſta à ſoutenir que le pape étoit l'antechriſt, & Diaz termina ſon exhortation pathétique en lui plongeant le poignard dans le cœur. Quelques catholiques comparèrent cette action au ſacrifice d'Abraham ; cependant Diaz n'a pas été canoniſé.

CHAPITRE VII.

Des Régicides.

PARTIE III.

IL eſt bien étonnant que l'intolérance ait encore des appuis autour des trônes. Si les rois liſoient, ou conſultoient du moins les hommes qui ſavent lire, ils verroient combien de fois le poignard ſacré de la religion a été aiguiſé contr'eux; ils ſauroient même que le fanatique, en aſſaſſinant de ſimples citoyens, ne fait que s'eſſayer ſur des têtes obſcures, afin de frapper enſuite plus ſûrement les têtes couronnées.

Eh! comment l'abominable doctrine du régicide ne feroit-elle pas répandue dans l'Europe, puiſqu'elle ſemble conſacrée dans les livres religieux qu'elle adopte? N'eſt-ce pas au nom de Dieu qu'Aod poignarde Eglon, que Samuel coupe Agag en morceaux, que Judith tranche la tête à Holopherne, & que le pontife Joad fait maſſacrer Athalie?

Le nom de Dieu eſt ſur-tout une arme ter-

L'HOMME AVEC DIEU.

rible entre les mains d'un viſionnaire. Voyez, dans le fond de ſa cellule, ce religieux au teint livide & plombé, qui a déteſté les plaiſirs dès qu'il a pu les connoître, & qui ne vit que pour prolonger la lente agonie de la mort; s'il peut eſpérer de faire paſſer dans l'ame de quelque novice tout le délire de ſa brûlante imagination, ſes regards mourans vont ſe ranimer; il lui peindra la religion chancelante qui implore ſon appui, l'honneur de combattre l'hydre de l'héréſie, & la gloire plus grande encore de périr en luttant contr'elle; enſuite il lui préſentera le poignard d'Aod & l'épée de Judith, & lui commandera, au nom de Dieu, d'aller aſſaſſiner ſon roi.

Je ne puis parler d'un directeur fanatique de novices qui tient dans ſa main la deſtinée des rois, ſans parler en même tems de ce vieil de la Montagne que les croiſades ont rendu célèbre (*a*). Ce deſpote devoit être plus redouté

(*a*) *Vie de St. Louis* par le Sire de Joinville. *Voyez* auſſi le même fait dans Paul Venet. *Ap. Purchaſis Pilgrimage*, *B.* 4, *ch.* 6, *p.* 317. — Ce vieil de la Montagne étoit le ſultan des Iſmaéliens de l'Irak perſienne; il ſe

en Orient que ne l'ont jamais été les Gengis-Kan & les Timur ; car il ordonnoit à ſes ſujets d'aller aſſaſſiner les ſouverains dont il avoit à ſe plaindre ; & auſſitôt il étoit obéi. Voici la méthode qu'il employoit pour créer ſes fanatiques : il choiſiſſoit des jeunes gens d'une imagination vive, & d'une complexion ardente; il aſſoupiſſoit leurs ſens par le moyen d'un breuvage, & les faiſoit tranſporter dans ſon palais : à leur réveil, ces eſclaves ſe trouvoient dans un ſéjour enchanté, où triomphoient également l'art & la nature ; de jeunes beautés s'offroient à leurs regards, & leur timide réſiſtance ne témoignoit que le deſir qu'elles avoient d'être vaincues; quand ces jeunes athlètes avoient achevé leur carrière voluptueuſe, on leur préſentoit de nouveau le breuvage qui les avoit aſſoupis, & on les tranſportoit dans leur première demeure ; ils ne manquoient pas, en ſe

---

diſoit deſcendant de cet Arſace qui fonda l'empire des Parthes ; on croit que le vulgaire des hiſtoriens n'a appellé ces princes aſſaſſins qu'en altérant leur nom d'Arſacides. — Voilà comme l'hiſtoire des ſiècles barbares vient à nous.

réveillant, de rapporter le ſonge dont leur ame étoit ſi délicieuſement occupée ; dans ce moment le vieil de la Montagne leur faiſoit entendre que Dieu les deſtinoit aux plus grandes entrepriſes, & qu'en leur faiſant goûter d'avance les voluptés céleſtes, il vouloit leur faire connoître le prix de l'obéiſſance aveugle qu'ils alloient jurer à leur ſouverain : l'enthouſiaſme gagnoit alors ces jeunes têtes ; ils aſſaſſinoient les princes étrangers par obéiſſance pour le leur ; & ils périſſoient avec joie pour ſe réveiller plutôt dans les bras de leurs houris.

L'HOMME AVEC DIEU.

Obſervons que le moine & le prince des aſſaſſins conduiſent au fanatiſme par deux voies directement oppoſées : l'un effraie ſes novices par le tableau d'un ſupplice éternel ; l'autre encourage ſes miniſtres par la perſpective riante de toutes ſortes de voluptés ; l'artifice du monarque n'eût peut-être pas réuſſi à Paris, ni celui du religieux en Orient.

Le pape a été long-tems parmi nous une eſpèce de vieil de la Montagne ; il dépoſoit les rois à ſon gré ; il les faiſoit frapper de

PARTIE III. verges, & il les excommunioit, ce qui étoit les proſcrire.

On étoit encore ſi perſuadé dans le ſiècle dernier que le ſerviteur des ſerviteurs de Dieu avoit, par les droits de ſa tiare, le pouvoir de vie & de mort ſur les ſouverains, qu'on imprimoit à Rome en 1626, avec privilège, ces maximes : *le pape a ſur les rois une puiſſance corrective : il peut punir les princes hérétiques par des peines temporelles : il peut, non-ſeulement les excommunier, mais encore les dépouiller de leurs royaumes, & abſoudre leurs ſujets du ſerment de fidélité........il peut, parce qu'ils ſont incapables de gouverner, ou parce qu'ils ſont trop foibles défenſeurs de l'égliſe.... les punir de mort* (*a*).

Ce n'étoit donc pas aſſez que la lecture de nos livres ſacrés fît germer dans les eſprits foibles la doctrine du régicide ; il falloit encore que des caſuiſtes vinſſent l'appuyer de tous les ſophiſmes de la théologie ; & le jéſuite Santa-

(*a*) *Traité de l'héréſie, du ſchiſme, de l'apoſtaſie, & du pouvoir papal.* Edit. de barthéliny Lanoty *paſſim.*

rel à qui on attribue le livre dont je viens de parler, n'eſt pas le ſeul frénétique chrétien qu'on peut accuſer de cet affreux machiavéliſme : on ſait que Gerſon, le chancelier de l'univerſité, avoit frayé les voies à Santarel ; que le trop célèbre cordelier Jean Petit prêchoit dans Paris la doctrine de Gerſon, & que Buſembaum a été encore plus loin que les Santarel, les Gerſon & les Petit. Ce Buſembaum ſi bien décompoſé par le ſel des provinciales, avant d'être écraſé par la foudre des parlemens.

Au reſte, comment les théolgiens du ſiècle dernier auroient-ils reſpecté les trônes, puiſque le père de l'égliſe, St. Thomas, eſt dans ſes écrits un des plus ardens apologiſtes du régicide. Suivant cet ange de l'école, *l'égliſe peut punir de mort un prince apoſtat ; & tout citoyen qui délivre le peuple d'un ſouverain qui gouverne tyranniquement, eſt un héros* (a).—

(a) Liv. 2, par. 2, queſt. 11 & 12.

Au reſte, en même tems que ce docteur enſeignoit aux peuples le dogme infernal du régicide, il donnoit aux rois des leçons indirectes pour opprimer leurs peuples.

« Afin, dit-il, de maintenir la tyrannie, il faut égor-

INST. OXFORD - TAYLOR

PARTIE III.

Voilà l'écrivain que Paſcal devoit dénoncer à ſon ſiècle, encore plus que de malheureux diſciples d'Ignace condamnés, ſans lui, à une obſcurité éternelle : mais ce beau génie n'écrivoit pas pour le genre humain, mais pour Port-Royal ; puiſſe quelque jour le philoſophe faire ce que Paſcal n'a oſé entreprendre ! puiſſe-t-il expoſer à la cenſure des nations tous les livres ſacrés qui inſultent à la morale

» ger les citoyens que leur crédit ou leur opulence ren» dent redoutables.... Il eſt auſſi très-important de ſe dé» faire des philoſophes, parce qu'ils peuvent, par leurs lu» mières, trouver des moyens de rendre la tyrannie inu» tile : il ne faut pas même permettre les écoles publiques, » ni aucune des congrégations qui ſe deſtinent au progrès » des ſciences ; car les hommes qui en ſortent ſont portés » aux grandes choſes, & ſe ſoulèvent aiſément contre les » oppreſſeurs de l'état : le meilleur moyen de maintenir la » tyrannie, eſt de favoriſer ſourdement la délation & la » calomnie ; de faire enſorte qu'un ami ſe défie de ſon » ami, que le peuple ſe ſoulève contre les grands, & » que les grands ſe déchirent entr'eux.... Il faut auſſi » appauvrir une nation... l'accabler d'impots, & l'écra» ſer de ſubſides... ſuſciter des guerres parmi les étran» gers, & même des diſſentions civiles... Une monar» chie ſe ſoutient par l'amitié des peuples ; mais la ty» rannie ne doit ſe fier qu'à elle-même pour ſe conſerver. »

&

& à la vertu ! Si l'ouvrage eſt écrit avec quelqu'énergie, il durera plus que les provinciales. L'HOMME AVEC DIEU.

Le grand mal que produit la doctrine du régicide, eſt d'en faire. Il y a peu d'états dans l'Europe moderne où le fanatiſme n'ait aſſaſſiné ou tenté d'aſſaſſiner quelque ſouverain. L'Angleterre fut ſur le point de perdre ſon roi & ſon parlement par la conſpiration des pou-

---

Ad ſalvationem tyrannidis excellentes potentiâ vel divitiis interficere, quia tales, per potentiam quam habent, poſſunt inſurgere contra tyrannum : iterùm expedit interficere ſapientes ; tales enim, per ſapientiam eorum, poſſunt invenire vias ad expellendam tyrannidem : nec ſcholas, nec alias congregationes per quas contingit vacare circa ſapientiam permittendum eſt ; ſapientes enim ad magna inclinantur, & ideò magnanimi ſunt, & tales de facili inſurgunt ; ad ſalvandam tyrannidem, oportet quòd tyrannus procuret ut ſubditi imponant ſibi invicem crimina, & turbent ſeipſos, ut amicus amicum, & populus contra divites, & divites inter ſe diſſentiant.... Oportet etiam ſubditos facere pauperes... Procreanda ſunt veſtigalia, hoc eſt, exactiones multæ, magnæ... Tyrannus debet procurare bella inter ſubditos, vel etiam extraneos.... Regnum ſalvatur per amicos : tyrannus autem, ad ſalvandam tyrannidem, non debet confidere amicis. Voy. le commentaire de St. Thomas ſur la cinquième des politiques, texte 12.

PARTIE III.

dres ; Malagrida conduiſit la carabine que les complices du duc d'Aveyro tirèrent contre le roi de Portugal ; on ſait que la religion a eu la plus grande part à l'aſſaſſinat récent du roi de Pologne ; notre hiſtoire eſt ſouillée d'une foule d'attentats de ce genre contre la vie d'Henri III, d'Henri IV, & de Louis XV.

Une obſervation très-importante à faire, c'eſt que ces régicides ont preſque toujours été exécutés par des moines ou par des hommes pervertis par les moines. Un chartreux nommé Ovin attenta à la vie d'Henri IV ; Clément qui aſſaſſina Henri III, étoit jacobin ; Ravaillac avoit été feuillant ; les jéſuites Garnet & Oldecorne furent les chefs de la conſpiration des poudres ; Jean Chatel étoit l'écolier du jéſuite Guignard ; & Aveyro, le proſélyte du jéſuite Malagrida. Au reſte, je ne m'appeſantirai point ſur ces derniers régicides, parce que la ſociété qui les a fait naître a expié le crime de ſon fanatiſme, & que ſi elle a encore des membres, ils ſont moins coupables, puiſqu'ils commencent à être malheureux.

Les deux derniers régicides exécutés en Eu-

rope, ceux de Damiens & de Kolinski, ne furent point l'ouvrage des moines; mais le fanatiſme en fut le prétexte. L'aſſaſſin de Louis XV dit, dans preſque tous ſes interrogatoires, que c'étoit la religion qui lui avoit mis le poignard à la main (*a*); les trente conjurés polonois qui attentèrent à la vie de Staniſlas Auguſte, ce ſage qui porta ſur le trône les vertus privées des héros du ſiecle d'Homere, & les lumieres du ſiecle de Louis XIV, avoient juré ſur l'autel de la Vierge, en communiant, *d'extirper de la terre le tyran qui déshonoroit la mere de Dieu* (*b*).

(*a*) Il le dit le jour de l'aſſaſſinat, quand il comparut devant le lieutenant du grand prévôt; il le répéta dans la ſuite pluſieurs fois au parlement; & lorſque le premier préſident lui demanda s'il croyoit que la religion permettoit d'aſſaſſiner les rois, il dit par trois fois qu'il n'avoit rien à répondre.

(*b*) Voici la formule de ce ſerment: -- „ Nous, qui, excités par un zele ſaint & religieux, avons réſolu de venger la Divinité, la religion & la patrie, outragées par Staniſlas Auguſte, contempteur des loix divines & humaines, fauteur des athées & des hérétiques, &c. jurons & promettons, devant l'image ſacrée & miraculeuſe de la mere de Dieu, d'extirper de la terre celui qui la déshonore, & ainſi Dieu nous ſoit en aide! „

Rois de la terre, jugez maintenant entre le philoſophe tranquille qui vous éclaire, & le ſombre fanatique qui vous égorge; préférez encore, s'il eſt poſſible, des cultes deſtructeurs au culte de la nature; & proſcrivez, ſi vous l'oſez, le dogme ſacré de la tolérance.

Cette conjuration contre le roi de Pologne eſt une des plus grandes horreurs qui aient ſouillé juſqu'ici notre hiſtoire; & quoique diſe le fanatiſme, il eſt néceſſaire de la dénoncer aux générations futures. " C'eſt un crime de leſe-humanité, dit un de nos plus ingénieux philoſophes, de raconter un fait atroce ſans le devouer à l'horreur de la poſtérité. " *De la Félicité publique*, Tome I, pag. 29.

CHAPITRE VIII.

Des Meurtres pieux exécutés par les loix.

ON peut échapper au poignard d'un fanatique, mais non à des loix cruelles que le fanatiſme a dictées : le ſage qui les voit s'exécuter dans ſa patrie, n'a d'autre parti à prendre que de l'abandonner : c'eſt alors qu'il doit ſe ſentir le courage d'être coſmopolite.

L'HOMME AVEC DIEU.

Heureux encore de ne pas vivre dans ces ſiècles de barbarie où un eſprit de vertige s'étoit emparé de l'Europe entière ; où tous les ſouverains ne penſoient que d'après un prêtre, & où l'anathème prononcé contre le philoſophe, du ſein de l'Italie, alloit s'exécuter dans les fanges du Zuyderzée, & juſque ſur les glaces éternelles de la Norwege !

ARTICLE I.

Des Bulles des papes.

PARTIE III.

IL a été un tems où une bulle émanée du vatican étoit une loi ſuprême pour toute l'Europe : quand le pontife de Rome parloit au nom de St. Pierre, on faiſoit taire par-tout les tribunaux, les rois & les philoſophes.

Et combien de fois le ſerviteur des ſerviteurs de Dieu, qui s'aſſied humblement ſur le trône des Céſars, n'a-t-il pas abuſé de la croyance univerſelle dans ſes oracles, pour aveugler le peuple, ou pour troubler le repos des rois ?

Que ſignifie cette bulle d'un Zacharie qui anathématiſe le phyſicien qui croit aux antipodes (*a*) ? Comment un pape a-t-il oſé proſcrire dans Scheidner la découverte des taches du ſoleil ? Tous ces décrets de l'ignorance la

(*a*) Ce Zacharie avoit une ſingulière phyſique, il ne croyoit pas que le ſecond hémiſphère fût habité, à moins qu'il n'y eût deux lunes & deux ſoleils.

plus barbare ne ſont-ils pas des armes données à tous les fanatiques qui voudront faire une Saint-Barthelemi de philoſophes ? L'HOMME AVEC DIEU.

Quelle eſt cette bulle *in cœna domini* que fulmina Pie V contre tous les ſouverains qui feroient contribuer les gens d'égliſe aux beſoins de l'état ; bulle qu'on lit encore tous les ans le jeudi-ſaint au capitole ? L'excommunication qu'elle prononce ne ſuffit-elle pas, dans des tems de ténèbres, pour autoriſer les révoltes, & juſtifier les régicides ?

Au reſte, les papes ne ſe ſont pas toujours contentés de ſapper ſourdement les fondemens des trônes : il y a eu des ſiècles de fanatiſme où ils excomunièrent nommément les ſouverains, où ils les déposèrent, où ils mirent leurs royaumes en interdit. Alors les foibles rois de l'Europe, ſemblables aux nababs des deſpotes de l'Indoſtan, ne ſavoient répondre que par de vains écrits à ces rebelles ſacrés. Henri IV lui même, tout grand homme qu'il étoit, n'oppoſa à la bulle de Sixte-Quint qui le déclaroit incapable de régner, qu'un frivole appel au concile. Aujourd'hui ces foudres ridicules des Salmonée

de Rome repoſent dans l'obſcurité du vatican; & ſi des décrets des ſucceſſeurs de Pierre contre les ſouverains, ne ſignifient plus que ſa démence, il faut en remercier les philoſophes.

Ce ſont eux qui ont ouvert les yeux ſur cette bulle *unigenitus* qui a déchiré l'Europe pendant 80 ans, qui a plié l'eſprit humain à des controverſes qui le dégradent, & qui n'a ſervi qu'à tirer de l'obſcurité des dévots perſécutés & des dévots perſécuteurs.

Que cette voix ſublime des ſages ne s'eſt-elle fait entendre à nos ancêtres? Croit-on que ſi un Bayle, un Monteſquieu, un Beccaria, avoient écrit il y a quelques ſiècles, les annales pontificales euſſent été ſouillées par tant de bulles atroces, fulminées pour proſcrire les Turcs, pour exterminer les Albigeois, & pour juſtifier l'épidémie ſacrée des croiſades?

O Rome! n'étoit-ce pas aſſez d'avoir opprimé une fois la terre par ton deſpotiſme politique? falloit-il encore l'écraſer par ton deſpotiſme religieux? Et tu gémis d'avoir été brûlée par Néron, ſaccagée par Brennus, par Totila & par le rebelle Bourbon? Que ſont ces fléaux

paſſagers en comparaiſon de la bleſſure profonde que tu as faite à l'eſpèce humaine ? Des ſchiſmatiques ont deſiré que la foudre engloutît tes ſept montagnes : ils ont eu tort ſans doute ; mais étoit-ce à toi de te plaindre des imprécations de tes victimes ? Songe que ſi, dans le ſiècle de la raiſon, tu peux nuire encore, c'eſt que l'homme de la nature ne ſe venge pas, ou que l'Ordonnateur des mondes a ſur la terre des crimes à punir (*a*).

L'HOMME AVEC DIEU.

(*a*) Un philoſophé reſpectable, dont les écrits ſont appréciés par de ſuffrage des gens de bien, & même par les ſourdes clameurs de l'envie, a porté avant moi quelques coups à l'idole coloſſale de Rome. Voici comment il s'exprime :

« Que ſe nom de Rome eſt exécrable à mon oreille! Que » cette ville a été funeſte à l'univers! .... Où trouver » une ambition plus ardente, plus profonde, plus inhu- » maine? Elle a étendu les chaînes de l'oppreſſion ſur l'uni- » vers connu : ni la force, ni la valeur, ni les vertus » les plus héroïques, n'ont préſervé les nations de l'eſcla- » vage. Quel démon préſidoit à ſes conquêtes, & préci- » pitoit le vol de ſes aigles? O funeſte république! ô » Romè! que je te hais! Quel peuple que celui qui alloit » par le monde, détruiſant la liberté de l'homme, & qui » a fini par abattre la ſienne! Quel peuple que celui » qui, environné de tous les arts, goûtoit le ſpectacle

PARTIE III.

Le pape des muſulmans, le grand muphti de Conſtantinople, s'eſt auſſi permis quelquefois de lancer des bulles contre les ſchiſmatiques de ſa religion. Les annales turques ſont

---

» des gladiateurs, fixoit un œil curieux ſur un infortuné » dont le ſang s'échappoit en bouillonnant; qui exigeoit » encore que cette victime, en repouſſant la terreur de » la mort, mentît à la nature à ſon dernier moment, en » paroiſſant flattée des applaudiſſemens que formoient un » million de mains barbares! Quel peuple que celui qui, » après avoir été injuſte dominateur de l'univers, ſouffrit » ſans murmurer, que tant d'empereurs tournaſſent le cou- » teau dans ſes propres flancs; & qui manifeſta une ſervitude » auſſi lâche que ſa tyrannie avoit été orgueilleuſe! C'étoit » peu: la ſuperſtition la plus abſurde, la plus ridicule, » devoit s'aſſeoir à ſon tour ſur le trône de ces deſpotes; » elle devoit avoir pour miniſtres l'ignorance & la barbarie. » Après avoir égorgé au nom de la patrie, on égorgea au » nom de Dieu. Pour la première fois le ſang coula pour » les intérêts chimériques du ciel.... Rome fut le gouffre » empeſté d'où s'exhalèrent ces fatales opinions qui divi- » ſèrent les hommes..... Bientôt elle engendra, ſous le » nom de pontifes qui ſe dirent vicaires de Dieu, les » monſtres les plus odieux. Comparés à ces tigres qui por- » toient les clefs & la tiare, les Caligula, les Néron, » les Domitien ne ſont plus que des méchans ordinaires. » Les peuples, comme frappés d'une maſſue pétrifique, végé- » tent mille ans ſous une théocratie deſpotique. L'empire » ſacerdotal couvre tout, éteint tout dans ſes ténèbres

mention du fameux décret d'anathême fulminé par Eſad Effendi contre les Perſans : il peut ſoutenir le parallèle avec ceux qui ont été ſcellés de l'anneau du pêcheur ; & j'en vais rapporter quelques fragmens. L'HOMME AVEC DIEU.

» L'eſprit humain ne marque ſon exiſtence que pour obéir » aux décrets d'un homme déifié. Il parle, & ſa voix eſt » un tonnerre qui conſume : on voit les croiſades ; un » tribunal d'inquiſiteurs, des proſcriptions, des anathêmes, » des excommunications ; foudres inviſibles qui vont frap- » per au bout du monde. Le chrétien, la foi & la rage » dans le cœur, n'eſt point raſſaſié de meurtres. Un » nouveau monde, un monde entier eſt néceſſaire pour » aſſouvir ſa fureur..... Par-tout où paroît l'image du » Chriſt, le ſang coule par torrens ; & encore aujourd'hui » cette même religion légitime l'eſclavage des malheureux » qui arrachent des entrailles de la terre cet or dont » Rome eſt idolâtre. O toi, ville aux ſept montagnes ! quel » eſſaim de calamités eſt ſorti de ton ſein infernal ! qu'es- » tu ? pourquoi influe-tu ſi puiſſamment ſur ce globe in- » fortuné ? le malfaiſant Arimane a-t-il ſon ſiège ſous tes » murailles ?... Quand ſera briſé ce taliſman fatal qui a » perdu, il eſt vrai, de ſa force, mais à qui il en reſte » encore aſſez pour nuire au monde ? O Rome ! que je te » hais ! que du moins la mémoire de tes iniquités vive ! » qu'elle faſſe ton opprobre, & qu'elle ne s'efface jamais !.. » Voy. *l'an deux mille quatre cent quarante*, édit. de 1774. pag. 384.

PARTIE III.

. . . .
. . . . « Les chrétiens & les juifs peuvent
» eſpérer de devenir quelques jours fidèles ;
» mais vous, Perſans, vous ne le ſerez jamais...
» En vertu de l'autorité que j'ai reçue de Ma-
» homet, je permets donc à tous les bons mu-
» ſulmans, de quelque nation qu'ils ſoient,
» de vous pourſuivre & de vous exterminer :
» s'il y a du mérite devant Dieu de tuer un
» chrétien, il y en a 70 fois davantage à maſ-
» ſacrer un Perſan : j'eſpère qu'au jour du ju-
» gement, Dieu vous condamnera à ſervir de
» monture aux juifs, & que vous ſerez con-
» duits en enfer, à grands coups d'éperon,
» par cette nation, l'opprobre du genre hu-
» main (*a*). »

Des trois ſouverains pontifes de ce continent, le grand Lama paroît le plus tolérant : content d'être immortel & grand vicaire du dieu Fô, il ne s'occupe point à diviſer par ſes bulles les Tartares mongales, des Tartares kalmouques : il diſtribue ſes ſachets aux am-

(*a*) Ricaut, *hiſt. de l'empire ottoman*, liv. 2.

baſſadeurs des rois ; mais il ne détrône perſonne : cependant la monarchie ſpirituelle de cette ſtatue couronnée embraſſe la moitié de l'Aſie, & il ne tiendroit qu'à elle de bouleverſer tout depuis l'extrémité de la Chine juſqu'au pole, ſi, pour la vivifier, on lui donnoit l'ame du muphti Effendi, & le génie du pape Hildebrand.

L'HOMME AVEC DIEU.

ARTICLE II.

Des Décrets contre les livres.

PARTIE III.

IL y a eu des inſtans de vertige, parmi les nations de l'Europe, où on ne pouvoit proſcrire un livre ſans proſcrire en même tems ſon auteur. Une ſentence du ſaint office étoit un tocſin ſonné contre le philoſophe; & l'homme courageux qui avoit oſé être utile, flétri par les tribunaux, dénoncé à tous les ſouverains, entouré de cachots & de bûchers, ne trouvoit, ſur la moitié de ce continent, aucun aſyle pour repoſer ſa tête.

C'eſt alors que le génie naiſſant étoit étouffé dans les langes du fanatiſme; ou s'il s'élevoit quelque ſage qui luttât contre les préjugés de ſon ſiècle, il étoit obligé d'aller s'enſevelir, avec Deſcartes, dans les glaces de Stockolm, ou de demander pardon, avec Galilée, à la propagande d'avoir été meilleur phyſicien que ſes perſécuteurs.

Aujourd'hui même que la raiſon eſt venue

ſ'aſſeoir aux pieds des trônes de l'Europe, il eſt encore permis aux ſectaires de brûler les ouvrages d'autres ſectaires. Les janſéniſtes ont brûlé de nos jours dans Paris une foule de livres de jéſuites : pendant ce tems-là ceux-ci brûloient à Rome les livres de Port-Royal ; & les diſciples d'Arnaud & d'Ignace ne ſe ſont réunis que pour brûler les livres des philoſophes.

En France quand les magiſtrats ont proſcrit un ouvrage, ils annoncent dans leur ſentence qu'ils pourſuivront le citoyen qui l'a compoſé, ſuivant toute la rigueur des anciennes ordonnances : grace à la douceur de nos mœurs, cette formule n'eſt que comminatoire ; quand le décret émane du parlement, le livre ſe brûle, mais on laiſſe l'auteur tranquille ; les hommes éclairés, qui ſont les dépoſitaires de nos loix, ſavent aſſez que le délit qui vient de la liberté d'écrire, ne peut entrer en parallèle avec les délits ordinaires ; qu'un écrivain peut n'être pas coupable, même en publiant un livre dangereux ; & qu'enfin le crime qu'on expie par le ſeul aveu de ſon erreur, ne doit pas ſe trou-

ver dans le code des ſupplices, avec le brigandage, l'homicide, & la rebellion.

Malheureuſement pour les gens de lettres, cette juriſprudence pacifique & raiſonnable n'eſt pas adoptée dans tous les tribunaux de la capitale. On ſait avec quelle fureur cette même année des magiſtrats ſubalternes, après avoir brûlé en place de grève un des livres les plus honnêtes qui ſoit ſorti de la main des hommes, ont pourſuivi ſon auteur, qui ne s'eſt défendu qu'avec ſon innocence, l'ont ruiné, & auroient fait tomber ſa tête ſur un échafaud, s'ils avoient vécu dans le ſiècle de Charles IX.

Comme l'inquiſition contre les livres va toujours en s'affoibliſſant dans les états qui s'éclairent, on brûle à Paris, ſans aucune pompe, les ouvrages prohibés, ſoit au pied du grand eſcalier du palais, ſoit en place de grève : mais il n'en eſt pas de même à Rome, où l'on a intérêt d'en impoſer aux peuples par de grands ſpectacles. Jamais les contemporains des Régulus & des Paul-Émile ne mirent autant d'éclat dans les cérémonies religieuſes qu'ils pratiquoient pour éloigner la peſte, que la congrégation

gation du ſaint office en met encore aujourd'hui pour annoncer qu'un bon livre ne doit pas être lu. Voici le cérémonial de l'exécution des *méditations métaphyſiques* de Deſcartes, du *dictionnaire* de Bayle, & des *provinciales* (*a*).

L'HOMME AVEC DIEU.

« On dreſſe dans une place publique un » vaſte échafaud, & à trente pas un grand bû-» cher : les cardinaux montent ſur l'échafaud : » le livre proſcrit eſt préſenté, lié & garrotté de » petites chaînes de fer, au cardinal doyen : » celui-ci le donne au grand inquiſiteur, qui » le rend au greffier ; le greffier le donne au » prévôt ; le prévôt à un huiſſier ; l'huiſſier à » un archer, & l'archer au bourreau : ce der-» nier l'élève en l'air, en ſe tournant grave-» ment vers les quatre points cardinaux ; en-» ſuite il délie le priſonnier ; il le déchire feuille » à feuille, & il trempe chaque lambeau dans » de la poix bouillante ; enfin il verſe le tout

(*a*) En 1730 on brûla à Rome, ſuivant le même cérémonial, la *vie de St. Paris* qui, au reſte, valoit bien St. Dominique, St. Conſtantin & St. Hildebrant. Voyez-en les détails dans l'*hiſtoire du parlement*, ch. 63.

» dans le bûcher ; & le peuple, à ce ſignal, crie » anathême aux philoſophes. »

Croit-on que ſi, dans la fermentation qu'excite néceſſairement un pareil ſpectacle, Deſcartes ou Paſcal s'étoient trouvés dans Rome, le peuple ſe fût contenté de brûler leurs livres ? Le fanatiſme ne ſait pas s'arrêter en ſi beau chemin. Nos philoſophes auroient indubitablement ſubi le ſort de Catanus & de Jérôme de Prague. Trop heureux encore ſi les dévots ſe fuſſent abſtenus de manger leurs cœurs, comme on a mangé à la Haye celui du grand penſionnaire de Witt, & à Paris celui de la maréchale d'Ancre !

Il me ſemble que les tribunaux ne ſauroient être trop réſervés dans leurs décrets contre les livres ; parce que s'ils ſont injuſtes, le public les caſſe ; & que lors même que le bien public paroît les autoriſer, ils conduiſent indirectement à juſtifier des meurtres pieux, qui ſemblent alors ordonnés par la loi.

Le délit que produit la liberté de penſer, eſt toujours très-arbitraire ; il n'y a point de mauvais livre que la logique d'un ſophiſte ne

juſtifie ; il n'y a point de bon livre que la mauvaiſe foi d'un dénonciateur n'empoiſonne. L'Homme avec Dieu.

Toutes les fois qu'il faut interpréter un ouvrage pour le trouver dangereux, il y a de la barbarie à dénoncer à la patrie ſon auteur comme un mauvais citoyen.

Ordinairement l'interprète d'un livre, lorſqu'il a intérêt à le flétrir, calomnie la penſée de l'auteur : il ne voit pas, dans les textes qu'il dénonce, le bien qui y eſt, mais le mal qu'on a voulu y mettre : il diſtille ſon propre venin ſur l'ouvrage ; & preſque toujours ce venin de l'interprète eſt le ſeul que la loi ait à punir.

Dans une circonſtance peu différente, Jovien donna un grand exemple aux ſectaires de Conſtantinople. A l'avénement de ce prince au trône des Céſars, les Ariens vinrent lui demander l'exil du célèbre Athanaſe. S'il paroît dans Alexandrie, dirent-ils, la ville eſt perdue. Mais, répondit Jovien, j'ai fait de ſolides informations, & je me ſuis aſſuré que ce prélat n'enſeigne qu'une ſaine doctrine. Il eſt vrai, repartirent les fanatiques, qu'il parle bien ;

PARTIE III. mais il penſe mal. Il ſuffit, dit l'empereur; votre témoignage le juſtifie aſſez : s'il penſe mal, il en rendra compte à Dieu : pour moi, qui ne doit juger de lui que par ſes diſcours & ſes ouvrages, je le rends à Alexandrie, qui ne devoit jamais perdre le meilleur de ſes concitoyens (*a*).

En général, les ſeuls livres philoſophiques que les loix doivent flétrir, ſont ceux qui attaquent la morale éternelle de la nature.

Quant à ceux qui n'attaquent que de vains préjugés, j'ai expoſé dans un autre écrit dans quels principes il falloit les examiner; & cet écrit n'a pas encore été empoiſonné par les interprètes.

La vérité, ai-je dit, eſt une plante indigène dans chaque contrée de ce globe, & aucune puiſſance n'a le droit de l'empêcher de germer.

Dans un état bien gouverné, toute tête heureuſement organiſée eſt comptable envers la

(*a*) Voy. *Tert. petit. Arian. ad Jovianum*, dans le ſecond tome des œuvres de St. Athanaſe.

patrie de ſes lumières ; & agiter ſes queſtions, s'il faut dire la vérité à ſes concitoyens, c'eſt demander, en d'autres termes, ſi le pacte ſocial doit être obſervé par les membres de la ſociété.

L'HOMME AVEC DIEU.

Sans doute qu'en accordant ainſi la liberté à tout citoyen d'être lui-même, les eſprits faux en profiteront pour habiller leurs opinions des livrées de la vérité ; mais l'illuſion ne peut durer qu'un inſtant : bientôt Socrate vient, & le règne des ſophiſtes diſparoît.

On craint les fermentations paſſagères qui naiſſent des diſcuſſions philoſophiques ; mais c'eſt le choc des idées qui produit la vérité, comme le choc de certains corps durs produit la lumière.

Où en ſeroit l'Europe ſi les vieilles erreurs contractoient une rouille qui les rendît ſacrées ? La défenſe d'écrire contre Ariſtote a retardé de deux cents ans l'aurore de la raiſon. Deſcartes eſt venu renverſer l'idole philoſophique ; il a entraîné ſon ſiècle avec lui ; & le plus grand ſervice que nous ait rendu cet homme célèbre, qui a bâti tant d'édifices dans les

PARTIE III. eſpaces imaginaires, c'eſt de nous avoir appris à nous défier de tous les ſyſtêmes, à commencer par les ſiens.

Ce principe, qui eſt vrai en phyſique, l'eſt auſſi en politique. Sans la plume des Trenchard, des Locke & des Sydnei, l'Angleterre ne formeroit pas aujourd'hui un poids immenſe dans la balance de l'Europe. Si nos bons eſprits n'avoient pas reclamé de tems en tems contre cette foule de petits tyrans qui déchiroient les entrailles de l'état avant Louis XI, nous gémirions encore ſous les entraves du gouvernement féodal ; & la France, abrutie & déſerte, n'auroit point eu de ſiècle de Louis XIV.

Un roi, père de ſes ſujets, ne s'allarme jamais de ſe voir éclairé par ſes enfans. Le dernier roi de Danemarck permit à des écrivains célèbres de diſcuter les limites que l'intérêt public devoit mettre à ſon deſpotiſme ; & ſon pouvoir en devint plus ſacré, ſans être moins abſolu.

Ce n'eſt jamais la philoſophie, mais l'ambition qui arme les hommes contre les ſouve-

rains. La plume des penſeurs de l'Angleterre n'a point conduit Charles I ſur l'échafaud. Ce n'eſt point à Londres, à Copenhague & à Berlin, où la preſſe eſt libre, qu'on attente à la vie des rois. Ces abominables tragédies ne ſe jouent d'ordinaire qu'en Portugal, à Conſtantinople, & ſur ces trônes mobiles de l'Aſie, où l'ignorance ne ſe défend de la ſtupidité qui l'opprime, qu'en s'armant du poignard des aſſaſſins.

Dans la poſition actuelle de l'Europe, ce ne ſont ni les armées, ni les fortereſſes qui font la sûreté d'un état, c'eſt la conſidération dont il jouit parmi les puiſſances qui l'environnent. Or, qu'annonce à l'étranger la défenſe d'écrire avec liberté, ſinon que le gouvernement qui la fait a des vices ſecrets qu'il lui importe de voiler à tous les regards ? Il n'y a point, en Europe, de conſtitution mieux connue que celle de l'Angleterre; & point de nation plus fière que celle qui l'a adoptée: c'eſt qu'en politique il n'y a que le foible qui ſe cache: pour l'athlète vigoureux, il déploie toute ſa force, & triomphe en ſe montrant.

PARTIE III.

Gouvernemens de l'Europe, avez-vous une ſaine politique & une bonne religion ? ne craignez rien des ſophiſtes qui pourront les combattre : le ſerpent ne fera qu'uſer ſes dents contre cet airain expoſé à ſes morſures ; mais ſi votre culte ni vos loix ne peuvent ſoutenir les regards de la raiſon, réformez-vous peu à peu : liſez, & ne brûlez pas les livres des philoſophes.

ARTICLE III.

De quelques Loix intolérantes.

DANS l'iſle de Madagaſcar les légiſlateurs ont fait un almanach où les jours regardés comme malheureux ſont marqués en caractères de ſang ; & tous les enfans de l'iſle qui naiſſent ces jours-là, doivent être égorgés (*a*). L'HOMME AVEC DIEU.

Les Mollaks ont introduit en Perſe une ſingulière juriſprudence : un chrétien qui bleſſe un muſulman, eſt mis à mort ; mais un muſulman qui tue un chrétien, ne paie à ſa famille que le bled de la charge d'un âne (*b*).

Il eſt bien plus évident, a dit le préſident de Monteſquieu, qu'une religion doit adoucir les mœurs des hommes, qu'il ne l'eſt qu'une religion ſoit vraie (*c*). C'eſt d'après ce prin-

(*a*) *Hiſtoire générale des voyages* de l'abbé Prévot, tome 32.

(*b*) *Hiſtoire des révolutions de Perſe*, du P. du Cerceau, tome 2.

(*c*) *Eſprit des loix*, liv. XXIV, chap. 3.

cipe qu'il faut apprécier toutes ces loix religieuſes dont l'Europe & l'Aſie ſont inondées; loix barbares, inventées par les tyrans de l'eſprit humain, & qu'on conſerve encore, lorſque la race de ces tyrans eſt éteinte, par la raiſon que ce ſont des loix.

Pourquoi la loi de St. Louis qui condamne les blaſphémateurs à avoir la langue percée d'un fer rouge, ſe trouve-t-elle encore dans notre code criminel, puiſqu'elle eſt tombée en déſuétude, & que ſon défaut d'exécution eſt une preuve tacite de ſon abſurdité? Les monumens du fanatiſme ne ſont pas bons à conſerver: pourquoi imiter le crime de Cham, & dévoiler l'ignominie de nos pères?

Les anciennes loix ſur les hérétiques ſont encore des monumens d'une ignorance barbare. L'héréſie eſt un nom qu'une ſecte dominante donne à une ſecte qui ne l'eſt pas. Celui qui eſt hérétique aujourd'hui, devient demain orthodoxe; & alors l'orthodoxe devient hérétique à ſon tour, ſuivant la faveur arbitraire des ſouverains. Or tout délit dont on ne peut fixer la nature, n'eſt point du reſſort des tri-

bunaux : la loi, réſultat invariable de la raiſon humaine, n'a point de priſe ſur des opinions.

L'Homme avec Dieu.

Les querelles abſurdes excitées à l'occaſion de l'héréſie, ont ſi fort bouleverſé ce globe malheureux, où la nature nous a placés pour vivre & non pour diſputer, que le mot *d'héréſie* devroit être banni à jamais de la grammaire des légiſlateurs.

On n'eſt pas aſſez convaincu que les hommes ſe ſont fait preſqu'autant de mal par les noms qu'ils ſe ſont impoſés, que par les erreurs qu'ils ont adoptées. On a appellé *ſaint* le célibataire inſenſé qui s'eſt revêtu d'un cilice pour ſe diſpenſer d'avoir de la vertu, & les cloîtres, ces vaſtes tombeaux de l'eſpèce humaine, ſe ſont accumulés dans les monarchies; nos ancêtres ont inventé le nom de *janſéniſte*, & la cendre des grands hommes de Port-Royal a été troublée dans leurs tombeaux; nous nommons *matérialiſte* le philoſophe qui n'eſt d'aucune ſecte, & cette injure, adoptée par les gouvernemens, ſuffit pour étouffer dans ſon germe la race des grands hommes.

PARTIE III. Puiſſent les nations s'éclairer enfin ſur leurs vrais intérêts ! Qu'il n'y ait d'hérétiques ſur ce globe que les ennemis de Dieu & de la vertu ; que les inſtitutions politiques ſervent à réunir les hommes, & non à les diviſer ; & ſur-tout, que les ſouverains revoient dans le ſilence des préjugés tous ces codes criminels qui n'atteſtent que la ſtupide barbarie des légiſlateurs !

ARTICLE IV.

De l'Exécution des loix contre la magie.

PARMI les loix intolérantes de l'Europe, il n'y en a point contre leſquelles le ſage ait autant de droit de réclamer, que contre celles qui regardent le délit impoſſible de la magie. Il en a été de la magie, dans les ſiècles de barbarie, comme du janſéniſme dans un ſiècle éclairé. L'HOMME AVEC DIEU.

On ne revient point de ſon étonnement quand on apprend par l'hiſtoire quels ſont les hommes que les loix ont pourſuivis comme coupables de ſortilège : c'eſt un Fauſte, parce qu'il invente l'art d'imprimer ; c'eſt le géomètre Viète, parce qu'il lit les lettres en chiffre ; c'eſt le rabbin Aaron, parce qu'on le ſurprend dans ſon cabinet parcourant un livre apocryphe de Salomon (*a*).

(*a*) La lecture de ce livre, diſent les hiſtoriens du tems, faiſoit paroître une légion de démons. Voyez *la vie de Manuel Comnène*, par Nicétas, liv. IV.

On trouve, au commencement du ſiècle dernier, ſur la table d'un ſavant un microſcope, ce phénomène de la phyſique, par lequel le contenu paroît plus grand que le contenant; on le défère à l'inſtant aux tribunaux (*a*): heureuſement pour l'accuſé, c'étoit un citoyen paiſible qui n'écrivoit point contre la ſecte dominante; & il ne fut point brûlé.

Cette manie de brûler les hommes parce qu'ils ſont ou qu'ils paſſent pour faire des choſes extraordinaires, remonte juſqu'au tems des empereurs de Conſtantinople. Il eſt dit, dans l'hiſtoire de Maurice, que, ſur une révélation qu'avoit eu un évêque qu'un miracle avoit ceſſé par la vertu de quelques ſortilèges, le magicien & ſon fils furent condamnés au bûcher (*b*).

En 1331, dans les démêlés de Philippe de Valois & de Robert d'Artois, une dame convaincue d'avoir contrefait des actes, fut brû-

(*a*) *Nodus prædeſtinat. diſſolut.* du cardinal Sfrondate, part. 2, parag. 2.

(*b*) *Hiſt. de l'empereur Maurice*, par Théophylacte, ch. XI.

lée vive (*a*). On ne croyoit pas alors qu'il fût poſſible à une femme d'être fauſſaire ſans être en même tems ſorcière. L'HOMME AVEC DIEU.

Il eſt certain que nous avions dans ce tems-là des loix contre les ſorciers, qui devoient faire trembler non-ſeulement les fauſſaires, mais encore tout homme qui ſe ſentoit quelque goût pour les arts (*b*). Le P. le Brun cite (*c*) onze arrêts du parlement de Paris qui condamnent au feu les citoyens convaincus de ſortilège; le parlement de Bordeaux, dans une ſeule année, en fit brûler 600: les procédures de ces cours ſouveraines valoient bien celles de l'inquiſition. Dans ces tems de barbarie un homme d'eſprit qu'on trouvoit traçant des caractères d'algèbre, étoit regardé comme faiſant un pacte avec le diable; & il

(*a*) *Mémoires de littérature*, tom. X, pag. 571.

(*b*) Ceci rappelle le 36e. canon du concile de Laodicée, au 4e. ſiècle. — *Les prêtres & les clercs ne doivent être ni enchanteurs, ni mathématiciens, ni aſtrologues*, &c. — Voilà les diſciples d'Archimède en bonne compagnie!

(*c*) *Hiſtoire crit. des ſuperſtitions*, tom. I.

auroit peut-être eu beſoin d'être ſorcier pour échapper au ſoupçon de ſortilège.

On n'oubliera jamais que la fameuſe Pucelle d'Orléans fut brûlée à Rouen, comme magicienne, pour avoir rendu la France à ſon roi légitime (*a*).

C'eſt ſur la dépoſition d'Aſtaroth, d'Aſmodée & de Belzébuth, c'eſt-à-dire, des religieuſes de Loudun, qui s'en diſoient poſſédées, qu'Urbain Grandier fut brûlé vif par ordre du Séjan de ſon ſiècle, le cardinal de Richelieu.

On ſait que le tribunal qui fit brûler le curé Gauffredi donna, pour motif de ſa ſentence, que le diable avoit procuré à ce prêtre les faveurs de toutes ſes pénitentes.

(*a*) Il faut voir dans les mémoires du tems, & ſur-tout dans l'éloquente *hiſtoire de la rivalité*, quel étoit le ſtupide fanatiſme des juges de cette héroïne. Tantôt on lui demande ſi les bienheureux qui lui apparoiſſoient étoient nus, & s'ils portoient des bagues & des boucles d'oreille; tantôt on la fait viſiter par des matrones pour conſtater ſes ſortilèges; car il paſſoit alors pour conſtant qu'une ſorcière ne pouvoit avoir ſa virginité.

La

La plus abominable ſcène de ce genre qui ſe ſoit paſſée en France, eſt le ſupplice de la maréchale d'Ancre, qui fut brûlée dans Paris parce que le Juif Montalto avoit ſacrifié un coq blanc dans ſon cabinet de toilette. Cet événement atroce eſt du commencement du règne de ce Louis XIII qu'on a appellé Louis *le Juſte*, mais qu'il faudroit appeller Louis *le foible*, n'ayant été toute ſa vie que le grand viſir du ſultan Richelieu.

Cette rage de créer des ſorciers pour faire mourir des hommes, pénétra à la fin du ſiècle dernier juſque dans le nouveau monde. L'ingénieux auteur de l'*hiſtoire philoſophique du commerce dans les deux Indes*, en cite un trait qui fait frémir (*a*). Heureuſement ce fléau ne

(*a*) On ne ſera peut-être pas fâché de voir comment ſa plume de feu a rendu ce ſingulier événement.

« Dans une ville de la nouvelle Angleterre nommée » Salem, vivoient deux filles ſujettes à des convulſions : » leur père, paſteur de cette égliſe, les crut enſorcelées... » Trois citoyens, ſur leſquels on jette le ſoupçon de ſortilège, ſont auſſitôt arrêtés, condamnés à être pendus, » & leurs cadavres ſont abandonnés aux oiſeaux de proie :

dura pas : l'excès du mal en amena le remède. La nouvelle Angleterre, qui fut le théatre de cette horrible tragédie jeta les yeux ſur l'heureuſe légiſlation de Philadelphie ; elle rougit

» peu de jours après, ſeize perſonnes ſubiſſent le même » ſort, avec un juriſconſulte qui, refuſant de plaider con-» tr'elles, eſt dès lors convaincu d'être leur complice. Ces » horribles & lugubres ſcènes embraſent l'imagination de » la multitude. La foibleſſe de l'âge, les infirmités de la » vieilleſſe, l'honneur du ſexe, la dignité des places, la » fortune, la vertu, rien ne met à couvert d'un ſoupçon » odieux dans l'eſprit d'un peuple obſédé par les fantômes » de la ſuperſtition. On immole des enfans de dix ans ; » on dépouille de jeunes filles ; on cherche ſur tout leur » corps, avec une impudente curioſité, des marques de ſor-» cellerie ; on prend des taches ſcorbutiques que l'âge im-» prime à la peau des vieillards, pour des empreintes du » pouvoir infernal. Le fanatiſme, la méchanceté, la ven-» geance, choiſiſſent à leur gré leurs victimes. Au défaut » de témoins, on emploie les tortures ; & les bourreaux » dictent eux-mêmes les aveux qu'ils veulent obtenir. Si » les magiſtrats ſe refuſent à continuer ces horribles éxé-» cutions, ils ſont accuſés des forfaits imaginaires qu'ils » ceſſent de punir ; les miniſtres de la religion leur ſuſci-» tent des délateurs qui leur font payer de leur tête les » remords tardifs que leur arrache l'humanité. Les ſpec-» tres, les viſions, multiplient ces prodiges de folie & » d'horreur : les priſons ſe rempliſſent ; les gibets reſtent » toujours dreſſés ; tous les citoyens ſont plongés dans une

de ſa démence, & rentra dans le culte paiſible de la nature.

Les loix contre les magiciens ſemblent en Europe tomber en déſuétude : cependant le foyer du fanatiſme n'eſt point encore parfaite-

---

» morne épouvante ; les plus ſages s'éloignent, en gé-
» miſſant, d'une terre maudite, enſanglantée ; & ceux qui y
» reſtent ne lui demandent qu'un tombeau. On s'attendoit à
» la ſubverſion totale de cette déplorable colonie, lorſ-
» qu'au plus fort de l'orage, les vagues tombent & s'ap-
» paiſent : tous les yeux s'ouvrent à la fois... On de-
» mande pardon au ciel de l'avoir invoqué par de tels ſa-
» crifices, d'avoir cru le fléchir par le ſang, qui l'irrite ; on
» baigne de larmes une terre qui fut innocente & pure avant
» d'être ſouillée par le culte ſacrilège & parricide des
» Européens.

» La poſtérité ne ſaura jamais ſans doute quelle fut l'o-
» rigine de cette épidémie : elle avoit peut-être ſa ſource
» dans la mélancolie que des enthouſiaſtes perſécutés avoient
» apportée de leur pays ; qui s'étoit nourrie avec le ſcor-
» but qu'ils avoient pris ſur mer ; qui s'étoit fortifiée par
» les vapeurs & les exhalaiſons d'une terre nouvellement
» défrichée. Cette contagion ceſſa, comme tous les maux
» épidémiques, par la communication même qui l'épuiſa ;
» comme tous les maux de l'imagination, qui s'évaporent
» par les tranſports du délire. Le calme vint après la fièvre
» ardente ; & ce ſombre accès d'enthouſiaſme ne reprit
» plus aux puritains de la nouvelle Angleterre. *Hiſt. philoſ.*
» *du com.* édit. *in*-8°. de 1774, tom. VI, pag. 351.

PARTIE III. ment éteint. — En 1750 on condamna au ſupplice une ſorcière à Wurtzbourg : vers la même époque, la populace du comté d'Erford brûla ſolemnellement à petit feu une vieille Angloiſe ſoupçonnée de ne prolonger ſa vie qu'à force de ſortilèges (*a*).

Ajoutons à toutes ces preuves de la dégradation de l'eſprit humain, ce texte révoltant : *Il eſt indubitable que les vrais ſorciers méritent la mort* : & il ne faut le chercher ni dans Garaſſe, ni dans Jurieu, ni dans Caveyrac, mais dans le philoſophe Mallebranche (*b*).

(*a*) *Londres*, tom. 2, pag. 42.
(*b*) *Recherche de la vérité*, tom. 1, pag 426.

ARTICLE V.

De quelques Hommes célèbres aſſaſſinés, au nom de Dieu, avec le glaive des loix.

JE devrois parler ici de quelques deſpotes qui ſe ſont fait la loi vivante de leurs états, afin d'y multiplier impunément la race de leurs victimes. Je devrois dévoiler ici ces ames viles qui juſtifioient avec la religion les attentats que leur barbarie naturelle leur faiſoit commettre. J'ai prononcé le mot d'ame vile, & je ne m'en dédis pas, quoique j'aie en vue ce Muley-Iſmaël qui croyoit légitimer ſa tyrannie en égorgeant des chrétiens au ſortir de ſa moſquée; ce Louis XI qui faiſoit couler ſans remords le ſang du juſte, pourvu qu'il eût ſans ceſſe une Ste. Vierge à ſon chapeau; & ce Cromwel qui crut acheter, par ſes diſcours myſtiques & ſes viſions, le droit d'aſſaſſiner ſon roi & de donner des fers à ſa patrie. L'HOMME AVEC DIEU.

Mais mon objet en ce moment eſt moins de rendre le deſpotiſme odieux, que d'attendrir

les hommes nés droits & ſenſibles ſur le ſort de ces victimes du fanatiſme qu'on a égorgées avec le glaive des loix : encore, dans la foule de tableaux de ce genre qui s'offrent à mes pinceaux, je ne choiſirai que ceux qui peuvent faire époque.

A la tête des grands hommes aſſaſſinés, au nom de Dieu, par la main des loix, il faut mettre Socrate : mais ſa mort importe trop à la morale de la terre, pour ne pas arrêter ſes regards ſur ce grand ſpectacle ; j'en ferai un chapitre à part, qui terminera mon hiſtoire du fanatiſme.

Quatre cents ans après Socrate, parut dans la ville d'Herſalaïm, un de ces ſages deſtinés à changer la face de la terre, & à imprimer un nouveau caractère à l'eſprit humain. Supérieur à ſon ſiècle, & maître de ſubjuguer ſes concitoyens par ſon éloquence, il aima mieux les rendre heureux que de les gouverner. Toute ſa vie fut une chaîne non interrompue d'actes de bienfaiſance : il annonça le père de la nature aux adorateurs d'un Dieu de ſang ; il apprit l'art de ſouffrir à des êtres féroces qui ne

ſavoient que ſe détruire ; il cimenta le pacte ſocial avec la morale ſublime des philoſophes ; il auroit réaliſé la république de Platon, & tracé quinze ſiècles plutôt le modèle de la légiſlation admirable de Philadephie ; mais le fanatiſme vint s'aſſeoir ſur les monumens qu'il élevoit, afin de les renverſer ; on s'irrita de ſa douceur ; on empoiſonna ſes diſcours ; on calomnia juſqu'à ſon ſilence ; & enfin ſa patrie ingrate, après lui avoir fait épuiſer la coupe de l'opprobre, termina ſes jours par l'affreux ſupplice des eſclaves.

O grand homme ! que les hommages de la terre t'ont bien vengé des outrages du fanatiſme ! L'Orient pleura pendant pluſieurs générations la mort d'Adonis ; mais dix-ſept ſiècles écoulés depuis ton ſupplice n'ont pu encore altérer le caractère de grandeur imprimé ſur ta tombe. Je n'ai pas beſoin des vains prodiges qu'on te fait opérer, pour prononcer ton nom avec l'enthouſiaſme de la reconnoiſſance : je n'irai point blaſphémer l'Etre ſuprême en te nommant ſon fils ; mais ſi quelqu'intelligence humaine a jamais mérité notre culte,

PARTIE III.

par ſes mœurs, par ſes lumières, & par ſa vertu, qui plus que toi eut droit à l'apothéoſe ?

Pour ne point trop contriſter l'eſpèce humaine, je franchis l'intervalle de douze ſiècles, & j'arrive à la deſtruction des templiers, monument éternel du machiavéliſme du pape Clément V & du roi Philippe le Bel. On ſait que la religion fut le prétexte de ce grand attentat. Pour rendre l'appareil de la mort plus terrible à ces malheureuſes victimes du fanatiſme, on employa toutes les formes de la juſtice. Des cardinaux commiſſaires du ſaint ſiège, accompagnés de quelques moines inquiſiteurs, & d'un petit nombre de barons, inſtruiſirent ce procès extraordinaire ; &, en vertu de leur ſentence, plus de ſoixante chevaliers furent brûlés dans Paris avec leur grand-maître, tous proteſtant de leur innocence, tous citant au tribunal de l'Etre ſuprême les tyrans qui invoquoient ce nom ſacré pour les faire mourir.

Depuis cette époque juſqu'au milieu du ſeizième ſiècle, une foule de prétendus hérétiques, ſorciers, apoſtats, furent condamnés

par les tribunaux de France au même ſupplice du feu. En 1559 le célèbre Anne Dubourg opina en plein parlement pour qu'on modérât cette peine atroce contre des délits qui ne réſidoient que dans l'opinion : un cri de la nature fut regardé comme un acte de rebellion; on inſtruiſit ſon procès, & il fut brûlé.

La Hollande, qui a tant de motifs d'être tolérante, a auſſi quelquefois aſſaſſiné, au nom de Dieu, ſes grands hommes. Elle inſtruiſit en 1619 le procès du célèbre Barnevelt, parce qu'il ſoutenoit, contre le fanatique Gomar, l'obſcur Arminius; & ce patriote magnanime eut la tête tranchée, à l'âge de 72 ans, *pour avoir contriſté l'égliſe de Dieu.*

Je ne parle point ici de l'Eſpagne, de l'Italie, du Portugal, des colonies indiennes & du nouveau monde; parce que tous les attentats de cette eſpèce ſont dus, dans ces contrées avilies, à un tribunal de ſang qui ſubſiſte encore à la honte de l'eſpèce humaine. Je parlerai bientôt de ce tribunal, que ma plume doit chercher à anéantir, plutôt que de s'amuſer à écrire la liſte de ſes victimes.

CHAPITRE IX.

Des Conſpirations religieuſes contre les peuples.

PARTIE III.

DE tout tems les deſpotes ont conſpiré contre leurs peuples. Néron a brûlé la capitale du monde pour avoir une idée de l'incendie de Troye ; Caligula vouloit que les Romains n'euſſent qu'une ſeule tête pour l'abattre d'un coup de cimeterre ; Muley-Iſmaël égorgea de ſa main cinquante mille de ſes ſujets dans Maroc (*a*). Mais ces conſpirations n'entrent point dans le plan de cet ouvrage : j'écris l'hiſtoire des fanatiques, & non celle des tyrans.

(*a*) *Syſtème ſocial*, tom. 2, pag. 102, *note*.

ARTICLE I.

Cauſes frivoles de la haine contre les peuples.

QU'ON ne s'imagine pas que la haine religieuſe des rois contre leurs ſujets, ou des peuples contre les peuples, ſoit fondée ſur des motifs importans : tout eſt petit dans les perſécuteurs, juſqu'aux cauſes qui leur font commettre de grands crimes. L'HOMME AVEC DIEU.

Les Hébreux ne vouèrent une haine éternelle au genre humain que parce que les nations qui les environnoient ne vouloient pas couper leur prépuce.

Les Turcs n'anathématiſent les Perſans que parce que ceux-ci ne ſe raſent point la mouſtache; parce qu'ils portent à leur chauſſure la couleur de l'étendart de Mahomet, & qu'ils ne regardent pas comme authentique le petit verſet de l'alcoran intitulé *le couvercle*.

Les Eſpagnols deſcendus au nouveau monde ſe diſoient entr'eux : quel mal ferions-nous de nous jouer de la vie de ces ſauvages? ils

ſont ſans barbe ; ils ne montent point à cheval, & ils n'ont point de poudre à canon.

Telle a été à peu près la logique des perſécuteurs dans la religion des papes : ils ne ſe ſont armés du double glaive de la guerre & des loix contre les hommes, que pour le dogme de la tranſubſtantialité du verbe, pour l'opinion des hypoſtaſes, pour prouver que Berenger, l'ennemi de la préſence réelle, raiſonnoit plus mal que Lanfran, ſon apôtre, &c. Ordinairement les queſtions métaphyſiques pour leſquelles on s'égorgeoit, n'étoient entendues ni des bourreaux ni des victimes.

ARTICLE II.

Conſpiration de l'Inde contre les Pulchis & les Parias.

S'IL y avoit quelque contrée ſur ce globe où les hommes duſſent être égaux, ce ſeroit ſans doute ſur ces rivages fortunés de l'Indus & du Gange, où le riz, qui les nourrit, & le coton, qui les habille, viennent preſque ſans culture. C'eſt cependant dans cette partie de l'Aſie que triomphe l'inégalité : les peuples y ſont, de tems immémorial, diviſés en une multitude de caſtes ; & ce partage, qui dépend du préjugé, comme en Europe celui de la nobleſſe & de la roture, y éterniſe les querelles de la politique, & les haines barbares de la religion. L'HOMME AVEC DIEU.

Il y en a une ſur-tout qui doit ſon origine au fanatiſme des brames, & qui mérite d'être vengée par les philoſophes : c'eſt la caſte des Parias :

un prince de l'Indoſtan nommé Schoparia, à qui on attribue la diſtinction des diverſes claſſes de la ſociété indienne, inſpiré par ſes prêtres, publia un édit qui défendoit, ſous les peines les plus rigoureuſes, de manger de la vache : une partie de la nation refuſa d'obéir, & on la déclara abominable (*a*). Ce ſont les deſcendans de ces tranſgreſſeurs de l'édit de Schoparia qui conſtituent la caſte des Parias. Les hommes qui ont le malheur d'y naître ſont chargés des emplois les plus vils de la ſociété ; de tranſporter les immondices, & d'enterrer les morts : on ne leur permet plus d'être frugivores ; & l'horreur qu'ils inſpirent eſt telle, que ſi l'un d'eux oſe toucher un citoyen d'une autre tribu, celui-ci a le droit de le tuer ſur le champ. Ces Parias ſont les Ilotes de l'Indoſtan, où on ne trouve cependant point de Lacédémone.

Les Pulchis du Malabar ſont dans un période de dégradation encore plus inſultant à la rai-

(*a*) Voy. le zenda veſta de Zoroaſtre, trad. par M. Anquetil, tom. 1, prem. part. pag. CXXXVIII.

ſon humaine que les Parias : la loi leur défend de ſe bâtir des cabanes, & ils ſont contraints de ſe conſtruire des eſpèces de nids ſur les arbres. Devenus égaux aux quadrupèdes, par l'habitude de tant d'opprobres, ils ne font connoître leurs beſoins que par leurs hurlemens : alors l'Indien ſenſible vient dépoſer un peu de riz au pied de l'arbre; mais il ſe retire à l'inſtant, de peur que le Pulchis ne ſouille ſon bienfaiteur en rencontrant ſes regards.

L'HOMME AVEC DIEU.

L'Européen s'indigne de l'atrocité d'une pareille conſpiration contre des hommes nés ſous le même ciel, avec des organes ſemblables, & la même doſe d'intelligence : mais eſt-ce à lui qu'il convient de prodiguer le mépris aux perſécuteurs des Pulchis & des Parias ? Oublie-t-il que l'Europe a de tout tems conſpiré contre les Nègres; que l'Eſpagne a été le théatre d'une conjuration horrible contre la liberté d'un monde; que, du ſein du vatican, & de la baſilique de St. Pierre, ſont ſortis les plans de mille complots religieux contre les

PARTIE III. Albigeois, les Vaudois, les proteſtans & les philoſophes (*a*) ?

(*a*) Je ne fais qu'indiquer ici les conſpirations contre les Nègres & le nouveau monde, parce que je me ſuis étendu ſur ces attentats du fanatiſme dans le quatrième tome de la *philoſophie de la nature*. Je parlerai bientôt des Albigeois, des Vaudois & des proteſtans, dans le chapitre des maſſacres : pour le philoſophe, il doit donner un grand exemple de tolérance ; c'eſt à lui qu'il appartient de ſouffrir, & de ne point maudire ſes perſécuteurs.

ARTICLE III.

Conſpiration des Juifs contre les peuples qui ne ſe font point circoncire.

ON ſait que dans la guerre injuſte que Moïſe fit au peuple de Madian, ce légiſlateur, après ſa victoire, ordonna aux Iſraélites de maſſacrer tout, excepté les animaux utiles & les filles en âge d'être mariées. Les ſoldats obéirent : tout fut paſſé au fil de l'épée ; & on n'épargna que 675000 brebis, 72000 bœufs, 61000 ânes & 32000 vierges (*a*). L'HOMME AVEC DIEU.

Joſué, digne ſucceſſeur de ce Thamas Koulikan, fit pendre trente-un rois (*b*) dont le crime étoit d'avoir combattu pour leurs foyers contre des aſſaſſins.

L'homme ſelon le cœur de Dieu, David, & tous les melks ou petits rois d'Herſalaïm ſes ſucceſſeurs, adoptèrent le même plan de con-

(*a*) *Nombres*, cap. 31.
(*b*) Livre de *Joſué*, cap. 12.

quête & de deſtruction quand ils ſe trouvèrent les plus forts ; & quand les princes voiſins de la Paleſtine eurent la témerité de repouſſer ce brigandage & de vaincre le peuple de Dieu ; ceux-ci, dans les chaînes, ſe conſolèrent encore de leur opprobre, en maudiſſant pieuſement leurs vainqueurs.

Je voudrois bien ſavoir de quel titre s'autoriſoient ces Hébreux pour conſpirer contre les peuples pacifiques qui habitoient la Paleſtine ; pour ravir à des citoyens leur patrie ; pour violer leurs femmes ; pour égorger leurs enfans à la mamelle ; pour les enſevelir tout vivans ſous les débris de leurs temples & de leurs autels.

Dieu, diſent les fanatiques, *avoit deſtiné la terre promiſe à ſon peuple chéri.*— Dieu eſt le père de tous les hommes ; il ne déshérite point Eſaü pour Jacob ; il n'ordonne point à des brigands qui ravagent le monde, de ravir leur patrimoine à des hommes tranquilles qui la cultivent.

La terre originairement appartient à l'homme induſtrieux qui ſait défricher ſes landes,

détruire ſes plantes paraſites ou venimeuſes, & ſe créer un aſyle contre un ſoleil qui l'embraſe, des tigres qui vont le dévorer, & un Océan qui menace de l'engloutir. Tout code qui renverſe ces loix fondamentales de la ſociété, eſt un code de menſonges; toute conquête qui s'en autoriſe, eſt un attentat contre nature.

Il eſt vrai que les peuples indigènes de la Paleſtine n'étoient point circoncis; mais c'eſt un affreux blaſphême de ſuppoſer que l'Ordonnateur des mondes exige que ſon peuple chéri renverſe la morale parce que ſes voiſins ne coupent point leur prépuce.

Oui, j'oſe le dire, la légiſlation des Juifs étoit une légiſlation atroce qui les rendoit les ennemis nés du genre humain : dans ce ſens, ils ont mérité que le genre humain conſpirât pour les exterminer.

Mais il faut être juſte : quelqu'affreux qu'aient été les attentats de la poſtérité d'Abraham, elle n'en a été que trop punie; les vengeurs des Moabites, des Amalécites & des Amorrhéens ont mis une atrocité froide dans

leurs vengeances ; depuis dix-ſept cents ans les ſouverains ſe ſont arrogé le droit de les dépouiller, de les avilir & de les égorger; de tous les temples de l'Europe on a ſonné le tocſin contre ces malheureuſes victimes de l'intolérance ; & la barbarie exercée contr'elles a été d'autant plus loin que, depuis leur déſaſtre ſous Veſpaſien, elles n'ont preſque jamais eu ni le coûrage ni le pouvoir de ſe défendre. Après avoir pris le parti du monde opprimé contre les Juifs, il eſt tems que le philoſophe prenne celui des Juifs contre leurs oppreſſeurs : tout homme, baptiſé ou circoncis, Nègre ou Parias, a droit, dès qu'il eſt malheureux, à ma ſenſibilité. Je défendrois les inquiſiteurs de Conimbre & de Goa, ſi, après les avoir mis hors d'état de nuire, le deſpotiſme venoit à les opprimer. J'aime avec enthouſiaſme tout être qui peut raiſonner & gémir avec moi ; & je ne pourſuivrai juſqu'aux enfers que le monſtre affreux de l'intolérance.

ARTICLE IV.

Conſpiration générale contre les Juifs.

L'HOMME AVEC DIEU.

TOus les phénomènes que produit le fanatiſme ne ſont pas explicables par les lumières de la philoſophie naturelle ; je conçois ſans peine que, dans des contrées ſujettes aux intempéries de l'air, aux inondations des fleuves, & aux tremblemens de terre, les peuples doivent avoir des mœurs dures, une légiſlation barbare, & un culte atroce ; un Nègre, un Japonois & un Mexicain, ſont tentés de ſe repréſenter Dieu ſous les couleurs avec leſquelles ils voient la nature, ſauvage & féroce comme elle.

Je puis expliquer pourquoi à Calicut on regarde certains Indiens qui adorent un Etre ſuprême, & qui admettent la métempſycoſe, comme des êtres indignes de partager les privilèges de l'humanité ; ces eſpèces de gymnoſophiſtes ſont tous de baſſe naiſſance, & les naïres, qui les perſécutent, ſont les nobles du pays ; ces ſeigneurs indiens ne peuvent par-

donner à des roturiers d'avoir voulu les éclairer ; ils les puniſſent également & parce qu'ils innovent, & parce qu'ils veulent reſpirer l'air qu'ils reſpirent.

Si les parſis ont été contraints de quitter leur patrie pour ſe retirer dans l'Inde, c'eſt qu'un peuple adorateur d'un Dieu de paix, & ami des hommes, devoit être odieux à des muſulmans & à des eſclaves ; c'eſt que Mahomet eſt le dieu de la Perſe, & que les ſophis ſont deſpotes.

Mais comment toutes les nations de ce continent ſemblent-elles s'être réunies pour perſécuter un peuple qui ne ſemble avoir d'autres crimes que d'être Juif encore ? Par quel abſurde motif les empereurs, les califes, les ſophis, les rois de l'Europe, ont-ils tramé une conſpiration générale contre des malheureux à qui on ne peut reprocher, depuis la ruine de leur ville, que d'exiſter dans l'opprobre ?

Si quelque conſpiration étoit néceſſaire au repos de l'humanité, ce feroit celle qui tendroit à nous délivrer de ces animaux deſtructeurs qui affoibliſſent la population dans les

forêts du Nord & dans les ſables du Bilédulgerid ; ce ſeroit peut-être encore, celle qui armeroit les peuples contre les conquérans, eſpèce de monſtres qui déſolent plus la terre en dix ans, que les tigres, les ſerpens, les condors & les crocodiles réunis, ne l'ont ravagée depuis le commencement des ſiècles ; mais les Juifs ne ſont des monſtres ni dans l'ordre phyſique ni dans l'ordre moral : il faut les plaindre, les éclairer, & non les exterminer (*a*).

(*a*) Il n'y a d'ordinaire que les perſonnes déjà inſtruites qui liſent l'*eſprit des loix* : voici un fragment de cet ouvrage célèbre en faveur des perſonnes qui cherchent à s'inſtruire. Il s'agit d'une Juive condamnée à être brûlée dans un auto-da-fé, & qui s'adreſſe ainſi aux inquiſiteurs. — « Nous ſuivons une religion que vous ſavez vous-» mêmes avoir été autrefois chérie de Dieu ; nous penſons » que Dieu l'aime encore, & vous penſez qu'il ne l'aime plus ; » & parce que vous jugez ainſi, vous faites paſſer par le fer » & par le feu ceux qui ſont dans cette erreur ſi pardon-» nable, de croire que Dieu aime encore ce qu'il a aimé. . . »

» Vous vous privez de l'avantage que vous a donné » ſur les mahométans la manière dont leur religion s'eſt » établie : quand ils ſe vantent du nombre de leurs fidèles, » vous leur dites que la force les leur a acquis, & qu'ils » ont étendu leur religion par le fer : pourquoi donc éta-» bliſſez-vous la vôtre par le feu ? . . . »

PARTIE III.

Un Juif eſt homme avant d'être ſectaire, avant d'être uſurier, avant même d'être Juif;

» Si vous ne voulez pas être chrétiens, ſoyez du moins » des hommes; traitez-nous comme vous feriez ſi, n'ayant » que ces foibles lueurs de juſtice que la nature vous donne, » vous n'aviez point une religion pour vous conduire, & » une révélation pour vous éclairer.

» Si le ciel vous a aſſez aimés pour vous faire voir la » vérité, il vous a fait une grande grace; mais eſt-ce aux » enfans qui ont l'héritage de leur père, de haïr ceux qui » ne l'ont pas?....

» Si vous êtes raiſonnables, vous ne devez pas nous » faire mourir parce que nous ne voulons pas vous tromper. » Si votre Chriſt eſt le fils de Dieu, nous eſpérons qu'il » nous récompenſera de n'avoir pas voulu profaner ſes » myſtères: & nous croyons que le Dieu que nous ſervons, » vous & nous, ne nous punira pas de ce que nous avons » ſouffert la mort pour une religion qu'il nous a autrefois » donnée, parce que nous croyons qu'il nous l'a encore » donnée......

» Il faut que nous vous avertiſſions d'une choſe, c'eſt » que ſi quelqu'un dans la poſtérité oſe jamais dire que, » dans le ſiècle où nous vivons, les peuples d'Europe » étoient policés, on vous citera pour prouver qu'ils étoient » barbares; & l'idée qu'on aura de vous ſera telle qu'elle » flétrira votre ſiècle, & portera la haine ſur tous vos » contemporains. » *Eſprit des loix*, liv. 25, chap. 13.

Il a été un tems où l'auteur d'un tel ouvrage, s'il avoit vécu à Liſbonne ou à Goa, auroit été brûlé ſur le même bûcher avec la Juive qu'il avoit la hardieſſe de défendre.

ſi nous voulons qu'il ceſſe d'avoir un commerce illicite, des uſages vils, & un culte abſurde, faiſons-lui entendre la voix paiſible de la nature; traitons-le en homme, & il le deviendra à ſon tour.

Je vais parler un moment des déſaſtres que la nation juive a eſſuyés dans ce continent depuis qu'elle a perdu ſa liberté, ſa légiſlation & ſes rois; c'eſt-à-dire, depuis que le genre humain a dû reſpecter ſes malheurs (*a*).

Je ne m'appeſantirai point ſur ce lugubre tableau (*b*): la nature de cet ouvrage m'oblige à paſſer ſous ſilence les petites vexations que de grands peuples ont fait ſubir aux Juifs, ou les grandes vexations dont les petits peuples les ont menacés; car le poiſon du fanatiſme eſt le même dans les petites démocraties &

(*a*) Voyez de plus grands détails ſur ce ſujet dans *l'hiſtoire des Juifs*, de Baſnage, & dans la grande *hiſtoire univerſelle* angloiſe.

(*b*) L'auteur avoit retranché de ſon manuſcrit la moitié de ce chapitre: nous avons cru devoir le reſtituer, ſoit à cauſe de l'intérêt qui y règne, ſoit pour rendre plus complette cette édition. *Note des éditeurs.*

dans les grands empires, & c'eſt la puiſſance qui lui donne de l'activité.

I.

DANS L'EMPIRE ROMAIN.— Tout le monde ſait ce qu'il en coûta aux Juifs pour avoir oſé réſiſter aux conquérans du monde. Juſte Lipſe, qui n'aime pas moins à calculer qu'à commenter, trouve que dans le ſac d'Hershalaïm, que nous nommons Jéruſalem, il périt 1337490 hommes de cette nation (*a*); & on remarquera que ce fut Tite, le bienfaicteur du monde, qui mit leur ville en cendre.

Les Juifs, comme le phénix des anciens, ſembloient renaître de leur cendre; car on prétend que ſous l'empire d'Adrien, la révolte de Barchochebas en fit périr encore 580 mille par le fer des Romains; & cependant on ne compta point dans ce déſaſtre ceux qui moururent de faim, ou qui terminèrent leur vie dans les ſupplices (*b*). L'enthouſiaſme de la liberté avoit ſi fort gagné toute la nation,

(*a*) Juſt. Lipſ. *de conſtantia*, lib. 2, cap. 21.
(*b*) *Dio in Adriano.*

qu'on voyoit les écoliers défendre les forteresſes, & ſe battre comme des héros. Le même fait eſt arrivé dans ces derniers ſiècles durant le ſiège de Rhodes : l'Europe éleva alors juſqu'au ciel le nom de cette jeuneſſe intrépide, & les Turcs mêmes en conçurent plus de reſpect pour les chevaliers de Malte ; mais les Romains, ſans doute plus éclairés que les Turcs, tinrent une autre conduite à l'égard des jeunes Hébreux ; après la priſe des forts, on les lioit avec leurs livres & on les jetoit dans le feu (*a*). Les ancêtres des vainqueurs avoient été plus généreux envers les eſclaves ſoulevés par Spartacus.

On parle d'une loi de Conſtantin qui oblige tous les Juifs à manger du pourceau le jour de Pâques (*b*) : cette loi n'eſt que ridicule ; mais

(*a*) Les Juifs ne prononcent encore qu'avec horreur le nom de l'empereur qui permit de tels attentats ; ils appellent Adrien un ſecond Nabuchodonoſor ; & ils ont une philippique qu'ils appellent hymne, où ils invoquent le Dieu des vengeances contre ce prince barbare, qui détruiſit 480 de leurs ſynagogues. — Lent. *de Judaeorum pſeud. Meſſ.* pag. 17.

(*b*) Eutych. *annal.* tom. 1, pag. 466.

celle de Conſtance qui punit de mort tout Juif qui épouſe une chrétienne, ou qui circoncit un eſclave (*a*), & celle de Léon l'Iſaurien qui ordonne à ces infortunés de ſe faire baptiſer, ſous peine d'être brûlés (*b*), ſont également abſurdes & barbares; une perſécution ſuſcitée par un deſpote eſt le fléau d'un moment; mais des loix fanatiques ſont des ſources éternelles de déſaſtres; je les compare à ces iſles du nouveau monde où Colomb trouva la plus affreuſe de nos maladies, & où les navigateurs vont ſans ceſſe chercher de nouveaux levains pour empoiſonner dans notre continent entier la ſource de nos plaiſirs.

II.

SOUS LES CALIFES. — Tandis que les empereurs perſécutoient les Juifs pour les obliger à ſe faire baptiſer, les califes les tourmentoient pour les forcer à ſe faire muſulmans; Hakem ordonnoit aux juges d'Egypte de leur

(*a*) *Sozomène*, lib. 2, cap. 9.
(*b*) *Cedren. in Leon. Iſaur.*

faire ſubir la baſtonnade afin de les convertir; Motawakel les diſtinguoit du reſte de ſes ſujets en leur défendant d'avoir d'autres montures que des mulets ou des ânes ; & Abdallah, un des plus célèbres généraux des Arabes, les faiſoit marquer à la main avec un fer chaud (*a*). Ce peuple errant, également odieux aux deux religions qu'il avoit fait naître, marchant ſans ceſſe entre la mort & l'opprobre, & redoutant également le ſupplice & l'apoſtaſie, étoit d'autant plus à plaindre, que jamais la pitié de la multitude ne le dédommageoit de la haine des rois.

Les ſultans de Conſtantinople, en adoptant la religion des califes, ont hérité de leur antipathie contre les Juifs; mais ils ſe contentent de tondre le troupeau, au lieu de l'égorger (*b*):

(*a*) Theophan. *ſub* A. C. 759.

(*b*) L'hiſtoire ottomane fait mention d'une ſingulière injuſtice de ce genre faite aux Juifs par l'impulſion du fanatiſme. — Un riche Hébreu converſoit avec un grand-viſir ſur la diverſité des cultes répandus ſur la terre, & inſenſiblement l'entretien tomba ſur le paradis.

LE GRAND-VISIR.

Par Mahomet, ce paradis eſt une belle invention; je

 auſſi on ne les maudit point dans les ſynagogues, comme Nabuchodonoſor, Adrien, les inquiſiteurs & les papes.

---

crois déjà jouir de ces houris immortelles dont le prophète nous a fait une peinture ſi voluptueuſe; & je me flatte que je ne m'ennuyerai pas en leur compagnie, comme je m'ennuie dans mon ſerrail avec mes ſoixante & douze Georgiennes.

BEN ISSACHAR.

Votre excellence me permettra de lui repréſenter que le paradis exiſtoit avant le prophète Mahomet; que nous en étions en poſſeſſion avant qu'on l'eût peuplé de Turcs, de houris & de Georgiennes; que......

LE GRAND-VISIR.

Rabbin, j'ai pitié de ta folie; je vois bien que tu n'as lu ni l'alcoran ni les 1972 commentaires qui ont été écrits ſur cet ouvrage éternel. — Mais je veux bien, par complaiſance, laiſſer tes ancêtres dans le paradis.

BEN ISSACHAR.

Par complaiſance! monſeigneur! vous plaiſantez; le paradis n'eſt-il pas notre héritage? Les enfans de Jacob ne ſont-ils pas les enfans légitimes?

LE GRAND-VISIR.

Chien d'Iſraélite, eſt-ce que les enfans d'Iſmaël ſont des bâtards? — A ton compte, le paradis ne ſeroit donc peuplé que de Juifs?

III.

EN ALLEMAGNE— Le premier orage qui s'éleva ſur les ſynagogues allemandes vint de la

L'HOMME AVEC DIEU.

BEN ISSACHAR.

Votre excellence me fait là une queſtion captieuſe.

LE GRAND-VISIR.

Je ne cherche point à t'embarraſſer, mais à te confondre; réponds-moi: la ſynagogue a-t-elle décidé que les Juifs ſeuls auroient entrée dans le paradis?

BEN ISSACHAR.

Vous me lancez des regards bien foudroyans.

LE GRAND-VISIR.

Je t'entends. -- Eh! par la barbe du prophète, où ſerons-nous donc placés, ſi tes Hébreux ferment toutes les hiérarchies du paradis?

BEN ISSACHAR.

Il me vient une idée. -- Vous ne ſerez pas avec nous; mais vous reſterez hors de l'enceinte céleſte; & là vous nous regarderez.

LE GRAND-VISIR.

Il me vient auſſi une idée. -- Ben Iſſachar, vous êtes juſte, & vous ſentez bien que les muſulmans ne ſont pas faits pour être expoſés aux injures de l'air hors de l'enceinte du paradis; il convient donc que vous leur fourniſſiez des pavillons, pour qu'ils ſoient logés à leur aiſe. -- Je vous laiſſe, & je vais au divan faire taxer la ſomme

PARTIE III.

part des croiſés. Ces pieux inſenſés ſe croyoient obligés en conſcience de maſſacrer des Juifs, pour ſe préparer au maſſacre des muſulmans. On commença par en brûler 1400 à Mayence; & le zèle des incendiaires fut accompagné de ſi peu de prudence, que l'embraſement des maiſons hébraïques entraîna celui de la moitié de la ville. A Treves les femmes juives voyant approcher leurs aſſaſſins, égorgèrent leurs propres enfans, en diſant qu'il valoit mieux les faire paſſer dans le ſein d'Abraham que dans les bras des chrétiens (*a*). La rage des croiſés ſembloit alors s'être communiquée à leurs victimes; mais celle des Hébreux étoit

que votre nation payera dorénavant toutes les années pour l'achat & l'entretien des pavillons. -- Adieu, rabbin; point d'avarice ſur-tout pour la qualité des pavillons.

Le grand-viſir fit goûter ſon projet au divan, & depuis ce tems-là, les Juifs paient un tribut conſidérable au grand-ſeigneur pour les pavillons où les muſulmans doivent loger après leur mort.

(*a*) Piſtor. *hiſt. Germ.* tom. 3, *ad* A. C. 1089. — *Hiſt. Trev. apud Dacheri Spicileg.* tom. 12, pag. 236. — Les annaliſtes de Bavière comptent 12 mille morts dans leur pays ſeulement. *Avent. ann. Bojor.* — *Lib.* 5, *pag.* 361.

l'effet

l'effet rapide du déſeſpoir, tandis que celle de leurs perſécuteurs étoit l'effet lent & réfléchi du plus fougueux fanatiſme.

Le délire des croiſades ceſſa enfin, mais la perſécution contre les Juifs ſubſiſta toujours. A Francfort on les accuſe d'avoir empêché la converſion d'un de leurs concitoyens; auſſitôt les habitans ſe ſoulèvent, & on fait périr 180 de ces malheureux dans les flammes (*a*) : l'obéiſſance à un inſtinct de la nature étoit punie à l'égal du parricide.

En 1286., on leur imputa dans la Bavière le crime abſurde d'avoir ſacrifié un enfant à Adonaï; on n'examina pas s'il étoit poſſible que des hommes auſſi dévoués à Moïſe puſſent rendre à Dieu un hommage défendu par le pentateuque, & on les brûla dans leur ſynagogue (*b*).

Vingt-ſix ans auparavant, une calomnie auſſi ridicule avoit ſoulevé contr'eux une partie de l'Allemagne : un ſimple payſan accuſa

(*a*) Baſnage, *liv.* 9, *chap.* 22.
(*b*) *Avent. annal. Bojor.* liv. 7, pag. 441.

un rabbin d'avoir volé une hoſtie ; la populace, croyant voir l'abomination de la déſolation dans le lieu ſaint, fondit ſur les Juifs en différentes villes, & fit gloire de les maſſacrer (*a*).

En 1492, cette ſcène de fanatiſme fut renouvellée à Mecklenbourg, & on y ajouta encore de nouveaux traits d'atrocité ; un viſionnaire prétendit avoir trouvé une hoſtie enſanglantée ; il en conclut qu'elle avoit été lacérée à coups de couteau : mais qui pouvoit lacérer une hoſtie, ſinon un Juif ? Sur cette conjecture on condamna trente particuliers de cette nation à être brûlés vifs ; leurs femmes & leurs enfans furent compris dans la même ſentence : une mère au déſeſpoir égorgea deux de ſes filles pour les dérober au ſupplice affreux qui les menaçoit ; mais les chrétiens arrachèrent la troiſième d'entre ſes bras, & la jetèrent ſous ſes yeux dans le bûcher (*b*). Je m'étonne,

(*a*) *Baſnage*, lib. 9, cap. 23.

(*b*) Naucler, *tom.* 2, *pag.* 1110.

La philoſophie a ramené l'humanité en Allemagne ; il y reſte cependant encore quelques traces de l'ancienne bar-

après de tels événemens, qu'il y ait eu une ſeule Juive aſſez courageuſe pour devenir mere.

L'HOMME AVEC DIEU.

IV.

EN ITALIE.-- Comment les Juifs italiens auroient-ils échappé au glaive de la perſécution ?

Un décret du concile d'Elvire défend à un chrétien de manger avec un Juif, ſous peine d'excommunication.

Le tribunal affreux de l'inquiſition a particuliérement été établi contre les Juifs ; ſans eux, les membres du ſaint office pourroient

---

barie. -- Voici le ſerment qu'on fait prêter en Hongrie à un Juif qui plaide contre un chrétien : -- *Je jure par le Dieu vivant, &c. Si je ſuis parjure, que la terre s'ouvre pour m'engloutir comme Dathan & Abiron ! que la lèpre qu'Eliſée ôta à Naaman retombe ſur moi ! que je ſois attaqué ſur le champ du mal-caduc, du flux de ſang & de la peſte ! que mon corps & mon ame périſſent enſemble ! que je n'aille jamais dans le ſein d'Abraham ! & qu'Adonaï m'efface du livre de vie par le pouvoir de ſa divinité !* -- Corp. jur. hungar. *part.* 3, *tit.* 36, *tom.* 1, *pag.* 149.

Il y a un peu loin de ce ſerment ridicule à la ſimple parole que l'Angleterre exige en juſtice d'un quaker.

dire comme les prêtres du Mexique, que leur dieu eſt ſur le point de mourir de faim.

Les papes ont long-tems allumé les bûchers où les ſouverains de l'Europe ont fait périr quelques reſtes de cette nation, qui s'honore d'avoir Abraham pour père. Jean XXIII, au commencement du quinzième ſiècle, ſollicita la cour d'Eſpagne d'exterminer ces ennemis nés du nom chrétien (*a*). Pie V, il y a 200 ans, fit encore mieux; il fulmina contr'eux une bulle où il les accuſoit de trahiſon, de magie, d'empoiſonnement, &c. (*b*); c'étoit ſonner le tocſin contre ces malheureux dans toute l'Europe; mais on feignit de ne pas l'entendre; non qu'on eût mis dans le fourreau le poignard du fanatiſme, mais parce que les rois ne vouloient pas le tenir de la main des papes.

Au milieu de cette conjuration générale

(*a*) La reine régente ſuivit les conſeils du père des fidèles, força 16 mille Juifs à abandonner leur religion, & condamna les autres à divers ſupplices. — Salomon Ben. virg. *pag.* 312.

(*b*) *Bullarium, tom.* 2. *Pii V, conſtit.* 80.

contre l'humanité, Veniſe montra toujours cette ſageſſe qui l'égale à l'ancienne Rome, & qui lui en aſſure la durée.— En 1276, on avoit accuſé les Juifs de Trente d'avoir égorgé le fils d'un artiſan dans un ſacrifice magique; le ſénat ayant mépriſé cette calomnie, la ſuperſtition s'en conſola en faiſant peindre cette aventure fabuleuſe dans un tableau deſtiné pour une égliſe; on eut ſoin d'y repréſenter les tenailles dont on s'étoit ſervi pour tourmenter cet enfant, les aiguilles qu'on avoit employées pour tirer ſon ſang, & les coupes où on l'avoit renfermé pour le boire; le tableau n'étoit pas de Michel Ange, mais le ſpectacle qu'il offroit aux regards du peuple, ſuffiſoit pour échauffer ſon imagination. Environ deux ſiècles après, Sixte IV, voulant ſemer la diſcorde dans Veniſe, s'aviſa de canoniſer la prétendue victime des ſynagogues: à peine le nouveau ſaint eut-il un culte particulier, que la populace de Trente ſe jeta ſur tous les Juifs de cette ville, & les égorgea. Le fanatiſme alloit ſe répandre dans toutes les terres de la république, lorſque le ſénat écrivit

L'HOMME AVEC DIEU.

aux magiſtrats de Padoue que les Juifs méritoient d'être traités comme des hommes; que le bruit répandu à Trente lui paroiſſoit ſans fondement, & que les ſuites fatales de la canoniſation du nouveau ſaint devoient leur naiſſance à des intrigues ſecrètes que le ſénat ne vouloit pas pénétrer (*a*). Sixte IV apprit cette nouvelle, mais il n'oſa excommunier des ſénateurs qui commandoient à cent mille hommes; le tableau ne fut point lacéré; le ſaint reſta dans la légende; mais la perſécution ceſſa.

V.

EN ESPAGNE. — Les tyrans du nouveau monde ont été auſſi les perſécuteurs d'Iſraël; on trouve dans le code viſigoth une ancienne loi qui condamne à cent coups de fouet, & au banniſſement, tout Juif qui ne ſe feroit pas baptiſer (*b*). Cette loi fit quelques chrétiens, & des milliers d'hypocrites.

(*a*) *Voyez* l'ordonnance du doge Mocenigo, datée du 22 Avril 1475, dans *cardoſo las excellencias*, *pag.* 27.

(*b*) *Leges viſigoth. lib.* 12, *tit* 3.

Dans le treizième ſiècle, les croiſés de toutes les nations de l'Europe, raſſemblés à Tolède, ſuſcitèrent contre les Juifs une perſécution ſi violente, que le fameux Abrabanel dit qu'elle fit ſortir plus d'Hébreux d'Eſpagne que Dieu n'en avoit tiré d'Egypte par le miniſtère de Moïſe (*a*). Si ce calcul n'eſt pas exagéré, on ne ſauroit trop admirer la multiplication ſingulière de ce peuple, malgré le code viſigoth, le concile d'Elvire, & la haine des rois.

L'HOMME AVEC DIEU.

Sous le règne d'Alphonſe X, trois dévots jettent un cadavre dans la maiſon d'un rabbin, & l'accuſent de l'avoir aſſaſſiné; le peuple ſe ſoulève à l'inſtant, & maſſacre à Orſona & à Palma tous les Juifs qu'il rencontre, & ſurtout ceux dont les biens méritent d'être pillés (*b*).

(*a*) *Voyez* les commentaires de ce rabbin ſur Iſaïe, *chap.* 46.

(*b*) Salomon Ben virg. *pag.* 72 --- 92. --- Le même auteur rapporte qu'un roi d'Aragon en fit brûler 15000, qui refusèrent de ſe faire baptiſer, *ibid. pag.* 181. --- Ce calcul sûrement n'eſt pas exact; on ne brûle pas ainſi quinze mille hommes en tems de paix; il faut lire avec précaution le *ſchebet Juda* de ce rabbin.

Au quatorzième ſiècle, un prêtre chaſſé de ſon égliſe & un moine apoſtat raſſemblent des proſélytes, & vont, à leur tête, maſſacrer les Juifs dans la Navarre : ſix mille ſont égorgés dans la ſeule ville d'Eſtella (*a*).

Voilà donc un prêtre ſcélérat, un moine apoſtat, & trois dévots, qui décident du ſort d'une nation ! En vérité, on ne peut réprimer un ſentiment d'indignation contre la nature humaine, quand on voit quelle eſt l'eſpèce de gens qui perſécute.

Sous le règne d'Alphonſe XI, on accuſe un Juif d'avoir uriné dans un calice qu'on portoit en pompe dans une proceſſion ; auſſitôt le roi & ſon conſeil ſignent un édit qui bannit à jamais tous les Juifs de l'Eſpagne ; heureuſement pour l'honneur du roi, le prince royal, qui avoit plus de bon ſens que tout le conſeil de Caſtille, demanda la reviſion du procès ; & on trouva, après quelques recherches, que le ſeul coupable étoit un jeune chrétien qui avoit,

(*a*) *Baſnage*, *lib.* 9, *cap.* 18.

par haſard, laiſſé tomber un vaſe d'eau ſur un prêtre (*a*).

L'HOMME AVEC DIEU.

Il ſembloit que la découverte d'une calomnie auſſi authentique, devoit ouvrir pour jamais les yeux à l'Eſpagne; mais en 1492 parut un édit d'Iſabelle & Ferdinand qui obligea 800 mille Juifs à s'exiler de l'Eſpagne: après cet acte de piété, Alexandre VI envoya à Ferdinand le titre de catholique.

Quelque tems après, Emmanuel, roi de Portugal, qui envioit auſſi le titre de catholique, renchérit encore ſur la barbarie de Ferdinand; il bannit les Juifs de ſes états; & leur défendit d'emmener ceux de leurs enfans qui auroient moins de quatorze ans. Cette multitude de fugitifs ne trouva pas ſur la mer l'aſyle que le fanatiſme lui refuſoit en Portugal; les capitaines des vaiſſeaux laiſſèrent mourir de faim les pères, tandis que les matelots violoient les femmes, & que les enfans étoient tourmentés en Portugal pour changer de religion (*b*).

(*a*) Mariana, *hiſt. d'Eſpagne*, liv. 15.

(*b*) Mariana, *hiſt. d'Eſpagne*, liv. 26.

Tous les hiſtoriens ont loué l'Eſpagne d'avoir perſécuté les Juifs, d'avoir banni les Maures, & d'avoir fait la conquête du nouveau monde; pour moi, je ne ſais ſi dix ſiècles de vertu pourroient effacer la mémoire de ces trois grands crimes contre le genre humain.

VI.

EN ANGLETERRE.— Le juif & le quaker ſont aujourd'hui libres à Londres; ils ne l'ont pas toujours été; & c'eſt une conſolation pour le reſte de l'Europe de ſavoir qu'il fut un tems où ces fameux Anglois furent auſſi barbares qu'elle.

On croyoit aſſez généralement dans le onzième ſiècle à la ſorcellerie; & comme c'étoit le crime de ceux à qui l'envie n'en trouvoit point d'autres, on avoit ſoin de l'imputer aux Juifs: quelques-uns d'entr'eux s'étant haſardé d'aſſiſter au couronnement de Richard, le peuple ſoupçonna qu'ils étoient venus jeter un maléfice ſur la perſonne du roi; & on maſſacra, pendant un an entier, tous les particuliers de cette nation qui négocioient en Angle-

terre (*a*). Dans une autre émeute populaire, les Juifs, inſtruits de la rage de leurs perſécuteurs, s'emparèrent d'Yorck, & réſolurent de s'y défendre; on fit le ſiège de la ville, & bientôt ceux qui s'y étoient renfermés demandèrent à capituler; cette grace, que les Anglois accorderoient aujourd'hui aux pirates d'Alger & aux peuples anthropophages du nouveau monde, fut alors refuſée aux deſcendans d'Abraham; le déſeſpoir s'empara de ces malheureux; ils égorgèrent leurs femmes & leurs enfans, mirent le feu au palais, & s'y brûlèrent (*b*).

L'HOMME AVEC DIEU.

On ne parle point ici des petites vexations faites à la nation juive pour la dépouiller de ſes biens (*c*). L'indigence n'eſt rien, quand elle

---

(*a*) *Spicileg.* d'Achery, tom. 8, pag. 498.

(*b*) *Polidor. Virgil.* lib. 14, pag. 248.

(*c*) Jean-Sans-Terre fit éprouver aux Juifs toute la cruauté induſtrieuſe de Phalaris, pour leur extorquer de l'argent; Jean de Briſtol ſe laiſſa couvrir de plaies ſans ſe racheter; le tyran ſurpris de ſa conſtance le fit délier, & ordonna qu'on lui arrachât ſeulement une dent tous les jours, juſqu'à ce qu'il payât la ſomme qu'on lui demandoit; l'Hébreu ſouffrit patiemment qu'on lui en arrachât ſept, mais à la huitième il paya. — *Matth. Pariſ.* A. 1210.

PARTIE III.

eſt miſe en parallèle avec une mort cruelle, & encore plus avec l'opprobre.

La plus violente perſécution que la ſynagogue ait eſſuyée en Angleterre tombe ſous le règne d'Edouard; la peſte & la famine déſoloient alors une partie de l'iſle, & les fanatiques ne manquèrent pas d'attribuer ce double fléau aux Juifs; auſſi le roi, afin d'épurer l'air & de ramener l'abondance, ſe propoſa d'exterminer tous ceux de cette nation qui n'embraſſeroient pas le chriſtianiſme. Il fit dreſſer, pour cet effet, deux pavillons ſur le bord de la mer; au-deſſus de l'un on avoit arboré une croix, & ſur l'autre l'image du pentateuque; on diviſa enſuite les Juifs en deux corps: ceux qui voulurent embraſſer le culte de leurs perſécuteurs furent introduits dans le premier pavillon; les autres furent conduits dans la tente de Moïſe: mais à meſure que ces derniers y

Ce même auteur dit que Henri III vendit les Juifs à ſon frère Richard pour le terme d'une année, afin que ce comte éventrât ceux que le roi avoit déjà écorchés. Le texte dit: *Ut, quos rex excoriaverat, comes eviſceraret.* -- Ce Henri III enchériſſoit encore ſur la maxime tyrannique de Tibère.

entroient, on les maſſacroit & on jetoit leurs corps dans la mer (*a*).

Les juifs aujourd'hui préſentent au roi d'Angleterre le pentateuque le jour de ſon ſacre; ils ſont fidèles aux loix de l'état & aux uſages de la ſynagogue; ils vénèrent les martyrs de leur nation, & les Anglois n'oſent prononcer le nom de leurs ancêtres qui les ont perſécutés.

VII.

EN FRANCE.— Ce n'eſt point à nous François à faire des reproches aux autres nations; nous avons été fanatiques long-tems, & la preuve que nous commençons à ne plus l'être, c'eſt que j'ai la liberté d'en faire l'aveu.

Sous Charlemagne on accuſa les juifs d'avoir appellé les Sarraſins en Languedoc (*b*); ce prince, qui cherchoit des coupables, ſacrifia la nation au délire fanatique de ſes ſujets; il fit périr les chefs de la ſynagogue, & ordonna

(*a*) *Cardoſo los excell.* pag. 382.

(*b*) Baſnage les juſtifie de ce crime, liv. 9, ch. 3.

qu'à l'avenir tous les juifs habitant à Toulouſe recevroient un ſoufflet trois fois par an à la porte de la cathédrale. Sous le règne de Charles le Chauve, ce n'étoit plus que le ſyndic qui recevoit en cérémonie le ſoufflet au nom de la nation ; on ſoupçonna enſuite, même en Languedoc, qu'il étoit contre le droit naturel de perſécuter les enfans parce qu'on avoit haï les pères, & perſonne ne fut plus ſouffleté.

Philippe-Auguſte, auſſi ſuperſtitieux que Charlemagne, mais plus barbare que lui, bannit tous les juifs de France & confiſqua leurs biens, pour venger un jeune homme de Paris qu'on aſſure qu'ils avoient crucifié (*a*) :

(*a*) Rigord, *de geſt. Philip. Auguſt. hiſt. Franc.* tom. 4, pag. 61. — Ce prince les rappella enſuite pour en extorquer de l'argent ; mais on renouvella alors l'accuſation avec des circonſtances ſinguliérement abſurdes ; on prétendit qu'ils s'étoient aſſemblés, avec la permiſſion de la reine mère, ſur les bords de la Seine ; qu'ils fouettèrent alors en cérémonie un jeune chrétien ; qu'ils le couronnèrent d'épines, & le crucifièrent : on ajouta que le roi ſe trouva en perſonne à cet auto-da-fé, & qu'il fit brûler 80 des inquiſiteurs. — Albéric, *trium font. chron. ſub anno* 1182.

On pourroit encore douter de ce fait, quand Tacite en ſeroit le garant ; mais Albéric etoit un moine.

Philippe-Auguſte puniſſoit un aſſaſſinat incertain, comme un régicide.

L'HOMME AVEC DIEU.

Quand nos rois étoient éclairés, les juifs n'en étoient pas plus tranquilles, parce qu'ils étoient toujours expoſés à la fureur du peuple. Les Pariſiens, ſous le règne de St. Louis, s'imaginèrent que c'étoit un uſage conſtant dans les ſynagogues d'immoler des enfans à Jehovah le vendredi-ſaint; auſſi-tôt le peuple ſe ſouleva, & maſſacra tous les Juifs qu'il put rencontrer; l'épidémie fanatique ſe communiqua dans les provinces; & on fit mourir, par divers genres de ſupplices, 2500 de ces malheureux qui ne voulurent pas abjurer (*a*). Le gros de la nation ne voyoit aucun crime dans ces aſſaſſinats; pour ceux qui étoient un peu moins barbares, ils alloient l'expier par des croiſades.

St. Louis, priſonnier en Aſie, donna un édit qui banniſſoit tous les Juifs de cette France où il ne régnoit plus (*b*); ils revinrent, &

(*a*) Salomon Ben virg. *pag.* 417.
(*b*) Matth. Pariſ. *hiſt. Angl.* p. 576.

Philippe le Bel les chaſſa de nouveau pour raccommoder ſes finances (*a*); enfin en 1358 ce peuple errant a été banni ſans retour.

Le gouvernement aujourd'hui tolère les Juifs; mais s'ils prenoient des ſentimens de citoyen, pourquoi ne feroit-on que les tolérer? Ce peuple eſt induſtrieux; l'état pourroit donc tirer parti de ſon induſtrie: n'avons-nous pas encore des landes en Gaſcogne & en Bretagne à défricher, des monumens publics à élever, des iſles à peupler, &c? L'eſpérance ſeule d'être réuni en corps de nation, lui feroit conſtruire les pyramides d'Egypte: craint-on qu'il ne ſe rende indépendant? Eh! laiſſons-le bâtir Jéruſalem au milieu des landes de Bordeaux, & nous n'en ſerons que plus riches, plus puiſſans & plus heureux.

VIII.

EN PERSE. — La Perſe eſt le théatre de la dernière cataſtrophe que la nation juive ait eſſuyée dans notre continent; l'aventure qui

(*a*) *Chron. gul. de Nangis, ſub. A. C.* 1310.

Y

y donna lieu mérite d'être conſervée dans les annales de la philoſophie. Dans le ſeizième ſiècle, le ſophi Scah Abbas ordonna aux rabbins de fixer un tems pour la venue de leur Meſſie; ce prince promit, s'il paroiſſoit alors en Perſe, de ſe ſoumettre, lui & ſes ſucceſſeurs, à la loi de Moïſe; mais il exigea d'eux, s'ils étoient mauvais prophètes, de ſe faire muſulmans, où de périr dans les ſupplices. La ſynagogue décida que le deſiré des nations paroîtroit dans 70 ans; le contrat alors fut ſigné de part & d'autre, & les Juifs taxés, en attendant, à deux millions d'or; le ſophi mourut, & ſes ſucceſſeurs, occupés des intrigues de leur ſerrail, oublièrent le traité; mais en 1663, Abbas II le trouva par haſard dans les archives royales; &, de l'avis de ſon conſeil, il fit maſſacrer tous les Hébreux répandus dans ſes états, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Depuis cette Saint-Barthelemi, il n'eſt pas reſté un ſeul Juif en Perſe (a).

(a) Baſnage, *liv.* 9, *ch.* 26.

LETTRE CIRCULAIRE

Du rabbin David Ben Anrou, prince de la captivité (*a*),

Aux ſouverains des deux mondes.

PARTIE III. LE chef d'un peuple errant, proſcrit & malheureux, mais deſtiné à l'empire de la terre, conjure ta majeſté de ne point traiter en tigres des êtres qui n'ont jamais ceſſé d'être hommes.

Succeſſeur de David & d'Ezéchias, je de-

(*a*) Le rabbin aſiatique qu'on regarde comme le chef de la nation juive, prend le titre de prince de la captivité: le premier qui le porta régnoit vers l'an 220 de notre ère. — Calmet, *dictionn. de la bible*, tom. 3, pag. 285. La lettre du rabbin David s'eſt trouvée en original chez les moines qui ſont au pied du Mont-Liban; on l'a traduite dans le même eſprit que le préſident de Monteſquieu a traduit le fragment grec du temple de Gnide; on s'eſt ſur-tout permis beaucoup de retranchemens; car les rabbins ſont très-féconds en mots, quoique leur langue ſoit très-pauvre en choſes.

vrois traiter en égal avec les rois ; mais je ſuis contraint de deſcendre à la prière ; l'arche ſacrée n'eſt plus ; les ſaints d'Iſraël ſont dans la tombe, & je ne commande qu'à des eſclaves qui vont mourir. L'HOMME AVEC DIEU.

Du haut du Mont-Liban, parmi ces cèdres qui me rappellent le temple de Salomon, dont les ruines même ſont diſperſées, j'ai promené mes regards ſur la terre ; j'ai vu tous les peuples conjurés contre les reſtes infortunés de la tribu de Juda ; j'ai vu les deux mondes s'agiter pour écraſer un atome.

Si du moins cet atome cauſoit quelque trouble dans l'ordre politique des ſociétés ; s'il ébranloit les trônes ; s'il calomnioit les peuples dans l'eſprit des rois, je dirois en gémiſſant : Babylone eſt juſte ; mais j'adjure, au nom d'Adonaï, les ſouverains des deux continens de déclarer ſi nous avons d'autres crimes que de deſcendre de Jacob, & d'être auſſi fidèles qu'eux au culte de nos pères.

Cependant tu permets que la calomnie répande ſur nous l'opprobre qui n'eſt dû qu'à nos perſécuteurs. Si l'ennemi ravage tes frontières,

c'eſt nous qui l'avons appellé ; ſi les brigands aſſaſſinent un de tes ſujets, c'eſt nous qui l'avons crucifié ; ſi la peſte ſe répand dans ton empire, c'eſt nous qui avons empoiſonné tes rivières (*a*) ; bientôt on nous punira du déſordre des élémens, & on nous imputera des crimes qui ſuppoſent, dans ceux qui les commettent, le pouvoir ſuprême de la nature.

Ces crimes abſurdes ſont enſuite punis par des ſupplices atroces ; on ſe contenta d'abord de nous accabler d'impôts onéreux (*b*), & d'expoſer notre vie à la merci du premier fa-

---

(*a*) En 1339, la peſte ravagea l'Allemagne ; les moines accuſèrent alors les Juifs d'avoir empoiſonné le Rhin & le Danube, & 12 mille hommes de cette nation furent maſſacrés, ſur cette accuſation, dans la ſeule ville de Mayence. *Cruſius antiq. ſuevor.* lib. 5. — *Note du traducteur.*

(*b*) En Turquie les Juifs paient un tribut au grand-ſeigneur pour chaque enfant mâle qui naît parmi eux ; il y en a un autre pour le privilège de tenir la ſynagogue, un autre pour la permiſſion d'enſevelir leurs morts, un autre pour les pavillons qu'ils doivent fournir aux muſulmans dans l'autre monde, &c. &c. La fortune d'un Juif dépend ſans ceſſe du caprice d'un viſir ou de la haine du Muphti. — *Note du traducteur.*

natique (*a*) ; maintenant l'imagination ingénieuſe de nos perſécuteurs ſe plaît à multiplier les horreurs de la mort qui nous environne ; le pal, la roue & les bûchers s'offrent par-tout à nos regards ; on voudroit que le déſeſpoir nous fît blaſphémer le Dieu de nos pères, & que l'effet de ces affreux ſupplices fût de les mériter.

Nous ne pouvons exiſter dans la ſociété, ſans avoir des rapports avec elle ; que les tribunaux de ſang qui ſe ſont érigés contre nous, décident donc ſous quels titres nous vivons dans tes états. Sommes-nous des ennemis ? ſois aſſez généreux pour nous combattre à armes égales. Sommes-nous tes ſujets ? juge-nous par tes loix. Sommes-nous enfin des étrangers ?

(*a*) Les annales de Bretagne fourniſſent ſur ce ſujet un fait remarquable. — Les états de cette province, qui avoit alors ſes ſouverains, ſtatuèrent, en 1239, qu'un débiteur qui auroit un Juif pour créancier, ne ſeroit pas obligé de le payer, & que tout Breton qui tueroit un Hébreux ne pourroit être regardé comme un aſſaſſin. — D'Argentré, *hiſt. de Bret.* liv. 4 ; ch. 23. — *Note du traducteur.*

PARTIE III.

laiſſe là ton code & ton épée, & juge-nous par les loix éternelles de la nature.

Ton rang & tes adulateurs te rendent barbare; mais la nature t'a fait humain : conſulte donc ton cœur plutôt que tes eſclaves; ne te joue point de notre vie, puiſque le ciel t'en a confié le dépôt; n'imite pas ce Muley-Iſmaël (*a*) qui pour montrer la bonté de ſon cimeterre, abat tous les vendredis les têtes de cinquante chrétiens.

Je n'écris point pour tes inquiſiteurs (*b*),

(*a*) On ne peut fixer la date préciſe de la lettre de David; mais il paroît, par le trait hiſtorique qu'il rapporte, qu'il vivoit ſur la fin du dernier ſiècle, ou au commencement de celui-ci; car Muley-Iſmaël ne mourut qu'en 1727, après une tyrannie de 55 ans. Cet empereur de Maroc eſt célèbre dans les annales muſulmanes. Un jour il poignarda ſa maîtreſſe favorite pour avoir marché ſur un peu de farine; au moment où elle expiroit, il appella un chirurgien maure, & lui ordonna de guérir cette femme, ſous peine d'être étranglé. — *Note de l'éditeur.*

(*b*) Tous les ſouverains n'ont pas adopté le délire religieux de l'inquiſition; ainſi il y avoit ſûrement des variations dans la lettre circulaire du rabbin. S'il m'étoit permis d'établir ici quelques conjectures, je dirois que la lettre qu'on traduit eſt probablement adreſſée au roi d'Eſpagne. Tel étoit

qui s'abreuvent de ſang comme les prêtres de Saturne ; les grands qui t'environnent ſont trop intéreſſés à te cacher la vérité ; ton peuple n'eſt pas à portée de m'entendre ; c'eſt toi ſeul que je voudrois perſuader ; ma nation eſt charmée que les loix t'aient fait deſpote : tu diras un mot, & tes ſujets deviendront des hommes ; tu diras un mot, & nous ſerons heureux. L'Homme avec Dieu.

On prend par-tout le ſoin de nous convertir pour prétexte à la rage de nous proſcrire ; mais ſi notre culte n'eſt point oppoſé au repos des hommes, quel droit ont les ſouverains de s'établir juges entre nous & l'Être ſuprême ? l'envie de nous rendre heureux quand nous ne ſerons plus, ne doit pas engager les gouvernemens à rendre malheureuſe notre exiſtence. Dois-je embraſer les moſquées d'Iſpahan pour en faire ſervir les cendres à engraiſſer les provinces de la Perſe ?

---

auſſi l'avis de l'archevêque arménien de Tarſe, que nous vîmes à Paris en 1765, prélat plein d'érudition & de gaieté, & dont les bons mots ne ceſſoient pas de l'être dans la bouche de ſon interprète. — *Note de l'éditeur.*

PARTIE III.

Ce principe ne ſeroit bon que dans le cas où la terre entière ſe réuniroit dans le même culte religieux, où la théocratie ſeroit le gouvernement du genre humain, & où tous les peuples deviendroient Iſraélites; faveur que Jehovah (*a*) a promiſe à nos prophètes & à nos rabbins.... Amen.

Mais dans ce ſiècle abſurde & barbare, que gagnerions-nous à embraſſer ta croyance? Si tu me perſécutes pour faire de moi un chrétien, le ſophi a droit d'en faire autant pour

(*a*) *Jehovah*, ſuivant M. Forbes, lord préſident des aſſiſes d'Edimbourg, ſignifie l'Être par excellence; on en a fait dériver le *Zéus* des Grecs, & même le *Jupiter* des Latins; car, diſent les commentateurs, eſpèce de gens fort heureux en étymologies, on prononçoit primitivement *Jovis pater*, au lieu de *Jupiter*; ce qui ſuppoſe que les anciens prêtres du capitole prenoient indifféremment le fils pour le pere, & Saturne pour le monſtre qui le fit mutiler.

On remarquera que dans le texte de la lettre de David le nom de *Jehovah* ſe trouve en blanc: les rabbins regardent comme un crime de prononcer ce nom ineffable; & ils ont écrit que quiconque pourroit articuler ce mot avec la vraie prononciation, feroit des miracles. Ce ſecret peut être mis avec celui du grand-œuvre. — *Note du traducteur.*

me rendre muſulman; les deſcendans d'Abraham ſeront donc obligés de changer de cultes comme de climats, d'adorer un prêtre en Tartarie, le grand lièvre au Canada, & un hanneton chez les Caffres.

Tu dis que c'eſt la vérité qui te donne le droit de perſécuter; mais pourquoi l'erreur ne le partageroit-elle pas? l'erreur ne ſe croit-elle pas toujours la vérité?

La vérité! — Il ſied bien à des apôtres d'un jour de prononcer ce nom auguſte. Quelle eſt la religion que je n'ai pas vu naître? mon culte exiſtoit dans l'idée d'Adonaï, tandis que le germe de l'univers étoit encore dans le néant.

Il n'y a point de loi intermédiaire entre Moïſe & la nature; mais vous, chrétiens, vous avez ſuccédé à Moïſe, & Mahomet vous a ſuccédé.

L'arbre ſacré que planta notre légiſlateur, a produit deux branches immenſes qui couvrent aujourd'hui les deux tiers de la terre. Eſt-ce aux hommes qui repoſent ſous l'ombrage de ces branches à frapper le tronc & à

ébranler les racines ? Eſt-ce à des fils à déchirer le ſein de leur mère, & à Samarie à préparer la chûte de Jéruſalem ?

Tes prêtres ſe vantent ſans ceſſe d'avoir épuré notre morale ; mais quel eſt le plus humain aux yeux du Dieu vivant, du chrétien qui fait des proſélytes au milieu des roues & des bûchers, ou de l'Hébreu qui périt & pardonne ?

Vois quelles affreuſes conſéquences on peut tirer du ſyſtème deſtructeur de ton inquiſition : tu me dépouilles de mes biens pour me forcer à être apoſtat ; mais ſi je ſuis fidèle à ma loi, tu as donc le droit de m'arracher la vie ; & ſi mon ame intrépide s'élève au-deſſus des terreurs de la mort, tu peux donc ſans crime attenter à mon honneur ; tous ces anneaux appartiennent à la même chaîne ; ainſi c'eſt en outrageant les mœurs que tu étendras l'empire de tes loix.

La violence ne déſigne pas l'équité, mais le pouvoir ; ſi jamais la cauſe que nous défendons dut nous paroître juſte, c'eſt depuis que tous les ſectaires ſe réuniſſent à nous perſécuter ; la

vérité ſemble ſi étrangère à l'homme, que l'opprimer c'eſt la faire reconnoître. L'HOMME AVEC DIEU.

Veux-tu faire ſoupçonner à mon peuple la vérité de ta religion ? regarde-nous comme tes frères, toi qui règnes ſur un point de ce globe ; puiſque Dieu, qui eſt le ſouverain de mille mondes, nous regarde tous comme ſes enfans.

Je me ſuis juſqu'ici énoncé avec fierté ; mais c'eſt le langage de l'innocence ; je t'ai cru aſſez grand pour mériter de l'entendre.

On dit que le ſoleil ne ceſſe jamais de luire ſur tes états (*a*) : rends ta gloire encore plus ſolide ; fais-y briller le ſoleil de l'équité ; ſois le bienfaiteur d'un peuple immenſe, au lieu d'en être l'aſſaſſin ; nous croirons alors retrouver dans ton empire les palmiers de Jéricho,

(*a*) Ce mot de Philippe II, cité par le rabbin, démontre que cette lettre étoit deſtinée à un roi d'Eſpagne. — *Note du traducteur.* — Mais ce roi n'étoit sûrement pas Philippe II, le Tibère de l'Eſpagne & le Caligula du nouveau monde ; David n'auroit pu lui écrire qu'il étoit aſſez grand pour mériter d'entendre la vérité. — *Réflexion de l'éditeur.*

PARTIE III.

les rivages du Jourdain & le temple auguſte de Salomon ; & moi, le ſucceſſeur de ce prince, je me croirai trop honoré de devenir le premier de tes ſujets.

Le rabbin DAVID BEN ANROU, prince de la captivité.

CHAPITRE X.

Des Maſſacres.

IL faut de grands ſpectacles au fanatique, comme il faut de grands crimes à l'uſurpateur. Le ſang de quelques victimes obſcures, coulant ſur des échafauds, ne fait qu'irriter la ſoif qui le dévore : il n'y en a point qui ne faſſe le vœu de Caligula ; mais grace à la philoſophie, ce vœu de long-tems ne ſera exaucé. L'HOMME AVEC DIEU.

Ma plume eſt donc encore condamnée à retracer ces ſcènes épouvantables qui flétriſſent à jamais les ſouverains qui les ordonnent, & les ſatellites qui les exécutent ; puiſſe l'Europe n'avoir plus beſoin de pareils tableaux ! Après avoir ſervi ſi long-tems les fureurs d'Arimane, puiſſe-t-elle enfin tomber ſans rougir aux autels du Dieu paiſible de la nature !

Ces maſſacres religieux, dont je vais parler, ont preſque tous été précédés par d'autres

violences ; mais je ne veux m'arrêter que ſur les grands déſaſtres qu'a fait naître le fanatiſme : pourquoi s'occuper de l'incendie de quelques cabanes, quand le volcan du Véſuve enſevelit, ſous ſes laves brûlantes, les villes entières de Pompeyes & d'Herculanum ?

ARTICLE I.

Des Maſſacres des Hébreux par les Hébreux

CE n'eſt pas ma faute ſi, en parlant d'aſſaſſins & d'hommes aſſaſſinés au nom de la religion, le nom des Hébreux ſe trouve ſans ceſſe ſous ma plume : ce peuple a été deux mille ans célèbre par ſes crimes, & il y a près de deux mille ans qu'il eſt célèbre par ſes malheurs. Puiſſe-t-il un jour revenir au théiſme ! c'eſt le moyen de n'être plus ni coupable ni malheureux.

L'Homme avec Dieu.

Lorſque Moïſe parloit à Adonaï ſur le mont Sina, Aaron ſon frère fit adorer aux Hébreux un veau d'or : le légiſlateur, deſcendu de la montagne, expia ce crime en faiſant maſſacrer 23 mille de ſes ſujets par la main des lévites, & en élevant Aaron, le plus coupable de tous, à la dignité de grand-prêtre.

Le texte qui conſacre cette boucherie religieuſe eſt ſi extraordinaire, que je me fais un devoir de le tranſcrire.

PARTIE III.

« Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu
» d'Iſraël : Que chacun mette ſon épée à ſon
» côté ; paſſez & repaſſez au travers du camp,
» d'une porte à l'autre, & que *chacun tue ſon*
» *parent, ſon frère & ſon ami.*

» Les enfans de Lévi firent ce que Moïſe
» leur avoit ordonné ; & en ce jour-là il y eut
» environ 2[illegible] mille hommes du peuple qui fu-
» rent mis à mort.

» Car Moïſe avoit dit : Conſacrez aujour-
» d'hui vos mains au Seigneur, *en tuant cha-*
» *cun votre fils & votre frère, & attirez ſur*
» *vous, en ce jour, ſa bénédiction* (*a*). »

Le philoſophe peut obſerver que le culte d'Adonaï eſt, avec ceux du Teutatès des Gaules, & du Saturne de Carthage, le ſeul où on ſe ſoit attiré la bénédiction du ciel par des parricides.

La religion des Iſraélites interdiſoit toute union avec les peuples qu'ils ſe propoſoient de ſubjuguer : auſſi Moïſe, inſtruit qu'un enfant

(*a*) Voy. le livre de l'*Exode*, ch. XXXII, v. 27, 28 & 29.

de

de Jacob avoit eu la témérité de demander les faveurs d'une fille de Madian, fit égorger, pour une foibleſſe ſi naturelle, 24 mille Hébreux (*a*). Le texte ſacré ne dit pas ſi ce maſſacre fut fait encore par la main des prêtres.

L'HOMME AVEC DIEU.

Je ne parlerai point du maſſacre de 24 mille hommes de la tribu d'Ephraïm, égorgés de ſang froid, au paſſage du Jourdain, par les Juifs de la tribu de Galaad, pour n'avoir pu prononcer le mot de *ſchiboleth* (*b*); ni de la deſtruction entière de la tribu de Benjamin; parce que de jeunes gens de Gabaa avoient violé la femme d'un lévite (*c*). Dieu n'a été que le prétexte ſubalterne de ces carnages; & j'examine ici, non les attentats de la politique, mais les attentats de la religion.

(*a*) Voy. les *nombres*, ch. XXV, v. 6, 7, 8 & 9.
(*b*) Voy. les *juges*, ch. XII.
(*c*) Les *juges*, ch. XIX & XX.

ARTICLE II.

Maſſacre de la Cyrenaïque.

PARTIE III.

JÉRUSALEM n'étoit plus, & les Juifs avilis, mais tolérés, ſe conſoloient de leur opprobre en maudiſſant leurs vainqueurs dans les ſynagogues. Un nommé André, eſpèce de fanatique, qui avoit des viſions, & qui faiſoit des miracles, propoſa aux Juifs ſes concitoyens, de ſe raſſembler; & il leur promit la monarchie univerſelle, s'ils exterminoient les infidèles. Dans la province de Cyrène, & dans l'iſle de Chypre, ſon plan de révolte fut adopté; les Juifs qui habitoient ces provinces prirent les armes; & s'il en faut croire Dion & Euſèbe, ils maſſacrèrent deux cent vingt mille Romains: cette proſcription, plus atroce que celle de Mithridate & des triumvirs, fut accompagnée de toutes les horreurs qui ſuivent les attentats du fanatiſme; ils firent ſouffrir toutes ſortes de tortures à leurs victimes, &

finirent par boire leur ſang & par manger leurs cadavres : c'eſt principalement à cette époque que les Juifs ſont devenus l'opprobre & l'horreur du genre humain. Ce grand déſaſtre arriva ſous le règne de Trajan.

L'HOMME AVEC DIEU.

ARTICLE III.

Maſſacres qui ont accompagné l'établiſſement du mahométiſme..

PARTIE III. LE culte des dieux les plus ſanguinaires, tels que Saturne, Teutatès, & le Mars Mexicain, n'a jamais fait répandre, dans ſon origine, autant de ſang humain que le culte du Dieu pacifique, dont Mahomet ſe diſoit le prophète. Ce conducteur de chameaux, que le comte de Boulainvilliers appelle un grand homme, ſongea un jour qu'il étoit inſpiré par l'ange Gabriel; à ſon réveil, il réſolut d'en convaincre les Arabes ou de les égorger; ainſi un ſonge a fait maſſacrer en Aſie plus de deux millions d'hommes.

Les talens de cet impoſteur lui mirent les armes à la main, & le ſuccès de ſes armes ſervit enſuite à faire honorer ſes talens: il falloit ſans doute bien de l'audace pour dire à des brigands: croyez que j'ai mis la lune dans ma manche, ou je vous égorge; mais l'heureux

ſourbe triompha ; les Arabes, à qui il parloit, commencèrent par trembler, & ils finirent par croire.

L'Homme avec Dieu.

Les califes & les premiers ſultans héritèrent de l'eſprit deſtructeur de Mahomet ; ils furent d'autant plus redoutables, qu'ils opprimoient également les peuples avec le deſpotiſme & avec le fanatiſme ; armés de ce double poignard, ils firent trembler leurs ſujets & les rois de l'Europe.

A réduire à leur juſte valeur les calculs d'Abulféda, d'Abulfarage & des écrivains, ſoit arabes, ſoit européens, qui ont écrit l'hiſtoire muſulmane, on peut faire monter à trois millions le nombre d'hommes qui, pendant un ſiècle, ont été égorgés ſur les champs de bataille, & paſſés, de ſang froid, au fil de l'épée après la priſe des villes, qui furent pendus, lapidés, empalés ou brûlés dans les places publiques, pour prouver la ſublimité des viſions de Mahomet, & l'éternité de l'alcoran.

La fureur religieuſe des muſulmans s'eſt beaucoup refroidie ; mais il leur reſte encore un droit des gens qui, ſans les rendre plus

PARTIE III. puiſſans, les rend plus odieux : c'eſt ainſi qu'après avoir conclu un traité de paix avec les chrétiens, ils vont à la moſquée en demander pardon au dieu de Mahomet ; ils croient toujours offenſer l'Être ſuprême quand ils n'exterminent pas les hommes qu'ils appellent *infidèles*.

ARTICLE IV.

Maſſacre des manichéens.

LE philoſophe qui ne conſulte que ſa raiſon, ne croit pas au mauvais principe; mais s'il conſulte les annales des hommes, il eſt tenté de lui attribuer la plupart de ces tragédies ſanglantes, que le fanatiſme a fait jouer dans les deux mondes.

L'Homme avec Dieu.

Le culte d'Arimane eſt très-ancien dans l'Aſie: un Cabade, roi de Perſe, qui vouloit être le ſeul génie du mal dans ſes états, proſcrivit ceux de ſes ſujets qui adoroient Arimane, & ils furent tous égorgés en un ſeul jour. Les hiſtoriens ne nous ont pas tranſmis le nombre des victimes qui périrent dans ce maſſacre de manichéens.

L'impératrice Théodora, à l'exemple de ce Cabade, donna en 845 un édit de proſcription contre tous les manichéens de l'empire grec, & on eut par-tout la lâcheté de l'exécuter. L'abbé Fleury, dont la plume circonſpecte

gliſſe ordinairement ſur ces attentats du chriſtianiſme, avoue, dans ſon hiſtoire eccléſiaſtique, que le nombre des malheureux qui périrent alors, monta environ à cent mille; & on peut ajouter foi à ſes calculs (*a*). Ce qu'il y a de plus affreux encore dans ce déſaſtre, c'eſt qu'il ne ſe trouva alors à Conſtantinople aucun philoſophe qui plaidât la cauſe de l'eſpèce humaine, contre le monſtre couronné qui cherchoit à l'anéantir : tel étoit le droit des gens de ce ſiècle de barbarie, qu'on trouvoit auſſi ſimple d'aller à la chaſſe des hommes qui avoient la foibleſſe de croire au génie du mal, qu'à celle des tigres, des pirates & des aſſaſſins.

(*a*) Voy. auſſi Maimbourg, *hiſt. des iconoclaſtes*, liv. 6.

ARTICLE V.

Maſſacre de Saint-Brice.

CETTE Saint-Barthelemi angloiſe eut pour objet la deſtruction des Danois répandus dans la grande Bretagne; & le Charles IX qui la fit naître eſt un Ethereld II, eſpèce de ſtatue couronnée, qui ne ſavoit que prêter ſa main à ſes miniſtres pour ſigner des édits de proſcription; la politique donna peut-être le ſignal du carnage, mais ce fut le fanatiſme qui l'exécuta. Les ſujets d'Ethereld, depuis quelque tems eſclaves des papes, furent enchantés de trouver une occaſion de ſe venger du mépris des guerriers adorateurs d'Odin, & ils maſſacrèrent les Danois avec un zèle qu'une ſimple haine nationale n'étoit pas capable de leur inſpirer: le jour choiſi pour le carnage fut la fête de St. Brice. Il faut voir, dans un de nos hiſtoriens philoſophes, le tableau de cette affreuſe journée: je vais tranſcrire quelques traits de la plume éloquente de cet homme de bien.

L'HOMME AVEC DIEU.

PARTIE III.

« Le maſſacre commença par Gunilda, ſœur
» de Stenon, roi de Danemarck. -- Le mi-
» niſtre d'Ethereld égorgea d'abord ſon mari
» & ſes enfans à ſes yeux ; enſuite il la fit pé-
» rir elle-même à coups de lance : cette prin-
» ceſſe mourut avec la fermeté d'un ſage, en
» plaignant preſqu'également les bourreaux &
» les victimes. *Dieu vous punira*, dit-elle froi-
» dement aux aſſaſſins, *& mon frère me ven-*
» *gera.* On a écrit que le roi avoit pouſſé la
» barbarie juſqu'à faire raſſembler dans un
» champ les femmes des Danois maſſacrés, les
» y faire enterrer vives juſqu'à la ceinture,
» & lâcher ſur elles des dogues affamés qui les
» dévorèrent (*a*). »

On peut évaluer à cinquante mille hommes le nombre des Danois qui périrent à la journée de Saint-Brice.

(*a*) Voy. *hiſt de la rivalité*, par M. Gaillard, tom. I, pag. 104.

ARTICLE VI.

Des Croiſades.

IL y a eu des manies particulières à chaque ſiècle ; celle de la chevalerie conſacra quelques extravagances ; mais elle épura les mœurs & fit revivre quelque tems parmi nous les Théſée & les Hercule ; il n'en eſt pas de même de celle des croiſades, elle n'a racheté par aucun bien la plaie horrible qu'elle a faite à l'humanité.

L'audace & la lâcheté furent l'apanage ordinaire des croiſés ; & ces vices ne ſont pas incompatibles dans l'ame des fanatiques. La fureur de répandre le ſang muſulman ſur le ſaint ſépulchre, étoit telle qu'il ſembloit s'être fait une révolution dans l'eſprit humain ; tout le monde partageoit le même délire ; les rois montoient en chaire pour communiquer leur enthouſiaſme à leurs ſujets ; les ſeigneurs vendoient leurs terres pour acheter des équipages ; les moines paroiſſoient l'épée à la main ſur le champ de bataille, & le peuple les ſuivoit avec

ardeur, ne demandant pour paie que des indulgences. Si dans ces momens de démence un philoſophe avoit voulu plaider la cauſe de l'humanité, les chevaliers & les preux de l'armée l'auroient mépriſé comme un lâche; les rois l'auroient ſoupçonné du crime de lèſe-majeſté, & le peuple l'auroit brûlé comme un athée.

Un pape, dans ces tems de barbarie, jouoit dans le monde un rôle auſſi grand que celui du premier des Céſars; il ordonnoit, & la moitié de l'Europe ſe précipitoit ſur l'Aſie; il ne lui falloit qu'une bulle pour embraſer l'ancien continent.

Ces émigrations cependant étoient contraires à toutes les loix divines & humaines; elles bleſſoient la nature en armant les hommes les uns contre les autres; elles renverſoient la morale en conſacrant les plus ſanglantes uſurpations; elles apportoient en Aſie les vices des chrétiens, & en Europe ceux des muſulmans.

On croyoit dans ce tems-là qu'avec une croix brodée ſur ſon épaule, on rachetoit tou-

ſes les foibleſſes de ſa vie ; ainſi Louis le Jeune, pour expier le crime d'avoir brûlé trois cents perſonnes dans une égliſe, fit vœu d'en aller maſſacrer cent mille en Paleſtine. L'HOMME AVEC DIEU.

Il ne faut pas trop reprocher au magnanime Louis IX les croiſades de ſon règne ; ce monarque tempéra par ſon humanité les fougues du fanatiſme ; il eut des vertus à lui, & le crime qu'il commit en ſe croiſant deux fois eſt, juſqu'à un certain point, le crime de ſon ſiècle.

L'Europe ſe reſſent peut-être encore du tort que les croiſades ont fait à la population ; nous avons perdu plus de deux millions d'hommes à la conquête d'un rocher (*a*), & ce rocher eſt encore aux muſulmans.

(*a*) Le calcul eſt ſimple ; cent mille hommes périrent dans les deux croiſades de St. Louis ; cent cinquante dans celle de Barberouſſe ; trois cent mille dans celle de Philippe Auguſte & de Richard, roi d'Angleterre ; deux cent mille dans celle de Jean de Brienne, & environ ſeize cent mille dans les croiſades antérieures ; ainſi ces émigrations ont coûté à l'Europe 2350000 hommes. --- Mais les croiſades n'euſſent-elles coûté la vie qu'à un ſeul muſulman, la conquête étoit encore un crime, & les croiſés des aſſaſſins. Au reſte, on a vu même des hiſtoriens contempo-

Il eſt heureux pour le genre humain que les enthouſiaſtes des autres religions n'aient point eu l'idée de ſe rendre maître des lieux où repoſe la cendre de leurs légiſlateurs. Si l'Inde avoit voulu s'emparer de Crotone à cauſe du tombeau de Pythagore, la Perſe aſſervir la Bactriane à cauſe de celui de Zoroaſtre, & la moderne Conſtantinople enlever Médine aux Arabes à cauſe de celui de Mahomet, toutes ces eſpèces de croiſades auroient achevé de dépeupler la terre; & le continent que nous habitons, ſeroit peut-être auſſi déſert aujourd'hui que le nouveau monde.

---

rains s'indigner du délire ſacré des croiſades; voici un texte aſſez ſingulier, tiré d'une ancienne chronique des Normands:.. *Ludovicus* (*Septimus*), *rex Francorum*, *& ſocii ejus* ... *præſente Eugenio papâ in expeditionem Hyeroſolymitanam ituri*, *à Pariſiis exceſſerunt* ... *tribulationem & miſerias in ipſo itinere perpeſſi ſunt* ... *quia enim de rapina pauperum & eccleſiarum ſpoliatione*, *illud iter ex majore parte inceptum eſt* ... *nil proſperum vel memoriâ dignum in illa peregrinatione actitatum eſt.* — *Voyez* le recueil des hiſtoriens de Normandie, par Duchêne, *pag.* 977. — Cette citation prouve que dans ces tems malheureux tout le monde n'étoit pas barbare.

ARTICLE VII.

Maſſacre des Albigeôis.

L'HOMME AVEC DIEU.

LORSQUE les papes furent las de faire maſſacrer des infidèles par des chrétiens, qui étoient maſſacrés à leur tour, ils s'aviſèrent de publier des croiſades contre les hérétiques : telle fut l'origine du déſaſtre des Albigeois : on égorgea les pères, afin de convertir leur poſtérité.

L'orage pontifical tomba particuliérement ſur le Languedoc : Raymond, qui en étoit le ſouverain, fut vaincu par Simon de Montfort, chef de la nouvelle croiſade ; & le pape ne lui laiſſa que l'alternative de céder au conquérant ſes états, ou d'être excommunié : Raymond eut le bon eſprit de choiſir d'être excommunié.

Pendant ce tems-là les croiſés réduiſoient en cendres la ville de Beziers ; on faiſoit pendre 80 chevaliers dans Lavaur ; on éventroit ailleurs les mères des Albigeois, & on brûloit

les pères avec les enfans dans les égliſes : il n'y avoit point de quartier à eſpérer dans cette guerre d'anthropophages ; tout Languedocien qu'on faiſoit priſonnier, étoit égorgé ; toute place qui ſe rendoit, étoit raſée de fond en comble.

Les croiſades, contre les Albigeois, durèrent environ vingt ans, & cent mille hommes y périrent : cette horrible dévaſtation du Languedoc eſt à jamais mémorable dans l'hiſtoire des grands crimes, parce qu'elle eſt l'époque de l'établiſſement de l'inquiſition : on vit alors le cruel Dominique brûler en cérémonie les malheureux qui échappoient au glaive de Montfort ; &, grace à la démence de ce tems-là, le moine y acquit le titre de ſaint, & le guerrier celui de grand homme.

ARTICLE

ARTICLE VIII.

Établiſſement du chriſtianiſme dans les Indes.

A DIEU ne plaiſe que j'attribue au légiſlateur de l'Europe moderne les déſordres des fanatiques qui s'honorent du titre de ſes miniſtres! Il apporta ſur ce globe une morale douce & pure; il ramena à la nature les peuples qui en étoient écartés par les prêtres; il mérita de parler au nom du ciel, & de pacifier la terre. L'HOMME AVEC DIEU.

Ce ſont les fanatiques de ſa religion; (& il y en a par-tout, excepté dans le théiſme) ce ſont les fanatiques, dis-je, qui ont cherché à rendre ſon culte odieux, en l'étendant par des voies mahométanes: l'épée de Charlemagne ne fit, des Saxons, que des apoſtats; les violences qu'on a employées pour convertir le Nord, l'ont empêché de s'affermir dans la foi (*a*); mais rien n'a plus révolté les gens de bien que

(*a*) Liſez-en les détails, *hiſtor. Suecorum Gothorumque eccleſiaſt.* lib. 4; mais liſez ſans préjugés.

les fureurs des Européens dans les Indes pour y former des proſélytes; la religion la plus ſainte ne s'étendoit dans le nouveau monde que comme l'élément du feu, qui ne ſe nourrit qu'à force de détruire.

Les premiers conquérans ne cherchèrent qu'à uſurper, & à faire des eſclaves; mais quand leur autorité commença à s'affermir, il vint de l'ancien continent des inquiſiteurs plus féroces que Pizarre & Cortez, qui ne conſolèrent les Sauvages de la perte de leur liberté, qu'en les faiſant brûler en cérémonie dans leurs auto-da-fés.

Les Américains en vinrent à un tel excès de haine contre la perſonne de leurs conquérans, & contre leur religion, que leurs femmes ſe faiſoient avorter (*a*), pour dérober leurs enfans à un double eſclavage.

Barthelemi de las Caſas, l'auteur le plus exact & le plus judicieux qui ait peut-être écrit ſur le nouveau monde, fait monter à plus de

(*a*) Relation de Thomas Gage, *pag.* 58.

douze millions le nombre des victimes que la rage de conquérir & celle de perſécuter ont fait périr dans les Indes (*a*) ; il dit qu'un vaiſſeau venant des iſles Lucaies à Saint-Domingue dans l'eſpace de 70 lieues, arriva ſans bouſſole à la trace des cadavres des Indiens, qui flottoient ſur l'Océan (*b*). Je ne connois rien de plus flétriſſant dans l'hiſtoire, après le crime d'avoir exécuté tant de barbaries, que d'être obligé d'écrire, pour prouver que ce ſont des barbaries.

[redacted] L'HOMME AVEC DIEU.

J'ai parlé déjà de la conquête du nouveau monde dans le 4e. volume de cet ouvrage, & j'y ai répandu aſſez d'opprobre ſur la mémoire

(*a*) S'il y eut jamais une cauſe célèbre, c'eſt celle d'un hémiſphère entier, que le reſpectable évêque de Chiappa vint plaider dans ſa vieilleſſe, au tribunal de Charles-Quint, contre les conquérans & les inquiſiteurs. Le docteur Sepulveda fut chargé de lui répondre : il ne nia point les faits, mais il dit que les Américains méritoient leurs déſaſtres, & comme ſodomites & comme anthropophages. --- Voilà comment le fanatique ſe juſtifie d'être aſſaſſin, en ſe faiſant calomniateur.

(*b*) *Hiſt. génér. de l'Amérique*, par le père Tournu, tom. 2, pag. 365.

des Pizarre, des Cortez & des inquiſiteurs, pour ne point répéter ici mes imprécations contre ces fléaux de l'eſpèce humaine. Je terminerai cet article en obſervant que les conquérans de l'Amérique y avoient inſpiré une telle horreur du chriſtianiſme, qu'on y rejetoit, avec mépris, juſqu'à ces douces illuſions dont les prêtres environnent la tombe de leurs proſélytes. — Le cacique Hatuey, condamné au feu pour s'être défendu contre des aſſaſſins, voit près du bûcher un moine qui l'entretient du paradis. Dans ce lieu de délices, dit le Sauvage, y a-t-il des Eſpagnols ? Sans doute, répond le moine; mais ils ſont tous bons. Le meilleur n'en vaut rien, ajoute le cacique: je ne veux point aller dans ton paradis; garde ta religion pour les tyrans, & laiſſe-moi mourir.

ARTICLE IX.

Journée de Saint-Barthelemi.

APRÈS le judaïſme, il n'y a point de religion ſur la terre qui ait plus violemment été perſécutée que le proteſtantiſme ; mais comme l'effet de l'inquiſition ſacerdotale eſt de multiplier le nombre des ſectaires, il ſe trouve aujourd'hui que le culte de ces proteſtans, ſi long-tems écraſés, embraſſe la moitié de l'Europe. L'HOMME AVEC DIEU.

Le fanatiſme contre la nouvelle réforme, commença dès François I : on ſuſpendoit dans Paris, par arrêt du parlement, les ennemis des papes au bout d'une longue poutre, poſée ſur une poulie, au-deſſus d'un poteau élevé de vingt pieds, & on les faiſoit deſcendre, à différentes repriſes, ſur un large bûcher enflammé : la première fois qu'on donna ce ſpectacle à la cour de France, le ſupplice d'un de ces malheureux dura deux heures, & laſſa

même la cruauté ingénieuſe des bourreaux, & le zèle dévorant des ſpectateurs.

Il n'y avoit point alors de ſouverain en Europe qui ne regardât comme le plus beau privilège de ſa couronne, de faire revivre l'ange exterminateur des Hébreux; & ces princes font un ſingulier contraſte aux yeux du philoſophe, avec l'ancien Pharaon de Memphis Sabbacon, qui, ayant reçu en ſonge l'ordre de faire mourir tous les prêtres de l'Egypte, jugea que les dieux étoient irrités contre lui, puiſqu'ils ceſſoient d'être humains, & abdiqua la royauté (*a*).

L'Angleterre n'eut point de Sabbacon. — Parmi les tyrans du proteſtantiſme, il faut citer particuliérement cette princeſſe Marie qui eut la férocité & les foibleſſes de Philippe ſon époux, ſans avoir ſa politique; qui ne vécut que pour perſécuter les proteſtans, & qui tenta d'anéantir le nom d'Eliſabeth qui l'a fait oublier. Dans l'intervalle de trois ans elle fit brû-

(*a*) *Diod. Sicul.* lib. 2.

ler 277 perſonnes pour cauſe de religion ; il y avoit dans ce nombre 55 femmes & 4 enfans (*a*) : ſon ame, petite & cruelle, ſembloit animer tous les tribunaux de ſes états ; on peut en juger par ce trait. -- On conduiſit au ſupplice une femme de Guerneſey qui étoit ſur le point d'accoucher ; les douleurs firent en elle une révolution ſi grande qu'elle ſe délivra de ſon fruit au milieu des flammes ; auſſitôt un garde ſe précipite vers le bûcher pour ſauver l'enfant ; mais un juge l'arrête, en diſant que c'étoit un crime de laiſſer vivre le fils d'une hérétique (*b*) ; & l'enfant fut conſumé avec ſa mère.

Il eſt prouvé que dans les Pays-Bas ſeuls, un édit de Charles-Quint contre les réformés, fit pendre, enterrer vives, ou brûler, cinq mille perſonnes (*c*), qui toutes montoient ſur l'échafaud en chantant des hymnes, & à qui il n'a manqué qu'une meilleure cauſe pour être mi-

(*a*) *Hiſt. de la maiſon de Tudor*, de David Hume, *tom.* 1 *de l'édit. in-4°.* pag. 536.

(*b*) Voy. *l'hiſt. d'Angleterre* de Burnet, *tom.* 2, *pag.* 337.

(*c*) Fra-Paolo, *hiſt. du concile de Trente*, liv. 5.

ſes, par les philoſophes, à côté des Socrate & des Régulus.

Mais aucun déſaſtre de ce genre ne peut être comparé à celui de Saint-Barthelemi. Tout le monde connoît les événemens atroces de cette journée, où Médicis & Charles IX ordonnèrent à la moitié de la nation, d'égorger l'autre; & où le fanatiſme obéit avec tant de ſuccès au deſpotiſme. Plus de cent mille proteſtans périrent alors de la main des catholiques; & pour qu'il ne manquât aucun tableau à cette ſcène ſanglante, le roi lui-même tira ſur ſes ſujets, & le parlement donna un arrêt pour célébrer l'anniverſaire de cette horrible cataſtrophe (*a*).

(*a*) Je voudrois que dans toutes les familles on fît apprendre par cœur aux enfans le ſecond chant de la Henriade, où ſont maudits ces tyrans de l'eſprit humain qui éterniſent la diſcorde ſur ce globe.

Ah ! périſſe à jamais l'affreuſe politique
Qui prétend ſur les cœurs un pouvoir deſpotique,
Qui veut, le fer en main, convertir les mortels,
Qui du ſang hérétique arroſe les autels,
Et ſuivant un faux zèle ou l'intérêt pour guides,
Ne ſert un Dieu de paix que par des homicides !

J'aime à croire que ſi ces vers avoient eu la célébrité

La rage d'égorger pénétra de Paris dans les provinces. Un jéſuite Ogier alloit, un crucifix à la main, exciter le peuple de Bordeaux au carnage. Les moines de Lyon conduiſoient leurs pénitens en proceſſion pour maſſacrer les proteſtans dans leurs aſyles : les femmes même jouoient un rôle dans ces ſanglantes tragédies ; les unes s'armoient de l'épée de Judith ou du clou de Débora ; les autres ſe contentoient d'aller dans les temples répéter, contre les réformés, les malédictions prononcées originainairement contre les enfans de Moab & d'Ammon.

Le volcan du fanatiſme ſemble à jamais refermé parmi nous ; cependant il jette toujours de tems en tems quelques étincelles ; il n'y a pas trente ans que des religieuſes brûlèrent en cérémonie le cadavre du frère de Coligni (*a*) ;

de quelques poëmes de Ronſard, il n'y auroit point eu de journée de Saint-Barthelemi.

(*a*) La ſcène s'eſt paſſée en Languedoc. Ces religieuſes trouvèrent le tombeau du fameux d'Andelot, en tirèrent le corps, lui donnèrent mille coups de couteau, & le jetè-

Calas & la Barre ont péri ſur un échafaud ; & ce qui n'eſt pas moins affreux, un François a fait imprimer une apologie de la Saint-Barthelemi.

---

rent enſuite dans le feu. Le directeur du couvent aſſiſtoit à la cérémonie, & loua avec véhémence le zèle des filles du Seigneur.

ARTICLE X.

Maſſacre de Mérindol.

LA croiſade de Monfort n'avoit point anéanti les Albigeois; on en voyoit encore beaucoup ſous François I, vers les confins de la Provence & du Comtat Vénaiſſin. Ils habitoient particuliérement vingt-deux bourgs dans un pays hériſſé de rochers & de montagnes, dont ils défrichoient les landes: ils avoient des mœurs douces, fuyoient les procès, & avoient la guerre en horreur: c'étoient les Penſylvains de l'ancien monde.

Le parlement d'Aix commença par en faire brûler dix-neuf avec leurs femmes & leurs enfans ſans les entendre: d'Oppède ſon premier préſident, Guerin ſon avocat général, & un évêque de Cavaillon, ſe mirent enſuite à la tête de trois mille ſoldats, & vinrent aſſiéger dans leurs vallées ces hommes pacifiques qui ne ſavoient pas même ſe défendre: on leur faiſoit réciter des prières catholiques, & quand

ils balbutioient, ils étoient auſſitôt arquebuſés.

PARTIE III.

Les villes de Mérindol & de Cabrières furent les principaux théatres du carnage religieux des Albigeois ; les mémoires du tems rapportent que dans l'incendie de ces villes, les catholiques violèrent juſqu'à des enfans de neuf ans dans les bras de leurs mères : on vendit comme eſclave à des capitaines de galères le petit nombre de malheureux qui échappèrent à cette boucherie ſacrée, & toute cette race d'hommes pacifiques diſparut.

Cependant ſous Henri II le cri de la vengeance publique ſe fit entendre ; on plaida au parlement de Paris pendant cinquante audiences la cauſe des victimes de Mérindol, & l'avocat général du parlement d'Aix fut condamné à perdre ſa tête ſur un échafaud : foible dédommagement pour ces flots de ſang innocent que le fanatiſme avoit fait répandre ! mais c'étoit déja beaucoup pour le ſiècle de Henri II, qu'on ſoupçonnât que l'aſſaſſin d'un hérétique pouvoit être injuſte : quant au premier préſident & à l'évêque de Cavaillon, on les abandonna à leur opprobre & à leurs remords.

ARTICLE XI.

Maſſacre d'Irlande.

LA journée de Saint-Barthelemi étoit pour l'Europe un grand exemple des effets du fanatiſme national : cependant un état qui n'eſt ſéparé de nous que par un bras de mer, a oſé depuis renouveller cette horrible expérience ; car les fautes des peuples ne ſont pas moins perdues pour leurs voiſins, que celles des pères pour leur poſtérité. L'HOMME AVEC DIEU.

Si l'on en croit le philoſophe Hume (*a*), Onéale, le chef des aſſaſſins irlandois, fut beaucoup plus féroce, & ſur-tout beaucoup plus ingénieux dans ſa férocité que notre Charles IX. On employa contre les victimes malheureuſes du fanatiſme, toutes les eſpèces de tortures, & on leur fit ſubir toutes les agonies

(*a* *Voyez* l'hiſtoire de la maiſon des Stuart, *tom.* 2, de l'*édit. in*-12. On a analyſé dans cet hiſtorien les principaux traits du tableau du maſſacre d'Irlande.

du déſeſpoir ; les moins malheureux de ces inſulaires furent ceux qui, après avoir été dépouillés & chargés de plaies, furent lâchés dans les bois comme des bêtes féroces ; on brûla les uns avec les édifices où ils habitoient ; d'autres qui capitulèrent, les armes à la main, avec leurs meurtriers, en furent enſuite égorgés. L'épidémie religieuſe s'étoit communiquée en même tems à tous les âges & à tous les ſexes ; les femmes fendoient le ventre aux femmes enceintes, & les enfans faiſoient l'eſſai de leur barbarie naiſſante ſur des enfans ou ſur des cadavres ; il y eut parmi ces aſſaſſins quelques monſtres qui effacèrent dans ce maſſacre mémorable tout ce que l'antiquité nous rapporte des Phalaris & des Caligula ; ils enchaînèrent de jeunes ſeigneurs, leur promirent la vie s'ils trempoient leurs mains dans le ſang de leurs pères, & quand ils les eurent rendu parricides, ils les égorgèrent. -- On fait monter à deux cent mille le nombre des perſonnes qui périrent dans cette terrible conſpiration, qui a plus dépeuplé l'Irlande qu'une peſte & vingt batailles.

ARTICLE XII.

Maſſacre des Vaudois.

IL y avoit, au milieu du ſiècle dernier, dans les vallées de Piémont, un peuple tranquille, préférant la vertu aux controverſes de la théologie, vivant inconnu au reſte des hommes, & conſervant en tout les mœurs antiques du ſiècle de Charlemagne. L'HOMME AVEC DIEU.

Au quinzième ſiècle un pape Innocent VIII, qui jugeoit ces chrétiens hérétiques, fulmina contr'eux une bulle où il enjoignoit de les regarder comme des aſpics, & de les écraſer.

Les aſpics du pays de Vaud ſe laiſsèrent écraſer eux-mêmes ſans mordre perſonne; ils mirent les victimes des papes au nombre des martyrs, & l'oppreſſion ne fit que multiplier leurs proſélytes.

Enfin en 1655 le maſſacre ordonné par le ſucceſſeur de St. Pierre eut une entière exécution: un marquis de Pianezze entra dans le pays de Vaud avec deux régimens qui avoient des

INST. CH. J. O-TAYLOR

PARTIE III. çapucins à leur tête, & on renouvella dans le Piémont toutes les horreurs de notre Saint-Barthelemi.

Il faut voir dans Samuel Morland, ambaſſadeur d'Angleterre en Savoie, & réſident pour lors dans le pays de Vaud, le tableau de ces abominables barbaries. Suivant cet hiſtorien, on coupoit la tête à ceux qui étoient les miniſtres ſacrés de ces peuples; on les faiſoit bouillir, & on les mangeoit. On fendoit avec des cailloux le ventre des femmes juſqu'au nombril; on leur tenailloit le ſein; on rempliſſoit leur matrice de poudre à canon, & on y mettoit le feu: le moindre de leurs ſupplices étoit d'être précipitées du haut d'un mont eſcarpé d'où elles retomboient ſouvent ſur des arbres auxquels elles reſtoient attachées & ſur leſquels elles périſſoient de faim, de froid & de bleſſures. Il y avoit de jeunes vierges qu'on empaloit par les parties naturelles, & qu'on portoit en proceſſion en guiſe de bannières: pour les hommes, on les attachoit à la queue de chevaux indomtés; on leur arrachoit le cœur; on les écorchoit tout vifs, & on ten-doit

doit leur peau devant les fenêtres de Lucerne. Les neiges des Alpes reſtèrent long-tems teintes de ſang, & les rivières ne portèrent à la mer que des cadavres.

L'HOMME AVEC DIEU.

Ma plume s'arrête, je n'ai pas la force de parler des aſſaſſinats des Cévennes, des dragonnades, de la révocation de l'édit de Nantes, qui, à certains égards, vaut un maſſacre; & des autres effets de la vanité intolérante de Louis XIV: tous ces monumens de la démence barbare de nos pères ne ſont pas des titres à conſerver dans la famille: la liſte même des maſſacres que j'ai donnée n'eſt utile qu'autant qu'il y aura encore dans ma patrie un levain de fanatiſme. Si jamais la rage de perſécuter eſt miſe dans le code criminel de ma nation au rang des grands crimes, je lui conſeille d'anéantir de la *philoſophie de la nature* ce livre du fanatiſme: il en doit être de l'affreuſe intolérance comme des attentats contre nature: il faut vérifier le délit, punir le coupable, & jeter au feu la procédure.

CHAPITRE XI.

De l'Inquiſition.

PARTIE III.

UN théologien d'Eſpagne, dom Louis de Paramo, fait remonter l'origine de l'inquiſition juſqu'au berceau du genre humain ; il prétend que cet Adonaï qui cita Adam à ſon tribunal après qu'il eut mangé du fruit de l'arbre de vie, eſt le vrai fondateur du ſaint office.

Suivant cette idée, Moïſe, Joſué, Samuel, & d'autres tyrans ſacrés de la Paleſtine, doivent être mis à la tête de la congrégation infernale de la propagande : ils ont fait diſparoître de l'Aſie pluſieurs millions d'hommes, pour les punir, au nom de Dieu, de n'avoir pas coupé leur prépuce.

Il eſt certain que ſi on eſt fondé à appeller inquiſition toute tyrannie exercée contre les penſées des hommes, ſon origine touche au berceau des trois religions, juive, chrétienne & muſulmane.

Laiſſons les conjectures, & ne marchons

qu'à l'appui des faits.— On voit dans les capitulaires de Charlemagne l'inſtitution d'une cour vhémique qui, ſans avoir le titre d'inquiſition, s'en arrogea long-tems le pouvoir & la barbarie : cette cour eut pour objet de prévenir l'apoſtaſie des Saxons ; & bientôt ſa juriſdiction s'étendit dans toute l'Allemagne : les juges étoient nommés ſecrétement par le ſouverain : perſonne ne les connoiſſoit ; ils faiſoient les informations par le moyen de ſatellites inviſibles au peuple ; ils prononçoient, ſans confronter l'accuſé & les témoins ; & le plus jeune de ces abominables magiſtrats faiſoit l'office de bourreau. On prétend que ce tribunal dura juſqu'à la fin du règne de Fréderic III, c'eſt-à-dire, pendant l'intervalle de cinq cents ans.

L'inquiſition par excellence, qui fait l'objet de ce chapitre, ne remonte, comme je l'ai déjà obſervé, qu'au tems de la première croiſade contre les Albigeois : c'eſt le pape Innocent III qui l'inſtitua vers l'an 1200, & St. Dominique eut la gloire flétriſſante d'en être le premier apôtre.

L'empereur Fréderic II, que les papes accuſèrent long-tems, tantôt d'être de la ſecte de Mahomet, tantôt d'être athée, crut ſe juſtifier aux yeux de l'Europe, en protégeant l'inquiſition naiſſante : il donna en 1244 quatre édits dans Pavie pour légitimer ſes uſurpations; mais cette condeſcendance criminelle pour ſes calomniateurs n'arrêta pas la main ſacrée qui le foudroyoit du haut du capitole : il fut excommunié, dépoſé, & le chagrin le conduiſit au tombeau.

St. Louis eut auſſi la foibleſſe de permettre l'établiſſement du ſaint office en France; le gardien des cordeliers de Paris & le provincial des jacobins furent nommés alors grands inquiſiteurs, & ils aſſiſtèrent, en cette qualité, au procès des templiers. L'hiſtoire nous a conſervé le ſouvenir du libertinage & des crimes d'un moine nommé Robert, qui fut dans l'origine à la tête de l'inquiſition françoiſe (a). Pluſieurs

(a) Ce Robert étoit un cordelier qui vivoit avec une courtiſanne albigeoiſe : la dépravation de ſes mœurs alloit encore plus loin, & le peuple le qualifioit d'un nom que la calomnie a donné quelque tems au maître ſublime d'Al-

ſiècles après on voit encore un recteur de l'univerſité nommé Democharès, jouer, ſous le nom d'inquiſiteur, un rôle affreux dans le ſingulier procès qui conduiſit Anne Dubourg au bûcher; mais il faut avouer que, malgré ces faits, l'inquiſition n'a jamais eu en France un pouvoir fondé ſur les loix; le parlement s'éleva toujours avec vigueur contre ce tribunal de ſang; & les promoteurs de la Saint-Barthelemi, des dragonnades, de la révocation de l'édit de Nantes, ont ce crime de moins à citer dans leurs annales. L'HOMME AVEC DIEU.

Le théatre où l'inquiſition a déployé le plus toutes ſes fureurs, ſont l'Eſpagne & le Portugal, avec leurs colonies, & c'eſt là où le philoſophe doit chercher ſes loix, & écrire ſon hiſtoire.

En général l'inquiſition a pour but d'envoyer aux enfers dans l'autre monde, & d'en établir un en celui-ci.

cibiade. Le cri de la haine publique contre lui perça enfin juſqu'au trône; malgré ſon titre de grand inquiſiteur, on lui fit ſon procès, & il mourut de misère, mais non de chagrin, dans le fond d'une priſon.

PARTIE III.

Elle procède contre les hérétiques, & contre les Juifs ; les crimes de ces derniers ſont de manger du lard, de mettre un crucifix ſous les couſſins de leur fauteuil, & ſur-tout d'être trop riches (*a*).

Ce tribunal n'attaque point les athées ; il fait brûler à petit feu l'Hébreu qui adore le grand Jéhovah, & le chrétien qui croit aux principes de Zwingle ou d'Œcolampade ; mais il laiſſe tranquille celui qui ne croit rien.

Les chefs d'accuſation ſont : 1°. l'héréſie ; 2°. le ſoupçon d'héréſie ; 3°. la protection qu'on accorde aux hérétiques ; 4°. la magie noire ; 5°. le blaſphême ; 6°. les injures contre les inquiſiteurs : ce dernier attentat eſt celui dont il eſt le plus difficile d'être abſous.

Les inquiſiteurs ne reconnoiſſent point la voie de la preſcription, & cinquante ans de remords n'expieroient pas le crime d'avoir appellé un jacobin fanatique.

La juriſdiction du ſaint office s'étend ſur les

(*a*) Voyages de Pyrard, *liv.* 2, *ch.* 6.

morts, comme ſur les vivans; on fait le procès à la mémoire d'un citoyen ſuſpect; on déterre ſon cadavre; on brûle ſes oſſemens, & ſur-tout on confiſque ſes biens, en les enlevant à ſes héritiers. L'HOMME AVEC DIEU.

Dès que les ſbires ont renfermé un homme à l'inquiſition, il eſt défendu de plaider pour lui, ou de demander ſa grace; un inquiſiteur ne repréſente que le dieu des vengeances.

Un accuſé eſt contraint, ſous peine d'excommunication majeure & du ſupplice du feu, de déclarer tous ſes complices; un ami doit trahir ſon ami; un fils dénoncer ſon père, &c. S'il n'a point de complices, il faut qu'il s'en donne. Il y a du danger à être vrai, mais il n'y en a point à être calomniateur.

On accorde à un captif à-peu-près autant de terrein dans ſon cachot, qu'à un cadavre pour ſa ſépulture.

Il eſt défendu à un priſonnier de pleurer & de gémir: s'il s'en trouve pluſieurs dans le même cachot, l'un eſt puni pour avoir ſoupiré, & l'autre pour ne l'avoir pas dénoncé.

On s'attend bien qu'un tel tribunal doit admettre toutes les eſpèces de queſtions. Ordinairement un accuſé avoue à la torture tout ce que lui demandent ſes juges, & après ce ſupplice, il fait ſon déſaveu. Une religieuſe, nommée Soarès, ſubit trois queſtions avec une intrépidité qu'on auroit admirée dans Régulus ; les inquiſiteurs, étonnés de la conſtance de cette héroïne, usèrent envers elle de clémence ; ils ne la condamnèrent qu'à être fouettée publiquement dans les rues de Goa, & à un exil de dix ans.

Les *diminutos*, c'eſt-à-dire, ceux dont les aveux ſont inſuffiſans, reſtent quelquefois toute leur vie dans les cachots où on les a renfermés : quarante diminutos s'étranglèrent pendant la même nuit, de déſeſpoir, dans les priſons de l'inquiſition de Deſman.

Quand on a le bonheur d'échapper au ſupplice, on jure ſur l'évangile qu'on gardera un ſecret inviolable ſur les horreurs de ſa captivité ; & s'il ſe trouvoit un homme aſſez audacieux pour faire alors ſon apologie, on l'ar-

rêteroit de nouveau, & on le brûleroit ſans rémiſſion au premier auto-da-fé (*a*).

On met preſqu'autant de pompe dans un auto-da-fé qu'au ſacre d'un roi; on tâche d'en faire un ſpectacle qui puiſſe amuſer tout le monde, excepté les patiens revêtus d'un ſammarra (*b*), qu'on va brûler, & ceux qui ſont habillés d'un ſan-bénito (*c*), & qui pour le moment ne feront que témoins de la brûlure.

Après l'exécution on porte en cérémonie dans l'égliſe des jacobins les portraits des coupables: leurs têtes ſont toujours appuyées ſur des tiſons, & entourées de diables; on a ſoin de graver au bas leur nom, leur famille, leur patrie, le nom de leurs pères, &

(*a*) *Voy.* le voyage de Deſſon dans l'*hiſt. des inquiſ.* tom. 2, liv. 5; c'eſt de cet ouvrage qu'on a tiré quelques faits de cet article.

(*b*) Dalmatique ſur laquelle eſt tracé le portrait du coupable, porté ſur des tiſons embraſés, avec des flammes qui l'enveloppent, & des démons qui attiſent le feu.

(*c*) Autre dalmatique de toile jaune, où ſont peintes en rouge des croix de St. André.

l'année où ils ont ſubi leur ſupplice. On a pris moins de précaution en France pour éterniſer l'horreur du régicide des Damien & des Ravaillac.

Comme l'inquiſition ne peut pas toujours brûler des Juifs & des hérétiques, elle s'amuſe dans ſes loiſirs à brûler les livres des philoſophes : elle fit ſubir ce ſort aux ouvrages de Galilée, parce qu'il ſoutenoit que la terre tourne, & aux méditations de Deſcartes, parce que cet homme célèbre avoit oſé créer de nouvelles preuves de l'exiſtence de Dieu.

Ce tribunal formidable a long-tems établi le centre de ſa réſidence à Madrid, à Lisbonne, à Goa & dans les colonies eſpagnoles & portugaiſes du nouveau monde ; on a obſervé que par-tout où ſon deſpotiſme avoit quelqu'activité, le peuple fuyoit ſon voiſinage, comme on fuit celui d'un volcan dont on craint les éruptions ; & ſi les gouvernemens n'avoient de tems en tems, par leurs loix, encouragé les citoyens contre le fanatiſme, les plus grandes villes n'auroient bientôt été peu-

plées que de moines, de captifs & d'inquiſiteurs.

Il eſt étonnant que toutes les puiſſances ne ſe ſoient pas réunies pour éteindre cette ſingulière juriſdiction, qui a établi ſur la terre un code nouveau de perfidie, qui outrage les vivans & flétrit les morts, & qui eſt en même tems l'horreur des peuples & le fléau des rois.

Dès l'an 1322, la congrégation du ſaint office ſévit contre un Viſconti, ſouverain de Milan, le déclara hérétique, & défendit d'avoir aucun commerce avec lui & avec ſes ſujets; quelques mois après, les princes de la maiſon d'Eſt eſſuyèrent de ſa part les mêmes outrages: les papes étayoient alors de leurs bulles les décrets des inquiſiteurs.

Quand ce tribunal ſe crut ſolidement affermi, il chercha à ébranler les premiers trônes de l'Europe. On l'a vu faire le procès à la mémoire de Charles-Quint, condamner au feu ſon teſtament comme hérétique, & ordonner de brûler ſur le même bûcher l'archevêque de Tolède, le prédicateur & le directeur de l'empereur, pour avoir été bons citoyens.

La ſcène la plus horrible du fanatiſme des inquiſiteurs s'eſt paſſée en Portugal. Dom Juan IV avoit pendant ſon règne défendu ſes ſujets contre les uſurpations des moines (*a*); après ſa mort l'inquiſition le déclara excommunié, & fit déterrer ſon cadavre; ſa veuve & ſes enfans ſe ſouillèrent d'un crime peut-être encore plus grand; ils permirent aux jacobins de l'abſoudre.

On juge ſans peine que des inquiſiteurs qui attaquoient impunément les rois ſur leur trône, & dans l'aſyle ſacré de la tombe, devoient peu ménager le ſang des peuples. Il s'eſt trouvé parmi eux des monſtres à qui il n'a manqué que de vivre dans les tems héroïques, pour augmenter le nombre de ceux dont Her-

(*a*) Ce prince donna un jour aux fanatiques un grand exemple d'humanité : il demanda au grand inquiſiteur, au profit de qui devoit tourner la confiſcation des biens des hérétiques : le moine, qui vouloit ſe procurer ſa bienveillance, répondit que le tréſor royal devoit ſe les approprier : *Eh bien !* dit Dom Juam, *puiſque les biens de ces proſcrits m'appartiennent, je les leur rends ; qu'ils en jouiſſent, & qu'ils béniſſent ma mémoire.* Voyez *hiſt. des inquiſ.* tom. 2, liv. 4.

cule & Théſée ont délivré le genre humain. Un dominicain nommé Torquemada ſe vantoit d'avoir fait le procès à cent mille perſonnes, & d'en avoir fait brûler 6000 dans divers auto-da-fés : pour récompenſer ce grand inquiſiteur d'un zèle auſſi brûlant, on le fit cardinal.

Dans le ſiècle des Vaudois on vit s'élever un inquiſiteur nommé Panza, qui fut longtems le Phalaris de ces ſectaires; il faiſoit expirer les uns ſous les coups de verges de fer, & d'autres avec des tiſons embraſés; il y en avoit qu'il faiſoit enduire de poix, & brûler comme des torches au milieu des places publiques. Il s'aviſa un jour d'en faire couper 80 par quartiers, & d'expoſer les lambeaux de leurs cadavres ſur des pieux de diſtance en diſtance (*a*); il ſe promenoit enſuite au milieu

(*a*) Voyez *les remarques de Gavin ſur la bulle des croiſades.* — Cet auteur obſerve que le pape & ſes émiſſaires firent périr par le fer, le feu, la roue, &c. environ un million de Vaudois. — Ajoutez ce fait à l'hiſtoire des tremblemens de terre & des peſtes célèbres qui ont déſolé le genre humain.

de ces monumens de ſa rage, avec autant de fierté que Pompée & Trajan au milieu des arcs de triomphe élevés dans Rome pour déſigner leur gloire & pour l'éterniſer.

Je m'arrête : ſi j'écris pour le peuple, mille volumes ne le convaincront pas ; ſi j'écris pour les philoſophes, j'ai prononcé le nom de fanatiſme, & le procès eſt jugé : obſervons ſeulement qu'une peſte, une famine, un tremblement de terre, ſont des fléaux paſſagers qui n'attaquent qu'une génération ; mais l'eſprit fanatique, quand il s'amalgame avec l'eſprit national, rend un peuple l'éternel ennemi de tout ce qui l'environne, ou, ce qui eſt un mal bien plus léger, il le détruit lui-même.

CHAPITRE XII.

Calcul des pertes qu'a fait l'eſpèce humaine depuis l'introduction du fanatiſme.

IL eſt tems de réſumer les pertes de l'eſpèce humaine depuis que les prêtres ont fait adopter à la terre le dogme affreux de l'intolérance : L'HOMME AVEC DIEU.

Les Hébreux ont été les premiers fanatiques du monde connu. S'il eſt permis à la raiſon d'adopter leurs annales, ils ne diſputent qu'aux Eſpagnols conquérans du nouveau monde la gloire d'avoir été les plus grands deſtructeurs de l'eſpèce humaine. Si l'on calcule tout le ſang infidèle qu'ils ſe vantent d'avoir répandu depuis les fameuſes plaies de l'Egypte juſqu'à la ruine de Jéruſalem, on

PARTIE III.

peut, ſans crainte de ſe tromper, évaluer ce carnage continu pendant quinze cents ans, à cinq millions d'hommes. 5000000

De plus, ils ſe maſſacrèrent entr'eux pour obéir à leurs prophètes.

L'adoration du veau d'or en fit égorger, par la main des lévites, 23 mille. 23000

Le crime de l'Iſraélite qui coucha avec la fille de Madian coûta la vie à 24 mille Hébreux. . . 24000

On peut placer ici les 42000 hommes de la tribu d'Ephraïm égorgés, au paſſage du Jourdain, par ceux de la tribu de Galaad, pour n'avoir pu prononcer le mot de ſchiboleth. 42000

On peut y joindre la deſtruction entière de la tribu de Benjamin pour punir le libertinage de quelques jeunes gens de Gabaa. Or, en

TOTAL 5089000

admettant

De l'autre part.	5089000	L'HOMME AVEC DIEU.
admettant avec le pentateuque (exode, cap. 12), que les Hébreux ſortirent de l'Egypte au nombre de 600 mille hommes, ſans les femmes & les enfans, ce qui ſuppoſe près de deux millions d'ames, on peut évaluer la ruine de la tribu de Benjamin à une perte de 150000 hommes. . .	150000	
Ce n'eſt point abuſer de l'art des calculs que de compter, pour cette foule innombrable d'Hébreux égorgés par l'ordre des prophètes parce qu'ils adoroient l'Être ſuprême dans les hauts lieux, pour tant de malheureux punis de mort parce qu'ils maudiſſoient les oints du Seigneur, ou qu'ils regardoient l'arche d'alliance, pour tant de guerres civiles cauſées & fomentées par la religion, depuis le rè-		
	5239000	

Ci-contre.	5239000
gne de Saül juſqu'à la fin de celui d'Hérode, 2 millions d'hommes.	2000000
Le maſſacre qu'ils firent ſous Trajan dans l'iſle de Chypre & dans la Cyrenaïque, coûta la vie à 220000 Romains.	220000
Le monde, proſcrit & dévaſté par les Juifs, ne s'en eſt que trop vengé : il périt dans le ſac de Jéruſalem 1337490 hommes.	1337490
La révolte du meſſie Barchochebas, ſous Adrien, fit périr environ 600000 Juifs par le fer ou par les ſupplices.	600000
Quant aux autres perſécutions que la ſynagogue a ſubies dans notre continent depuis Adrien juſqu'à nous, c'eſt-à-dire, dans l'intervalle de 1500 ans, en réuniſſant tous les calculs des tables que j'ai dreſſées, je vois monter le	
TOTAL	9396490

De l'autre part.	9396490	L'HOMME AVEC DIEU.
Nombre des Juifs morts de faim, pendus, noyés, brûlés, &c. pour le crime de s'être fait circoncire, à plus de 3000000.	3000000	
L'établiſſement de la religion muſulmane, & ſa propagation avec le fer des califes, a fait maſſacrer, ſoit en Europe, ſoit en Aſie, 3000000 d'hommes.	3000000	
Le maſſacre des manichéens dans la Perſe, centre du culte d'Arimane & d'Oromaze, dut couter la vie à 200000 hommes; c'eſt à Cabade qu'on doit cette proſcription.	200000	
Le maſſacre des manichéens dans l'empire grec, ſur un édit imaginé par Théodore, ne fut que de 100000 hommes.	100000	
Le ſchiſme des donatiſtes, la querelle ſur le mot de *conſubſtan-*		
TOTAL	15696490	

Partie III.

Ci-contre. 15696490

tiel, les diſſenſions des iconoclaſtes, ſuivant un homme de génie qui s'eſt caché ſous le nom du célèbre Trenchard, ont fait périr 360800 hommes. 360800

Les ſéditions occaſionnées par les prêtres qui ſe diſputèrent pendant pluſieurs ſiècles les patriarchats & la chaire de St. Pierre, enlevèrent 20000 hommes. 20000

Pour le maſſacre de Saint-Brice, comptons 50000 hommes. . . 50000

Pour les croiſades contre les muſulmans, ſuivant le calcul que j'ai fait dans une note de cet ouvrage, 2350000. 2350000

Un de nos grands hommes fait monter, dans une croiſade des chevaliers teutoniques qui dévaſta tous les bords de la mer Baltique, le nombre des morts à 100000. 100000

Total 18577290

De l'autre part. 18577290

L'HOMME AVEC DIEU.

Pour les croiſades contre les empereurs, ſuivant les mêmes tables, 300000 hommes. . . . 300000

Pour le maſſacre des Albigeois, 100000 hommes. 100000

Pour le grand ſchiſme d'Occident, 50000. 50000

Pour la guerre fanatique des Huſſites qu'occaſionna le concile de Conſtance, 150000. . . . 150000

L'établiſſement du chriſtianiſme dans les Indes, a coûté la vie, ſuivant Barthelemi de Las Caſas, témoin de la conquête du nouveau monde, à douze millions d'hommes. En ſuppoſant ce calcul exagéré, il ceſſe de l'être en n'y ajoutant rien depuis l'époque où écrivoit ce prêtre pacifique juſqu'à nous. 12000000

Pour la guerre religieuſe occa-

TOTAL 31177290

PARTIE III.

Ci-contre.	31177290
ſionnée le ſiècle dernier par nos moines au Japon, 300000 hommes.	300000
Pour la journée de Saint-Barthelemi, 100000, ſuivant l'opinion de Perefixe.	100000
Pour le maſſacre de Mérindol, 18000.	18000
Pour celui d'Irlande, 200000.	200000
On a maſſacré un million de Vaudois en différens tems, s'il en faut croire les remarques de Gavin ſur la bulle des croiſades. . . .	1000000
Dom Louis de Paramo comptoit cent mille victimes de l'inquiſition en 1589 : on peut aiſément tripler ce nombre, en comptant de l'érection de ce tribunal juſqu'à l'année où cet ouvrage eſt compoſé. . .	300000
Le total des victimes connues du fanatiſme peut donc monter.... ma	
TOTAL	33095290

De l'autre part. 33095290

L'HOMME AVEC DIEU.

main tremble.... écrivons cepen-
dant.... à trente-trois millions qua-
tre-vingt-quinze mille deux cent
quatre-vingt-dix hommes.

Total 33095290

Il me feroit aiſé de juſtifier tous ces calculs : mais encore je veux bien ôter de ma table trois millions quatre-vingt-quinze mille deux cent quatre-vingt-dix hommes : il reſtera toujours trente millions de victimes de l'intolérance.

Puiſſe le tableau de tant de maſſacres prouver à tous les gouvernemens qu'un fanatique eſt bien plus le fléau des ſociétés qu'un aſſaſſin, un rebelle, & même un conquérant : il ne frappe ſes ennemis qu'avec un fer ſacré ; il conſpire également contre les peuples & contre les rois ; il a cent mille bras qu'un état n'apperçoit que quand il en eſt renverſé.

CHAPITRE XIII.

La mort de Socrate.

PARTIE III.

LA lumière pâle du crépuſcule commençoit à percer dans la priſon de Socrate : ce ſage avoit paſſé la nuit à méditer ſur l'immortalité de l'ame : Xantippe ſa femme, l'œil encore humide des pleurs qu'elle venoit de répandre, regardoit triſtement cet illuſtre captif qu'elle avoit tourmenté tant qu'il avoit vécu, & qu'elle ſoupçonnoit un grand homme à l'inſtant où elle alloit le perdre : un fils âgé de ſept ans, qu'elle avoit de Socrate, dormoit à ſes pieds, une main étendue ſur les genoux de Xantippe, & l'autre ſur les chaînes de ſon père; tout-à-coup la porte s'ouvre, Philoxène entre : « Socrate, dit ce dangereux athée, je viens » aſſiſter à la dernière ſcène de ta vie ; tes amis » n'ont pu ſauver le plus grand des crimes à » l'aréopage ; la ciguë ſe prépare, & tu vas » mourir ».



Crois-tu que j'aurais quelque courage si Dieu ne me regardoit pas ?

A ce mot fatal, Xantippe ſe lève à demi, & retombe ſans connoiſſance; l'enfant ſe réveille en ſurſaut, & s'élance entre les bras de ſon père; Socrate, cédant à la nature, ſans perdre ſa grandeur d'ame; intrépide pour lui-même, mais ému du tableau pathétique qu'il enviſage, porte l'enfant éperdu ſur les genoux de Xantippe, & laiſſe aux careſſes d'un fils le ſoin de ranimer la plus tendre des mères; enſuite il va ouvrir une des fenêtres de ſa priſon éclairée des feux de l'orient: « Il faut, dit-il, » que je jouiſſe encore une fois du tableau de » la nature; & après un moment de ſilence: » cet aſtre ne ſe couchera donc plus pour So- » crate! Ordonnateur des mondes, fais qu'il ſe » lève un jour pour Philoxène! »

En ce moment le ſatellite des onze vient, ſuivant l'uſage, délier le captif: Socrate s'aſſied & frotte doucement la jambe qui avoit été ſi long-tems meurtrie par le poids de ſa chaîne: « Oh que la douleur, dit-il, eſt voiſine du plai- » ſir! Je veux que Platon en faſſe un apologue. » mais mes amis ne viennent point; hier ils » avoient prévenu le lever du ſoleil: eſt-ce

» que l'approche de la mort ſeroit plus dou-
» loureuſe pour l'homme qui l'apperçoit que
» pour celui qui doit la ſubir ? »

Cependant Xantippe, revenue de ce ſommeil de mort où elle avoit été quelque tems plongée, faiſoit retentir la priſon de ſes cris lugubres, invoquoit Jupiter, & tour-à-tour preſſoit ſon fils contre ſon ſein, & maudiſſoit Anitus & l'aréopage.

Platon paroît alors à la tête des philoſophes : à la vue du ſage, il jette un cri de douleur, & s'enveloppe la tête de ſon manteau : les autres, ſans proférer un ſeul mot, ſe répandent dans la priſon, ſoulagent Xantippe en pleurant avec elle, & careſſent ſon fils, qui, dans ſon innocence naïve, ſe jouoit à l'écart avec les chaînes de ſon père : pour Philoxène, il ne ſe leva point ; il ne careſſa perſonne ; on l'auroit pris pour un Scythe qui venoit au théatre d'Athènes entendre une tragédie de Sophocle.

Socrate, au milieu de ce déſordre ; toujours maître de lui-même, s'approche du geolier, l'aide à broyer la ciguë ; & revenant auprès des

philoſophes : « Eh bien , mes amis , dit-il , » eſt-ce que nous ne continuerons pas notre » entretien d'hier ſur l'immortalité ? »

L'HOMME AVEC DIEU.

« Quoi ! diſoit Platon , l'ame d'un Anitus » eſt immortelle ? »— & il voiloit encore ſa tête de ſon manteau.

« Oui, répondoit Cébès, elle l'eſt, ainſi que » celle des Titye , des Tantale , & des Atrée : » il faut bien que le ſupplice affreux de l'aſſaſ- » ſin des ſages juſtifie la Providence. » — Et il erroit dans la priſon , pouſſant de tems en tems les cris inarticulés du déſeſpoir.

« Mes amis , diſoit Socrate , ne terniſſons » point l'éclat de ma mort ; ma cauſe & votre » intérêt la rendent aſſez glorieuſe ; cet Anitus » que vous dévouez à d'éternelles vengeances, » eſt-il donc ſi coupable ? J'ai tenté de lui » ôter les dieux fantaſtiques avec leſquels il » aveugloit la multitude, & il s'eſt vengé; c'eſt » l'ordre naturel : ſi je mourois dans mon lit , » il n'y auroit point de fanatiſme dans Athè- » nes , & Anitus ne ſeroit point Anitus.

» Au reſte, quand je me propoſai d'abattre » les autels de la ſuperſtition , je me détermi-

» nai à mourir ; je me dis à moi-même : il faut » annoncer la vérité à ma patrie, dût-elle » m'en punir ; & la vérité eſt bien peu de » choſe, ſi on ne ſacrifie pas pour elle une tête » ſeptuagénaire dont l'exiſtence commence à » peſer au genre humain.

» Non, Cébès, je ne démentirai point la » philoſophie au moment où je vais en » cueillir les fruits ; j'aime encore mieux être » victime dans une religion qui pardonne, » qu'aſſaſſin dans une religion qui perſécute.

» Je boirai la ciguë ſans maudire Anitus ; » il n'y a que les coupables qui maudiſſent » leurs juges ; & mon cœur me dit que je ne » puis être coupable, puiſque vous m'aimez. »

Cependant le breuvage fatal étoit prêt ; déjà le ſatellite des onze le verſoit dans le vaſe deſtiné à le recevoir. Xantippe, dans les accès de ſon déſeſpoir, s'élance ſur la coupe de ciguë, & veut la renverſer ; Socrate l'arrête : « Mon amie, lui dit-il, ne faiſons point triom- » pher Anitus ; votre zèle pour moi ſeroit hé- » roïque ailleurs ; ici il eſt un crime : croyez- » moi ; abandonnez cette priſon ; ne rendez

» pas, par votre ſenſibilité, ma mort doulou- » reuſe...... allez...... nous nous reverrons un » jour....Xantippe, nous nous reverrons.... » L'Homme avec Dieu.

Alors Socrate embraſſa Xantippe; & à un ſignal qu'il fit, Criton l'emmena hors de l'enceinte de la priſon.

Le philoſophe eut un peu plus de peine à ſe ſéparer de ſon fils: cet aimable enfant avoit enlacé un de ſes bras autour du cou de Socrate, & repouſſoit de l'autre l'eſclave qui vouloit le rendre à ſa mère; il appelloit à ſon ſecours tous les philoſophes, chacun par leur nom; & ceux-ci pleuroient, au lieu de lui répondre: le ſage termina enfin un ſpectacle qui commençoit à trop l'attendrir, en portant l'enfant dans les bras de Platon: « Mon ami, lui dit- » il, je te lègue mon fils; tu lui ſerviras de » père; & s'il te reſſemble, il ne perdra rien » par mon ſupplice. »

Platon ſortit un moment, remit ce dépôt ſacré à Xantippe, & rentra dans la priſon.

Cependant le grand ſacrifice étoit ſur le point de ſe conſommer; le ſatellite des onze s'approche en ſilence, tenant en main la

coupe de ciguë : — « Je t'entends, dit Socrate,
» il faut mourir ; mon ami, donne cette coupe ;
» c'eſt celle de l'immortalité. »

Tous les amis du ſage avoient l'œil fixé ſur lui ; ils reſpiroient à peine ; le froid viſage de Philoxène commençoit même à s'animer : déjà Socrate approchoit de ſes lèvres la coupe fatale ; tout-à-coup on entend un grand bruit dans le veſtibule de la priſon ; la porte s'ouvre, & Alcibiade paroît, l'épée à la main, ſuivi d'un petit nombre de guerriers portant chacun ſous leur robe un poignard.

ALCIBIADE.

Socrate, je viens épargner des remords à ſa patrie ; tu es libre, & mon épée une fois aura été plus juſte que l'aréopage.

SOCRATE.

Homme barbare ! pourquoi viens-tu flétrir les derniers momens de mon exiſtence ? As-tu le pouvoir de m'empêcher de mourir ?

ALCIBIADE.

Meurs, s'il le faut ; mais que ce ſoit en hé-

ros, ſur un champ de bataille, & non comme un vil ſcélérat, dans l'obſcurité d'une priſon.

L'HOMME AVEC DIEU.

SOCRATE.

Eh qu'importe ſi je ſers la patrie par ma mort, que ce ſoit dans ſes armées ou dans ſes cachots ? C'eſt à elle à marquer à chaque citoyen ſon poſte ; celui de Léonidas étoit aux Thermopyles ; le mien eſt dans cette priſon.

ALCIBIADE.

Quoi Socrate ! tu ne crains pas de voir ta réputation flétrie par l'opprobre de ton ſupplice ? Vois la calomnie graver tes délits imaginaires ſur l'airain de ta tombe, les loix les appuyer, & la poſtérité y croire.

SOCRATE.

Non, Alcibiade, la poſtérité ne me croira pas vil parce que j'ai bu de la ciguë : mes amis me reſtent ; mon âme toute entière reſpire en eux ; ils rendront le nom de philoſophe reſpectable aux deſcendans des hommes foibles qui m'ont opprimé ; les générations futures s'éclaireront, & je ſerai vengé.

ALCIBIADE.

Quoi! c'eſt toi, homme céleſte, qui enchaînes mon bras! c'eſt toi qui refuſes de vivre!

SOCRATE.

Alcibiade, je n'ai point le ſtupide courage de franchir ſans motifs les barrières de la vie; s'il m'étoit permis d'exiſter encore, je ſaurais prolonger ma carrière; mais la patrie m'a ordonné de ceſſer d'être : je lui obéirai; -- avant une heure je ne ſerai plus.

La patrie!... je crois la voir pénétrer ſous les murs lugubres de cette priſon; je crois l'entendre dire à Alcibiade: *Téméraire! qui t'a établi juge entre Socrate & moi? Le glaive de la guerre eſt-il fait pour heurter le glaive de la loi? Remets cette épée dans ſon fourreau, & ſonge que tu ne peux prononcer ſur un accuſé que je condamne, ſans que j'aie à la fois deux coupables à punir.*

ALCIBIADE.

Socrate, ta vertu m'écraſe... bois ta ciguë... pour moi, il ne me reſte qu'à mourir.

Alcibiade

Alcibiade jette alors ſon épée ; ſes amis ſe retirent, Socrate l'embraſſe, & le calme renaît dans la priſon. L'HOMME AVEC DIEU.

Un profond ſilence ſuccède à cette ſcène terrible : le ſatellite des onze, revenu de ſa terreur, s'approche : Socrate reprend la coupe, jette un regard d'attendriſſement ſur ſes amis, & boit.

L'art des poiſons n'étoit point alors perfectionné : ce ne fut que pluſieurs ſiècles après, que l'aſſaſſin de Britannicus apprit de Locuſte à ne mettre que l'intervalle d'un inſtant entre la vie & la mort : pour Socrate, il fut obligé de marcher long-tems, afin que le breuvage fatal fît ſon effet : pendant qu'il ſe promenoit il alloit conſoler l'un après l'autre tous les philoſophes : *Non*, diſoit-il à Platon, *je ne ſens pas encore le mal qu'Anitus me fait.*-- *Mon jeune ami*, diſoit-il à Alcibiade, *on ne meurt pas ſi heureux ſur un champ de bataille* ;-- enſuite s'adreſſant à Philoxène : *Crois-tu que j'aurois quelque courage, ſi Dieu ne me regardoit pas ?*

Cependant les jambes de Socrate commen-

çoient à s'engourdir ; il ſe traîna vers ſon lit ; & là, il parla de l'immortalité juſqu'à ce que ſa voix acheva de s'éteindre ; après un inſtant de léthargie, *Platon*, dit-il d'une voix mourante, *je ne te vois plus* ; *je voudrois t'entendre*. Platon, dont la reſpiration étoit oppreſſée par ſes ſanglots, ne put que lui ſerrer la main ; Cébès vint, après lui, baiſer cette main glacée : le ſage ouvrit les yeux : *Je ſuis plus près*, dit-il, *de Dieu, que des hommes* : ce furent ſes derniers mots : il eut alors un mouvement convulſif, & à l'inſtant il expira.

Alcibiade s'approche du lit, ſerre avec fureur le corps de ſon ami, & voyant que ſes larmes frivoles n'inondent qu'un cadavre, il ſe livre de nouveau à toute l'impétuoſité de ſon emportement : « Athènes, s'écrie-t-il, » voilà donc comme tu traites les ſages dont » tu t'honores ! Eh que m'importent tes loix, » ſi elles ne me protègent qu'en écraſant tout » ce qui m'éclaire ? Puiſſent tes prêtres fanati- » ques être enſevelis un jour ſous les débris de » leurs temples ! Puiſſe l'enfer engloutir tes » juges & ton aréopage ! Je vais ſecouer la

» pouſſière de cette terre criminelle que je » foule avec un Anitus ; la Perſe me tend les » bras, & j'y vole. Le deſpotiſme des deſcen- » dans de Xerxès m'effraie moins que celui » d'une république qui a aſſaſſiné Socrate. »

L'HOMME AVEC DIEU.

Philoxène ſe retira le dernier : *J'avoue*, dit-il, *que l'adorateur d'un Dieu peut être un grand homme.*

CHAPITRE XIV.

Jugement de la nature ſur les religions de la terre.

PARTIE III.

LES principes ſont poſés ; & c'eſt au lecteur à faire ce chapitre.

LIVRE CINQUIEME.

De la Religion de la nature, ou du Théiſme.

L'HOMME AVEC DIEU.

LE fameux cap des tempêtes eſt doublé enfin, & la mer tranquille que je parcours m'annonce que je touche au terme de ma carrière.

Ma philoſophie, dans les livres précédens, s'eſt trouvée moins indulgente, & on doit me le pardonner : je traitois des religions des hommes, il falloit bien emprunter la maſſue d'Alcide pour terraſſer les monſtres qui, depuis plus de quarante ſiècles, ſe plaiſent à tourmenter l'eſpèce humaine.

Je vais traiter de la religion de la nature, & ma plume ſera auſſi paiſible que mon ſujet. La race odieuſe des Antée, des Typhon, des Arimane a diſparu à mes yeux, & je ne vois

plus autour de moi, que des hommes nés avec mes organes, vers qui tout mon cœur s'élance, & que je voudrois rendre heureux.

C'eſt par le théiſme ſeul que le genre humain peut être cenſé en ſociété avec Dieu.

Le théiſme ou la religion de la nature, eſt le culte ſublime d'un Dieu qui punit & qui récompenſe, dont les loix ſe manifeſtent ſans révélation, les dogmes ſans myſtères, & la puiſſance ſans miracles.

Si je n'aſpirois qu'au ſuffrage des philoſophes, ici mon ouvrage ſeroit fini; mais je deſire d'éclairer le peuple, & ce n'eſt point avec des idées générales, des principes ſimples, & un coup d'œil rapide ſur la nature, qu'on peut y réuſſir; il n'eſt pas donné à tout le monde d'entrevoir, dans quelques traits de crayon de Michel Ange, la baſilique de St. Pierre.

Telle eſt au reſte la certitude des principes naturels, que le vrai philoſophe leur donne la même autorité que le géomètre aux vérités mathématiques: les principes naturels ont

même cet avantage, qu'ils ſont appuyés ſur l'aſſentiment du cœur, auſſi bien que ſur le ſuffrage de la raiſon. Il n'en eſt pas de même de l'art ſublime d'Euclide & d'Archimède; le plus beau théorême de la géométrie tranſcendante, ne diſant rien au cœur humain, ne ſera connu que des géomètres; en vain dira-t-on que le grand principe de la ſuperpoſition donne naiſſance à des vérités éternelles, auſſi bien que celui de la bienveillance univerſelle: pour être convaincu du premier, il faut être Paſcal, Clairaut ou d'Alembert; mais pour être perſuadé du ſecond, il ſuffit d'être homme. L'HOMME AVEC DIEU.

Le principe ſublime de la théologie naturelle a produit une multitude de corollaires qui ont éclairé les ſages, & dont le vulgaire a abuſé.— Je crois voir un arbre immenſe dont la tige ſe dérobe à tous les regards; les nations de la terre repoſent ſous ſon ombrage; le peuple défigure ſes racines; les ſectaires attaquent ſes branches, mais le tronc reſte inébranlable; il reſte, & on oublie les blaſphêmes & les blaſphémateurs.

C'eſt par la religion que l'homme eſt en

rapport avec Dieu. On a beau avoir des idées erronées ſur l'Être ſuprême ; ce rapport n'eſt point rompu par de mauvais raiſonnemens ; les rabbins qui ont compilé le talmud, diſent que Jehovah, pour paſſer le tems, avant la création de l'univers, s'occupoit à bâtir des mondes qu'il détruiſoit enſuite, & qu'il prolongea ſes eſſais juſqu'à ce qu'il parvint à faire un monde auſſi parfait que le nôtre : ces Hébreux n'ont jamais conclu que les habitans de tant de mondes défectueux fuſſent diſpenſés des devoirs de la religion, parce que le Dieu qui les avoit créés étoit un ignorant architecte.

Dans les ſectes où Dieu eſt repréſenté comme le tyran du genre humain, la ſociété entre lui & les hommes ſubſiſte encore ; un citoyen peut ſe dérober au deſpotiſme en fuyant des climats que gouverne le deſpote : mais où ſe retirera la victime d'un culte fanatique, pour ſe dérober aux regards d'une Divinité barbare qui, en tourmentant ſur la terre ſes adorateurs, ne fait encore que commencer leur ſupplice ?

Dans le théiſme, où Dieu eſt le bienfaic-

teur des hommes, la nature elle-même a dicté les loix de cette ſociété; ſi cependant on peut appeller de ce nom le rapport entre une Intelligence qui donne tout, & des êtres foibles qui ne peuvent offrir en échange qu'une ſtérile reconnoiſſance.

L'HOMME AVEC DIEU.

La religion, ſuivant la philoſophie la plus ſublime, eſt la juſtice qu'on doit à Dieu: cette juſtice ſe manifeſte par le culte. Le théiſte peut rendre à Dieu un hommage pur & ſincère ſans reconnoître d'autre prêtre que ſoi-même, & d'autre autel que ſon cœur : voilà ce que j'appelle le culte de l'homme. Il peut auſſi manifeſter ſon hommage par des cérémonies extérieures & des rites approuvés par le gouvernement ſous lequel il vit; & voilà ce qu'on peut appeller le culte du citoyen.

Le culte de l'homme ou le théiſme, eſt un métal qui s'eſt amalgamé avec toutes les religions de la terre: s'il en eſt une dont le culte naturel ſoit la baſe, & dans laquelle toutes les parties qui la conſtituent paroiſſent homogènes, on peut la regarder comme l'ouvrage du philoſophe; toutes celles où l'alliage domine

ſur la matière primitive, ſont l'ouvrage du fanatiſme.

Machiavel, qui eût peut-être créé la politique, s'il n'eût pas vécu en Italie, a eu de ſingulières idées ſur le culte de l'Être ſuprême : il a cru que nous étions citoyens avant d'être hommes ; & ſur ce principe il a voulu plier le théiſme même aux caprices des légiſlateurs. Il me ſemble qu'il valoit beaucoup mieux plier la politique aux loix éternelles de la nature, & faire couler le fleuve vers la mer, que de creuſer un nouveau lit à la mer, pour la faire communiquer avec le fleuve.

Le culte de la nature, comme je l'ai déjà dit, doit être également éloigné de la ſuperſtition & du fanatiſme ; en effet des cérémonies abſurdes ou des crimes n'honorent point la Divinité ; un homme n'eſt point pieux parce qu'il eſt ſtupide ; il n'eſt point zélé parce qu'il eſt féroce.

Le coup d'œil philoſophique que j'ai jeté ſur les uſages ridicules ou barbares qui ont tenu lieu de culte à la plupart des nations, a commencé à éclairer les nations ſur la pureté

de l'hommage qu'elles doivent à la Divinité. Si mes obſervations ſont vraies, le délire des hommes en ce genre eſt épuiſé, & il ſemble qu'il ne reſte plus d'autre moyen de ſe diſtinguer d'eux qu'en ſe rapprochant de la nature.

L'HOMME AVEC DIEU.

CHAPITRE I.

Le Théiſme a été la baſe de toutes les religions.

PARTIE III. *IL n'exiſte point de religion naturelle*, a dit l'auteur de la contagion ſacrée, *parce que la nature ne nous apprend rien ſur les rapports qui ſubſiſtent entr'elle & l'eſpèce humaine* (*a*). Le réſultat de mon ouvrage entier eſt la réponſe à ce ſophiſme.

Au reſte, la nature a ſi bien inſtruit les hommes ſur ces rapports, qu'il n'y a aucune nation ſur ce globe, dans le culte de laquelle on n'apperçoive des traces de ſon ancien théiſme : cette nature a beau être habillée bizarrement par les légiſlateurs, on la reconnoît toujours, comme on preſſent, ſous les draperies, le nu des antiques ſtatues.

Depuis dix-ſept cents ans on croit que l'idolâtrie a été la religion univerſelle ; & depuis

(*a*) Tom. 2, pag. 47.

dix-ſept cents ans on calomnie la terre. Les ſages, dans tous les tems & chez toutes les nations, ont été théiſtes : pour les hommes qui ne raiſonnent point leur culte, ils ne ſont ni idolâtres, ni muſulmans, ni chrétiens ; ils ne ſont rien.

L'Homme avec Dieu.

Juſtifions cette aſſertion par un coup d'œil rapide jeté ſur l'univers.

ARTICLE I.

Des Chaldéens.

PARTIE III.

LA religion des premiers habitans de la Chaldée, fut le pur théiſme (*a*). Ils donnoient à l'Ordonnateur des mondes le nom d'*Our*, qui déſigne le feu principe par lequel toute la nature eſt vivifiée (*b*), & l'honoroient, non par des cérémonies, mais par des vertus.

Les principes de ce culte ſublime ne tardèrent pas à s'altérer en ſe mêlant avec les idées baſſes & menſongères de la multitude : on oppoſa à l'eſprit de feu un eſprit de ténèbres ; & le mauvais principe commença à avoir des autels. On donna à l'Être ſuprême un conſeil, des interprètes & des grands viſirs (*c*) ; enfin les aſtronomes du temple de Bélus, décernè-

(*a*) *Diodor. Sicul.* lib. 2. — *Div. Juſtini cohort. ad gr. pag.* 15.

(*b*) Porphyr. *vita Pythagor.*

(*c*) Jamblic. *de Myſter.* ſect. 5, cap. 31.

rent un culte aux ſept planètes (*a*) ; mais le théiſme reſta toujours la baſe de la religion de la Chaldée. Les ſages de Babylone laiſsèrent le peuple ſe proſterner aux pieds de Mylitta, d'Oannès & du diable ; pour eux, fermes dans l'adoration du ſeu principe, ils tranſmirent le dépôt ſacré de leur croyance au légiſlateur de la Bactriane ; & celui-ci le confia aux Parſis, qui vont être l'objet de nos recherches. L'HOMME AVEC DIEU.

« (*a*) Les Chaldéens, dit Plutarque, prétendent que » les dieux ſont les ſept planètes, dont deux ſont » bienfaiſans, deux malfaiſans, & les trois autres ſont al- » ternativement le bien & le mal. » — *Œuvr. moral.* édit de Vaſcoſan, *traité d'Iſis & Oſiris.*

ARTICLE II.

Des Parſis.

PARTIE III. UN philoſophe qui étudie l'hiſtoire des hommes ne peut ſe défendre d'un mouvement d'indignation, quand il voit que la réputation d'un peuple entier dépend ſouvent des clameurs du fanatiſme ou de l'opinion erronée de la ſtupidité. Eſt-on Grec ? le reſte de la terre eſt peuplé de barbares. L'Europe veut-elle déſigner des nations immenſes qui ont un culte différent du ſien ? ce ſont des idolâtres. L'Eſpagne entreprend-elle de juſtifier le meurtre réfléchi des habitans du nouveau monde ? ils étoient anthropophages.

Un homme vil fait imprimer un livre où, pour flatter ſa nation, il déchire les autres; ſi le prince a beſoin des talens de cet impoſteur, il le protège; la calomnie ſe répand avec rapidité; l'étranger l'adopte, & la poſtérité la répète juſqu'à ce que, dans un coin de la terre, paroiſſe un ami de la vérité qui faſſe entendre

ſa

ſa voix contre celle du public, & oſe indiquer aux ſiècles futurs la juſtice qu'ils doivent rendre ou le crime qu'ils doivent réparer.

L'HOMME AVEC DIEU.

J'ai fait ces réflexions à l'occaſion des Parſis, hommes reſpectables, qu'on ne connoît en Aſie que ſous le nom infame de Guèbres, qui déſigne des apoſtats & des ſodomites.

Ces Parſis ſont reſtés, depuis près de trois mille ans, attachés au culte du feu, à la doctrine des mages & à la légiſlation de Zoroaſtre ; la Perſe pendant ce tems-là a ſubi mille révolutions ; ſon trône a été vingt fois renverſé ; trois religions ſont devenues tour-à-tour dominantes dans l'état ; mais l'orage n'a frappé que les rois & les prêtres ; & il a toujours reſpecté les diſciples de la nature.

Les ennemis même de ces hommes pacifiques, rendent juſtice à la pureté de leur morale : ils entretiennent le feu ſacré, ſymbole de la Divinité, mais ils ne l'adorent pas ; amis de la liberté, mais ennemis des diſſentions civiles, par-tout où ils ſont tolérés, ils obéiſſent à la loi des princes ; ſimples, mais décens dans leur habillement, on ne voit parmi eux ni

mendiant qui faſſe gémir l'humanité, ni financier qui l'écraſe ; ils ont les mœurs de la nature, au milieu des peuples qui la font oublier.

Les dogmes des Parſis peuvent s'allier avec tous les gouvernemens ; ils regardent comme des actes de vertu de planter un arbre & de faire un enfant : auſſi l'agriculture eſt en honneur parmi eux ; & ils ont en horreur le célibat. Cette averſion eſt ſi profondément enracinée dans leurs eſprits, qu'ils regardent le titre de célibataire comme un opprobre ; & ſi un de leurs enfans meurt ſans avoir été marié, ils donnent de l'argent à un de leurs concitoyens pour lui faire épouſer le cadavre.

Ces Parſis ont épuré le dogme de la métempſycoſe ; ils ne tuent jamais les animaux qui ſont utiles à l'homme ; mais s'ils ont eu des foibleſſes, ils s'engagent à les réparer, en exterminant les inſectes mal-faiſans & les animaux deſtructeurs : ils ſont peut-être les ſeuls hommes de la terre qui rendent la ſatisfaction des crimes privés utile au genre humain.

Il y a cependant des ſuperſtitieux chez les

Parſis, comme il y en a dans tous les cultes de la terre : les petits eſprits de la côte du Malabar, ſur-tout de nos jours où il y a beaucoup de liaiſon entre l'Inde & l'Europe, ont allié au théiſme de leurs pères, une foule d'idées hétérogènes ; les uns attachent la plus grande vertu à l'uſage abſurde de s'arroſer de l'urine d'un bœuf ſacré dans une enceinte de 93 pierres (*a*) ; d'autres regardent avec horreur l'art de forger le fer, & la chymie, comme faiſant ſervir le feu à des uſages profanes (*b*). Il y en a même pour qui le feu eſt un être ſi ſacré, qu'ils n'oſeroient l'éteindre s'il embraſoit leur maiſon. Il n'y a pas encore dix ans que deux ſectes de Parſis diviſoient Surate : on ſe haïſſoit avec fureur de part & d'autre ; & l'objet de la querelle étoit de ſavoir ſi une pièce de lin de neuf pouces en quarré devoit ou ne devoit pas être miſe ſur le nez des agoniſans ; heureuſement ces controverſiſtes

(*a*) *Zenda veſta* de Zoroaſtre, traduit par M. Anquetil, tom. 2, pag. 546.

(*b*) Ib. pag. 556.

ſont en petit nombre : mais tout voyageur qui n'eſt pas philoſophe juge par eux une nation. C'eſt la méthode éternelle de l'ignorance qui commerce, ou du fanatique qui parcourt le globe pour faire des proſélytes.

Un homme de bien obſcur, eſt un demi-dieu pour les Parſis : il n'en eſt pas de même d'un conquérant ; ils regardent comme des monſtres Alexandre & Mahomet (*a*). Au reſte, leurs ancêtres ont tant ſouffert des victoires du héros de Macédoine & de la religion intolérante de Mahomet, qu'on pourroit leur pardonner d'être ſenſibles, quand même on ne les loueroit pas d'être juſtes.

(*a*) *Voyages de Chardin*, tom. 2, pag. 180.

ARTICLE III.

Des Chinois.

IL n'y a point de nation ſur ce globe dont la langue ſe prête moins que celle de la Chine à la métaphyſique (*a*) ; auſſi on trouve dans ce grand empire très-peu de théologiens qui déraiſonnent ſur la première cauſe ; & voilà pourquoi, depuis quatre mille ans, la chaîne des théiſtes ne s'eſt jamais briſée, & que la morale de la nature a trouvé des appuis autour des trônes, & des partiſans juſque dans la pouſſière. L'HOMME AVEC DIEU.

Ces Chinois, qui ſubſiſtent en corps de nation depuis une époque qui échappe aux conjectures mêmes des aſtronomes, & qui, ſuivant le miſſionnaire le Comte, ont honoré l'Ordonnateur des mondes dans le plus ancien temple de l'univers (*b*), ont été appellés de

(*a*) *Deſcription de la Chine*, du P. du Halde, tom. 3.

(*b*) Voy. les *mémoires ſur la Chine*, l'hiſtoire de l'*édit de l'empereur Canghi*, & les lettres *ſur les cérémonies chinoiſes*.

différens noms par les Occidentaux. Celui de *Sères* ſemble conſacré par les géographes de l'antiquité; & ce mot m'engage à diſcuter, par rapport au théiſme de la Chine, un fragment de Bardeſane.

D'un Fragment ſingulier de Bardeſane.

EUSÈBE nous a conſervé ce paſſage d'un philoſophe de Syrie : « Chez les Sères la loi » défend le meurtre, le libertinage, le larcin, » & toute eſpèce de culte religieux : ainſi dans » cette vaſte contrée, on ne voit ni temple, » ni fille de joie, ni adultère, ni voleur, ni » aſſaſſin, ni empoiſonneur (*a*). » -- On ne voit pas d'abord quel rapport il peut y avoir entre

L'HOMME AVEC DIEU.

(*a*) *Apud Seras lex eſt quâ cædes, ſcortatio, furtum & ſimulacrorum cultus omnis prohibetur ; quare in ampliſſima regione non templum videas, non lenam, non meretricem, non adulteram, non furem in jus raptum, non homicidum, non to xicum.* Fragment de Bardeſane, dans Euſèbe, *præpar. evang.* lib. 6, cap. 10. Bardeſane entend-il par les Sères, les habitans du pays de Sertem, ou les Tartares Mantcheoux, ou les Chinois ? Lucain place ce peuple vers les ſources du Nil ; Pomponius Mela, au centre de la Scythie ; & Pauſanias, au-delà de la mer Rouge. L'opinion qui en fait des Chinois, paroît la plus plauſible. Heureuſement toutes ces diſcuſſions de géographes ſont très-inutiles, quand il s'agit de diſcuter des queſtions de morale.

la débauche & le culte religieux, entre des prêtres & des filles de joie ; cependant avec un peu de réflexion on découvre un grand ſens dans ce paſſage de Bardeſane. Le terme latin qui répond à celui de culte religieux, ne peut déſigner que ces pratiques ſuperſtitieuſes que nous avons appellées du nom d'idolâtrie; d'où il ſenſuit que la légiſlation des Sères autoriſoit le théiſme, & que le peuple étoit ſans ceſſe ramené par ſes ſouverains à la loi de la nature.

Il n'y a que deux ſens à donner au paſſage de Bardeſane ; ou les Sères rendoient à l'Être ſuprême un hommage pur & dégagé des entraves de la ſuperſtition, ou ils regardoient ſon exiſtence comme une chimère ; il faut en faire des athées ou des philoſophes.

Mais il en eſt des athées dans l'ordre moral, comme des monſtres dans l'ordre phyſique ; il eſt auſſi impoſſible qu'un grand nombre de perſonnes s'accordent à nier l'exiſtence de Dieu, qu'il l'eſt, qu'une mère engendre conſtamment des enfans à deux têtes ; un peuple d'athées contredit plus les loix de la nature qu'un peuple de centaures ou d'hermaphrodites.

Ne faiſons des Sères, ni des ſages ni des monſtres ; ce ſeront alors des enfans dans l'ordre moral, qui auront des beſoins plutôt que des connoiſſances, & qui poſſéderont la faculté de l'intelligence, ſans être intelligens.

Mais ces ſauvages enfans n'ont pu avoir d'autres enfans pour légiſlateurs. Dès qu'on ſuppoſe l'économie politique établie dans une ſociété, il faut convenir que la plupart des membres qui la compoſent ont franchi l'intervalle qui ſépare les ſimples ſenſations des connoiſſances. Un code de loix ne peut devoir ſa naiſſance qu'à des principes abſtraits de métaphyſique ſur l'amour de l'ordre : ſi ces loix ſont écrites, leur auteur eſt cenſé poſſéder un bien plus vaſte dépôt de connoiſſances ; car de l'art de penſer à l'art de parler, & de-là à l'art d'écrire, il y a un intervalle immenſe, qu'une révolution de pluſieurs ſiècles ſuffit à peine pour remplir. Ainſi le titre de ſtupide eſt incompatible avec celui de légiſlateur, & le mot de légiſlateur avec celui d'athée.

Quand même nous placerions Diagoras à la tête du corps politique, le ſens forcé donné

au paſſage de Bardeſane, n'en paroîtroit pas moins abſurde. Il n'eſt point de l'intérêt d'un monarque athée de gouverner des athées : ſi ſes ſujets ne craignent point un Dieu, comment voudront-ils avoir un maître ?

De plus, conçoit-on des loix établies pour ordonner l'athéiſme ? Les ſceptiques qui ont trouvé tant d'athées parmi les hommes, n'ont pas imaginé quece dogme deſtructeur, pût être inſéré dans un code. Le ſénat romain propoſa un décret pour permettre à Céſar de jouir de toutes les dames romaines ; un ſtathouder de Hollande mit autrefois un impôt ſur l'air qu'on reſpire ; le grand Lama ordonne aux Tartares d'adorer ſes excrémens ; mais il n'eſt encore entré dans l'eſprit d'aucun deſpote de ravir le ciel à ſes peuples ; un tyran commanderoit plus efficacement le ſuicide à chacun de ſes ſujets que l'athéiſme.

C'eſt aſſez réfuter une hypothèſe trop abſurde pour être dangereuſe. Si Bardeſane a bien obſervé, & ſi Euſèbe a bien entendu l'eſprit du texte qu'il traduiſoit, il faut convenir que le légiſlateur des Sères avoit l'ame ſublime de

Platon & de Zoroaſtre, ſans avoir l'inconſéquence de ces grands hommes; il faut ſuppoſer auſſi que le peuple qu'il gouvernoit étoit encore bien proche de la nature, puiſque loin de perſécuter les philoſophes, il l'étoit lui-même. L'Homme avec Dieu.

En admettant l'hypothèſe que les Sères étoient les Chinois, on comprend aiſément comment le théiſme put être la religion de ce peuple. Le ſage Congfutſée étoit théiſte, & les lettrés le ſont encore aujourd'hui; il ſuffit donc d'admettre un empereur ami de ces philoſophes, pour autoriſer la vérité hiſtorique de la loi de Bardeſane (*a*); & la Chine dut ſavoir

(*a*) Voici un empereur qui ſeroit digne d'avoir imaginé une telle loi. Le P. le Comte rapporte dans les lettres édifiantes, que la ſtérilité étant répandue depuis ſept ans dans toutes les provinces de l'empire, ce prince raſſembla tous les grands de ſa cour, ſe dépouilla des marques de ſa dignité ſuprême; & que s'étant proſterné neuf fois en préſence de tout ſon peuple, du côté de l'Orient, il adreſſa cette prière à l'Être ſuprême :

« Souverain maître de l'univers, tu n'ignores pas les » déſaſtres de cet empire; mes crimes ont peut-être at- » tiré ſur mes ſujets le fléau qui les fait gémir, & je

gré à ce prince d'avoir ſubſtitué le culte de la nature au polythéiſme des adorateurs de Foë, à la magie des ſectateurs crédules de Laokium, & aux fourberies ſacrées des bonzes.

Tandis qu'une foule de peuples retréciſſent l'idée de Dieu à la hauteur de leur imagination, préfèrent les préjugés à la nature, &,

---

» viens en faire l'aveu à la face du ciel & de la terre.
» Quelle réforme, grand Dieu! exiges-tu de l'eſclave
» couronné qui implore ta clémence? L'abondance & la dé-
» licateſſe des mets qui couvrent ma table, ont-elles at-
» tiré la diſette? la plus auſtère frugalité y régnera dé-
» ſormais. Le palais que j'habite inſulte-t-il par ſa magni-
» ficence à l'honnête indigence du juſte que tu protèges?
» demain il ſera renverſé. Eſt-ce l'étendue de mon ſerrail
» qui ta fait déployer ta fureur vengereſſe? je vais briſer
» les portes d'airain qui renferment les compagnes de mes
» plaiſirs, & leur rendre la liberté, quand elles devroient
» n'en jouir que pour leur infortune. Si mes prières ne
» ſuffiſent pas pour t'appaiſer, je m'offre pour ta victime;
» frappe-moi & épargne mon empire. Je conſens que la
» foudre tombe ſur ma tête, pourvu que la pluie tombe
» en même tems ſur ces campagnes : il ne me reſte que
» la mort pour m'acquiter envers mon peuple & envers toi.»

Voilà un dévouement bien ſupérieur à celui de Codrus; je ne vois que Marc-Aurèle parmi les anciens, & Henri IV parmi les modernes, qui euſſent oſé l'imiter.

pour ſe rendre plus vils, deviennent perſécuteurs, on s'arrête avec plaiſir ſur les Sères; comme après avoir traverſé les ſables brûlans du Zaara ou du Bilédulgerid, un voyageur s'aſſied avec plaiſir aux bords d'une fontaine qui arroſe des palmiers, & fait trouver le jardin d'Éden, proche du tombeau de la nature.

Des Lettrés de la Chine.

PARTIE III.

LEs Grecs commençoient à peine à ſe policer, Rome n'étoit pas ſortie de ſes fanges, & nous étions encore des barbares foibles & inconnus, lorſque la Chine formoit déjà un empire immenſe, peuplé de ſages, appuyé ſur les mœurs, & gouverné par des loix (*a*); cepen-

(*a*) Il ne faut pas croire que la Chine ſoit une colonie égyptienne, parce que le célèbre Huet l'affirme, *hiſtoire du commerce & de la navigation des anciens*, page 49; parce que M. de Guignes le ſoutient dans un mémoire cité dans l'*hiſtoire univerſelle* angloiſe, tom., 13, pag. 31; & que le ſavant abbé Barthelemi confirme ce ſentiment dans un autre mémoire lu à l'académie des belles-lettres en 1763. Perſonne ne reſpecte plus que moi l'autorité de ces ſavans; mais nous combattons tous pour la même cauſe, c'eſt-à-dire, pour la défenſe de la vérité; & mes erreurs mêmes me ſerviront d'excuſe.

La nature de cet ouvrage m'oblige à reſſerrer les preuves de mon opinion; je me contenterai ſeulement de faire quelques objections à des ſavans que je combats avec peine, quoique je n'en aie aucune à les admirer.

L'Egypte n'a jamais été aſſez peuplée pour envoyer des colonies à deux mille lieues des bords du Nil: les peuples du Nord n'en ont jamais tant fait, quoique leur cli-

dant ſes annales, il y a deux cents ans, n'étoient point encore parvenues en Europe, & nous avions le ſiècle dernier des hiſtoires uni- L'HOMME AVEC DIEU.

---

mat favoriſe beaucoup plus la population. Comme la Chine renferme encore aujourd'hui autant de monde qu'il y en a dans l'Europe entière, j'aimerois mieux croire qu'elle a envoyé une partie de ſes citoyens en Egypte, que de penſer que les fanges du lac Mœris ont peuplé les campagnes riantes de Macao & de Pekin.

La colonie égyptienne n'a pu ſe rendre au Catai ſans traverſer l'Arabie, la Perſe, l'Inde & une partie de la Tartarie : je veux croire qu'elle ne s'eſt point arrêtée dans l'Arabie, qui eſt déſerte de tems immémorial, ni dans les landes immenſes de la Tartarie, qui eſt encore inculte aujourd'hui, quoique la Chine ait ſubi le joug des Tartares; mais la Perſe & l'Inde n'étoient-elles pas des contrées aſſez grandes pour épuiſer toutes les colonies égyptiennes? Suppoſons, avec les poëtes qui ont ſi long-tems tenu lieu d'hiſtoriens aux Grecs, que Thèbes avoit cent portes, & qu'elle faiſoit ſortir par chacune dix mille hommes armés; étendons le même calcul aux autres parties de l'Egypte; mais le royaume des Pharaons & des Ptolémées n'a que deux cents lieues de long ſur cinquante de large; & il y a des provinces dans l'empire du Mogol, qui ſeules ont autant d'étendue. L'Egypte n'eſt qu'un point dans la vaſte étendue de pays qui la ſépare de la Chine, & on veut que ce point ait couvert la ſurface du quart de notre continent?

Pour rendre vraiſemblable l'opinion de mes adverſaires,

PARTIE III. verſelles où le nom de la Chine ne ſe trouvoit pas même une ſeule fois.

Les Chinois de tems immémorial adorent

Il faudroit que l'Egypte, la Perſe & l'Indoſtan euſſent été contraints, par la multitude innombrable de leurs habitans, à permettre de tems en tems des émigrations; mais les calculs qu'on feroit ſur ce ſujet, ſeroient démentis par la raiſon : les ſavans créent les hommes à coups de plumes, mais la nature marche à ſes fins avec plus d'économie.

Si l'Inde & la Perſe avoient été peuplées avant la Chine, cette grande vérité ſeroit dépoſée dans les faſtes de ces nations; mais le contraire eſt arrivé. La Chine avoit des rois, des légiſlateurs & des livres, avant que les nations qui la ſéparent de l'Egypte, ſuſſent faire uſage du ris, & euſſent des pagodes.

Il eſt donc impoſſible que l'Egypte ait envoyé par terre ſes adorateurs des *ibis* & des oignons, à la Chine, qui de tems immémorial n'adore que le *Tien*.

On peut les faire voyager par mer, en ſuppoſant que les Phéniciens, qui dans ces tems reculés étoient les ſeuls navigateurs de notre continent, ont bien voulu leur ſervir de conducteurs; mais il faut, pour rendre cette opinion plauſible, s'embarquer dans un océan d'hypothèſes.

Comment les Phéniciens, ſans bouſſole, ont-ils fait un trajet qui fait trembler aujourd'hui les ſucceſſeurs des Magellan & des Anſon?

Il eſt fort ſimple qu'ils aient traverſé le grand lac qu'on appelle la mer Rouge, & le détroit de Babel-Mandel; mais dès qu'une fois ils ſont entrés dans la grande mer des Indes, un

un être principe qu'ils nomment *Tien* ; la croyance de l'immortalité de l'ame & celle de la providence eſt renfermée dans tous leurs L'HOMME AVEC DIEU.

---

quelle route ont-ils ſuivie ? Colomb, dans une circonſtance ſemblable découvrit l'Amérique : mais ce grand homme avoit une bouſſole ; mais il ſoupçonnoit l'exiſtence de ce vaſte continent, & cependant il fut ſur le point d'être jeté dans la mer par ſon équipage.

Qu'on ne m'objecte point ici le célèbre voyage d'Hannon : ce hardi Carthaginois dit lui-même que le dernier pays où il aborda, n'eſt pas plus loin de ce que nous nommons le détroit de Gibraltar, que ce détroit ne l'eſt de Carthage. Ajoutons que, ſans le grand nom de Monteſquieu, ſon *périple* auroit à peine aujourd'hui quelqu'authenticité.

Si les Phéniciens ſe ſont écartés dans la pleine mer, ils ont dû être arrêtés par les iſles de la Sonde, ou même par l'archipel des Maldives.

S'ils n'ont fait que côtoyer l'Aſie, avant d'avoir traverſé la mer d'Arabie & le détroit d'Ormus, doublé la grande preſqu'iſle de l'Inde, & parcouru les golfes de Bengale, de Siam & du Tonquin, pour arriver à la mer des Philippines, ils ont dû être au moins quatre ans à leur premier voyage ; & cette conſtance eſt bien héroïque dans un peuple qui ne connoiſſoit pas même la Chine de nom.

Mes adverſaires, pour rendre leur ſyſtême vraiſemblable, l'appuient particuliérement ſur la conformité de l'écriture hiéroglyphique, en uſage en Egypte & à la Chine ; mais comme les premiers caractères des langues originales ont dû être la peinture groſſière des objets qu'on vouloit déſigner,

livres canoniques, & la religion naturelle eſt celle des lettrés & du gouvernement.

Ce culte ſimple & auguſte de l'Être ſuprême ſe perpétua ſans mêlange de polythéiſme, pendant plus de deux mille ans ; le tribunal des rites n'étoit occupé qu'à réprimer les ſuperſtitions étrangères, & les princes ne croyoient pas avoir beſoin de tenir les eſprits de leurs ſujets dans l'eſclavage, pour être plus abſolus ſur leurs perſonnes.

Si on veut avoir un tableau de l'âge d'or des Chinois, qu'on liſe ce fragment du philoſo-

---

il s'enſuit que chez toutes les nations primitives on n'a d'abord commencé à écrire qu'en hiéroglyphes. Cortez a trouvé de pareils ſymboles au Mexique : les *quipos* du Pérou ſont des eſpèces d'hiéroglyphes : dira-t-on que l'Egypte a fondé le trône des Yncas & l'empire de Motezuma ?

Je paſſe ſous ſilence une foule de preuves qui viennent à l'appui de mon opinion, parce que mon but eſt de défendre la vérité, & de ne bleſſer perſonne.

Cette note effarouchera peut-être les lecteurs ſuperficiels ; mais les philoſophes, qui appercevront dans quel eſprit ce livre eſt écrit, me ſauront gré de n'avoir pas effleuré une queſtion qui peut ſervir d'appui à ce qui précède, & de baſe à ce qui ſuit.

phe Lao-Che-Netſée : *Les anciens rois n'avoient ni ſceptre, ni couronne ; ils gouvernoient l'empire en l'entretenant dans une paix éternelle : portés à la bienfaiſance par la nature & par l'éducation, ils nourriſſoient tous les êtres utiles, & ne faiſoient mourir aucun homme ; ils donnoient ſans ceſſe & ne recevoient rien ; les peuples, ſans les reconnoître pour maîtres, portoient au fond du cœur leur vertu ; le ciel & la terre gardoient alors une conſtante harmonie ; la nature déployoit avec plaiſir les tréſors de ſon ſein ; les animaux ne ſoupçonnoient pas que leurs petits deviendroient mal-faiſans ; le tien & le mien étoit banni de la ſociété, & le vaſte empire du Catai ne formoit qu'une ſeule famille* (*a*).

L'HOMME AVEC DIEU

Cependant le théiſme ne peut guère ſubſiſter ſans altération parmi un peuple immenſe.

(*a*) Ce fragment cité par Lopi, eſt rapporté dans un extrait des hiſtoriens chinois, qui ſe trouve à la fin du 6e. volume de l'*origine des loix* de Goguette. Remarquez que ce tableau ſe rapporte au règne de Hoenetune, fondateur de la quatrième dynaſtie ; & jugez entre moi & les détracteurs, de l'antiquité des Chinois.

PARTIE III.

Un nommé Laokium, qui ſe vantoit d'avoir habité quatre-vingts ans dans le ſein de ſa mère, vint apporter à la Chine les dogmes d'Épicure, le délire de la magie, & la ſcience prétendue des partiſans de la pierre philoſophale. A ce vieil enfant ſuccédèrent des bonzes qui amenèrent des Indes le dieu Foë, eſcorté de toutes les ſuperſtitions des rives du Gange (a), & de tout l'appareil du plus monſ-

(a) On peut juger du crédit de ces bonzes ſur l'eſprit du vulgaire, par cette anecdote que le P. le Comte rapporte dans ſes mémoires. » On m'appella, dit-il, pour baptiſer » un vieillard de 70 ans; cet homme ne m'eut pas plutôt » apperçu qu'il ſe jette à mes pieds, & me dit : ô mon » père! je vois en vous mon libérateur; les bonzes qui » ſont fort inſtruits de ce qui ſe paſſe dans l'autre monde, » m'aſſurent qu'après ma mort, mon ame paſſera dans un » des chevaux de poſte de l'empereur : dans cette idée, ils me » recommandent de ne point ruer, de ne jamais broncher, » & ſur-tout de ne bleſſer perſonne. Courez légérement, » me diſent-ils, mangez peu, ſouffrez ſans vous plaindre, » & vous attirerez ſur votre tête la bénédiction du dieu » Foë, qui d'une bonne bête fait ſouvent un homme de » qualité & un mandarin de la première claſſe. J'aime le » ſervice de l'empereur, mais l'idée d'entrer un jour dans » ſon écurie me remplit d'effroi; cette image affreuſe me » pourſuit toutes les nuits; dans mon ſommeil il me ſem-

trueux polythéiſme. Les Tartares, maîtres de la Chine, y ont porté le culte des excrémens du grand Lama; mais les lettrés n'ont jamais ſubi les atteintes de la contagion. Lorſque tout l'édifice de la religion s'écrouloit autour d'eux, ils ont conſervé ſans tache les dogmes de la nature; & le philoſophe remonte aiſément des ſuperſtitions populaires de la Chine, juſqu'au théiſme des lettrés; comme un voyageur traverſe les déſerts arides & brûlans de la Syrie, pour arriver aux ruines ſuperbes de Palmyre. L'HOMME AVEC DIEU.

Lorſque la doctrine primitive commençoit à s'altérer, parut Congfutſée, le philoſophe des rois, & peut-être le roi des philoſophes: ce

» ble être déjà être ſellé, bridé, & prêt à partir au
» premier coup de fouet du poſtillon; je me réveille cou-
» vert d'une ſueur froide, & je ne ſais ſi je ſuis encore
» homme ou cheval. Hélas! que deviendrai-je, quand au
» ſonge ſuccédera la réalité? On m'a dit, mon père, que
» ceux de votre religion ne ſont point ſujets aux loix
» barbares de cette métempſycoſe; daignez m'y admettre,
» afin que je ne ceſſe jamais d'être homme. »

Le vieillard fut baptiſé, & les bonzes perdirent les aumônes que ces rêveries abſurdes devoient produire à leur couvent.

grand homme rappella ſes concitoyens au culte naturel de l'Être ſuprême; diſſipa les nuages que la ſuperſtition avoit élevés ſur la morale; apprit aux rois à vivre pour leurs peuples, & aux peuples à mourir pour leurs rois; il mourut, & le prince qui gouvernoit la patrie, s'écria : *Le ciel n'eſt pas content de moi, puiſqu'il m'enlève Congfutſée.* Parole digne d'un roi élevé dans le portique, s'il avoit été l'ami de Platon.

Les lettrés s'honorent tous du titre de diſciples de Congfutſée; ce qui n'a pas empêché la tourbe des voyageurs de les ranger dans la claſſe des athées (*a*). En 1710, l'empereur

(*a*) Ces hommes qu'on réfute aſſez en les nommant, appuyoient leur calomnie ſur le mot de *Tien*, qui ſignifie dans le ſens primitif, le maître de l'univers; dans le ſens phyſique, le ciel matériel, & dans le ſens allégorique, l'Etre qui a du pouvoir. Mais je demande ſi dans tous les cultes on n'eſt pas ſujet aux mêmes reproches? Ne diſons nous pas : *le ciel eſt irrité*, comme nous diſons: *le ciel eſt nébuleux?* Racine a dit :

Je crains dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Et moi, ſerai-je un athée, ſi je dis :

Le pieux Antonin fut un dieu ſur la terre?

Canghi, inſtruit qu'on calomnioit dans l'Europe la religion de ſes pères, rendit un édit qui fut inſéré dans les archives de l'empire, & où les dogmes de l'unité de Dieu, de l'immortalité de l'ame, & de la providence, reçoivent le plus grand degré d'authenticité (*a*). Malgré cette célèbre profeſſion de foi, on a encore renouvellé cette affreuſe calomnie; mais au moins le poiſon n'eſt plus fatal qu'au ſerpent qui oſe le diſtiller.

L'HOMME AVEC DIEU.

(*a*) Voyez l'*hiſtoire de la Chine* du P. du Halde, tom. 3, pag. 38, & ſuiv.

ARTICLE IV.

De quelques peuples de l'Inde.

PARTIE III. LEs brachmanes, qui accompagnèrent autrefois les ambaſſadeurs de Taprobane, regardoient, dit-on, les religions de l'Europe, comme autant d'établiſſemens politiques; & ce monde, avec ſes cultes divers, comme une des ſoixante-dix mille comédies que la Divinité fait jouer devant elle pour amuſer ſon loiſir. — Ces brachmanes étoient des théiſtes & des apôtres de la tolérance.

On a retrouvé, il y a un ſiècle, ces dogmes de la nature chez les Indiens du Pégu. Suivant les légiſlateurs de ce peuple, pourvu qu'on adore un Être ſuprême, qu'on ne tue point, qu'on ait des mœurs, qu'on reſpecte la loi de la propriété, & ſur-tout qu'on exerce la bienfaiſance, peu importe la religion qu'on adopte (*a*). On eſt ſûr de tomber, après la mort, dans le ſein du grand Oromaze.

(*a*) *Recueil des voyages qui ont ſervi à l'établiſſement de la compagnie des Indes*, tom. 3, part. 2, pag. 63.

Voici quelques mots du *pantangan*, ouvrage célèbre des Indiens de Carnate: « J'adore » cet eſprit qui n'eſt ſujet ni au changement » ni à l'inquiétude, cet être dont la nature eſt » indiviſible, l'origine & le conſervateur de » tous les êtres (*a*). »

L'HOMME AVEC DIEU.

Repréſentez-vous, diſoit un philoſophe indien, un million de vaſes remplis d'eau, ſur leſquels le ſoleil répand les rayons de ſa lumière : l'aſtre eſt unique ; cependant il ſe multiplie en ſe réfléchiſſant un million de fois : les vaſes ſont nos corps ; le ſoleil repréſente la Divinité ; & l'image du ſoleil, peint dans chaque vaſe, nous donne une idée de l'ame.

Quand on parle ainſi de Dieu, & qu'on écrit de telles allégories, on ne mérite ni le mépris de nos voyageurs, ni les anathêmes de nos prêtres.

(*a*) *Recueil d'obſervations ſur les mœurs des aſiatiques, &c.* tom. 3, chap. 7.

ARTICLE VI.

Des Égyptiens.

PARTIE III.

LE ſavant Jablonski, qui a ſemé ſon *panthéon* de tant de recherches profondes ſur l'Égypte, & de tant de rêveries, dit, à l'article *phtha*, que l'ancien habitant de Memphis étoit un athée auſſi odieux que Diagoras ; & au mot *cneph*, il en fait un théiſte auſſi éclairé que Marc-Aurèle. Je ſuis, en qualité de philoſophe, pour le *cneph* de Jablonski, plutôt que pour le *phtha* ; & j'en demande pardon au minime Merſenne, & au jéſuite Hardouin, qui créoient des athées avec autant de facilité que Deucalion, après ſon déluge, créoit des hommes.

Les anciens Egyptiens reconnurent une première cauſe, & l'adorèrent ſous le nom de *cneph*, ou plutôt ſous celui de *phtha*, qui, en copte, ſignifie *l'Être qui a tout fait & tout ordonné* (a). Voilà la ſeule vérité qu'on puiſſe

(a) Euſèb. *præpar. evangel.* lib. 3, cap. 9.

clairement appercevoir dans la nuit profonde de leurs hiéroglyphes & de leurs allégories.

L'HOMME AVEC DIEU.

Les prêtres de Memphis dans la ſuite perſonnifièrent la nature, & lui donnèrent le nom d'Iſis. J'ai déjà parlé de la fameuſe inſcription de ſa ſtatue : *Je ſuis tout ce qui a été, tout ce qui eſt, & tout ce qui ſera, & nul mortel n'a encore levé le voile qui me couvre* (a). Les hommes qui adoroient le phtha, & qui déſignoient ſi bien la nature, ne ſervoient ſûrement pas de miniſtres au bœuf Apis, & ne propoſoient pas à leurs proſélytes le culte des oignons ſacrés & des crocodiles.

Le théiſme fut, comme tout le monde ſait, le principe des fameux myſtères d'Iſis : on y annonça toujours l'unité d'un dieu, déſigné tantôt ſous le nom de cneph, tantôt ſous celui de phtha, tantôt ſous celui de Demiurgos, l'immortalité de l'ame, & la néceſſité d'une morale pour faire le bonheur de la terre. Ces dogmes éternels de la nature s'altérèrent très-peu en

(a) Plutarque, œuvr. moral. *traité d'Iſis & Oſiris.*

paſſant par la bouche des hiérophantes ; & du tems d'Apulée on les ouvroit encore par cette hymne magnifique que j'ai oſé traduire :

En vain, Demiurgos, tu voiles ton eſſence ;
Tout être reconnoît ta loi ;
Le tems même n'a pu te donner la naiſſance,
Et l'univers la tient de toi.
Tu gouvernes les dieux que le vulgaire adore ;
Tu rends le ciel nébuleux ou ſerein.
C'eſt par toi qu'au printems la terre ſe colore,
Et qu'en hiver tout périt dans ſon ſein.
L'enfer voit à tes pieds expirer ſon audace ;
Et ces globes de feu qui roulent dans l'eſpace,
Pour commencer leur cours, s'élancent de ta main.

ARTICLE VII.

Des Celtes.

LEs Celtes, un des plus anciens peuples du globe, & celui qu'on peut regarder comme la tige de toutes les grandes ſociétés de l'Europe, reconnoiſſoient un Être ſuprême, diſtingué des génies ſubalternes, qui étoit le principe de l'activité des élémens (*a*).

L'HOMME AVEC DIEU.

Leurs légiſlateurs prévenoient les délits ſecrets des ſcélérats obſcurs, & les crimes publics des ſcélérats couronnés, avec le dogme de la providence (*b*).

Ils croyoient à l'immortalité de l'ame bien long-tems avant que Phérécyde l'enſeignât à la Grèce, & Pythagore à l'Orient (*c*).

Leur code moral, dans l'origine, conſiſtoit en ces trois préceptes : *Honore Dieu*; -- *ſois bien-*

(*a*) Strabon, lib. IV. — Tacit. *de morib. Germanor.* cap. 39. St. Auguſt. *de civitate Dei*, lib. VIII, cap. 9.

(*b*) Ælian. *var. hiſtor.* lib. 2, cap. 31.

(*c*) Pompon. Mela cap. 2, Ammian. Marcellin. lib. XV, cap. 9.

PARTIE III. *faiſant* ; — *aie de la bravoure* (*d*). Ce code ne fut ſurchargé de préceptes atroces & de vaines cérémonies, que long-tems après, quand les prêtres imaginèrent de ſubjuguer les peuples & les rois avec le frein des terreurs religieuſes, d'enſanglanter les autels de Teutatès, & de faire expier les crimes par des parricides.

(*a*) Diog. Laërt. *proœmi.* pag. 5.

ARTICLE

ARTICLE VIII.

De la Grèce.

JE ne ferai point l'injure à mon ſiècle de m'étendre ſur le théiſme des Grecs ; il ſuffit d'ouvrir leurs livres pour s'en convaincre : Lactance, malgré les préjugés de ſa religion, en fait l'aveu (*a*) : dans l'âge d'or du Péloponnèſe, les prêtres eux-mêmes étoient théiſtes. Lorſqu'enſuite il fut de leur intérêt d'écarter les hommes du ſentier de la nature, ils ne purent empêcher les philoſophes de perſiſter dans le culte de la raiſon : on ſait l'hiſtoire de la mort de Socrate & des chaînes d'Anaxagore. L'Homme avec Dieu.

La légiſlation primitive de la Grèce avoit tellement le théiſme pour baſe, que dans la célèbre chronique de Paros on ne voit pas une ſeule ſuperſtition citée avec éloge : l'homme

(*a*) Voyez l'hommage qu'il rend au théiſme des Orphée, des Thalès, des Pythagore, des Antiſtène, des Cléanthe, des Anaximène & des Zénon, *de falſ. religion.* cap. 5.

d'état qui l'a redigée parle toujours de Dieu en philoſophe.

L'homme qui ne penſoit que d'après les prêtres pouvoit charger d'offrandes les autels de Saturne qui mutile ſon père, de Jupiter qui enlève Ganimède, ou de Mars qui ſe laiſſe ſurprendre dans les filets de Vulcain ; mais tout ce qu'il y avoit de grand au lycée & dans l'aréopage, ne croyoit qu'au Théos, c'eſt-à-dire, à l'Ordonnateur des mondes ; le philoſophe alloit dans les temples ; mais il ne voyoit dans Saturne que le tems, dans Cérès que la matière, dans Jupiter que l'eſprit générateur ; tout ce qui rappelloit au peuple des attentats diviniſés, n'offroit aux regards du ſage que des allégories ingénieuſes du pouvoir de la nature.

ARTICLE IX.

De l'ancienne Rome.

LE Dieu par excellence, le *Deus optimus maximus* a été le Dieu des Numa, des Scipion, des Paul Emile, des Ciceron & des Marc-Aurèle, c'eſt-à-dire, des héros de Rome & de ſes philoſophes. L'HOMME AVEC DIEU.

Quant aux dieux ſecondaires, ils ont été à Rome ce qu'ils étoient dans le reſte du globe; ils ont pris inſenſiblement la teinte des mœurs de leurs adorateurs.

Ce principe, que l'hiſtoire des peuples ſe juge par celle de leurs dieux ſubalternes, eſt de la plus grande vérité: des nations guerrières, comme Carthage & les Alains, ont adoré Saturne, Mars, ou une épée; l'iſle de Chypre & Sybaris n'ont élevé des temples qu'à Venus; les habitans de la Virginie, qui ne ſe trouvent heureux que quand ils ont une pipe à la main, ont fait conſiſter les privilèges

du grand dieu Kiwaſa à fumer ſans ceſſe (*a*).

Il peut y avoir des peuples entiers ſuperſtitieux, & je me doute bien que des Tartares, des Eſquimaux & des Caffres ne ſont pas faits pour être éclairés par des Platons, & encore moins pour les faire naître.

Pour les peuples que la philoſophie & les arts ont tirés de la barbarie, la plus vile ſuperſtition ne déshonore que la dernière claſſe des citoyens; ce ſeroit calomnier de gaieté de cœur une partie du genre humain, que de ſuppoſer que Coriolan, Caton & Antonin ſe ſoient inquiétés du cri d'une ſouris, ou aïent fléchi le genou devant un arbre de la forêt de Dodone.

Il s'eſt même trouvé dans Rome des dieux ſi ridicules, qu'il n'eſt pas vraiſemblable que le plus ſtupide des plébéiens les ait révérés à l'égal des dieux de la première claſſe. Jamais

(*a*) Pour que les Sauvages ſe maintiennent dans leur crédulité, & que le tabac ne manque jamais ſur les autels de Kiwaſa, ſes prêtres fument ſans ceſſe derrière ſa ſtatue.— Voyez *Cérémonies & coutumes relig. des peuples idolâtres*, tom. 3.

on ne me perſuadera que le dieu Terme ou le dieu Crépitus aient été pris pour l'Être éternel qui lance la foudre.

L'HOMME AVEC DIEU.

Il en eſt de même des divinités obſcènes; Priape, Pertunda, Cotitto, n'ont eu des adorateurs que chez les Phrynès & les Laïs, & non dans les temples. J'aime à me perſuader que les jeunes Romaines ne connoiſſoient point ces êtres impurs, dont elles n'auroient pu prononcer le nom ſans rougir; il eût été bien difficile que la morale fût reſtée dans leurs cœurs, tandis que l'impudicité étoit ſur l'autel.

On comptoit trente mille idoles dans le panthéon de Rome; mais il n'y avoit, aux yeux de la plus ſaine partie de la nation, qu'un ſeul Ordonnateur des mondes, & c'étoit le *Deus optimus maximus* du capitole.

ARTICLE X.

Des Guanches.

PARTIE III.

TOus les peuples n'ont pas abuſé de la religion naturelle ; on conçoit aiſément qu'il peut y avoir des climats fortunés, où on ne voie point de Sertorius qui faſſe parler ſa biche, de prêtres qui vendent ſes oracles, & de ſots qui perſécutent les hommes éclairés, parce qu'ils ſont phyſiciens. Dans de telles contrées les princes ſont religieux, le peuple eſt philoſophe, & les miniſtres des autels ſont citoyens.

Je viens de tracer le portrait des Guanches. Tandis que preſque toutes les nations étouffoient l'inſtinct moral ſous un vil amas de ſuperſtitions, les inſulaires des Canaries adoroient la nature & n'adoroient qu'elle ſeule (*a*).

(*a*) *Voyages de Perſe*, &c. par Herbert : ouvrage traduit de l'anglois. — On appelle Guanches, les reſtes reſpectables de ces anciens inſulaires. La terre qui les porte a ſubi mille révolutions, & leurs mœurs n'ont point changé. Tous les voyageurs s'accordent dans le portrait qu'ils ſont

Fidèles aux douces impreſſions de leur Divinité, ils ne répandoient le ſang d'aucun être vivant, & ils s'en abſtenoient même dans leurs ſacrifices. Tant que ces philoſophes de la

L'HOMME AVEC DIEU.

---

de ce peuple extraordinaire ; la plupart s'abſtiennent de manger de la chair & de boire du vin : auſſi leurs corps & leurs ames conſervent beaucoup plus long-tems que parmi nous l'uſage de leurs facultés ; leur agilité eſt telle, que les Italiens, qui exécutent dans nos ſpectacles les plus ſingulières voltiges, ne ſont auprès d'eux que des écoliers foibles & timides ; on les voit quelquefois ſauter de rochers en rochers pour atteindre les gazelles à la courſe : ils ſe ſervent pour cela d'une pique longue de neuf ou dix pieds, & avec cet appui, ils s'élancent au delà d'un torrent, briſent les coins d'un roc où ils ſe tiennent, quoique ſouvent l'eſpace n'ait pas trois pouces de large, & paroiſſent ſuſpendus au deſſus des plus affreux précipices. Un gouverneur eſpagnol en fit un jour renfermer vingt-huit dans le belveder d'un château ſitué ſur un rocher eſcarpé ; mais pendant la nuit ils franchirent les murs, s'élancèrent au-delà des abymes, & retournèrent dans leur retraite inacceſſible, toujours libres & toujours dignes de l'être. Voyez les *voyages d'Herbert*, pag. 5 ; Cadamoſto, cité par Ramuſio, tom. 1, pag. 99, &c. & ſur-tout le docteur Sprat. *hiſtor. Of the royal. ſocieti*, pag. 213, &c.

On peut remarquer que les anciens appelloient les Canaries, *Iſles fortunées* ; ils n'avoient en vue que leur climat ; ils auroient été bien philoſophes, s'ils avoient eu en vue leur religion.

PARTIE III.

nature furent attachés à ſon culte, on obſerve qu'il ne ſe commit jamais parmi eux de grands crimes. Les Européens les ont ſubjugués, & ils ſont devenus auſſi vils que leurs conquérans.

ARTICLE XI.

Des Penſylvains.

JE ne m'arrêterai qu'un moment à deſſiner les Penſylvains, parce que je reprendrai mes crayons quand je parlerai de leur vertueux légiſlateur. L'HOMME AVEC DIEU.

Ces ſages du nouveau monde furent déſignés d'abord par l'envie ſous le nom déshonorant de quakers (*a*), & l'uſage peu à peu a adopté la dénomination de l'envie ; c'eſt au philoſophe à rectifier l'uſage, & à ne point

« (*a*) L'enthouſiaſme religieux, dit le célèbre David » Hume, étant trop fort pour les foibles nerfs de ces ſec» taires, jeta leurs prédicateurs dans des convulſions qui » leur firent donner le nom de quakers ou de trembleurs. » *Hiſt. de la maiſon de Stuart*, tom. 4, pag. 323. Mais il y a très-peu d'enthouſiaſtes parmi les Penſylvains : on obſerve dans leurs temples qu'il ſe paſſe quelquefois ſix mois ſans que l'Eſprit-Saint illumine un fidèle ; & il eſt auſſi abſurde d'appeller tous les Penſylvains des quakers parce que quelques femmes tremblent en priant ; que de ſuppoſer, en voyant l'abbé de Becherand ſur la tombe de St. Pâris, que tous les papiſtes ont des convulſions.

tranſmettre les bienfaiteurs des hommes à la poſtérité ſous des titres qui la portent à les méconnoître.

En général les Penſylvains ſont bien plus célèbres dans l'Europe par quelques inſtitutions bizarres qu'ils ont adoptées, que par la ſublimité de leur morale : ils portent tous un habit ſans plis & un chapeau ſans ganſes ; quelques-uns tombent en extaſe & appellent le Saint-Eſprit au milieu des convulſions. Voilà des ſingularités aux yeux des philoſophes ; mais ils ſuivent dans la vie les principes de la morale la plus pure ; ils refuſent de tremper, de quelque manière que ce ſoit, leurs mains dans le ſang des hommes ; ils voudroient nous ramener tous à l'égalité primitive de la nature, & c'eſt une ſingularité encore plus grande aux yeux des gens du monde.

Le quaker penſylvain fait conſiſter ſa philoſophie à inſpirer les mœurs & à choquer les uſages ; c'eſt Diogène qui éclaire les Athéniens du fond de ſon tonneau.

Les reſpectables diſciples de Penn regardent la guerre, comme un outrage fait à l'hu-

manité; ils croient, avec les Parſis, les Guanches & les lettrés de la Chine, que l'homme de la nature doit toujours être en paix ; ils ne ſe battent jamais, non pas parce qu'ils ſont des lâches, mais parce qu'ils ne ſont pas des tigres. Ces principes paroiſſent hardis, mais ils ne peuvent guère être réfutés que par les ſophiſmes de Hobbes, & les manifeſtes des rois.

L'HOMME AVEC DIEU.

Leurs dogmes ſur l'égalité primitive ne ſont pas deſtructeurs; ils tutoient tout le monde, mais ils ont plus d'humanité que le courtiſan qui complimente l'homme à qui il va nuire ; ils voudroient que la terre entière ne formât qu'une démocratie, mais ils obéiſſent à des rois; ils condamnent les impôts, & les paient. Les Penſylvains n'exciteront jamais de troubles dans les états ; mais s'ils étoient ſouverains, le monde n'en ſeroit pas plus mal gouverné.

Tel eſt le portrait de ces hommes ſinguliers. Croiroit-on cependant que David Hume, le Tacite de l'Angleterre, a oſé leur donner la

PARTIE III.

nom de fanatiques (*a*) ? Comment la belle ame de cet écrivain a-t-elle adopté une calomnie ? Comment un appréciateur ſi éclairé du mérite des hommes, a-t-il donné le nom de fanatique à l'éternel ennemi du fanatiſme ?

La philoſophie de Penn ne s'eſt pas répandue ſans obſtacle. On joua ſes premiers apôtres ſur les théatres de Londres ; Charles I les perſécuta ; Cromwel tenta de les corrompre ; mais ils mépriſèrent la ſatire, refusèrent les guinées & bravèrent les tourmens.

Les Penſylvains prirent naiſſance en 16[illegible] ; le fils d'un artiſan, George Fox, en fut le fondateur : c'étoit un enthouſiaſte ſans talens ; mais on ſait qu'il ne faut pas beaucoup de génie pour conſoler les malheureux, & pour prêcher aux hommes la morale de la nature.

Ce Fox, homme du peuple, vit bien qu'il ne tireroit ſes proſélytes que de l'ordre du peuple ; il eut recours à des extaſes, il ſup-

(*a*) Voy. *hiſt. de la maiſon de Stuart*, tom. 4, pag. 325 & ailleurs. Cet auteur a peint les ſages du nouveau monde avec exactitude, & les a mal définis.

poſa des révélations, il tenta même d'opérer des prodiges; cependant il étoit dupe plutôt que frippon. Auſſi Cromwel, à qui il reſſembloit tant, ne put en faire ni un fanatique ni un régicide.

Fox ne fit que préparer les matériaux d'un grand édifice: cet enthouſiaſte avoit rompu d'une main tremblante, dans un animal dégénéré, les chaînes de la domeſticité. Après lui, vint un homme de génie qui lui apprit à faire uſage de ſes facultés, & lui rendit toute l'énergie de ſa nature.

Cet homme qui eut l'art de métamorphoſer des enthouſiaſtes en philoſophes, eſt Guillaume Penn; ce Solon anglois étoit fils d'un vice-amiral de la Grande-Bretagne. Le gouvernement lui céda en 1680 la ſouveraineté d'une province du nouveau monde, ſituée au ſud du Mariland. Le monarque philoſophe donna à ſes états le nom de Penſylvanie, bâtit la ville floriſſante de Philadelphie, raſſembla dans ſes murs une colonie de ſes proſélytes, ſe fit adorer des Américains, & réaliſa peut-être la république de Platon.

PARTIE III. Penn, qui pouvoit être roi de la Penſylvanie, ſe contenta d'en être le légiſlateur. La première de ſes loix eſt remarquable ; elle ordonne de regarder comme ſon frère tout être qui croit un Dieu. L'Amérique étonnée compara ce grand homme avec Pizarre & Cortez ; & elle ſoupira ſur la cendre de dix millions d'hommes égorgés dans ſon ſein par le fanatiſme.

Hommes durs & inſenſibles, qui protégez les loix barbares qui vous ont fait deſpotes, raillez les Penſylvains & leurs admirateurs, mais ne les perſécutez pas : défendez les loix des hommes, mais reſpectez la loi de la nature ; & ſachez que quand la tombe aura mis de l'intervalle entre vous & vos adulateurs, la poſtérité ne balancera pas à mettre Penn au-deſſus du vulgaire des rois !

ARTICLE XII.

Conſidérations philoſophiques ſur trois religions.

L'Homme avec Dieu.

IL y a eu trois grandes religions ſur ce globe qui ſe ſont glorifiées d'avoir le théiſme pour baſe ; & toutes trois ont perſécuté les apôtres du théiſme. C'eſt qu'elles ont ſuppoſé que l'homme ne trouvoit pas tous les principes de la morale dans ſon cœur, & que la révélation pouvoit perfectionner ou même anéantir la nature.

Cette hypothèſe a déjà été diſcutée, & le philoſophe ne balance plus entre le Dieu qui parle à ſa raiſon & le Dieu qui ſe révèle à des prêtres.

Je me contenterai d'obſerver qu'aucune religion ne peut ſe glorifier d'avoir précédé le théiſme : depuis les Noachides juſqu'aux Penſylvains, on ne voit pas que la chaîne des ſages qui ont ſuivi la morale primitive ait jamais été interrompue : on peut donc, ſans être abſurde, avouer un culte qui touche à l'origine du globe, & qui ſurvivra à ſa cataſtrophe.

CHAPITRE II.

Des Légiſlateurs religieux qui ont le plus approché de la Nature.

PARTIE III. TOUS les cultes de la terre ſont fondés ſur le théiſme : mais comme ils ſont arrivés à nous défigurés plus ou moins par les impoſtures ſacerdotales, il faut mettre le ſage qui raiſonne ſa religion, à portée de diſtinguer en eux ce qui porte le ſceau de la nature, de ce qui eſt le produit des opinions des hommes.

ARTICLE

ARTICLE I.

Orphée.

NOUS n'avons point de vrai monument hiſtorique qui remonte ſeulement à quatre mille ans, & il faut en accuſer les révolutions phyſiques qu'a éprouvé notre continent, & non la jeuneſſe de l'eſpèce humaine.

L'HOMME AVEC DIEU.

Il y a un peu plus de trente ſiècles qu'Orphée donna aux Thraces errans & anthropophages des mœurs, des loix & une religion (*a*).

L'Egypte, de ſon tems, ſembloit le foyer des connoiſſances humaines; il s'y rendit, lut les livres d'Hermès, ſe fit initier dans les

(*a*) On peut le conjecturer du moins de ce paſſage d'Horace :

Sylveſtres homines, ſacer interpreſque deorum,
Cædibus & fœdo victu deterruit Orpheus
Dictus ob hoc lenire tigres rabidoſque leones.

Horat. *de arte poëtica.*

myſtères d'Iſis (*b*), & revint en Grèce créer ſa patrie.

On a dit de ce grand homme, qu'il ſavoit avec ſa lyre apprivoiſer les tigres : cela ſignifie, pour le philoſophe, qu'il fit dériver la morale de l'harmonie des êtres intelligens, & que les Thraces ayant goûté cette harmonie, de tigres qu'ils étoient, devinrent des hommes.

Orphée, initié dans les myſtères de la phiſique, devoit paroître opérer des merveilles ; il eſt probable, par exemple, qu'il ſut, par l'étude qu'il avoit faite des ſimples & de la machine humaine, tirer Euridice d'une maladie jugée mortelle, & qu'il ne la reperdit que pour avoir voulu en jouir avant d'avoir affermi ſa convaleſcence ; événement qui a donné lieu d'imaginer cette deſcente d'Orphée aux enfers conſacrée à jamais par la muſique de Gluck & par les vers de Virgile.

S'il en faut croire les enthouſiaſtes qui ne marchent qu'au milieu des miracles, Orphée, coupable d'avoir révélé les myſtères à des

(*a*) Diod. Sicul. lib. 1.

profanes, fut frappé d'un coup de foudre (*a*); l'hiſtoire de ce même prodige fut répétée dans la ſuite par les Grecs, quand ils voulurent expliquer le naufrage d'Ajax, & par les Romains, quand ils voulurent juſtifier le meurtre de Romulus.

L'HOMME AVEC DIEU.

Il eſt bien plus vraiſemblable que les femmes de la Thrace, irritées de ce que leurs maris les abandonnoient pour ſuivre leur légiſlateur, conſpirerent contre lui, s'enivrèrent pour ſuppléer, par l'effervefcence du ſang, à l'abſence du courage, & aſſaſſinèrent lâchement l'homme à qui elles devoient des autels.

Orphée compoſa beaucoup d'ouvrages que le tems a peu reſpectés : ſes hymnes même, qu'on récita ſi long-tems à Athenes à l'ouverture des myſteres, ſont des monumens dont on conteſte l'authenticité (*b*).

(*a*) Pauſanias, lib. 9.

(*b*) On les a attribuées, tantôt à un Onomacrite contemporain de Piſiſtrate, tantôt à un pythagoricien nommé Cercops. Plutarch. *de placit. philoſoph.* lib. 2. --- Aucune de ces opinions n'eſt prouvée : il eſt difficile de percer la nuit profonde qui environne ce point de critique. --- Henri Etienne a donné, ſous le nom de *poeſis philoſophica*, le recueil des vers qu'a faits Orphée, & des vers qu'on lui attribue.

PARTIE III.

La tradition philoſophique nous apprend que ce grand homme étoit le meilleur aſtronome de ſon tems, que le vrai ſyſtême planétaire ne lui étoit pas totalement inconnu, & qu'il avoit même écrit ſur la pluralité des mondes (*a*).

Le régime diététique qu'il donna aux Thraces eſt très-célebre, ſoit à cauſe de ſon auſtérité, ſoit parce qu'il précéda d'un grand nombre de ſiecles le pythagoréiſme : il ordonna à ſes concitoyens d'être frugivores : il leur interdit juſqu'à l'œuf, parce qu'il le regardoit comme l'origine de la poule, & dans un ſyſtême plus étendu, comme le principe des êtres (*b*). Ce régime connu ſous le nom de *vie orphique*, contribua autant que ſes loix à adoucir les mœurs grecques, & à inſpirer aux Thraces de l'horreur pour répandre le ſang des hommes.

(*a*) Plutarch. *de placit philoſ.* lib. 2, & Stobei *eclog. phyſ.* lib. 1.

(*b*) Plutarch. *Conviv. ſapient.* édition de H. Etienne, pag. 276.

Orphée, ſupérieur par ſon génie à ſes contemporains, fut regardé comme un homme inſpiré; mais il ne ſe donna point pour tel: & voilà pourquoi le philoſophe Celſe oſa propoſer aux chrétiens de le prendre pour leur légiſlateur. L'HOMME AVEC DIEU.

La tolérance fut la baſe de la morale d'Orphée, & c'eſt en l'adoptant que les anthropophages de la Thrace devinrent les hommes de la nature.

Le théiſme de ce légiſlateur n'eſt point un problême: Orphée ſur ce ſujet a des idées auſſi ſublimes que Marc-Aurèle: il a même oſé les imprimer en vers, & jamais la poéſie ne mérita mieux qu'alors le nom de langage des dieux.

Les vers ſuivans donneront peut-être quelqu'idée de ce monument précieux de l'antiquité:

Ce dieu, peuple du Nil, qui règne ſur vos maîtres,
Eſt lui ſeul la racine, & la tige des êtres;
Sa main ſoutient le ciel, la terre & les enfers;
La matière & l'eſprit partagent ſon eſſence;
Il unit les anneaux de cette chaîne immenſe

PARTIE III.

Qui de l'aſtre à l'atome embraſſe l'univers ;
De l'être organiſé ſa voix produit le germe.
Il en eſt le principe auſſi bien que le terme ;
Le ſage de Memphis l'apperçoit tour à tour
Dans le flambeau des nuits, & dans l'aſtre du jour ;
La terre, de ſon ſein déployant la parure,
L'onde qui rafraîchit l'émail de la verdure,
Le feu qui de nos ſens entretient la vigueur,
Tout aux yeux éclairés peint un premier moteur :
Dieu vient comme un époux féconder la nature ;
Il s'annonce aux ingrats, mais en les foudroyant ;
Il parle, & ſes décrets font paſſer, ſans murmure,
Ou du néant à l'être, ou de l'être au néant (*a*).

(*a*) Ζεὺς πρῶτος γένετο ζεὺς ὕστατος ἀρχικέραυνος
Ζεὺς κεφαλὴ ζεὺς μέσσα. Διὸς δ' ἐκ πάντα τέτυκται.
Ζεὺς πυθμὴν γαίης τε καὶ οὐρανοῦ ἀστερόεντος.
Ζεὺς ἄρσην γένετο, ζεὺς ἄμβροτος ἔπλετο νύμφη.
Ζεὺς πνοιὴ πάντων, ζεὺς ἀκαμάτου πυρὸς ὁρμή.
Ζεὺς πόντου ῥίζα. Ζεὺς ἥλιος, ἠδὲ σελήνη.
Ζεὺς βασιλεύς. Ζεὺς ἀρχὸς ἁπάντων ἀρχιγένεθλος.
Πάντας γὰρ κρύψας ἄντις φάος ἐς πολυγηθὲς.
Ἐξ ἱερῆς κραδίης ἀνηνέγκατο μέρμερα ῥέζων.

Fragment d'Orphée cité dans la fameuſe lettre d'*Ariſtote* à *Alexandre* ſur le ſyſtême du monde, *cap.* 7, *art.* 1.

Bien des critiques prétendent que ce qui nous reſte des

Le peuple, les conquérans, & le tems plus deſtructeur encore, mêlèrent des abſurdités à l'ancienne théogonie d'Orphée ; mais le théiſme, qu'elle conſacre, ſe conſerva pluſieurs ſiècles dans la célébration des myſtères avec toute ſon intégrité ; & ſi la doctrine annoncée dans ces myſtères avoit été publique, la Grèce n'auroit point eu à ſe reprocher la mort de Socrate.

L'HOMME AVEC DIEU.

hymnes d'Orphée, eſt d'une main étrangère ; mais qui auroit pu ſuppoſer un morceau auſſi éloquent que celui que je viens de traduire ?

TAYLOR INST. OXFORD.

ARTICLE II.

Zoroaſtre.

PARTIE III.

ZERETHOSCHTRO, dont les Arabes ont fait Zaradusht, & les Grecs Zoroaſtre, eſt le plus célèbre légiſlateur religieux de l'Orient. Ce grand homme ſi révéré en Aſie a été juſqu'au dix-huitième ſiècle très-peu connu en Europe : Cluvier l'a pris pour Adam, Procope pour Abraham, Grégoire de Tours pour Sem, Huet pour Moïſe : mais il eſt lui-même ; il eſt Zoroaſtre.

Sa vie eſt, de tous les problêmes hiſtoriques, le plus difficile à réſoudre : aucun écrivain ne s'accorde ſur ſes détails ; ni les Arabes analyſés par d'Herbelot (*a*), ni le docteur Hyde, qui a fait les plus profondes recherches ſur la religion des Perſes (*b*) ; ni l'abbé Foucher, qui a donné tant de mémoires à l'académie des

(*a*) *Bibliothèque orientale*, pag. 930.

(*b*) *De religione veter. Perſar.* cap. 24.

belles-lettres ſur le ſyſtême du feu principe ; ni le laborieux Anquetil, qui a été dans l'Inde demander aux Parſis eux-mêmes des lumières ſur la perſonne & les écrits de leur légiſlateur.

L'époque ſeule du tems où il a paru n'a jamais pu être fixée, même par approximation. Juſtin en fait un roi de la Bactriane contemporain de Sémiramis (*a*) ; Arnobe le ſuppoſe ami de Cyrus (*b*) ; Pline le fait vivre cinq ou ſix mille ans avant la guerre de Troye (*c*) ; & le docteur Hyde ne veut pas que ſa naiſſance remonte ſeulement ſix ſiècles avant notre ère vulgaire (*d*) ; quelques philoſophes ont coupé le nœud gordien, en diſant qu'il n'y avoit point eu de Zoroaſtre.

L'abbé Foucher, plus circonſpect, conjecture, ſur un paſſage de Pline, qu'il y a eu deux Zoroaſtres ; ſon hypothêſe n'eſt pas ſans vrai-

(*a*) Voy. cet abréviateur de l'*hiſtoire de Trogue Pompée* lib. 1.

(*b*) Voy. ſon ouvrage pieux & foible contre les Gentils, lib. 1.

(*c*) *Hiſt. natur.* lib. XXX, cap. 1.

(*d*) *De relig. veter. Perſ.*, cap. 24.

ſemblance ; & s'il eſt difficile de l'admettre, il l'eſt encore plus de la réfuter.

Le premier Zoroaſtre peut très-bien avoir vécu ſix mille ans avant la guerre de Troye (*a*), quoique cette époque recule d'un grand nombre de ſiècles le berceau du genre humain : mais en faiſant le globe moins jeune, j'aime mieux m'éloigner de la bible que de la raiſon.

C'eſt cet ancien Zoroaſtre qui fonda le magiſme en Orient ; c'eſt lui qui établit le pyrée de Balch, le plus célèbre des temples érigés au feu principe (*b*) ; pyrée qu'il auroit ſans doute érigé à Suze ou à Perſépolis, s'il y avoit eu de ſon tems un empire de Perſe.

C'eſt à lui qu'il faut attribuer cette ſublime définition de la Divinité : « Dieu eſt le plus » ancien de tous les êtres ; toujours uniforme, » ſource de tous les biens, meilleur que tout

(*a*) L'abbé Foucher n'oſe pas le placer avant le règne du premier Cyaxare ; *mém. de l'acad. des bell. lettr.* édit. in-12, tom. 46, pag., 443. — Cela ne valoit pas la peine de faire deux Zoroaſtres.

(*b*) *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, au mot *Kischtasb*.

» ce qui eſt bon ; plus ſage que tout ce qui eſt » ſage ; il tient de lui-même ſon exiſtence, ſes » perfections, & ſon empire ſur l'univers (*a*). »

L'HOMME AVEC DIEU.

Ce Zoroaſtre ne fit point de miracles : quand on parle de Dieu avec une raiſon auſſi éclairée, on ſe fait entendre des hommes, ſans avoir beſoin de les tromper.

Sa morale eſt celle de la nature ; & ſi les Parſis ſont encore aujourd'hui les hommes les plus reſpectables de l'Aſie, c'eſt qu'ils ont conſervé cette morale ſublime, malgré les révolutions de l'Indoſtan, les conquêtes des Européens, & les crimes de leurs rois.

S'il eſt vrai que ce grand homme ait fait le *zenda-veſta*, & que le *ſadder* en ſoit l'abrégé, il y a conſigné ſa doctrine : *Citoyens*, y eſt-il dit, *ſachez oublier les injures ; — peuples, ſouffrez que le flambeau des ſciences vous éclaire ; — ſages, portez avec hardieſſe la vérité juſqu'au trône des ſouverains : -- ô hommes ! apprenez que le plus beau préſent fait à la terre*

(*a*) Ce fragment nous a été conſervé par Euſèbe, dans ſa *préparation évangélique*, lib. 1, chap. 10.

eſt celui de la morale de la nature. Il y a des contrées ſur le globe où de tels principes rendroient des particuliers odieux au gouvernement ; mais le ſage qui les établiſſoit étoit roi de la Bactriane.

Le ſecond Zoroaſtre vint ſoutenir avec des prodiges le culte du feu principe, que le premier n'avoit inſtitué qu'à l'aide de la raiſon ; il naquit à Urmi, ville de l'Aderbijan, environ 589 ans avant notr. ère vulgaire (*a*) : ſa vie eſt un tiſſu de merveilles : auſſi a-t-elle été compoſée en vers, & on peut juger du degré d'autorité que peut avoir une hiſtoire, quand elle eſt écrite par des poëtes, & par des poëtes qui croient aux miracles (*b*).

Il n'eſt point inutile de s'arrêter un moment

(*a*) *Mém. de l'acad. des bell. lett.* édition in-4°. tom. XXXI, pag. 370.

(*b*) Les plus grands détails que nous ayions ſur la perſonne du ſecond Zoroaſtre, ont été recueillis par M. Anquetil ; *zenda-veſta*, tom. I, ſecond. part. ; & ce voyageur avoue qu'il les a preſque tous tirés des poëmes indiens qui ont pour titre *zerdust-namah* & *tchengrégbatch-namah*. — Cette partie du zenda-veſta va me ſervir de matériaux pour écrire l'hiſtoire du ſecond Zoroaſtre.

ſur ces contes orientaux ; ſoit pour ſuivre la trace du théiſme dans ce monde de merveilles ; ſoit pour faire obſerver avec quelle uniformité les écrivains ſacrés ſe copient dans tous les cultes où on a entrepris d'ajouter à la nature.

L'HOMME AVEC DIEU.

Zoroaſtre rit en naiſſant ; merveille qui convenoit plus à Démocrite qu'au légiſlateur auſtère des brachmanes.

Un chef de magiciens (car il devoit y avoir des partiſans du mauvais principe dans le pays natal d'Arimane) inſtruit que Zoroaſtre deviendroit un jour le deſtructeur de ſa ſecte, va chez le père de cet enfant céleſte, l'apperçoit dans ſon berceau, & veut le fendre en deux d'un coup de cimeterre ; mais ſa main sèche à l'inſtant, & Oromaze eſt vainqueur d'Arimane.

Les prodiges ne convertiſſent jamais les infidèles contre qui on les opère ; les magiciens trouvent le moyen d'enlever Zoroaſtre ; ils le portent dans un déſert, le placent ſur un bûcher formé de bois réſineux, l'embraſent, & ſe retirent : Dogdo, mère de l'enfant, arrive à

propos, voit le ſage dormant tranquillement au milieu des flammes qui formoient une voûte au-deſſus de ſa tête, & le ramène dans ſon palais : c'eſt l'hiſtoire juive de Miſach, de Sidrach & d'Abdénago. Le miracle original eſt dans le pentateuque, & non dans l'hiſtoire de Zoroaſtre.

Le légiſlateur de la Perſe, devenu grand, alla dans la Chaldée conſulter les ſages, & lire leurs livres : arrêté dans ſon voyage par le fleuve impétueux de l'Araxe, il le paſſa à pied ſec. Son hiſtorien ne dit pas s'il marcha ſimplement, comme St. Pierre, ſur les eaux, ou ſi les flots ſe ſéparèrent pour former deux murs liquides, comme dans le fameux paſſage de la mer Rouge.

Zoroaſtre, ſur le point de donner une religion à ſa patrie, alla ſur une haute montagne conſulter Oromaze : un ange le tranſporta dans le ciel; faveur que l'Être ſuprême accorda auſſi, pluſieurs ſiècles après, à Mahomet; mais les voyages de ces deux légiſlateurs n'ont pu encore fixer la ſituation de ce ciel dans la carte de l'univers.

Ce voyage de Zoroaſtre eſt au reſte un roman moral très-inſtructif. Le ſage demande à Oromaze quel eſt le meilleur des hommes. *C'eſt*, répond Dieu, *celui dont le cœur eſt droit, & qui eſt bienfaiſant pour tous les êtres.* L'HOMME AVEC DIEU.

Je ſuis, ajoute-t-il, *le génie du bien; les inſenſés diſent que je ſuis le tyran de l'eſpèce humaine; mais je ne veux pas même le mal de ceux qui avancent de tels blaſphêmes.*

Zoroaſtre demande l'immortalité à Oromaze; celui-ci lui montre tous les événemens de la terre, depuis ſon origine juſqu'à ſa cataſtrophe: à la vue de tant de fléaux & de tant de crimes, le ſage ſe corrige de la manie de vouloir être immortel.

En ſortant de la préſence d'Oromaze, Zoroaſtre s'entretient avec les intelligences céleſtes: il apprend de l'une à ne point tuer les animaux; une autre lui enjoint de ne jamais laiſſer éteindre le feu ſacré, ſymbole de l'Être ſuprême; un troiſième ange lui déclare que le meilleur des rois eſt celui qui rend la terre fertile; un dernier lui donne l'ordre de publier ſon évangile.

PARTIE III.

Zoroaſtre de retour de ſon mont Sinaï, apporte ſes tables de la loi à Balk, & entre dans le palais du roi Guſtap par le toit, en fendant le plancher. Ce prince étoit environné de ſages : le prophète s'approche de ſon trône : « Je » ſuis, dit-il, envoyé de la part de celui qui » a fait les ſept cieux ; voici ſa loi ; prends & » lis. »

Guſtap demande des miracles à l'interprète d'Oromaze : « Va, répond celui-ci, quand tu » auras lu le zenda-veſta, tu n'auras plus beſoin » de miracles ; au reſte, ce livre même que je » t'apporte, eſt le plus grand des miracles. »

Zoroaſtre lut alors un chapitre du zendaveſta ; mais Guſtap ne le goûta pas ; le chapitre étoit ſi ſublime que le bon roi n'y entendit rien.

Cependant le conſeil de Guſtap perſiſta à demander un miracle, pour juſtifier la nouvelle doctrine : Zoroaſtre, au lieu d'un, en fit deux ; il laiſſa verſer de l'airain fondu ſur ſa poitrine, qui coula ſans le bleſſer ; enſuite il planta devant le palais une branche de cyprès, qui devint en peu de jours ſi groſſe, que dix grandes

grandes cordes ne pouvoient l'environner; les feuilles de ce cyprès avoient la vertu de donner de l'eſprit à ceux qui en mangeoient: Guſtap en goûta, & acquit aſſez d'eſprit pour entendre le livre de Zoroaſtre.

L'Homme avec Dieu.

Les miniſtres du prince qui n'aimoient pas à ſe nourrir de feuilles de cyprès, formèrent un complot contre Zoroaſtre; ils gagnèrent le portier de ſa maiſon, & introduiſirent ſecrétement ſous ſon oreiller des lambeaux de chair humaine, & des membres de cadavres; enſuite ils allèrent dire à Guſtap que le prétendu prophète étoit un enchanteur qui paſſoit la nuit à des ſortilèges, & qui feroit quelque jour le malheur de l'état. On va à l'inſtant viſiter ſon lit; & le prince, qui probablement avoit oublié ce jour-là de manger des feuilles de cyprès, fait jeter Zoroaſtre dans un cachot. Au bout de ſept jour l'écuyer de Guſtap s'apperçut que le cheval favori de ſon maître n'avoit plus de jambes: on a recours alors au captif; celui-ci entreprend la cure; mais avant que d'opérer ſur chaque jambe, il demande quelque choſe de nouveau au monarque: le prix

du premier miracle fut que Guſtap reconnoîtroit le prophète d'Oromaze; le prix du ſecond, la converſion de ſon fils, le héros Eſpendiar; & la récompenſe du troiſième, le vœu de la reine d'être fidelle à la nouvelle loi ; pour la dernière jambe, elle ne put reparoître que par la découverte du complot. Guſtap, aſſuré de la guériſon de ſon cheval, plaça Zoroaſtre à côté de lui ſur ſon trône, & fit empaler ſes calomniateurs.

Cependant le roi de Balk, perſuadé que ſon prophète partageoit la toute-puiſſance, lui demanda de voir la place qui lui étoit réſervée dans le ſéjour d'Oromaze, la faveur d'être invulnérable, celle de lire dans l'avenir, & le don de l'immortalité.

Zoroaſtre déclara à ſon ſouverain qu'il ne pouvoit lui accorder qu'une ſeule de ſes demandes, & lui en laiſſa le choix. Guſtap s'arrêta à la première ; alors le prophète l'enivra, & le prince eut une extaſe où il fut tranſporté au pied du trône d'Oromaze.

Les trois autres miracles eurent lieu, mais

non ſur la perſonne de Guſtap ; car l'eſprit de Dieu doit ſouffler où il lui plaît. L'HOMME AVEC DIEU.

Zoroaſtre donna du lait à Paſchonten, ſecond fils du roi, qui but & devint immortel.

Le héros Eſpendiar ne mangea que des pepins de grenade, & il ne devint qu'invulnérable.

Diamaſp, miniſtre de Balk, eut en partage des parfums, & il lut dans l'avenir preſqu'auſſi bien que Zoroaſtre & les Sibylles.

Zoroaſtre épouſa trois femmes; il eut de la dernière trois fils, mais qui ne paroîtront qu'à la fin du monde. L'hiſtoire de cette génération n'eſt pas moins merveilleuſe que le voyage au ſéjour d'Oromaze. Le prophète ne s'approcha de ſa femme que trois fois; auſſitôt elle ſe baigna, & les germes reſtèrent dans l'eau ſous la garde de deux anges, juſqu'à ce que, dans la ſuite des ſiècles, des vierges privilégiées entrant à demi nues dans la même eau, reçoivent les germes ſacrés, & conçoivent des fils poſthumes de Zoroaſtre.

Zoroaſtre mourut à Balk à l'âge de 77 ans, & il compta, dit-on, ſur la fin de ſa vie, 80

mille ſages dans l'Aſie qui avoient embraſſé ſa doctrine.

Il n'eſt point prouvé que le *zenda-veſta*, le *vendidad* & les autres manuſcrits, apportés de l'Inde en Europe, ſoient même du ſecond Zoroaſtre; ou s'ils en ſont, à force d'avoir été altérés par des copiſtes qui n'entendent plus la langue ſacrée dans laquelle ils ſont écrits, ils appartiennent moins au légiſlateur de l'Aſie qu'à ſes interprètes.

Cependant au travers des erreurs phyſiques, des anachroniſmes & des fables abſurdes qui déshonorent ces écrits du ſecond Zoroaſtre, on reconnoît toujours le théiſme du premier, ſa morale ſaine, & ſa haine raiſonnée contre l'intolérance. Si les Parſis croyoient moins aux miracles qu'ils renferment, ils ſeroient un des peuples du globe les plus voiſins de la nature.

ARTICLE III.

Congfutſée.

LE théiſme, qui eſt la religion de toutes les ſociétés naiſſantes, s'affoibliſſoit depuis long-tems àla Chine, grace aux impoſtures ſacerdotales des ſectes de Foë & de Laokium, lorſque Congfutſée parut, & ramena le premier peuple au culte de la nature. L'HOMME AVEC DIEU.

Il y a 2327 ans que ce grand homme prit naiſſance : les enthouſiaſtes de ſa doctrine ont environné ſon berceau de merveilles : ils ont dit que dans l'inſtant où il ſortit du ſein de ſa mère, une ſymphonie céleſte ſe fit entendre dans les nuages ; ils ont ajouté que deux dragons vinrent l'allaiter, & qu'il atteignit à l'âge de 6 ans la taille d'un homme fait, & la gravité d'un vieillard octogénaire. Il ne faut point accuſer la mémoire de Congfutſée de ces fourberies religieuſes ; apôtre de la vérité dans ſa vie & dans ſes ouvrages, il ne vit aucun mi-

racle, & il n'en fit jamais: ſon portrait eſt fidellement tracé dans ces vers connus:

> De la ſeule raiſon ſalutaire interprète,
> Sans éblouir le monde, éclairant les eſprits,
> Il ne parla qu'en ſage, & jamais en prophète;
> Cependant on le crut, & même en ſon pays!

La vie d'un légiſlateur qui n'eſt pas inſpiré, offre peu d'événemens dans l'hiſtoire; ce ne ſont pas les philoſophes, mais les impoſteurs à grand caractère qui tiennent dans leurs mains la deſtinée des états. Il faut pluſieurs volumes pour écrire la vie de Mahomet; celle de Cong-futſée doit être en trois pages.

Ce grand homme jouit pendant ſa vie d'une gloire bien ſupérieure à celle qui ne conſiſte qu'à ébranler des trônes; ſans chercher à faire une ſecte, il forma trois mille diſciples, dont cinq cents allèrent remplir, dans leur patrie, les plus importantes magiſtratures: ces apôtres du théiſme dictèrent à la multitude ce qu'elle devoit croire; & peu à peu tout ce qui dans le vaſte empire de la Chine n'étoit pas encore gangréné par les ſuperſtitions ſacerdotales, adopta la religion de la nature.

Le ſage de la Chine fut, dit-on, l'inſtituteur d'un ſouverain. Eh ! qui pouvoit mieux que ce grand homme apprendre à un prince toute l'étendue de la dette qu'il contracte en naiſſant, avec les peuples qu'il va gouverner ? Il eſt bon que les Congfutſée & les Fénélon élèvent de tems en tems des rois pour les hommes, afin de contrebalancer la doctrine de tant de Machiavel, qui n'élèvent les hommes que pour être écraſés par les rois.

L'HOMME AVEC DIEU.

Congfutſée ne vécut que 73 ans : ſes diſciples lui érigèrent un tombeau dans ſon académie.

Ses ouvrages ſont devenus l'évangile de la Chine : les lettrés les interprètent pour acquérir un nom, & les rois les liſent pour apprendre à gouverner.

Il donna d'abord un commentaire ſur le *y- king* de Fohi, ouvrage compoſé de lignes entières & de lignes ponctuées, dont la combinaiſon offre 64 figures différentes. Leibnitz a cru découvrir, dans ce y-king, les élémens de l'arithmétique binaire ; mais les Chinois prétendent qu'ils renferme l'hiſtoire embléma-

PARTIE III. tique des premières cauſes : les diſciples de Congfutſée le font ſervir de baſe au théiſme, & les magiciens aux ſortilèges.

Les autres ouvrages du légiſlateur de la Chine, ſont le *tahio* ou la *grande ſcience*, ſorte de code politique deſtiné à prévenir les crimes de ceux qui gouvernent, ou leurs erreurs, qui ſouvent ſont auſſi fatales que leurs crimes : on pourroit appeller ce livre, la morale des rois.

Le *chum-yum* ou *l'art de ſe modérer* : on y apprend à reſſerrer le cercle de ſes beſoins, à épurer ſes jouiſſances, à vivre en paix avec Dieu, avec ſes concitoyens, & avec ſoi-même.

Le *lunyu* ou les *entretiens des philoſophes* : ce ſont des dialogues à la manière de Platon : Congfutſée y joue le rôle de Socrate mais les autres interlocuteurs ſont des ſages avec qui on cherche paiſiblement la vérité, & non des ſophiſtes qu'on ſe plaît à confondre (*a*).

(*a*) Ces trois ouvrages de Congfutſée n'ont été connus en Europe qu'en 1687 par la collection des jéſuites Intorceta, Hendrick, Couplet & Rougemont.

Tous ces ouvrages ſont fondés ſur le théiſme le plus pur, c'eſt-à-dire, ſur l'exiſtence de Dieu, ſur l'immortalité de l'ame, & ſur le dogme ſacré de la tolérance (*a*). L'HOMME AVEC DIEU.

On peut juger de la manière de ce grand homme, par quelques-unes de ſes ſentences, qui ne dépareroient point le beau recueil de Marc-Aurèle.

« Celui qui perſécute l'homme de bien, fait » la guerre au bon principe.

» Il n'y a que l'honnête homme qui ait le » droit de haïr ou d'aimer.

» Reconnois les ſervices par les ſervices, & » les injures même par les bienfaits.

» Apprends à bien vivre, pour apprendre » à bien mourir.

» Celui qui s'eſt propoſé le matin d'être ver- » tueux, peut mourir le ſoir; il a aſſez vécu. »

(*a*) Voy. *œuvres de Léibnitz*, édit. in-4°. de M. Dutens, tom. 4, première partie, pag. 205.

ARTICLE IV.

Pythagore.

PARTIE III.

CE ſage naquit à Samos, vers le tems où le ſecond Zoroaſtre étonnoit l'Orient par ſes preſtiges, & où Congfutſée l'éclairoit par ſes ouvrages. Dès l'âge de 18 ans, dévoré de l'envie de tout connoître, & ne trouvant perſonne dans ſa patrie qui fût digne d'être ſon maître, il réſolut de parcourir une partie du globe, & de mettre à contribution tous les ſages du monde connu, pour acheter le droit d'interpréter aux hommes le livre de la nature.

Phérécyde l'arrêta quelque tems dans l'iſle de Sciro; c'eſt lui qui commença à developper en lui les germes du théiſme, & qui, à force de le faire rêver ſur l'immortalité, jeta dans ſon eſprit le fondement du dogme de la métempſycoſe.

Il alla à Sparte étudier la légiſlation de Lycurgue; en Crète, conſulter Épiménide; à

Babylone, apprécier la perſonne de Zoroaſtre ; & en Égypte, déchiffrer les hiéroglyphes où les prêtres d'Héliopolis avoient renfermé la ſcience univerſelle.

Son ſéjour en Égypte fut de 25 ans : il s'y fit circoncire, afin d'être initié dans les myſtères d'Iſis (*a*) ; mais trop éclairé pour attacher quelqu'importance à cette frivole cérémonie, il ne mit point, dans la ſuite, dans ſon code religieux que les crimes pourroient être expiés par l'amputation du prépuce.

Ce fut ſans doute dans ſon initiation aux myſtères égyptiens, qu'il deſcendit aux enfers, & qu'on lui fit voir l'ame d'Héſiode attachée à une colonne d'airain, & celle d'Homère pendue à un arbre, pour les punir d'avoir écrit des blaſphêmes ſur la nature des dieux (*b*).

Pythagore paſſe pluſieurs années dans l'Inde ; c'eſt là qu'il met la dernière main à ſon grand ſyſtême de l'échelle des êtres, de la

(*a*) Clément d'Alexandrie, *ſtromat.* lib. 1.

(*b*) Diog. Laërt. *vit Pythag.*

ſenſibilité univerſelle, & de la métempſycoſe.

De retour de ſes voyages, il vint s'établir à Crotone, & donna à ſes habitans des mœurs & des loix.

Il eut un grand nombre de diſciples; mais pour en avoir le titre, il falloit ſubir le plus rigoureux des noviciats: on étoit cinq ans ſans parler; au bout de ce terme, on acquéroit le droit de communiquer ſes doutes au maître, ou d'éclaircir ceux des profanes.

La communauté des biens étoit établie parmi les élèves de Pythagore; & l'orgueil des fortunes, ainſi que celui des rangs, diſparoiſſoit devant le ſage de Samos, & il n'y avoit que la ſupériorité d'intelligence qui pût établir quelque diſtinction dans cet ordre religieux de philoſophes.

Cependant on ne faiſoit point de vœux en entrant chez ces illuſtres cénobites: les vœux ſont des attentats contre la nature & la raiſon; mais lorſqu'un pythagoricien, laſſé de ne vivre que pour ſe vaincre, rentroit dans le monde, les autres le regardoient comme

mort pour la vertu, & ils lui érigeoient un tombeau, mais ſans maudire ſa mémoire.

Pythagore paſſoit pour infaillible dans ſon académie; mais il ne ſe diſoit point inſpiré: ſes oracles partoient tous d'une raiſon éclairée, & non de cet enthouſiaſme prophétique que produit le délire des ſens: il liſoit dans l'avenir en calculant les probabilités humaines, & non en montant ſur un trépied ſacré, ou en ſe donnant des convulſions.

On a dit qu'il avoit changé des feves en ſang; qu'il s'étoit fait ſaluer par le fleuve Neſſus; & qu'il avoit paru avec une cuiſſe d'or aux jeux olympiques (*a*); mais tous ces contes partent d'un peuple ſtupide qui ne ſavoit admirer le ſage qu'en l'adorant, ou de ſophiſtes jaloux qui ne le relevoient que pour le rendre ridicule.

Pythagore parvint à l'âge de 90 ans, mais ne mourut pas dans ſon lit. Il avoit refuſé d'admettre au rang de ſes diſciples un nommé

(*a*) Voy. Naudé, *Apologie des grands hommes accuſés de magie*, chap. XV.

PARTIE III.

Cylon, le Catilina de Crotone par ſon crédit, par la vigueur de ſon caractère, & par ſa ſcélérateſſe : celui-ci, pour ſe venger, mit le feu à la maiſon où le ſage tenoit ſon académie ; il ne ſe ſauva de l'incendie que trois hommes, du nombre deſquels étoit Pythagore. Ce grand homme voyant que la loi ſe taiſoit ſur ce grand crime, & preſſentant l'ingratitude d'une ville dont il avoit été vingt ans le dieu tutélaire, ſe retira à Métapont ; choiſit pour ſon aſyle le temple des muſes, & s'y laiſſa mourir de faim.

Pythagore écrivit beaucoup (*a*), mais il ne nous reſte de lui qu'un petit nombre de vers, & quelques fragmens épars dans les hiſtoriens de l'antiquité.

Sa phyſique étoit celle de ſon tems ; c'eſt-à-dire, l'art de déraiſonner ſur les phénomènes de la nature : il croyoit, par exemple, que les morts en ſe raſſemblant produiſoient les trem-

(*a*) Voyez la liſte de ſes ouvrages dans Diogène Laërce *vit. Pythag.*

blemens de terre, & que le Nil n'avoit d'autre ſource que l'arc-en-ciel (*a*). L'HOMME AVEC DIEU.

Pour ſa morale, elle dérivoit du théiſme, & y ramenoit ſans ceſſe.

Socrate, le grand Socrate, ſe faiſoit gloire d'avoir adopté cette morale ſublime de Pythagore.

Trois légiſlateurs célèbres en firent la baſe des inſtitutions politiques qu'ils donnèrent aux nations. Charondaſlaporta, à Thurium; Zaléucus, à Locres; & Xamolxis, chez les Thraces; Rome même en fit le fondement de ſes douze tables : auſſi quand il fut queſtion dans cette ville célèbre d'honorer la mémoire du plus vaillant & du plus ſage des hommes, on s'accorda à y ériger des ſtatues à Alcibiade & à Pythagore.

(*a*) Elien, *hiſtor diverſ.*, lib. 4, cap. 17.

ARTICLE V.

D'un grand Légiſlateur qui a paru au commencement de l'ère vulgaire.]

PARTIE III.

L'ORIENT gémiſſoit ſous la double tyrannie de ſes rois & de ſes prêtres, lorſqu'il parut dans ſon ſein un homme extraordinaire, né pour nous conſoler de nos malheurs, ou pour les faire diſparoître.

Ce ſage cachoit dans l'extérieur le plus ſimple une ame ſublime : on vivoit avec lui comme avec un homme ordinaire ; & avant la révolution qu'il opéra ſur ce globe, il falloit quelque génie pour preſſentir en lui le grand homme.

Il vécut trente ans dans une retraite profonde, ignoré des rois, mais occupé à faire mûrir dans ſa tête le plan de ſa nouvelle légiſlation, & plus utile à ſa patrie par ſon ſilence, que ſon ſouverain par ſes édits, & ſes prêtres par leurs manifeſtes contre les infidèles.

Né chez un peuple où la religion conſiſtoit

en

en cérémonies, & où les pratiques ſuppléoient à la vertu, il fut religieux, & ſe ſoumit à des cérémonies; il obſerva des pratiques, & ne ſe diſpenſa point d'avoir de la vertu. L'HOMME AVEC DIEU.

Il venoit anéantir le ſabbat, & il ne voulut point le violer; il prêchoit contre la circonciſion, & il ſe fit circoncire; c'eſt qu'à ſes yeux philoſophiques tout culte extérieur étoit indifférent; peu lui importoit que le citoyen ſe reposât le jour de la lune ou le jour du ſoleil, pourvu qu'il payât, le reſte de la ſemaine par ſon travail, le tribut qu'il devoit à ſa patrie: peu lui importoit que le dévot s'imprimât des ſtigmates ſur l'organe générateur, qu'il ſe baignât dans le Gange, ou qu'il répandit ſur ſa tête de l'eau luſtrale, pourvu qu'il crût à l'Ordonnateur des mondes, & qu'il contribuât à leur harmonie.

Toute ſa loi ſe borna à deux dogmes : *Aime ton Dieu plus que toi, & les hommes comme toi-même.* — Si ce ſymbole depuis n'avoit pas été alongé, les deux mondes ne gémiroient pas ſur la cendre de vingt mil-

lions d'hommes égorgés par le glaive de la religion.

Ce grand homme fut l'apôtre de la tolérance ; il accueilloit les polythéiſtes ; il ne dédaignoit pas les courtiſannes; il ne tonnoit que contre les prêtres, parce qu'ils ont été les miniſtres d'Arimane par-tout où on a cru au mauvais principe.

On lui a attribué une foule de prodiges : il en eſt qu'il a opéré avec la phyſique ; les autres ne ſont que de pieuſes allégories.

Il a ſouffert qu'on l'appellât fils de Dieu ; mais c'eſt dans le ſens que nous n'exiſtons tous que par ſes bienfaits.

La vie de ce légiſlateur célèbre fut un cercle continuel de bienfaits ; il prêcha & pratiqua ſans ceſſe la morale pure & pacifique de la nature.

Devenu odieux au fanatiſme par le ſpectacle de ſa vertu, il termina ſa carrière par le ſupplice des eſclaves : ſa mort fut plus héroïque que celle de Socrate, à cauſe de l'opprobre qui l'accompagna ; elle fut auſſi plus dou-

loureuſe que celle de Régulus, ſans être moins utile au genre humain.

Eſclaves de l'Aſie, citoyens de l'Europe, Nègres, Albinos, nains du cercle polaire, géans des terres magellaniques, vous tous, habitans de ce globe, puiſſiez-vous un jour être réunis ſous la loi de ce grand homme! Mais n'écoutez que lui, & non ſes interprètes; ſouvenez-vous que les ennemis les plus dangereux de ſa doctrine ont été ſes enthouſiaſtes; & que ſi les philoſophes de toutes les nations ont tonné contre ſon évangile, c'eſt qu'ils ont cru, ſur la parole des prêtres, qu'il étoit deſtiné à renverſer la nature.

ARTICLE VI.

Locke.

PARTIE III.

LOCKE, l'hiſtorien de l'entendement humain, & le créateur de la métaphyſique, puiſqu'il l'a rendu raiſonnable, a été auſſi le légiſlateur religieux d'une partie du nouveau monde; & c'eſt à ce titre qu'il tient un rang à côté des Orphée, des Pythagore & des Zoroaſtre.

Il n'y avoit pas un ſeul Européen dans la Caroline, contrée immenſe qui s'étend à 300 milles ſur les côtes, & qui n'a pour barrières dans les terres que les monts Apalaches, lorſque des ſeigneurs d'Angleterre obtinrent de Charles II en 1663 ce vaſte pays en propriété. Il eſt évident qu'un roi d'Angleterre n'avoit pas plus le droit de donner à ſes ſujets une partie de l'Amérique, qu'une province de la Suède ou de l'Eſpagne; mais comme il étoit reçu depuis long-tems, dans le code européen, que le nouveau monde n'appartenoit pas à ſes habitans, les nouveaux ſouverains de la Caroline

jouirent, ſans ſcrupule, d'une donation qu'ils avoient acquiſe ſans remords.

Au reſte, cette uſurpation ſemble avoir été légitimée aux yeux de la poſtérité, par la légiſlation à laquelle elle donna lieu : le plan en fut tracé par Locke, & la proſpérité dont la colonie a preſque toujours joui depuis cette époque, prouve aſſez que le globe ſeroit plus fortuné s'il ne tenoit jamais ſa politique & ſa religion que de la main des philoſophes.

Le code civil fut moins parfait, parce que le légiſlateur vit ſa plume enchaînée par les ſeigneurs anglois, de qui il tenoit ſon pouvoir ; mais le code religieux fut tracé de main de maître : il voulut que la tolérance en fût la baſe. Tout citoyen de la colonie âgée de 17 ans put ſe choiſir un culte, & il eut droit à la protection des loix, pourvu qu'il fît inſcrire ſon nom dans le regiſtre de la ſecte qu'il avoit adoptée.

Quant à l'exercice public de la religion, tout culte fut permis, pourvu qu'il fût autoriſé par ſept pères de famille.

Locke avoit jeté les fondemens de cette po-

litique religieuſe dans ſes *lettres ſur la tolérance*, & dans ſon *chriſtianiſme* raiſonnable ; ainſi en donnant un évangile à la Caroline, il ne fit que mettre en pratique la théorie qu'il avoit déjà rencontrée en méditant ſur la nature, & qui étoit écrite dans le cœur de tous les hommes.

Locke couronna le grand ouvrage de ſa légiſlation, en voulant que ſon code n'eût de force que pour cent ans : il ſavoit que les reſſorts des grandes machines politiques s'uſent par l'action inſenſible du tems, par l'introduction des uſages hétérogènes, par la nature même du cœur humain qui les fait mouvoir ; il eut donc la modeſtie de laiſſer entendre qu'il n'avoit pas fait tout le bien qu'il pouvoit faire ; & ce bien qu'il preſſentoit pour les générations à naître, il n'eut pas la tyrannie de les empêcher d'en jouir, par la raiſon qu'il ne pouvoit le leur indiquer.

Locke mourut en 1704, à l'âge de 73 ans : ſa vie eſt dans ſa légiſlation de la Caroline, dans ſon traité *de la tolérance*, & dans ſon beau livre *de l'entendement humain*.

ARTICLE VII.

Penn.

SI j'avois a choiſir parmi les légiſlateurs qui ont donné des religions aux hommes, ce ſeroit peut-être Penn qui ſeroit mon héros ; c'eſt le ſeul du moins à qui l'envie même n'ait pu reprocher des crimes, & qui ait fait des loix dans l'unique intention de remettre ce globe ſous l'empire de la nature.

L'HOMME AVEC DIEU.

Ce Platon du nouveau monde (& je crois honorer le Platon de la Grèce en m'exprimant ainſi) étoit fils d'un amiral anglois que Cromwel avoit aimé, ainſi que les deux Stuarts qui montèrent après cet heureux ſcélérat ſur le trône mobile de la Grande Bretagne. Penn le marin avoit engagé ſa fortune pour ſoutenir les expéditions dont on l'avoit chargé ; & l'état n'ayant pu acquitter ſa dette de ſon vivant, on propoſa à ſon fils d'accepter en indemnité la donation d'un territoire immenſe de l'Amérique, ſitué au 40e. degré, ſur les

bords du fleuve Lavare. Le jeune Penn, qui avoit de l'enthouſiaſme pour tout ce qui eſt grand, accepta l'offre de ſon ſouverain, non pour ſe faire deſpote, mais pour cultiver des déſerts & les rendre l'aſyle de la vertu.

L'époque de ce voyage mémorable au nouveau monde, eſt de 1681 ; dès-lors le pays deſtiné aux nouveaux colons fut appellé Penſilvanie.

Penn, qui avoit une politique à lui différente de ce code raiſonné de brigandage qu'on nomme droit des gens, ne crut point ſa ſouveraineté légitimement acquiſe par la ceſſion du gouvernement anglois. Arrivé ſur les bords du fleuve Lavare, il acheta, des Sauvages indigènes, le pays qu'il ſe propoſoit de cultiver, & donna ainſi à l'Europe un grand exemple, qu'elle admirera long-tems, mais ſans avoir le courage de l'imiter.

La légiſlation de ce grand homme eſt celle de la nature ; elle eſt fondée ſur deux baſes, la propriété civile, & la liberté de conſcience. Je laiſſe à la plume de Monteſquieu à prouver la ſupériorité de la partie politique de cette lé-

giſlation ; & je ne m'arrêterai, en ce moment, que ſur l'harmonie admirable qu'elle établit entre Dieu & les hommes.

L'HOMME AVEC DIEU.

Dans cette nouvelle république de Platon, tout homme qui admet un Dieu rémunérateur & vengeur, participe au droit de citoyen ; & tout citoyen qui admet la révélation du Chriſt, quelle que ſoit la ſecte qu'il embraſſe, peut participer au gouvernement.

Il n'y a point dans la Penſylvanie d'inquiſition ſacerdotale ſur les penſées des hommes. L'anabaptiſte, le morave, l'anglican, le papiſte, & ce modèle des cénobites qu'on appelle le dumpler, y rendent à l'Être ſuprême, ſous la ſauvegarde des loix, le culte que leur cœur leur inſpire. La moitié des colons eſt de la religion du légiſlateur (a) ; vingt autres religions compoſent l'autre moitié : tous ces hommes, quoique diviſés d'opinions, ſe diſent de la même famille, parce qu'ils reconnoiſſent le même père.

Avec de telles inſtitutions les délits reli-

(a) Voy. ci-devant l'article des *Penſylvains*.

CHAPITRE. III.

De l'Inſtitution d'une religion univerſelle (*a*).

PARTIE III.

ON a tant dogmatiſé ſur des choſes indifférentes, problématiques ou même abſurdes, que la vérité ſemble réduite à ne s'énoncer qu'en doutant; cependant cette circonſpection ne fait aucun tort aux principes de la philoſophie naturelle. Socrate qui doute eſt plus sûr de perſuader, que vingt ſophiſtes qui affirment.

(*a*) D'ici juſqu'à la fin du manuſcrit, nous avons trouvé quelques lacunes, & juſqu'à des titres de chapitres qui ne ſont pas remplis : en voici quelques uns qui donneront une idée de ce que méditoit l'auteur, ſi Dieu avoit prolongé ſa carrière.

CHAP. IV. *Des inconvéniens, dans l'ordre politique, d'une religion nationale.*

CHAP. VI. *Des probabilités que le théiſme eſt la religion des habitans des planètes.*

CHAP. IX. *Plan d'une ville de Théopolis à bâtir dans le continent auſtral, par un roi philoſophe.*

Nous n'avons oſé remplir ces lacunes. *Note des éditeurs.*

Le théiſme me ſemble la religion du ſage qui ne ſe dit point inſpiré; c'eſt le ſeul culte de la terre dont les dogmes n'aient pas beſoin d'être enſeignés ; c'eſt le ſeul dont le langage s'entende par des peuples même qui n'en ont point, & dont la croyance ſoit reçue du Wolga au fleuve Saint-Laurent, & de l'Irlande au Japon.

L'HOMME AVEC DIEU.

Cependant comme le deſpotiſme ſacerdotal ſemble avoir étouffé preſque par-tout les germes de la nature, il ſeroit peut-être néceſſaire d'y ramener les hommes par un code moral qui pût être adopté peu à peu par tous les habitans du globe : ce code établiroit le théiſme & la bienveillance univerſelle ; & l'harmonie entre le ciel & la terre, en ſeroit le réſultat.

Ce n'eſt pas que les légiſlateurs aient méconnu totalement les deux fondemens de toute économie politique & religieuſe ; mais la plupart ont mis une telle barrière entre ces deux loix, qu'on peut être infracteur de l'une, ſans donner atteinte à l'autre ; ils ont ſéparé le code divin du code civil, de manière qu'on peut

paroître en même tems & l'ami des hommes & l'ennemi de Dieu.

S'il ſe trouvoit donc une légiſlation qui formât une liaiſon intime entre la religion & la politique; où les crimes contre la ſociété deviſſent des crimes de lèſe-majeſté divine; où enfin le grand principe de la bienveillance générale découlât néceſſairement du culte de l'Être ſuprême; je la regarderois comme le chef-d'œuvre des légiſlations.

Ce qui me confirme encore dans mon opinion, c'eſt l'utilité qui en réſulteroit pour le genre humain. L'homme ſera plus vertueux quand le ciel & la terre ſe réuniront pour lui preſcrire l'obſervance de la vertu. Un homme qui a deux chaînes ne ſoupire point après une liberté qui lui ſerbit funeſte; celui qui n'en a qu'une, ſe ſert de la main qu'il a libre pour délier celle qui ne l'eſt pas.

Voici la manière dont je conçois que le code deſtiné à établir ſur la terre une religion univerſelle, pourroit être fait & adopté.

Les travaux préliminaires devroient être confiés à la plume des philoſophes. On a dit

que l'écrivain ſans patrie devoit ſeul écrire l'hiſtoire ; & moi, je crois que le ſage qui n'a adopté aucun des cultes inventés par les hommes, eſt ſeul digne de leur donner une religion. L'HOMME AVEC DIEU.

Chaque nation choiſiroit ſes philoſophes. Dans une matière auſſi importante, il faut pardonner à tout état, fût-il encore barbare, de croire qu'il poſſede dans ſon ſein des Platon, des Locke & des Monteſquieu.

Ces philoſophes travailleroient dans une retraite profonde, & on ne leur permettroit de conſulter ni les hommes, ni les livres. Les fondateurs d'une religion univerſelle ne doivent avoir d'autres matériaux pour leur ouvrage, que l'idée de Dieu, la raiſon & la nature.

Quand ces travaux préliminaires feroient achevés, toutes les nations qui ont le courage de deſirer un culte raiſonnable, feroient aſſembler un congrès pour ſtatuer ſur ce culte, & lui donner une ſanction.

Je n'écris point une Utopie, ni une hiſtoire des Sévârambes ; & je ſens aſſez qu'il ne faut

[redacted] pas ſe flatter que d'ici à deux mille ans peut-être la raiſon étende aſſez ſon empire ſur ce globe, pour que toutes les nations qui l'habitent ſe réuniſſent à envoyer des plénipotentiaires au congrès que je propoſe : mais je connois au moins ſix peuples en Europe, deux en Aſie, & un au nouveau monde qui pourroient donner ce grand exemple à la terre ; & ſi ces peuples acquerroient, en vertu de leur nouvelle légiſlation religieuſe, une ſupériorité décidée ſur leurs voiſins, quelles ſeroient les puiſſances aſſez ennemies de leur bonheur pour ne pas les imiter ? La révolution s'opérera lentement, mais elle s'opérera ; & il faut que les ſages ſoient aſſez coſmopolites pour faire germer, de leur vivant, des vérités utiles, *dont la poſtérité ne recueillera* tous les fruits qu'au bout de vingt ſiècles.

Le petit nombre de peuples des deux continens qui auront la gloire de jeter les fondemens d'une religion univerſelle, choiſiront ſans doute pour leurs repréſentans, les citoyens les plus diſtingués par leurs lumieres & par leurs vertus.

Il

Il faudroit qu'il n'y eût aucune préſéance parmi ces plénipotentiaires. Les hommes, dans les rapports de la politique, peuvent avoir des rangs & des diſtinctions; mais dans les rapports de la religion, tous ces préjugés diſparoiſſent : il peut y avoir divers degrés dans l'eſclavage civil des peuples ; mais les ſujets & les rois ſont également eſclaves aux yeux de l'Ordonnateur des mondes.

Il ſeroit néceſſaire d'établir le congrès dans une ville où on eût depuis long-tems la liberté de penſer ; par exemple à Paris, ſi le projet ne s'exécutoit que dans cent ans; & ſi le délai étoit moins long, à Londres, ou à Philadelphie.

Les prêtres, les moines, les dévots, & toute cette foule d'hommes intéreſſés à faire vieillir la terre dans l'enfance des préjugés, ſeroient admis à préſenter aux membres du congrès leurs mémoires contre la nouvelle légiſlation : c'eſt en mettant ainſi au creuſet le théiſme, & les ſyſtêmes qui le contrediſent, qu'on parviendra à rendre homogène la religion de la nature.

Les plénipotentiaires formeroient leur code

univerſel ſur les mémoires des philoſophes.

Il faudroit que ce code fût, comme les thèſes de la géométrie, ſuſceptible de la démonſtration la plus rigoureuſe : ſi on met l'analogie à la place de l'évidence, voilà le monde retombé ſous l'empire de l'opinion.

Les principes fondamentaux doivent être en petit nombre. — L'arbre de la nature n'a qu'un ſeul tronc, mais ſes branches ombragent l'univers.

Les principes doivent être exprimés avec la plus grande clarté. Le but de toute loi eſt manqué, ſi pour l'entendre il faut des interprètes.

Cette religion univerſelle doit avoir *la raiſon pour baſe* : *tout culte* qui anéantit la raiſon eſt un culte contre nature ; la raiſon ſeule eſt l'organe par lequel Dieu doit parler aux hommes.

Elle doit établir la propriété, ſans laquelle l'ordre ſocial n'eſt rien.

Elle doit aſſurer la liberté, le ſeul don de la nature qui attache du prix à nos jouiſſances.

Elle doit propager les lumières. Ce n'eſt

point dans le culte de la raiſon, que l'arbre de la ſcience porte des fruits défendus : l'homme de la nature eſt toujours d'autant plus honnête, qu'il eſt plus en état de raiſonner ſon honnêteté.

L'HOMME AVEC DIEU.

En un mot, le culte univerſel que je propoſe doit faire le bonheur de tous les hommes, excepté des miniſtres d'Arimane ; c'eſt-à-dire, des conquérans, des deſpotes, & des apôtres de l'intolérance.

CHAPITRE IV.

Des Moyens d'empêcher les religions des hommes de leur nuire.

PARTIE III.

LES grandes ſociétés ſe plaiſent encore plus que les individus, à vieillir dans leurs anciennes erreurs. Pierre le Grand a été ſur le point de ſe voir détrôné, pour avoir voulu donner nos uſages à ſes Ruſſes. On conduiroit tous les Juifs à l'auto-da-fé, plutôt que de leur interdire la circonciſion. Les Italiens ſe laiſſeroient égorger juſqu'au dernier, afin de conſerver la cabane de notre Dame de Lorette, ou la châſſe de St. Janvier.

Il eſt donc très-probable que le congrès, pour la religion univerſelle, ſera mis pendant long-tems, avec le projet de la paix perpétuelle, au rang des rêveries d'un homme de bien; mais puiſqu'il ſemble néceſſaire aux gouvernemens que les hommes, réunis par la vertu, ſoient diviſés par la croyance, ne peut-on pas du moins travailler pour que cette

croyance ne fît pas le malheur, ſoit de l'aveugle qui l'adopte, ſoit du citoyen clairvoyant qui veut l'anéantir ? L'HOMME AVEC DIEU.

Les religions humaines ne s'appuient que ſur des préjugés que leur antiquité ſeule peut rendre reſpectables ; mais on peut épurer ces préjugés ; empêcher la foi de nuire, ſi on ne peut l'empêcher d'avilir ; & préparer ainſi les voies au règne pacifique de la nature.

Je vais jeter quelques idées ſur la réforme du culte le plus répandu dans les deux mondes. Quant aux juifs, aux polythéiſtes, & aux muſulmans, les principes vont être poſés ; & c'eſt à leurs philoſophes, s'ils en ont, à terminer l'ouvrage.

ARTICLE I.

Rendre le culte national raiſonnable.

PARTIE III. LES magiſtrats devroient être chargés de la réforme du culte de la patrie ; c'eſt à eux à réſoudre le grand problême, pourquoi partout il y a des loix ſi ſages & des religions ſi folles ; c'eſt à eux à faire revivre le ſénat de l'ancienne Rome, à donner des prêtres à la nation, ou à le devenir eux-mêmes.

Il faut ne pas donner plus d'autorité à la révélation de ſon pays, qu'à celle d'un Mahomet, ou d'un Sammonocodom ; il faut prévenir celles qui pourroient s'introduire, & ne tolérer celles qui exiſtent, qu'autant qu'elles ne bleſſent pas la morale & la raiſon. Il faut un culte, mais la foi ne doit pas en être le fondement ; la foi dans les choſes ſurnaturelles eſt abſurde ; dans les choſes naturelles elle eſt inutile.

Il faut écarter de la religion le voile des myſtères ; les myſtères ſont une injure à l'Être

ſuprême ; tout doit être évident dans le culte qui nous lie à lui, comme dans les loix qui nous enchaînent à la ſociété, & dans les principes qui nous mènent à la vertu. L'HOMME AVEC DIEU.

Si on ne peut anéantir les miracles, il faut les interpréter. Le célèbre Wolaſton prétendit que tous les miracles du légiſlateur de l'Europe moderne étoient de pieuſes allégories (*a*) ; & un de ſes concitoyens, l'illuſtre Bolingbroke, a écrit pour les anéantir.— Ne pourroit-on pas, avant d'établir la croyance de Bolingbroke, laiſſer répandre l'opinion de Wolaſton ?

Il eſt néceſſaire, en un mot, que la religion ne conſiſte pas en dogmes qu'il faut croire, mais en préceptes de morale qu'il faut pratiquer ; rendre le père plus cher à ſon fils, l'épouſe à ſon époux, le citoyen à ſa patrie, & le ſujet à ſon roi ; prévenir les crimes ſecrets ; montrer au ſcélérat puiſſant un Dieu vengeur

(*a*) Les ſix diſcours de ce philoſophe ſur les miracles, parurent à Londres en 1737, &, en moins de trois ans, on en vendit ſoixante mille exemplaires.

PARTIE III. qui l'attend au bord d'une tombe qui s'entrouvre ; & conſoler le juſte qui ſouffre, par la perſpective de l'immortalité : voilà le ſymbole de toute religion raiſonnable ; & malheur au légiſlateur qui oſe y ajouter !

ARTICLE II.

Changer les miniſtres des autels en citoyens.

UN prêtre dans tout culte raiſonnable ne doit être que le cenſeur des mœurs : s'il exerce une autre magiſtrature que celle de la morale ; s'il peut aveugler ſes concitoyens & les rendre malheureux ; le culte qu'il profeſſe & le gouvernement où il vit ne valent rien. L'HOMME AVEC DIEU.

De quelque religion qu'on ſoit, il eſt toujours à ſouhaiter que ſes miniſtres n'aient jamais d'influence dans les affaires politiques. Pourquoi des hommes qu'on ſuppoſe exempts de paſſion prendroient-ils part aux querelles ſanglantes des états ? Où ſera donc la paix, ſi quand la terre eſt en proie à la diſcorde, elle ne ſe trouve pas aux pieds des autels ?

Les puiſſances doivent en agir envers les prêtres comme le peuple d'Angleterre en a agi avec ſes rois ; il leur a laiſſé le pouvoir abſolu pour faire le bien, & il les a enchaînés quand ils ont voulu devenir des tyrans.

PARTIE III.

Le clergé a eu long-tems en France l'autorité politique, dont les ſouverains ſeuls devraient être dépoſitaires (*a*); avec cette autorité il a acquis des richeſſes immenſes; dans la ſuite les lumières ſont venues; on lui a ôté l'autorité, & on lui a laiſſé les richeſſes: il s'agiroit d'examiner maintenant ſi avec les richeſſes il ne lui ſera pas aiſé de recouvrer l'autorité (*b*).

Le grand but des réformateurs des cultes doit être de faire des prêtres une nouvelle claſſe de citoyens.

Comme il eſt abſurde d'avoir deux patries, il faudroit achever de tirer le clergé de la dépendance des papes; il *faudroit* qu'un habitant de la France ou de l'Eſpagne fût Eſpagnol

(*a*) Voyez les *conſtitutions de Clotaire*, à l'année 560, *art.* 6.

(*b*) On a calculé qu'il y avoit en France treize cents abbayes, quinze mille chapelles, douze mille prieurés, quinze mille couvens, & trois cent mille hommes vivant dans le faſte, ou au moins dans l'aiſance, du bien de l'égliſe; quelle ligue formidable ne feroit pas contre les trônes cette armée de célibataires, s'ils ceſſoient un moment d'être citoyens?

&François, avant d'être catholique romain.

Le célibat religieux iſole trop l'inſenſé qui s'y dévoue ; il faut donc enchaîner le prêtre à ſa patrie par les nœuds ſacrés du mariage. L'HOMME AVEC DIEU.

Le clergé en Europe eſt partagé en diverſes hiérarchies, & il s'en faut bien que toutes méritent des anathêmes de la part des philoſophes, & une réforme de la part des gouvernemens.

Le corps des évêques eſt composé, ſur-tout en France, d'hommes diſtingués par leur naiſſance, par leur éducation & par leurs lumières : on peut les conſtituer ſouverains du monde moral, pourvu qu'ils le ſoient par la grace des rois ; que leurs mandemens ne reſpirent que le théiſme & la raiſon, & qu'ils ſoient dans leur vie & dans leurs écrits les apôtres de la tolérance.

Les membres du clergé qui ne s'occupent que de dogmes, de myſtères & de controverſes, ſont les fléaux de tout état bien policé : le roi Jacques, qui n'étoit cependant ſur le trône qu'un docteur de ſorbonne, avouoit *qu'il étoit difficile d'être à la fois bon ſujet &*

PARTIE III.

bon théologien (*a*). Légiſlateurs, ne demandez pas compte aux théologiens de tout le ſang qu'ils ont fait répandre: ne vengez pas la terre, mais prévenez les délits de l'intolérance, & anéantiſſez la ſorbonne.

La claſſe des miniſtres des autels dont la ſaine politique & la raiſon s'accommodent le mieux, eſt celle des curés: je ne connois point d'être auſſi reſpectable qu'un citoyen chargé par état d'être le médiateur entre le ciel & la terre; qui inſtruit l'ignorance, qui conſole l'infortune, qui, rempliſſant à la fois les devoirs d'homme & ceux de paſteur, ſert les malheureux qu'il dirige de ſes conſeils & de ſa bourſe. S'il ne va point mendier à la cour des rois des bénéfices qui corrompent ſon ame; s'il a le courage de ne prêcher à ſon peuple que la morale de la nature; ſi, père tendre & ſenſible, il réſide parmi ſes enfans, juſqu'à ce que l'Etre ſuprême l'appelle dans ſon ſein, je le regarde comme le bienfaiteur des hommes, & ſa cendre

(*a*) *De l'homme, de ſes facultés intellectuelles, &c.* tom. 2, pag. 120.

n'a pas beſoin d'opérer des miracles pour mériter les honneurs de l'apothéoſe.

Quant aux moines, juſqu'à ce que le ſouffle de la raiſon ait achevé de les diſſiper, on doit s'occuper à les rendre utiles : il faudroit leur interdire cette mendicité qui dégrade l'ame, cette fureur de controverſe qui n'eſt bonne qu'à troubler la ſociété, & juſqu'à ces vêtemens lugubres & bizarres, maſque trompeur de la pénitence, qui, dans des tems d'orage, ſervent aux perturbateurs du repos public de marques de ralliement. Que les couvens dévoués à une ignorance éternelle ſe conſacrent aux travaux méchaniques des arts & de l'agriculture; & que ceux où on peut encore impunément être philoſophe, occupent leurs loiſirs à créer des projets utiles à la patrie! Oh combien les monaſtères deviendroient reſpectables, s'ils étoient les ſanctuaires des arts, ou des académies du bien public!

ARTICLE III.

Epurer le culte public.

PARTIE III.

SI tous les cultes ſont indifférens à la Divinité, choiſiſſez le plus raiſonnable ; s'il n'y en a qu'un ſeul qui lui plaiſe, c'eſt encore à la raiſon à le déterminer ; ſous quelque rapport qu'on enviſage le culte, il doit être ſubordonné à la loi : les philoſophes doivent en tracer le plan, les magiſtrats lui donner ſa ſanction, & le ſouverain le maintenir de toute l'énergie de ſon pouvoir.

Ce culte ne doit rien avoir de *triſte* & de lugubre dans ſes *cérémonies : la terreur* ne déſigne *que le* mauvais principe, & n'eſt bonne qu'à faire des hypocrites ou des eſclaves.

Ses fêtes doivent conſacrer les actions vraiment grandes & vertueuſes, & non les pratiques minutieuſes de la ſuperſtition ou les attentats célèbres du fanatiſme : le fameux édit de Nantes, la réhabilitation des Calas, la liberté rendue aux nègres dans une partie du nouveau monde : voilà des ſujets de fêtes pour les

lations, & non la canoniſation d'un ſaint obſcur qui n'a été utile qu'aux moines, ou le triomphe de la foi, dû aux dragonnades & au maſſacre de la Saint-Barthelemi.

Le catalogue des ſaints doit être livré auſſi aux regards des magiſtrats ; il faut effacer du calendrier les Stylite, les François, les Dominique, & tous ces pieux inſenſés que le monachiſme a tirés de la pouſſière.

Les livres aſcétiques ne doivent pas non plus ſe dérober à la réforme des légiſlateurs ; on n'obſerve pas aſſez combien ces monumens de la ſtupidité religieuſe achèvent de dégrader l'homme ſans principes ; celui qui s'en occupe dans les ſiècles éclairés, n'eſt qu'un imbécille obſcur dont la vie & la mort feront également inutiles à la patrie ; mais quand on les lit avec volupté dans les ſiècles de barbarie, on peut aller mettre le feu au bûcher d'Anne Dubourg, manger le cœur de la maréchale d'Ancre, ou porter les reliques du ſaint qui aſſaſſina Henri III.

Dans tout état où les ſouverains auront ainſi le courage de rendre raiſonnable le culte

de leurs peuples, la *génération* préſente, vivra en paix; & la *génération* qui lui ſuccédera abbattant ſans ceſſe quelques têtes de l'hydre du *préjugé*, adoptera d'elle-même le pur théiſme, & rentrera ſans effort ſous l'empire de *la* nature.

Enfin, voilà la moitié de ma carriere terminée: on a pu d'abord me juger mal, parce que la prudence de mes cenſeurs avoit mutilé de tout côté cet ouvrage. Cette derniere édition eſt le creuſet où ma philoſophie s'épure; tout ce qu'on y avoit inſéré d'hétérogène a diſparu, & la chaîne de mes idées n'échappera point à l'œil du philoſophe.

Et *quand j'ambitionne le ſuffrage* du philoſophe, je ne fais que demander en d'autres termes celui de l'homme de génie vertueux: pour les écrivains qui n'ont ni Dieu, ni morale, je ne les hais point, parce que je ne hais perſonne; mais je me fais gloire de les combattre, & de leur arracher le maſque philoſophique dont ils ſe couvrent pour en impoſer à leurs victimes.

Avec

Avec ces principes, j'ai eu le bonheur de ne point déplaire aux ames ſenſibles & honnêtes : j'ai eu la gloire de ne compter parmi mes ennemis que les fanatiques, les eſprits ſerfs, l'auteur de l'année littéraire, & celui de cet almanach de l'année paſſée, publié en pluſieurs gros volumes, ſous le titre des *trois ſiècles*; ouvrage ſans eſprit, quoique ce ſoit un libelle; & très-obſcur, quoiqu'on y déchire tous nos grands hommes.

L'HOMME AVEC DIEU.

J'ai traité dans la partie de la philoſophie de la nature qui eſt imprimée, de nos devoirs envers Dieu & envers nous-mêmes ; il reſte à conſidérer l'homme en rapport avec l'homme : c'eſt la partie de ces mémoires philoſophiques qui intéreſſe le plus les nations policées, qui mérite le plus la curioſité du citoyen qui veut ſe faire des principes, & ſur laquelle il y a le plus de choſes neuves à dire, malgré la quantité prodigieuſe de volumes qu'ont écrit ſur cette matière les moraliſtes, les juriſconſultes, les ſavans oiſifs, les docteurs & même les philoſophes.

Je ne cache point que celui qui voudra achever ma carrière, a beſoin du plus grand

TAYLOR INST.

encouragement : on ne ſait pas combien de fois on a arraché la plume de mes mains ; on ignore à combien de ſacrifices de toutes ſortes m'a entraîné ma perſévérance : on ne perſuade pas aiſément combien il en coûte à une plume honnête pour avoir la permiſſion d'être utile.

Au reſte, je ne me diſſimule pas combien l'entrepriſe de donner une morale au genre humain tirée de la philoſophie & fondée ſur la nature, eſt au-deſſus de mes forces ; mais pour ſuppléer à la foibleſſe de mes talens, j'ai des mœurs douces, un caractère pacifique, & de l'enthouſiaſme pour tout ce qui porte le caractère ſacré de la vertu ; *que des hommes de génie* viennent après moi jeter en fonte la ſtatue dont je leur offre le moule ; je leur abandonne mon livre, ſi en le faiſant tomber, ils en écrivent un autre plus utile ; & je conſens à être pour la morale ce que Rotrou fut pour la ſcène françoiſe, pourvu que je montre de loin à Corneille la route qu'il doit ſuivre pour me faire oublier.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
ET ARTICLES

Contenus dans le Tome ſixième.

DE LA PHILOSOPHIE
DE LA NATURE.

SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

CHAP. III. *Des Miniſtres de la religion.* 1
CHAP. IV. *Des Myſtères.* 15
CHAP. V. *Des Prodiges.* 23
ART. I. *Des Prophéties.* . . . 24
ART. II. *De la Magie.* 35
ART. III. *Des Miracles.* 47
CHAP. VI. *Des Erreurs humaines ſur l'autre vie.* 58
ART. I. *De la Réſurrection.* . . 60
ART. II. *De la Métempſycoſe.* . . 67
ART. III. *Du Paradis.* 71
ART. IV. *Des Anges.* 78
ART. V. *Des Diables.* 81
ART. VI. *De l'Enfer.* 84
CHAP. VII. *Conſidérations ſur les prin-*

cipaux abus qui ſe ſont gliſſés dans les cultes religieux. 90
ART. I. *Des faux Dogmes, & des Dogmes vrais dont on abuſe.* 91
ART. II. *Des Apothéoſes.* 99
ART. III. *Des ſuperſtitions guéries par d'autres ſuperſt.* . 102
ART. IV. *De la vie contemplative, & des Moines.* . . 105
ART. V. *Du luxe dans les cérémonies.* 112
ART. VI. *De la diſproportion entre les délits & les peines.* 117
ART. VII. *Des Aſyles.* 121

LIVRE QUATRIÈME.

Du Fanatiſme. 125
CHAP. I. *De la Tolérance.* . . . 129
CHAP. II. *Des Dogmes deſtructeurs.* 140
CHAP. III. *Du Proſélytiſme.* . . 144
ART. I. *Réflexions générales ſur la Manie de convertir.* 145
ART. II. *Entretien d'une Américaine & d'un Archevêque.* 151
ART. III. *De l'Abſurdité du proſély-*

tiſme quand il devient perſécuteur. . . . 162
CHAP. IV. *Des Victimes humaines.* 166
CHAP. V. *Des Martyrs.* . . . 174
CHAP. VI. *Des Meurtres pieux exécutés par les hommes.* 182
CHAP. VII. *Des Régicides.* . . . 186
CHAP. VIII. *Des Meurtres pieux éxécutés par les Loix.* . 197
ART. I. *Des Bulles des papes.* . 198
ART. II. *Des Décrets contre les livres.* 206
ART. III. *De quelques Loix intolérantes.* 217
ART. IV. *De l'Exécution des loix contre la magie.* . . 221
ART. V. *De quelques Hommes célèbres aſſaſſinés, au nom de Dieu, avec le glaive des loix.* 229
CHAP. IX. *Des Conſpirations religieuſes contre les peuples.* 234
ART. I. *Cauſes frivoles de la haine contre les peuples.* . . 235
ART II. *Conſpiration de l'Inde contre les Pulchis & les Parias.* 237

ART. III. *Conſpiration des Juifs contre les peuples qui ne ſe ſont point circonciſe.* 241
ART. IV. *Conſpiration générale contre les Juifs.* . . . 245
LETTRE CIRCULAIRE *Du rabbin David Ben Anrou, prince de la captivité, aux ſouverains des deux mondes.* 274
CHAP. X. *Des Maſſacres.* . . . 285
ART. I. *Des Maſſacres des Hébreux par les Hébreux.* 287
ART. II. *Maſſacre de la Cyrenaïque.* 290
ART. III. *Maſſacres qui ont accompagné l'établiſſement du mahométiſme.* . . . 292
ART. IV. *Maſſacre des manichéens.* 295
ART. V. *Maſſacre de Saint-Brice.* 297
ART. VI. *Des Croiſades.* . . . 299
ART. VII. *Maſſacre des Albigeois.* . 303
ART VIII. *Etabliſſement du chriſtianiſme dans les Indes.* 305
ART. IX. *Journée de Saint-Barthelemi.* 309
ART. X. *Maſſacre de Mérindol.* . 315
ART. XI. *Maſſacre d'Irlande.* . . 317

ART. XII. *Maſſacre des Vaudois.* . 319
CHAP. XI. *De l'Inquiſition.* . . . 322
CHAP. XII. *Calculs des pertes qu'a fait l'eſpèce humaine depuis l'introduction du fanatiſme.* 335
CHAP. XIII. *La mort de Socrate.* . 344
CHAP. XIV. *Jugement de la nature ſur les religions de la terre.* 356

LIVRE CINQUIÈME.

De la religionde la nature, ou du théiſme. 357
CHAP. I. *Le théiſme a été la baſe de toutes les religions.* . 364
ART. I. *Des Chaldéens.* . . . 366
ART. II. *Des Parſis.* 368
ART. III. *Des Chinois.* 373
D'un Fragment ſingulier de Bardeſane. 375
Des Lettrés de la Chine. 382
ART. IV. *De quelques peuples de l'Inde.* 392
ART. V. *Des Arabes.* 394
ART. VI. *Des Egyptiens.* . . . 396
ART. VII. *Des Celtes.* 399
ART. VIII. *De la Grèce.* . . . 401
ART. IX. *De l'ancienne Rome.* . 403

ART. X. *Des Guanches.* 406

ART. XI. *Des Penſylvains.* . . . 409

ART. XII. *Conſidérations philoſophiques ſur trois religions.* 415

CHAP. II. *Des Légiſlateurs religieux qui ont le plus approché de la Nature.* 416

ART. I. *Orphée.* 417

ART. II. *Zoroaſtre.* 424

ART. III. *Congfutſée.* 437

ART. IV. *Pythagore.* 442

ART. V. *D'un grand Légiſlateur qui a paru au commencement de l'ère vulgaire.* 448

ART. VI. *Locke.* 452

ART. VII. *Penn.* 455

CHAP. III. *De l'inſtitution d'une religion univerſelle.* . . 460

CHAP. IV. *Des Moyens d'empêcher les religions des hommes de leur nuire.* 468

ART. I. *Rendre le culte national raiſonnable.* 470

ART. II. *Changer les miniſtres des autels en citoyens.* . 473

ART. III. *Epurer le culte public.* . 478

Fin de la Table des Chapitres.

ERRATA

Pour les six Volumes.

On verra aſſez, par la lecture de cet ouvrage, qu'il a été ſoigné comme un livre claſſique : cependant, malgré la vigilance des éditeurs, il s'y eſt gliſſé quelques fautes que nous nous faiſons un devoir d'annoncer pour répondre à l'attente du Public qui compte ſur une édition originale.

TOME I.

Pag. XXII. lig. 13. *ſtile*, liſez *ſtilet*.
Pag. 55 17 *s'introduire*, liſez *s'entre-détruire*.
58 2 *des forces*, liſez *des pores*.
118 5 *& je vis*, liſez *& je mis*.
127 2 *aman*, liſez *omar*.
137 12 *la Ribadeneyra*, liſez *le Ribadeneyra*.
194 23 *l'irruption*, liſez *l'éruption*.
266 7 *& Locke*, liſez *& que Locke*.

TOME II.

Pag. 162 lig. 2 *ſur la nature*, liſez *ſur ſa nature*.
185 18 *que des points*, liſez *que de points*.
260 9 ôtez *& Thyeſte*.
386 lign. dern. *mais*, liſez *or*.

TOME III.

Pag. 38 lig. 19 *par lequel*, liſez *par laquelle*.
65 6 *il répond*, liſez *il annonce*.
90 23 *comme un autre philoſophe*, liſez *comme notre philoſophe*.
101 20 *l'hôte de Rambouillet*, liſez *l'hôtel de Rambouillet*.
111 9 *bienſéance*, liſez *bienfaiſance*.
115 13 *s'il y avoit*, liſez *lorſqu'il y avoit*.
159 19 *renfermeroit*, liſez *renfermoit*.
185 25 la note (*b*) répond à la page 180.
202 9 *combien*, liſez *combiner*.
207 8 & 9 ici la ponctuation altere le ſens; mettez un point & une virgule après le mot *embarraſſé*, & une virgule ſimplement après le mot *ame*.
221 1 *ou l'on apprenne*, liſez *ou l'on n'apprenne*.
224 9 & 10 ici la ponctuation altere le ſens; ôtez le point & la virgule après le mot *hommes*, & mettez-les après le mot *langues*.
238 20 *ou les définitions néceſſaires*, liſez *ou les définitions ſont néceſſaires*.

Pag. 288 lign. dern. *colliers*, liſez *collins*.
293 15 *le fataliſme*, liſez *le fataliſte*.
304 14 *ſemblent*, liſez *ſembloient*.
321 13 *la troiſieme partie*, liſez *la ſeconde partie*.
337 lign. avant dern. *gervarum*, liſez *cervarum*.
357 10 ôtez *d'un à un*
408 19 & 20 la ponctuation eſt erronnée : mettez un point & une virgule après le mot *ſperme*, & deux points après *encore*.

TOME IV.

Pag. 67 18 *de ſa nature*, liſez *de la nature*.
136 9 *qui ſent jeter*, liſez *qui va jeter*.
167 2 *peur être*, liſez *peut être*.
188 & 189 mettez des guillemets à la tête des lignes qui en manquent.
196 24 ôtez le mot *toujours*.
232 21 ponctuation defectueuſe : mettez une virgule après *Egyptiens*, & ôtez-la après *ſtupides*
346 8 *quelque crime*, liſez *que quelque crime*

TOME V.

Pag. 83 14 ôtez *que nous faſſions*.
83 17 *nous faiſons*, liſez *nous faſſions*.
183 12 *l'apprécier*, liſez *t'apprécier*.
189 ligne avant dern. effacez *du ſyſtême*.
194 2 *mouvoir*, liſez *ſe mouvoir*.
245 17 *diriger*, liſez *deſigner*.
260 lign. avant dern. effacez *du ſyſtême*.
269 15 ôtez la virgule apres *inſtant*, & mettez-la après *ſuivant*.
302 5 *circulus pilanus*, liſez *circulus piſanus*.
305 18 *vaſtes*, liſez *vains*.
384 lign. avant dern. *peut ne faire*, liſez *ne peut pas faire*.
385 6 & 7 *s'étend elle-même*, liſez *s'étend-elle même*, & mettez un point interrogant après le mot *avenir*.
388 8 apres le mot *empoiſonner*, ajoutez celui de *Socrate*.
437 *le premier, Vanhelmon*, liſez *le premier Vanhelmont*.

TOME VI.

Pag 145 7 *cet être divin*, mettez *ce grand homme*.
210 9 *catanus*, liſez *calanus*.
252 7 *d'un moment*, liſez *du moment*.
3[illegible]5 21 *auſſi*, liſez *ainſi*.
4[illegible]1 14 *imprimer*, liſez *l'exprimer*.
4[illegible] 22 *dieux*, liſez *deux*.
444 1[illegible] ôtez *&*.
460 23 *ne peut-on pas*, liſez *ne pourroit-on pas*.